

« rougeâtre », on admet un élément radical de type **eru-*, **ru-*, à côté du groupe bien établi de *ruber*, etc., la forme de *rutilus* ne sera pas éclaircie pour cela; la structure du mot reste énigmatique.

rutrāmina n. pl. : « gangue », CIL I² 5181 (Lex metal. Vipasc.). Mot technique, que l'on dérive de *rutrum*, mais que Niedermann, *Recueil*, p. 173, rattache à *rūdus*, -*eris*.

rutrum : v. *ruō*.

rutuba, -*ae* f. : glosé *perturbatio* par Nonius 167, 9, qui cite un passage, du reste corrompu, de Varron, *Sexagesi* 488 : *ergo tum Romae parce pureque uiuentis | uiuere † in patriam; nunc sumus in rutuba*. Se retrouve dans les Glossaires et peut-être dans Symmaque (*rutuba*, Epist. 1, 14, 3?).

Sans rapport visible avec le nom d'une rivière de Ligurie, *Rutuba*, cf. Pline 3, 48, à moins de supposer quelque plaisanterie sur ce nom. Forme et sens douteux.

sabaia, -*ae* f. : sorte de bière. Mot illyrien, cité par Amm. 26, 8, 2 comme le dérivé *sabaiarius*. Cf. v. h. a. *saf* « Saft », rac. **sab*?

sabanum, -*in* : pièce de toile (*linteum uillōsum*) servant à divers usages, torchon, serviette, peignoir. Emprunt tardif (Pallad., Vég.) au gr. *σάβανον*, qui est lui-même d'origine sémitique et signifie « tissu fait à Saban (près de Bagdad) ». Représenté en espagnol et en v. fr. *sawene*, cf. M. L. 7478; en germanique : got., v. h. a. *saban* et en v. sl. *savan* « linceul ».

sabbatum, -*i* n. (surtout au pl. *sabbata*; les langues romanes attestent un doublet *sambatium*, cf. M. L. 7479, et v. *sa(m)biucus*, *stra(m)bus*) : le sabbat. Emprunté à l'hébreu *sahabbat* « repos » par l'intermédiaire du gr. *σάββατα*; apparaît dès l'époque impériale (Ov., Hor., etc.); panroman; irl. *sapat*, britt. *abat*; germanique : v. h. a. *sambaztac*. Autres emprunts : *sabbatizō*, *sabbatismus*. Avec suffixe latin : *sabbatarius*. V. B. W. *samedi*.

sabina, -*ae* f. : sabine, plante. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 7482; v. h. a. *seuina*. Le rapprochement avec *Sabinus* « Sabin » est peut-être une étymologie populaire. Cf. *sabiucus*?

Sabini, -*orum* m. pl. : Sabins, ancien peuple italique dont la réunion aux Latins a contribué à former Rome. Apparenté à *Sabelli* et à *Samnium*, d'où dérivent *Samnis*, -*itis*; *samniticus*. Semble sans rapport avec *Sabus* (Silius 8, 423), dont l'*ā* fait difficulté. Cf. *Sabius*, *Sabidius*.

La forme indigène était *Safini* : osq. *Safinim* « Samnium » (cf. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 202).†

sabiucus : v. *sam-*.

sabulum, -*i* (*sabulō*, -*ōnis* m.; formes syncopées *sabulum*, *sablō* dans Venant. Fort. et dans les gloses) n. : sable; et spécialement « gros sable, gravier ». Attesté depuis Varron; technique. V. B. W. s. u.

Dérivés : *sabulōsus*; *sabulēta*, -*ōrum* : sablières (Plin.) et **sabellum* (M. L. 7481), M. L. 7484, 5, 6. Germanique : b. all. *zavel*.

Il y a un rapport avec d'autres noms du « sable », gr. *ψάμμος* et *ἄμμος*, *ψάμαθος* et *ἄμαθος* (à côté de *ψαφαρός* « fin »?), avec v. isl. *sandr* et v. h. a. *sampt*, et même avec arm. *awaz*. Mais on ne saurait préciser. Mot populaire, dont il n'y a pas lieu de tenter de restituer l'original; le -*μ-* simple de *ψάμαθος*, *ἄμαθος* montre que *-μ-* de *ψάμμος*, *ἄμμος* est expressif; le -*b-* de *sabulum*, qui peut reposer sur **bh-*, concorde avec le -*w-* de arm. *awaz*.

saburra, -*ae* f. : lest de navire, ballast. Dérivés : *saburrō*, -*ās*; *saburrālis*, -*ārius*. Ancien (Plt.). M. L. 7487-7488.

S

Terme technique, suspect d'être emprunté, dont l'aspect rappelle celui des noms propres *Mamurra*, *Suburra*.

saccharum, -*i* n. (Plin.) : sorte de sucre, fait de la distillation des pousses de bambou. Transcription du gr. *σάκχαρον*, qui est lui-même emprunté au moyen indien *sakkarā*. Les formes romanes et germaniques remontent à l'arabe *sukkar*. M. L. 8441 a; B. W. s. u.

saccus, -*i* m. (*ā* d'après le témoignage des formes empruntées du celtique et du germanique) : sac (à blé, à argent, etc.); s. *uīnārius* : sorte de panier ou de crible en osier dans lequel on passait le vin pour le clarifier, d'où *saccō*, -*ās* « filtrer »; s. *niūārius* : morceau d'étoffe placé au-dessus d'un vase, d'une coupe, etc., sur lequel on disposait de la neige ou de la glace pour rafraîchir le vin; cf. *colum*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7489; celtique : irl. *sacc*, britt. *sach*, et germanique : got. *sak-kus*, v. h. a. *seckil* « bourse », de *sacculus*, etc.

Dérivés et composés : *sacculus*; *sac(c)ellus* (cf. *offa/ofella*); *sacceus* et *saccinus* (Vulg.) : fait de toile à sac; *saccārius*; *sacculārius* : coupeur de bourse; *saccellārius* : trésorier; *sacellō*, -*ās*; *sacellatiō* (Vég.); *bisaccium* (Pétr.); *bisaccia*, Gloss. : besace, M. L. 1121; *sacciperium* : poche pour le porte-monnaie (Plt.), de *sacco* + un dérivé de *πῆρα* « besace »; la forme *saccibuccis* (Arn.) : « aux joues gonflées comme un sac », n'est qu'une conjecture de Saumaise. — Les gloses ont aussi *saccia*, et *sacellionēs* « *sacculōs* ».

Le mot se retrouve en gr. *σάκος*, qui l'a emprunté au sémitique *saq*, où il désigne une étoffe grossière servant à toute sorte d'usages : « cilice, tapis, couverture » et aussi « sac ». C'est dans ce sens secondaire que le mot a passé en latin; toutefois, dans le latin biblique, il a aussi le sens du classique *cilicium*. La façon dont ces mots ont été empruntés n'est pas exactement déterminable.

sacellum : v. *sacer*.

sacēna (*scēna*), -*ae* f. : *scena ab aliis a quibusdam sacena appellatur dolabra pontificalis*, Fest. 422, 32; et 444, 8, *scenam... utrum securis an dolabra sit ambigitur... Liuius in Lydio* (Com. 2) : « *corrui quasi ictus scena, haut multo secus* ». Vieux terme du rituel, conservé seulement dans cette glose.

V. *secō*.

sacer, -*era*, -*erum* (ancien *sakros* attesté dans l'inscription du Forum, CIL I² 1); cf. aussi *sacro-sanctus* (avec *ō*?) ; *sacer* est à *sancio* à peu près comme **tagro* dans *in-teger* à *tangō*. Pas de comparatif (c'est *sanctior* qui en tient lieu); superlatif *sacerrimus* (rare, archaïque). À côté d'un thème en -*o/e-*, qui se retrouve en osco-ombrien : osq. *σακροπο* (qui semble féminin), omb. *sa-*

kra « sacrās », a existé en thème en -i- *sākri-, bien attesté par osq. sakrim « hostiam » (abl. sg. sakrid, abl. pl. sakriss) et ombr. sakre « sacrum » (nom. acc. sg. n.), avec abl. pl. *sacris*, etc., conservé en latin dans la langue religieuse, notamment dans l'expression *sācrem porcum, sācrēs porci* qu'on trouve chez les archaïques, cf. Fest. 420, 26 sqq.; dans Rud. 1208, Plaute a la scansion *sācrēs*, sûre; pour la longue, cf. lat. *ācer, ācris*, en face de gr. ἄχος, et *pacer* (ital.) sous *paco*.

Ce qui est *sacrum* (ou *sācre*) s'oppose à ce qui est *profānum*; ce qui est *sacrum* appartient au monde du « divin », *quicquid quod deorum habetur*, suivant l'expression de Trébatius (chez Macrobe II 3, 2), et diffère essentiellement de ce qui appartient à la vie courante des hommes; on passe du *sacer* au *profānus* par des rites définis, et les deux catégories sont bien tranchées. Le sens de *sacer* diffère de *religiōsus* (distinction artificielle dans Gaius, Inst. 2, 3, *sacrae [res] sunt quae dis superis consecratae sunt; religiosae quae diis manibus relictae sunt*); cf. *Via Sacra, Sacer Oceanus*, etc. La notion de *sacer* ne coïncide pas avec celle de « bon » ou de « mauvais »; c'est une notion à part. *Sacer* désigne celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller; de là le double sens de « sacré » ou « maudit » (à peu près). Un coupable que l'on consacre aux dieux infernaux est *sacer* (*sacer esto*; cf. gr. ἄγιος), d'où le sens de « criminel » (*auri sacra fames*); cf. aussi *sacer morbus* = ἱερὰ νόσος (épilepsie), *sacer ignis*; ὄσ *sacrum* = ἱερὸν ὄστέον. Le n. *sacrum* désigne toute espèce de chose sacrée : *sacrum facere* « accomplir une cérémonie sacrée », d'où *sacrificiūs, -ficiō, -ās* [-*fīcor* et *exsacrificō*, Enn.], *sacrificium* (cf. ἱεραργέω, -γία), *sacrificulus* (surtout dans l'expression *rex sacrificulus*, où *-fīculus* semble être à *-ficiō* comme *bibulus, legulus* à *bībō, legō*). V. plus loin *sacerdōs*, pour une forme plus ancienne du nom d'agent. Au pl. *sacra, -ōrum* « les cérémonies du culte » et le culte lui-même : *s. publica, s. priuata*. Ancien, usuel, non roman, où il a été éliminé par *sanctus*, qu'a répandu l'Église. Celtique : l'irlandais a des mots d'Église : *sacraill, sacarbaic, sacrifs, sacramint, sacrista*.

Autres dérivés et composés : *sacellum* : diminutif du n. de *sacer*, substantivé dans le sens de « petit sanctuaire », consacré à un dieu, contenant un autel, mais dépourvu de toit, d'après Fest. 422, 15; *sacrarium* : endroit où l'on enferme les *sacra* (comme *armarium/arma*), cf. Dig. 1, 4, 8, 9, « sanctuaire »; *sacrarius* m. : *sacristain*; *sacrānus, -a, -um* : -i... *Reate orti... dicti sacrani quod uere sacro sint nati*, P. F. 425, 1 (cf. *primānus, primus*); *sacrima* : ... *mustum quod Libero sacrificabant*, P. F. 423, 1 (cf. *χάλλυμος* en face de *χάλος*); *sacrō, -ās* : consacrer (cf. les formes osques du verbe fréquent, e. g. *sakarater* « sacratur », avec les dérivés osq. *sakararaklūm* « sacellum » et pélignien *sacaraciriz* « *sacrātrix »); d'où le composé d'aspect déterminé *cōnsecrō* (*cōnsacrō*, M. L. 2155; celtique : irl. *cosecraim*, britt. *cysegru*) et ses dérivés *cōnsecrātio* et, à basse époque, *cōnsecrān(e)us* : *συμμόστης; dēsacrō* (*dēsacrō*), époque impériale (contamination de *cōnsecrō* et *dedicō*); *esecrō* (et *exsecrō*) : exécuter, maudire; *obsecrō* : « obsecrere est opem a sacris petere », P. F. 207, 7, « prier au nom des dieux », avec tmèse *ob uās sacrō*, souvent formule de la langue familière; employé en incise, avec

valeur affaiblie, cf. Plt., Au. 733 : *quo, obsecro, pacis esse possum*, v. Bryant, Harv. Stud. 9, 123 sqq.; *Wald kernagel, Verm. Beitr. z. griech. Sprachk.* 24, d'où *Wald secrō* (Plt.); *resecrō* : *resecrare soluere religione, utique cum reus populum comitiis orauerat per deos ut eo periculo liberetur, iubebat magistratus eum resecrare. Plautus* (Au. 684) : « *resecroque, mater, quod dudum obseraueram* », P. F. 353, 14; rare et archaïque. Cf. M. L. 7493, *sacrāre*; 7494, *sacrātum*, et 7494 a, **sacrista* (avec suffixe grec).

De *sacrō* dérive, en outre : *sacrāmentum*, terme du droit : « dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie de sa bonne foi ou de la bonté de sa cause dans un procès »; cf. Varr., L. L. 5, 180, *ea pecunia quae in iudicio uenit in litibus, sacramentum est sacro; qui petebat et qui infuitabatur, de aliis rebus uterque quingenos aeris ad pontem (l. pontificum?) deponebat, de aliis rebus item certo (certabant Collart) alio legitimo numero assum (l. actum?)*; *qui iudicio uicerat, suum sacramentum e sacro auferebat, uicti ad aerarium redibat*. Cf. Fest. 468, 16 sqq. Il est probable que ce dépôt s'accompagnait d'une prestation de serment (*iūsiurandum*); de là le sens dérivé qu'a pris le mot; cf. Fest. 466, 2 sqq. *sacramento dicitur quod (iuris iurandi sacratio)ne interposita actum (est)*, et P. F. 467, 3. C'est ce sens de « serment » que le mot a pris dans la langue militaire, où il s'employait d'abord dans une acception différente de *iūsiurandum*, le *sacrāmentum* étant personnel et volontaire, le *iūsiurandum* étant collectif et imposé; cf. T.-L. 22, 38, 2-5. Dans la langue de l'Égise, *sacrāmentum* a désigné tout objet ou tout acte ayant un caractère sacré : mystère, révélation, sacrement, etc. (v. Blaise, s. u.). M. L. 7492; *sacrāmentarium* : sacramentaire. *SurSacramentum*, v. H. Lévy-Bruhl, REL XXX, 1952, 296 sqq.

sacerdōs, -dōtis c. (le féminin *sacerdōtia* est récent, plus récents encore *sacerda*, CIL VIII 3307, 10575, fait peut-être sur *sacerdōs* prononcé *sacerdus*; et *sacerdōtissa* (cf. *abbatissa*) : celui qui accomplit les cérémonies sacrées, prêtre en général; cf. Varr., L. L. 5, 83, *sacerdotes uniuersi a sacris dicti*. Passé par l'Église en celtique : irl. *sacart, sacerdot*, et en germanique; v. angl. *sacerd*. Dérivés : *sacerdōtium, -dōtātis, -dōtāre*; *sacerdōtula*. De **sakro-dhō*-ts, le second élément appartenant à la racine **dhē*-, v. *faciō* et *-dō*; le vocalisme du timbre o du second terme de composé est ancien. Thème consonantique : le génitif pluriel est *sacerdōtum*; pour la formation, cf. *locu-plēs, plē-t-is*. Vieux composé de type indo-européen, à côté duquel s'est formé en latin même le type récent *sacrificus*, voisin de *sacrificium*. V. H. Pedersen, MSL 22, 5.

sacrilegus (cf. *legō* et la citation de Non. 332, 23), qui du sens de « voleur d'objets sacrés », ἱεροβόλος, a passé au sens plus large de « sacrilège, profanateur »; *sacrilegium* (époque impériale); *sacrifer* (Ov.); *sacriola* (époque impériale) : *victimaire*, prêtre.

sacrōsanctus (δ, Orientius 2, 830; confirmé, selon L. Havet, *Man.*, § 322, par la prose métrique; cf. Cic. Balb. 32, *si quidem sacrosanctum est*; et la « tmèse », *sacroque sanctus* (Plin. 7, 143) : adjectif appartenant à la langue du droit et de la religion, qualifiant une personne ou un objet dont le caractère sacré ou inviolable a été solennellement reconnu; cf. F. 422, 17 : *-m dic-*

tum quod iure iurando interposito est institutum, si quis id uiolasset, ut morte poenas penderet, et Rosenberg, Hermes 48, 3. Sans doute juxtaposé formé de *sacrō* (ablatif instrumental de *sacrum*) + *sanctus* (cf. *uērissimū*). Les explications par un couple asyndétique *saculo* (*sanctus*) dont les éléments se seraient soudés ou par un composé dont le premier élément serait la forme du thème nu *sacro* semblent contredites par la quantité longue de l'o de *sacrō*- et soulèvent, du reste, d'autres objections. Toutefois, Tertullien recrée *saceransatus*.

sancio, -is, sānxi, (*sanciuī*, Pomp.), *sānctum*, (*sancitum*, Lucr.), *-ire* : terme de la langue religieuse et politique « rendre sacré ou inviolable » : *s. legem*; par suite « établir solennellement par une loi, etc. » : *s. lege ut, nē*; et enfin « ratifier, sanctionner ». Alors que *sacer* signifie en certains cas « voué aux dieux infernaux, exécutable, etc. », *sancio* a aussi le sens de « proclamer comme exécutable », d'où « interdire so'ennellement », puis « punir » : *s. capite, supplicio, execrationibus publicis*. De là : *sānctus* « rendu sacré ou inviolable, sanctionné », cf. Ulp., Dig. 1, 8, 9, où la différence avec *sacer* est bien établie : *proprie dicimus sancta quae neque sacra neque profana sunt, sed sanctione quadam confirmata, ut leges sanctae sunt, quia sanctione quadam sunt subnixae. Quod enim sanctione quadam subnixum est, id sanctum est, etsi deo non sit consecratum* (cette différence de sens entre *sacer* et *sānctus* n'exclut pas la parenté initiale; l'état de *sānctus* est obtenu par un rite de caractère religieux; *sacer* indique un état, *sānctus* le résultat d'un acte); puis *sānctus* a reçu le sens du gr. ἄγιος, qui, lui-même, chez les juifs et les chrétiens, a reçu le sens de l'hébreu *qōdās*; du sens de « consacrer, établi, consolidé par un rite », on est passé ainsi à un sens essentiellement moral : « vénéré » et « vénérable », « vertueux » et, dans la langue de l'Égise, « saint ». *Sānctum* n. « sanctuaire » : *s. sānctōrum* (rendant τὸ ἄγιον, τὰ ἅγια, τῶν ἁγίων). Mais, dans le latin classique, *sānctus* est encore loin de cette valeur toute morale; chez Cicéron et Virgile, *sānctus* est dans une période de transition.

Dérivés : *sānctio* f. : sanction; *sānctor* (Tac.); *sānctiūs* « inviolabilité » et « sainteté »; *sānctiūdō*; *sānctimōnium, -mōniālis*; *sānctuārium* (époque impériale pour *sacrarium*); *sānctescō* (Acc.); et, dans la langue de l'Église, *sānctificus, -ficiō, -ficium, -ficiūtio*, etc., calques du gr. ἁγιαζω, ἁγιασμός. Cf. M. L. 7569, *sancus*; 7567, *sanctificare*; 7568, *sanctitās* [celtique : irl. *sant, saih*]; britt. *sanct, sanctair*, mots savants), tous mots qui ont pénétré dans les langues romanes par l'intermédiaire de l'Église.

Pour *Sancus*, v. ce mot.

La forme de *sancio* est pareille à celle de *uincio*; le perfectum *sānxi*, l'adjectif en *-io, sānctus*, sont du même type que *uinxī, uinctus*. Comme dans lit. *jūngiu* en face de lat. *iungō* (v. ce mot), il y a ici à la fois l'infixe nasal, qui s'est largement développé en latin et en baltique, et le suffixe de présent *-ye/-ē-*. L'a de osq. *saahitum* « sanctum » a l'air de supposer un ancien **sankto-* en italique; l'ombrien a, de même, *sahatam* « sanctam ». Les objections de Kretschmer, Glotta, 10, p. 155 sqq., ne prouvent pas contre le rapprochement de *sacer* et de *sancio*, que Kretschmer n'écartera, du reste, pas absolument, et elles aboutissent à priver *sancio* de

toute étymologie. Du reste, de même que l'on a lat. *con-iugāre* en face de *con-iungere*, l'osque a *sakahiter* (pour **sakarahiter*?) « sacrificātur », à côté de *saahitum*, en face de lat. *sancio*. Un présent à nasale infixée tel que *sancio* indique le passage à un état de choses nouveau. Si, comme il semble, *sacer, sancio* est apparenté à hitt. *šaklai-* « coutume, rite », le latin et le hittite auraient en commun une racine servant aux idées religieuses et juridiques du plus ancien vocabulaire indo-européen. En dehors de ce rapprochement, il est impossible de trouver un correspondant précis au groupe italique de lat. *sacer, sancio*. On rapproche v. isl. *sött* « entente, compromis », qui est de sens différent et où le caractère de la consonne finale n'est pas discernable. Ce mot scandinave ne doit pas être séparé du groupe de got. *sakan*, qui s'applique à toute discussion, à toute querelle de caractère verbal et, à en juger par le sens précis de v. isl. *seka*, v. sax. *saka*, v. h. a. *sahka*, etc., se rapporte originairement à une « affaire judiciaire », à un « procès », donc à quelque chose qui se règle au moyen de formules. Un rapprochement avec le groupe de *sacer, sancio* est donc possible. Le fait que le germanique a le représentant *k* d'un ancien *g* en face de *k* italique ne fait pas difficulté : la forme du verbe *sakan* donne lieu de croire qu'il s'agit d'une racine fournissant un présent ariste radical de type athématique, ce qui rendrait aussi compte de lat. *sancio*; dans ces racines, le frottement entre sourde et sonore finale arrive souvent. Dès lors, rien n'empêcherait de rapprocher, d'autre part, le groupe de gr. ἄγιος « j'ai un respect religieux pour », présent dérivé dont la forme s'expliquerait bien dans une racine fournissant un ancien présent radical athématique, ἄγιος « saint », ἄγιός « pur »; le rapprochement de ces mots grecs avec la famille indo-iranienne de skr. *yājati* « il sacrifie » n'est bon ni pour la forme ni pour le sens. Toutefois, les trois groupes de lat. *sancio*, de got. *sakan* et de gr. ἄγιος ne comportent pas de concordances de sens ni de formes assez précises pour autoriser une affirmation. Il est curieux qu'aucun mot pour la notion de « sacré » ne soit attesté pour l'indo-européen commun : le vocabulaire proprement religieux varie beaucoup d'une langue indo-européenne à l'autre.

sācōma, -atis n. : contrepoids. † Emprunt (Vitr.) à une forme dorienne correspondant à att. σήκωμα.

Dérivé : *sācōmārius, -a, -um* (tardif).

sacrima : v. *sacer*.

saeculum (*saeculum*), *-ī* n. : génération (sens fréquent dans Lucrèce, au pluriel : *saecula hominum, ferarum, animalium; mortalia saecula*, etc.), correspondant à gr. γενεά et à φῶλον; cf. avec Hom. η 206, ἄγρια φῶλα γυναικῶν, la traduction latine *fera saecula* et les exemples cités par Burger, *Les mots de la famille de φῶν en grec ancien*, p. 83 sqq.; durée d'une génération, fixée, entre autres, à cent ans, « siècle », cf. Varr., L. L. 6, 41, *saeculum spatium centum annorum uocantur*, et P. F. 441, 4, *saeculae iudi apud Romanos post centum annos febant, quia saeculum annos centum extendi existimabant*; puis « longue période d'une durée indéterminée »; enfin, dans la langue de l'Église, « le siècle, le monde », traduction du gr. αἰών, qui lui-même s'est chargé du sens d'un mot

hébreu. Ancien, usuel et classique. Remplace en partie *aeuom*, q. u. ; les représentants romans du type fr. *siècle* sont des mots savants, M. L. 7495, comme iirl. *sáigul*. Le dérivé *saeculāris* s'applique aux jeux, s. *lūdi*; ce n'est que dans la langue de l'Église qu'il a pris le sens de « séculier, profane », d'après *saeculum*.

Sans étymologie hors du celtique : cf. gall. *hoedl*, de **saillo*- « durée de la vie, vie », dont le sens concorde avec celui qu'a lat. *saeculum*, notamment chez Lucrèce. Ce rapprochement, limité à deux langues, est peu significatif. Beaucoup de mots à diphtongue en *-ae-* sont sans étymologie.

saepe adv. : souvent. D'où *persaepe*, *saepenumerō*, forme renforcée ; *saepiusculē*, *saepiculē*. Attesté de tout temps, mais concurrencé en latin même par *subinde* ; non roman. V. B. W. *souvent*.

Semble le neutre d'un adjectif **saepis* « οὐχός » dont le comparatif *saepior* et le superlatif *saepissimus* sont cités par Prisc., GLK III 80, 5 et II 90, 15, qui les attribue aux *antiqui* et cite un exemple de Caton auquel on peut ajouter le *copiast saepissima* de Plt., Persa 633 (leçon de A ; *sepisse* B, *sepissime* CD). Le sens aurait été d'abord « d'une façon serrée » ; cf. ital. *spesso* « souvent », de *spissus*.

On a rapproché *saepēs*. Adverbe expressif dont l'origine n'est pas claire.

saepēs (*saepis*, *saeps*, *sē-* ; mais les manuscrits en capitale de Virgile ont toujours la diphtongue), -is f. : haie ; puis « clôture ». Ancien (*saepiō* est dans Enn.).

Dérivés : *saepiō*, -is, -psi, -ptum = entourer d'une haie, enclore ; puis « protéger, défendre » ; *saepium* ; *saepitiūs* (tardif) ; *saepitiūsus* (archaïque) ; employé seulement au sens dérivé de « obscur, caché » ; *saepimen* (Apul.) ; *saepimentum* : enclos ; *saepitiō* (rare, époque impériale) ; *saepitor*, *saepitus*, -ūs (Itin. Alex.) ; *cōnsaepiō* et *cōnsaepium* ; *intersaepiō* = διαφράσσα ; *intersaepium* = διαφράγμα ; *saepicula* f. : petite haie ; *praesaepē* (*praesēpe*), -is n. (et *praesēpēs* f., Plt., Cu. 228) : parc à moutons, étable, écurie ; *praesēpium*, -piarium, -piātus (tardifs). Mot de la langue rustique, *saepēs* (*sēpes*) est bien représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7496 ; cf. aussi 7497, *saepium* ; 6724, *praesēpe*, et 6724 a, *praesēpium*. Celtique : iirl. *praiseach*, britt. *preseb*.

Le rapprochement qui a été proposé avec gr. *αἰψός* « buisson, broussailles », *αἰψαῖα* « clôture (d'épines ou de pierres sèches) » ne s'étend pas hors du grec et n'explique pas le détail du mot latin. En tout cas, il s'agirait d'un terme technique, comme le montre le vocalisme a.

saeta (*sēta*), -ae (souvent au pl. *saetae*) f. : 1° soies, crins, poil (rude) d'un animal, piquants ; par dérivation, « crinière » ; 2° objet fabriqué en soie, ligne de pêcheur, brosse, etc. Depuis Plt., Cas. 929. Technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 7498. Le français suppose *sēta*, comme le germanique : v. angl. *sēta* « Seide », et l'irl. *sīta* ; toutefois, dans les manuscrits, la graphie avec *ae* est la plus fréquente, notamment chez Virgile.

Dérivés et composés : *saetisus* (poétique et époque impériale) ; *saetiger* (poétique) ; *saetula*, rare et tardif (Arn.), demeuré en italien, M. L. 7500 ; *saetācius* (*sē-*) attesté dans les gloses : *cribrum saetium ad pollinem*

(Plac. V 59, 24), et demeuré dans les langues romanes, M. L. 7499 (cf. fr. *sas*), et *saetiō*, -ās (Orib.) ; *bisacra* (*porca*) ; *equisaetum* (v. *equus*). Sans étymologie claire. On compare germ. : v. h. n. *seid*, *seita* « corde, lacet », lit. *sētas* « crible (en crins de cheval) », etc.]

saeuus (*saeuos*), -a, -um = emporté, furieux, féroce, adv. *saeuiter* et *saue*.

Dérivés et composés : *sauiō*, -is (ancien et fréquent, mais semble évité par César, qui n'en a qu'un exemple, et par Cicéron, qui n'emploie que *saeuus* et *saeuitia*) ; *saeuitia* (usuel et classique) ; *saeuitiōsis* (Gl.) ; *saeuūs* (tardif et rare) ; *saeuitūdō* (à. l. Plt.) ; *saeuidicus* (Tér.) ; *dēsaueiō* (poétique ; époque impériale) : 1° être en fureur ; 2° cesser d'être en fureur (Luc. 5, 304) ; *exsaueiō* : cesser d'être en fureur (T.-L. 30, 39, 2) ; *in-*, *per-*, *re-saueiō*.

Même diphtongue en a et même suffixe que dans beaucoup d'adjectifs désignant un défaut : *aeger*, *laeuus*, *saueus*, *caeuus*, *claudus*, *ualgus*, etc. Le sens premier était peut-être « à l'aspect (au visage) effroyable » ; cf. gr. *αλαρχής*. Ancien (Liv. Andr.), surtout poétique. Non représenté dans les langues romanes.

On a rapproché lett. *sievcs* « cruel » ; quand les adjectifs de ce genre ont un correspondant, ce qui est le cas de *laeuus*, *saueus*, *caeuus*, l'extension en est faible.

sāga : v. *sāgus*.

sagēna, -ae f. : seine, filet de pêche. Emprunt au gr. *σαγήνη*. M. L. 7505. Celtique : britt. **seulenn?* ; et germanique : v. angl. *segne*, fris. *seine*, etc.

Dérivés : *sagēnicum* (Ed. Diocl. 5, 11) ; *sagēnula* (Gl.).

sagīna, -ae f. : 1° engraissement, s. *ānserum*, *galinārum*, etc., et par suite « nourriture, régime » (en particulier des gladiateurs) ; 2° embonpoint, obésité, graisse ; 3° animal engraisé (rare). Ancien (Plt.), usuel. Les langues romanes supposent un doublet *saginum* (et **sagimen*). M. L. 7506 ; B. W. *saindoux*.

Dérivés : *saginō*, -ās ; *saginātiō*, -tor ; *saginārium* : endroit pour engraisser.

Aucune étymologie. Terme technique.

sāgiō : v. *sāgus*.

sagitta, -ae f. (†) : 1° flèche ; 2° objet en forme de flèche : pointe d'une branche (cf. Isid., Or. 17, 5, 7) ; lancette ; sagittaire (plante) ; la Flèche (constellation). Ancien (Pl., Naevis), usuel. M. L. 7508. Celtique : iirl. *saiget* ; britt. *saeth*.

Dérivés et composés : *sagittula*, demeuré en italien, M. L. 7510 ; *sagittārius* ; *sagittātus* (Plt., Tric. 242), sur lequel a été fait à l'époque impériale *sagitiō*, -ās, qui a passé dans les langues romanes, M. L. 7509, d'où *sagittātor* ; *sagiti-fer*, -potēns (poétique) ; *sagitticum* : *Iouis barba*, CGL III 576, 50.

Sans doute mot d'emprunt à une langue non indo-européenne ; l'arc et la flèche ne sont pas des armes nationales à Rome. La finale -*itta* paraît étrusque ; Plaute scande *sagitta* ; cf. Havet, *Man. crit. verb.*, § 1142 ; Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 115.

sagma, -ae f. : bât, selle ; chargement suspendu au

sens de « quêter » appliqué au chien, on serait passé à celui de « avoir du nez ».

saiō, -ōnis m. : *poenōtor*, *tortor* ; cf. Thes. Gloss., s. u. ; Isid., Or. 10, 262. Se trouve aussi dans Cassiodore. Mot de basse époque, germanique, latinisé. V. Sofer, 153 ; M. L. 7507.

sāl, **sālis** m. et n. (abl. *sale* indiquant un thème *sal-*, et non **sali-* ; le masculin semble ancien, cf. Non. 223, 11 sqq. ; le priuril est toujours masculin : *salēs* ; *sāl* neutre (dans Fabius Pictor) est peut-être formé d'après *mel*, auquel il s'oppose ; on trouve aussi un doublet *sale* dans Enn., A. 385 ; Caton, Agr. 162, 1 ; Varron ap. Non. 223, 17 ; 162, 1, sans doute formé sur *salis*, d'après *mare*, *maris*) : 1° sel, puis toute substance salée ou amère, d'où **salnitrum*, M. L. 7546 ; **salpetrae*, 7550 ; le priuril *salēs* désigne les grains de sel ; en poésie, à l'imitation du gr. *ἄλας* « mer » (rare, Vg. Ae. 3, 385) ; 2° sel de l'esprit, piquant, etc., cf. Plin. 31, 88 : (*sal*) *adeo necessarium elementum est, ut transierit intellectus ad uoluptates animi quoque. Nam uia sales appellatur, omnisque uitae lepos et summa hilaritas, laborumque requies non alio magis uocabulo constat ; sens qu'on retrouve dans *salsus* et son contraire *insulsus* « non salé, insipide, fade ». Gr. *ἄλας* a le même emploi dans la *κοινή*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7521.*

Dérivés : *salārius* : relatif au sel : *Salaria uia Romae est appellata quia per eam Sabini sal a mari deferebant*, P. F. 437, 4 ; *salārium* : somme donnée aux soldats pour acheter leur sel (cf. *calcetārium*, *congietārium*, *uestiārium*), par suite « solde, salaire » ; d'où *salāriarius* m. (tardif) « salarié, mercenaire ».

salinus : de sel, salin ; subst. *salinum* : salière, et *salinae* f. pl. : saline(s) ; *salinārius* ; *salinātor* (usité comme surnom), cf. M. L. 7535-7538 ; *saliniēnsis* (Inscr.) « marchand de sel » ; *salillum* n. : petite salière.

Composé : *salifodina* f. (mine de sel » (Vitr.). *sallō* (*salō*), -is, *salsus*, -īre et *sal(l)iō*, -īs, *sal(l)itus* : *saler*, M. L. 7539 (logoud.) ; iirl. *saillim?* Il y a deux formations différentes : *sallō* est issu de **sal-d-ō*, comme le montre *salsus* de **sald-tos* ; *sal(l)iō* est un dénominatif à suffixe -*ye/o-* ; *sallio* est influencé par *sallō*, comme *salō* par *saliō*. De là *salsus*, *salsa*, M. L. 7550 a, et *subsalsus*, *insulsus*, M. L. 4476 ; *insulsē*, *insulsitās* ; *salsūrā* (*saliūra*, que Bûcheler veut lire dans Plt., Cu. 22, est invraisemblable), *salsamentum* (-*men*, Arn.), *salsamentārius* ; *salsedō*, *salsitās*, tous deux rares et tardifs ; *salsiusculus* (S^t Aug.) ; *salsitūdō*, *salsigō* (et *salsilāgō*) ; *Salsulae* (*Aquae*) ; et aussi *salūtra* (Colum.) ; *salaccacabia*, -*orum* (Apic.) ; lecture douteuse : *salaisons*. Cf. aussi M. L. 7528, **salt-cāre* ; **salmūria*, 7545, attesté aussi par le germanique : v. angl. *soelmeyrie* ; *salsicius* (de *salsus*, comme *empticius* de *emptus*), d'où *salsicia* (*farta*) : britt. *sel-sig* « saucisse ».

L'ā de *sāl* s'explique par le caractère monosyllabique de la forme ; lat. *sal-* (avec ombr. *salu* « salem ») est à rapprocher de gr. *ἄλας*, *ἄλας* (masculin) ; féminin seulement au sens de « mer » ; même a dans v. sl. *solt* (féminin), qui repose sur *sal-*, à en juger par le dérivé *slanū* (de **solnū*) « salé » ; l'arménien *al* « sel » est un thème en -i ; le tocharien B a *sālyi* ; il peut y avoir eu un élār-

bât, (bête de) somme. Emprunt technique et populaire au gr. *ἀγῶμα*, -*ατος*, (Vég., Vulg., Isid.). Dérivés : *sagmō*, -*is* (Gloss.) ; *sagmat* : *ἀκόσσι ἐνον* ; *sagmātus* : *σεσαγῶμος* ; *sagmārius* « sommier ». Panroman, sauf roumain ; celtique : iirl. *suma*, britt. *sam*, et germanique : v. h. a. *soum*, v. angl. *seam*, sous la forme *sauma* (cf. *Aquila* attestée dans Isid., Or. 20, 16, 5 ; M. L. 7511, 7512 ; *Einf.*³, p. 170 ; Sofer, 151 ; B. W. *somme* I et *sommier*).

sagmen, -inis n. : -a *uocantur uerbenae*, i. e. *herbae purgae, quia ex loco sancto arcebantur a consule praetore*, *legatis proficiscentibus ad foedus faciendum bellumque indicendum ; uel a sanciendo*, i. e. *confirmando*, *lumpque indicendum* ; uel a sanciendo, i. e. *confirmando*, F. 424, 24 ; cf. Dig. 1, 8, 8. Vieux terme rituel (Naeuius) ; sans doute apparenté à *sacer*, *sancio* ; cf. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 256, n. 2. Cf. *sāmentum?*

sagum, -ī n. (*sagus* m., Enn.) ; certaines formes romanes supposent aussi *saga*, sans doute d'après *toga*, v. B. W. *saie*) : 1° sayon, sorte de manteau en laine grossière, d'origine gauloise, d'après Polybe, cf. Rich., particulièrement « manteau de soldat » (opposé s. u. ; vêtement du civil), d'où *saga sūmere*, *pōnere*, à *saga ire*, *in sagis esse* ; 2° couverture, housse. M. L. 7515. Celtique : iirl. *sāi*, *sachill*. Les autres mots celtiques proviennent peut-être du français par l'anglais ; v. J. Loth, s. u. *sae*.

Dérivés : *sagātus* ; *sagārius* ; *sagulum*, M. L. 7514 ; *sagulātus*, -rius.

Cf. lit. *sagis* « manteau de voyage pour femmes », lett. *sagsd?*

sāgus, -a, -um : surtout au fém. subst. *sāga* « sorcière » ; *sāgiō*, -īs, -īre ; peu usités et remplacés par leurs composés plus précis *praesāgus*, *praesāgiō*, -īs, d'où *praesāgium* ; et à basse époque *praesāgō*, -ās ; *sāgāx*, -ācis, ancien (Enn.), fréquent et classique ; *sāgicūsus*, -ter ; et peut-être *sāgāna* « devineresse » qu'y rattache Priscien, GLK II 120, 21, mais qui est attesté seulement comme nom propre et dont l'ā fait difficulté.

Le sens est défini par Cic., Diu. 1, 31, 65 : *sagire sentire acute est ; ex quo sagae anus, quia multa scire uolunt, et sagaces dicit canes. Is igitur qui ante sagit quam oblata res est, dicitur praesagire, i. e. futurum ante sentire*. Le sens général est « avoir du flair » ; cf. *sagax nasum habet*, Plt., Cu. 110 b ; *uolures sagacius odorantur*, Plin. 10, 191, etc. Pour l'alternance, cf. *contagium* et *tāgax*, *dicere* et *dīcax*.

Praesāga est demeuré en français, où il désigne un oiseau de mauvais présage, l'orfraie, dite aussi *fresaie*. M. L. 6723 ; B. W. s. u.

La racine **sāg-*, **sāg-* a dû fournir un présent radical athématique, à en juger par l'opposition entre lat. *sāgiō* et iirl. *saigim* « petō, aedō » (avec subj. *sās-*). Le grec s'est tiré d'affaire en employant le type itératif : dor. *ἀγέμαι*, att. *ἡγῶμαι* « je conduis, je dirige en qualité de chef » (aor. *ἡγῶσαμην*). On ne peut déterminer si le type germanique de got. *sokja* « je cherche » répond à celui de lat. *sāgiō* ou à celui de gr. *ἡγῶμαι*. Sur hitt. *sakija* « montrer des signes, présager », *sakijah* « faire connaître, manifester, prononcer un oracle », v. Benveniste, BSL 33, 141. Cette racine n'est pas attestée en indo-iranien. *Sāgiō* serait un terme de chasse : du

gisement -i-; car le celtique a une forme élargie : irl. *salann*, et il y a une autre forme élargie dans got. *salt* (neutre) et arm. *alt* (thème en -i-) « sel, saline ». Lat. *sallo* de **saldō* n'a rien à faire avec un thème nominal en -d-; -de/o- y est le suffixe de présent connu par *tendō*, *cūdō*, *fallō*, etc. Vocalisme radical a qui n'a rien de surprenant dans ce terme technique.

salamandra, -ae f. : salamandre. Emprunt (Celse, Plin., Pét. r.) au gr. σαλαμάνδρα, déformé dans la langue populaire; cf. M. L. 7525.

salapittia, -ae f. : chiquenaude (Arn., Ital. Ioh. 18, 22, et Gloss.). Conservé dans un parler italien. M. L. 7526. De gr. σαλπικτή, épenthèse osque?

salapūtium, -ī n. (*salaputtium*) : nain, nabot (?). Mot familial (Catul. 53, 5), de formation et de sens obscurs. On a un cognomen *Salaputis*. CIL VIII 10570.

salar, -aris m. : sorte de truite, ou jeune saumon (Aus., Sid.). Cf. *salmo*.

salāriāna, -ae f. : sorte de châtaigne (Pline). De *salārius*?

salebra : v. *salio*.

salgama, -ōrum n. pl. : conserves (faites dans le sel = ἄλας), Col. Le singulier *salgamum* est plus récent.

Dérivés : *salgamārius* et sans doute *salmacidus*, glossé ἀλμυρός; **salmūria* « saumure ». M. L. 7543, 7545.

Sans étymologie.

salic astrum : v. *salix*.

Salii, -ōrum m. pl. : Saliens, collège de prêtres consacrés au service de Mars par Numa. Leur nom est rattaché à *salio* par tous les anciens, cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salii ab saltitudo, quod facere in comitiis in sacris quotannis et solent et debent*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc., et le composé *praesul* semble désigner à l'origine le chef des Saliens; cf., toutefois, F. 438, 27, *salios a saltiendo et saltando dictos esse quomuis dubitari non debeat, tamen Polemon ait Arcada quendam fuisse, nomine Salium, quem Aeneas a Mantinea in Italiam deduxerit, qui iuvenis Italicos ἐνόηκλον saltationem ducerit*.

Dérivés : *Salīaris*, -e; *saliares cenae, epulae*, expressions dont dérive le sens de « somptueux, magnifique »; cf. Fest. 439, 7 sqq.; *Salīatus*, -ūs.

La forme *Salisubsili* (-lis?) génitif d'un nom de divinité (?), Catul. 17, 6, est obscure : de *salio* + *subsilio*?

salio, -is, **saluf** (et *salui*, *salū*, époque impériale), **salium**, **salire** : sauter, bondir; cf. Plin. 10, 111, *ambulant aliquae [aues] ut cornices; saltiunt aliae ut passerres, merulae; jaillir (de aqua), palpiter (de corde); saillir (transitif dans la langue des éleveurs); d'où salāx « lubrique » et « aphrodisiaque ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7540; B. W. *saillir*. Irl. *salach* « salāx ».*

Dérivés : *salāx* (cf. plus haut); *salāciūs*; *Salācia*, nom d'une déesse marine, opposée à *Malacia* (v. *salum*); *salēbra*, -ae : aspérités du sol, ornier, cahot, M. L. 7527; et cf. *latebra*, *scatebra*; *salebrōsus* et *salebrātus*, *salebrūūs* (tardifs).

saluus, -ūs m. : saut, bond, puis « passage étroit, pas » (cf. Pas de Calais, Pas des Thermopyles), « dé-

filé » (sensū obscenō, dans Plt., Gas. 922 et Cu. 56) ou, comme ces endroits sont souvent couverts de bois et de pâturages, « pâturage, herbage », et même « mesure de terre de 4 centuries » (Varr., R. R. 1, 10). Dérivés : *saluārius*, *saluātum*, *saluēnsis*, *saluōsus*. Cf. *salvus*, M. L. 7553, 7554, et *saluārius*, 7555; *salior* (et *salitor*), *salitiō* (Vég.). Celtique : irl. *sal*.

Salio a fourni de nombreux composés en -silio dans lesquels le préverbe précise seulement l'idée verbale ab-, ad-, circum-, de-, dis-, ex-, in-, prae-, pro-, re-, sub-, trans-silio. Il faut noter seulement que *insulius* apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « insulte », sans doute sous l'influence de *insulāre*, qui est employé au sens moral déjà par Cicéron. Cf. aussi **assalire*, **assalius*, M. L. 713, 714. Pour *praesul*, v. ce mot.

De *salio* existe un itératif-intensif ancien et usuel, *salto*, -ās (*salitiō*, Varr.), qui tend à se substituer à *salire* (comme *cantāre* à *canere*) dans le sens de « sauter », bien représenté dans les langues romanes, M. L. 7551, et en germanique : v. h. a. **salzōn*, v. angl. *sealtian*. Du sens ancien de « sauter à plusieurs reprises » est dérivé le sens technique de « danser »; de là : *salitior*, -itrix, -itiō, -itiuncula, -itrius, -tus, -ūs, *salitābundus*, qui tous se rapportent à l'idée de « danser ». Comme *salio*, l'itératif *salto* a de nombreux composés qui sont en -sulto : ad- (as-), dis-, ex-, in-, per-, prae-, re-, sub- (sus-), trans-sulto, *Ezsulto* et *insulto* ont souvent le sens moral qu'on leur calques du français savant *exultare* et *insultare*. Forme récente sans apophonie : *desalto*. Dérivé secondaire : *salitiō* (Hist. Aug.).

Le présent *salio* n'a d'autre correspondant exact que gr. ἄλλομαι, qui a le même sens. Pas plus en grec qu'en latin, il n'y a trace d'un aoriste en -s-. La langue homérique a conservé un aoriste radical ἄλτο, -άμενος.

salis(s)atiō, -ōnis f. (Marc. Emp. et Gloss.) : palpitation, s. cordis, gl. παλμός. Du gr. σάλισσα, cf. *comis salitiō* et κομάζω; rattaché par étymologie populaire à *salio*, cf. Isid., Or. 18, 26, *salisatores uocati sunt, quia dum eis membrorum quaecumque partes salierint, aliqui sibi exinde prosperum seu triste significari praedicunt*.

salua, -ae f. (pl. *saluiuae*, ap. Lucr. 4, 1108) : 1° saline, bave. Se dit aussi de toute espèce de sécrétion visqueuse; 2° saveur (qui excite la saline); saline en tant que marque de désir ou d'appétit. Ancien (Lucr., Catull.); panroman (sauf roumain). M. L. 7541.

Dérivés : *saluārius* (Plin.); *saluārium* « mors »; *saluāosus*; *saluō*, -ās; *saluātum*; *saluātiō*, tous d'époque impériale.

Même formation que *gingiua*. Sans étymologie claire. Irl. *saile* peut être emprunté.

salinca, -ae f. : valériane ou nard celtique (depus Vg. et Plin.); dim. *salinucula*. Celtique ou ligurien?

salix, -icis f. : saule. Ancien; panroman. M. L. 7542; v. B. W. s. u. Cf., pour la formation, *larix*.

Dérivés : *salic astrum* n. : douce-amère qui croît parmi les saules, dite aussi *labrusca*, Pline, 23, 20, M. L. 7531, et irl. *soileastar*; *saliginos* ou *saligneus* : de saule; *salictum* : saussaie, et *salicetum*, M. L. 7532-7534, gall. *salichoit*; *salictarius*. Certaines

formes romanes supposent **salicārius* et **saliceus*; cf. M. L. 7530-7533.

Salix a un correspondant dans irl. *saile* « saule » (gén. *salicech*). Dans v. h. a. *salaha*, v. angl. *sealh* « saule », la formation est différente (de **salhōn*). Si l'on rapproche la forme que donne Théophraste, ἔλακη, pour le nom de « saule » en Arcadie, il faut admettre que la forme latine reposerait sur **solik* (mais alors on attendrait plutôt **silix*) et la forme germanique sur **solk*.

salma cidus : v. *salgama*.

salmo, -ōnis m. : saumon (Plin., Aus.). M. L. 7544. Mot gaulois. Cf. *Salmōna* « Salm », affluent de la Moselle, et *salar*. Passé en germanique : v. h. a. *salmo*.

salpa, -ae f. : saupe, poisson de mer (Ov., Plin.). Emprunt au gr. σάλπη. M. L. 7549.

salpuga (-*punga*), -ae f. : sorte de fourmi ou d'araignée venimeuse. Mot (espagnol d'après Plin. 29, 92?) déformé par l'étymologie populaire en *solipuga*, *solipugna*, *solifuga*; cf. P. F. 389, 4, *solipugna, genus bestiolae maleficae, quod acris concitatusque fit ardore solis, unde etiam nomen trahit*. V. Sofer, p. 58, et Alessio, R. di Filol., 1938, p. 152, qui suppose un emprunt à un gr. σαλπίγγος (μύμηγξ)? Sans étymologie.

saltem : particule invariable signifiant « du moins, au moins » et marquant une restriction, généralement après une proposition concessive commençant par *si*, tout au moins à l'époque archaïque, e. g. *si illud non licet, saltem hoc licebit*, Tér., Eu. 639-640. Toutefois, l'opposition peut n'être pas exprimée; cf. Cic., Fam. 12, 23, 3, *ante hac quidem sperare saltem licebat; nunc etiam id ereptum est*; entendez « il nous était permis au moins d'espérer (à défaut d'autre chose : *si nil aliud*) ». De cet emploi découle celui qu'on fait de *saltem* à l'époque impériale, où on le joint à *nōn*, *neque* avec un sens équivalent à celui de *ne... quidem*; cf. T.-L. 5, 38, 1, *ibi tribuni militum non praeminio uallo... non deorum saltem si non hominum memores, nec auspicio... instruunt aciem*. Ancien, usuel et classique. Ne semble plus attesté après Apulée; non roman.

Étymologie inconnue; la finale rappelle celle de *autem, quidem*, etc. De **s(i) al(i)tem*?

salvus, -ūs m. : v. *salio*.

saluber, -bris : v. *saluus*.

salua, -ae f. : sauge (Plin.). Panroman. M. L. 7558. Germanique : v. h. a. *salbeia*. Sans doute de *saluus*, à cause de ses propriétés bienfaisantes. Le sens de « sauge » est secondaire. A l'origine, semble avoir désigné une autre plante; cf. Pline, 22, 147 et 26, 31.

salum, -ī n. (et *salina* dans Enn., e. g. Sc. 195, *undantem salum*; le changement de genre est dû sans doute à l'influence de *mare*, cf. *sale*) : mer libre, mouillage devant le port; cf. T.-L. 37, 10, 10, *ante portum in salo*; 37, 13, 18, *pars in salo ad ostium portus in ancoris stetit*; Cic., Verr. II 5, 35, 98, *quadrirememque fluctuantem in salo reliquerat*. Peut-être emprunt au gr. σάλος, quoique le sens de « mouillage » ne soit pas attesté avant Pöybe et puisse provenir du latin. Sur le mot « préi.-e. » *sal*, v. Battisti, St. Etruschi, XVI, 342 sqq.

salor, -ōris m. : couleur de la mer (Mart. Cap.)? Forme unique et peu sûre.

Les Latins y rattachent aussi *Salācia*, nom d'une déesse marine (qui s'oppose à *malacia*) et femme de Neptune; cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salacia Neptuni ab salo*, avec les références de Goetz-Schoell, ad loc., et l'étymologie de Fest. 436, 14, *Salacia... quod salum ciet*. Sans doute étymologie populaire; *salācia* semble inséparable de *salāx*.

Pour *insula*, v. ce mot.

salūs, -ūtis f. : v. le suivant.

saluus (*saluus*), -a, -ūm : entier, intact; cf. Plt., Au. 207, *di me seruauit, salua res est : saluom est si quid non perit*, et les expressions du type *saluā lēge, saluō iūre, saluis auspiciis*; par suite « sauf, sain et sauf, en bon état » (souvent joint à *sānus* dans le couple allitérant *sānus saluus*); usité dans la formule de politesse *saluus sis*. Dans la langue de l'Église a pris le sens moral de « sauvé du méchant ou du mal par le Sauveur ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7559. Adverbe *saluē*, usité surtout dans la langue de la comédie : *satin saluē?* Formule archaïque reprise par Apulée, e. g. Met. 1, 26. Le substantif correspondant à *saluus* est :

salūs, -ūtis f. (thème consonantique, abl. *salūte*) : état de celui ou de ce qui est *saluus*, bon état, salut, sauvegarde, conservation; souvent joint à *ops* dans *opem salūtemque ferre*; par suite « vie (sauve) » par opposition à « mort », *pestis, perniciēs : salūtem debere alicui*. Personnifié et divinisé dans la déesse *Salūs* « celle qui assure le salut » (*Salūs Sēmōnia*, Macr., Sat. 1, 16, 8); cf. Plt., Mo. 351, *ne Salus nobis salutis iam esse, si cupiat, potest*, par allusion à une formule usuelle; employé souvent comme formule de salut : *salūtem dicere, dare, reddere, accipere*. Dans la langue de l'Église a désigné le « salut » (= σωτηρία). M. L. 7555; britt. *sal*.

Dérivés et composés : 1° de *saluus* : *saluē*, -ēs, -ere : être sain et sauf, bien portant, etc., usité surtout comme formule de salutation, *saluē, saluē*, etc., souvent joint à *uadere* : *uale, salue*, Cic., Fam. 16, 9, 4, etc.; *saluō*, -ās : sauver. Bas latin, apparaît à partir de Végèce et remplace *seruō*, auquel ne correspondait aucun adjectif. Usité surtout dans la langue de l'Église, ainsi que les dérivés et composés : *saluator* = σωτήρ, *saluātiō*, -mentum; *saluificus*, -ficō; *resaluō*. Panroman (sauf roumain). M. L. 7557, 7557 a; britt. *salw, sylwadour*.

Noms propres : *Saluius*, -uinus, -uillus. } 2° de *salūs* : *saluber* (-bris), -bris, -bre « salubre » et « salubre » (souvent opposé à *pestilēns*); quelquefois aussi « en bonne santé », M. L. 7556 a; d'où *salubrūūs*, -ter et l'opposé *insaluber* (-bris); *salūtaris* : salulaire (conservé par la langue de l'Église); *salūtāriter*.

saluō, -ās : donner le salut, sauver. Sens rare et tardif; *saluō* est presque uniquement usité avec un sens affaibli dans des formules de politesse au sens de « saluer », comme les dérivés et composés : *saluātor*, *saluātiō*, *cōnsalutō*, *obsalutō* (Festus), *persalutō*, *resalutō*, *insalutātus*, etc. Panroman. M. L. 7556; britt. *saludi*.

salūti-fer (poétique); *salūtificator* (Tert.); *salūtiger*

(poétique, tardif); *salūtigerulus* : porteur de salutations (Plaute).

Salūs est, comme *fidēs*, un exemple d'un ancien terme religieux, passé ensuite dans la langue courante, puis repris par la langue de l'Église chrétienne, qui lui a redonné un nouveau sens relig. *Saluō* est de création récente; on disait dans la langue classique *seruō*, *cōseruō* dans ce sens; *saluō* a été créé par suite de l'affaiblissement de *saluō*, qui, ne subsistant plus guère que dans des formules de politesse, n'avait pour ainsi dire plus rien de commun avec *salūs*, *saluus*; de là *saluātor*, *saluātō*; cf. Aug., Sermon 299, 6. C'est le gr. *σώω*, *σῶω*, *σῶω*, *σῶω*, *σῶω*, *σῶω*, *σῶω*, qui a servi de modèle. Au III^e siècle après J.-C., il n'y avait pas plus de rapport entre *saluāre* et *saluātore* qu'il n'y en a en français entre « sauver » et « saluer ».

Saluus rappelle skr. *sāvah* « entier, intact, tout », av. *haurvō*, v. p. *haruva-* « entier », gr. *ἄλοος* (supposé par la correspondance hom. *ὀδός*, att. *ὀλός*), où le vocalisme radical est *atē*. Le mot indo-iranien s'oppose par le sens à skr. *viśvā*, av. *viśpō*, v. p. *viśa-*, qui se traduit par lat. *omnis*; en sanskrit, il a été fléchi comme *viśvā*; mais, à en juger par Y., LVIII 6, où le nominatif pluriel *haurvō* signifie « intacts », le fait n'est pas indo-iranien. En latin, *saluus* n'a gardé que le sens originel de « entier », avec la nuance « en bon état de santé »; et il n'a pas reçu la flexion du démonstratif, parce que c'est *īstus* qui a reçu le sens de « entier » et a pris en conséquence cette flexion; ceci n'empêche pas, du reste, que, pour rendre le sens de « intact, entier », sans aucune nuance religieuse, le latin a créé *integer*, qu'on a conservé les langues romanes. Le sens propre de *saluus* a été commandé par la valeur religieuse qui est attachée à ce mot et qui ressort de *salūs*. — Le vocalisme à degré zéro de lat. *saluus* se retrouve dans osq. *salavc*, s. a. l. v. s. « *saluus* », omb. *saluom* « *saluum* », etc., et dans le nom de notion lat. *salūs*, qui est ancien (v. BSL 28, p. 40 sqq.), tandis que av. *haurvatās*, qui y répond pour le sens, est un dérivé secondaire de *haurvō*. Les mots italiques supposent une forme de suffixe à voyelle initiale; cf. gr. *ὀλόος*. Le vocalisme à degré zéro est sans doute ancien dans ces formes, et l'o radical de gr. *ὀλόος* doit être pris à *ὀλό*.

Sans le suffixe **-no-*, on a en latin même *solidus*, avec *-l-* simple (cf. osq. *suluh* « *omniñō* ? »), et *sollus*, avec *-l-* geminé, ce dernier se retrouvant largement en osque : *suljus* « *omnēs* », pélagien *solois* « *omnibus* », etc. La forme *-ll-* est du type des formes expressives à geminées, qui est courant en italique. La gemination se retrouve dans le nom propre *Sallustius*. De même gall. *holl* « tout entier ». Comme la racine n'est pas dissyllabique, irl. *slán* « entier, sain et sauf » ne s'explique pas directement; comme *sānus* s'associe à *saluus* (*salua* ac *sana* sunt, Plt., Mer. 176), il peut y avoir dans irl. *slán* une contamination.

Dans got. *alls* « *πᾶς*, *ὀλος* », etc., il y a, sans *s* initial, un mot pareil en tout à lat. *sollus*, gall. *holl*; il y a *-l-* simple dans *ala-* au premier terme de composés (got. *in allaim alamannam* « dans tout l'ensemble des hommes »), ce qui rappelle lat. *sollus* : *solidus*. — H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 411, enseigne que la forme sans *s*-initial de irl. *uile* « tout, entier » résulte d'un passage de *s-* à *h-* en celtique; l'irlandais a, en effet, une ortho-

graphie *huile*, et le gallois a *holl* et *ol* « tout entier ». Quant à arm. *oif*, équivalent à lat. *saluus* pour le sens, on ne saurait dire s'il y a eu un *s*-initial. — La coexistence de formes avec et sans *s*- rappelle le cas de lat. *hails*, v. sl. *oělū*; sur v. pruss. *kailūstikan*, v. BSL 28, 42 sam : v. sum.

samardaeus, -i m. : imposteur (St Aug.). Mot gallo-cain?

samartia, -ae f. : erreur causée par une borne située aux confins de trois champs? (Grom., p. 360).

samauca, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.) Mot gaulois?

sambūca, -ae f. : 1^o sorte de harpe; 2^o machine de guerre qui servait à escalader les murailles, nom ut. *organo chordae*, sic in *machina intenduntur fustes*, P. F. 435, 4. De là : *sambūcus* « harpiste », *sambūcina*, *sambūcistris*. Emprunt au gr. *σαμβούκος*, *σαμβούκιστρα*, qui est lui-même emprunté. M. L. 7560.

sambūcus, -i (Plin.); *sābūcus*, Ser. Samm. et gloss. *sabbūcus*, *sabuncus* f. : sureau; *sambūcum* (sab-) : baie du sureau; *sambūceus* (-cius). — Depuis Lucilius Panroman. Les deux formes *samb-* et *sab-* sont représentées dans les langues romanes, mais la seconde a plus d'extension que la première (cf. *sabbatum* et *sabatium*). M. L. 7561-7562; v. h. a. *būhhila*?

Sans correspondant, sauf peut-être le dace *sabū*; Cuny, MSL 16, 329. Même finale que dans *albūca lactūca*.

sāmentum, -i n. : défini par Marc-Aurèle ap. Front. Ep. 4, 4, *lingua Hernica pelliculam de hostia quam apicem suum flamen, cum in urbem introeat imponit*. Sans autre exemple; sans doute vieux terme du rituel. De **sak-s-mento-m*? Cf. *sagmen*.

samera (*samara*), -ae f. : semence d'orme (Plin. Col.). Gaulois? Cf. fr. *samare*.

samius, -a, -um : de Samos; *samia* n. pl. : vaisseau de Samos; *samia testa*, *samius lapis* : tesson de vase ou pierre servant à polir; d'où *samiō*, -ās : fourbir, polir (terme de la langue militaire, Vég.), M. L. 7563; *samiator*, gl. *ἀσωντήτης*; *samiarium*!

samolus, -i f. (?) : plante inconnue. Mot peut-être celtique; cf. Plin. 24, 104.

sampsas, -ae f. : pulpe d'olives triturée et conservée (Plt., Col.). M. L. 7564.

Sānātes : v. *sānus*.

sancio, **sanctus** : v. *sacer*.

Sancus, -ūs (et *Sancus*, -ī récent) m. : nom d'une ancienne divinité italique d'origine sabine d'après Varro L. L. 5, 66. *Sancus* signifierait « le ciel » d'après Lydie De Mens. IV 90, et est identifié à *Deus Fidius*. Le mot est joint à *Sēmō* dans le groupe *Sēmō Sancus* (ou *Sancus*). — Le dérivé *Sanquālis*, cf. *-is porta appellatur proxima aedi Sancus*, P. F. 465, 6; *avis quae ossifragū dicitur*, id. 421, 1, prouve l'ancienneté du thème en *-is*. L'ombrien a *Sansio-*, épithète des dieux **Fiso* (P.

dius). *Fisovio* et **Vesticio* de sens inconnu. On rattache généralement *Sancus* à *sacer*, *sancio* (cf. Ov., F. 6 113 sqq., qui identifie *Sancus* et *Sanctus*, et CIL XIV, 3458) comme *Fidius* à *fidēs*, ce qui justifie l'assimilation à *Deus Fidius*. Mais le groupe *Sēmō* (v. *serō* « semer ») *Sancus* ne s'explique pas par là; et la présence du thème *-is* n'est pas plus claire (cf. *Consus*, *Iānus*). Il y a là peut-être la trace d'une vieille divinité indigène, dont le culte primitif s'est perdu et qui a été rapprochée secondairement de *sancio* et assimilée au *Dius Fidius* *Zēōs* *etnos* « le dieu qui sanctionne ».

sandala : v. *scandala*.

sandalium, -i n. : sandale. Emprunt au gr. *σάνδαλον* (i). Dérivés et composés : *sandaliarius* (Suét.); *sandaligera* (Plt.).

sandapila, -ae f. : sorte de civière ou de bière grossière qui servait à porter en terre les corps des pauvres et des malfaiteurs. — Mot populaire, attesté seulement à l'époque impériale (Mart., Suét., Juv.), sans doute emprunté.

Dérivés : *sandapilō* : *νεκροθάπηξ*; *sandapilarius*.

sanguis (puis *sanguis* à partir de Vg.), -inis m. (arch. *sanguen* n., Enn., et *sanguis*, -guis, tardif) : 1^o sang (qui coule, diffèrent de *cruur* « sang coagulé »), pas de pluriel, sauf dans la langue de l'Église, *uir sanguinum* (Vulg.), *uae ciuitati sanguinum* (Ezech.), qui traduit sans doute un hébraïsme; 2^o sang en tant que constituant la parenté ou la descendance : *sanguine coniuncti*, Cic., Inuent. 2, 161; Sall., Iu. 10, 3; *in suum sanguinem coeire*, T.-L. 40, 5, 1; *o sanguen dis oriundum*, Enn.; de là *cōsanguineus* = *δυναμικός*, *συναίματος*, *cōnsanguinitās*; 3^o sang en tant que symbole de la force. Usité de tout temps. Panroman. La langue écrite de l'époque classique et de l'empire n'emploie que *sanguis*, mais les formes romanes remontent à *sānguen*. M. L. 7574.

Dérivés et composés : *sanguineus* : de sang, sanglant, et *cōsanguineus*, M. L. 7572; *sanguindis* et *sanguinariū*; d'où *sanguinaria* f. « sanguinaire, renouée »; *sanguinolentus* et *sanguilentus* (-nentus, Orib.) : sanglant, M. L. 7570; *sanguindus* : sanguin (langue médicale, Cael. Aurel. = *αἱματώδης*), M. L. 7573; *sanguinō*, -ās : saigner (époque impériale), M. L. 7574; *sanguiculus* : boudin de sang de chevreau (Plin., M. L. 7569 c); *sanguinculus* (Pétr. 66, 2); *sanguinga* : sangsue, composé qui se substitue à *hirūdō* à l'époque de Pline (v. s. *hirūdō*), et *sānsūgia* (Gloss.) par haploglie, M. L. 7575; *sanguivorus*, -*bibulus* (tardifs); *exsanguis* (ancien, classique); *exsanguinātus* (Vitr.); *exsanguinēscō* (tardif).

Il est vain de rappeler ici le groupe de skr. *asṛk*, *andh* « sang », signalé sous *assy*, car il n'y a de commun aux deux groupes que *s*, et toute la formation de *sanguis* ainsi coupé demeurerait inexplicable. Le balte a connu le groupe de skr. *asṛk*; car le lette a encore *asins* (féminin) pour désigner le « sang »; mais le slave a généralisé le mot v. sl. *krāvo*, etc., qui est de la famille de lat. *cruur*, et le lituanien a aussi *kraujas* « sang », en face de v. pruss. *krawian* (neutre) et *krawia* (féminin), Ench.; *crayuo*, Voc. Souvent les mots qui

désignent le « sang » sont d'origine obscure, ainsi gr. *αἷμα*, got. *bloþ*, irl. *fuil*, gall. *gwad*. Le genre neutre est fréquent pour cette notion; *sanguen* se comprend donc bien; c'est le masculin *sanguis* qui est un peu surprenant. Comme dans lat. *sanguen*, il y a un *a* radical dans gr. *αἷμα* et dans gall. *gwad*.

saniēs (*sania*, Gl.), -ei f. : 1^o « sang corrompu » qui s'écoule des blessures, intermédiaire entre le sang proprement dit (*sanguis*) et le pus (*pūs*, *iabum*); cf. Cels. 5, 26, 20, *ex his [vulneribus ulceribusque] exit sanguis, sanies, pus... sanies est tenuior hoc [sanguine], uarie crassa et glutinosa et colorata...*; 2^o en poésie « bave du serpent », puis toute espèce de liquide ressemblant à la sanie. Ancien (Enn., Cat.). M. L. 7577.

Dérivés et composés : *saniōsus* (Plin.), M. L. 7579; *saniō* et *exsaniō*, -ās (technique, époque impériale), M. L. 3065 a; *saniola* (Cass. Fel.).

Pas d'étymologie. A en juger par des cas tels que *aciēs* ou *prōgeniēs*, serait le dérivé d'un thème radical représenté par lat. *sān-*, mais dont aucun correspondant n'est connu. Les Romains étaient naturellement tentés de rapprocher *sanguis*; mais cela ne prouve rien.

sanna, -ae f. : grimace, moquerie (Pers., Juv.); *sanniō*, -ōnis : bouffon, paillasse, grimacier (déjà dans Cic.); *sannō*, -ās, *sannātor* et *dē*, *sub-sannō*, -ātor, *subsannium* (tardifs), M. L. 8392. Emprunts italiens au gr. *σάννα*, *σάννα*. M. L. 7583.

Sanquālis : v. *Sancus*.

santerna, -ae f. : borax (Plin.). Sans doute mot étranger (étrusque?). Cf. Runes-Cortsen, *Der etr. Text d. Agramer Mumienbinde*, p. 72.

Santonicus, -a, -um : adjectif dérivé du nom de peuple gaulois *Santonii*, appliqué à différents produits qui en sont originaires, en particulier *-m* (*absinthium*) : *santoline*. M. L. 7583 b.

sānus, -a, -um : sain, bien portant (de corps ou d'esprit). Souvent joint à *saluus*. L'adverbe *sānē* « d'une manière saine » s'emploie comme *ualdē* avec une valeur intensive : *sānē sapere*, puis avec toute sorte de verbes ou d'adjectifs ou d'adverbes : *sānē metuere*, *sānē bonus*, *sānē bene*, *s. sapienter*; et, avec négation, *haud*, *nōn sānē*. Souvent joint dans la langue familière à un impératif qu'il renforce : *i sane*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7584.

Dérivés et composés : *sāniūs* : santé, M. L. 7580 (d'où **sāniūtāre*, *sāniōsus*, Orib., M. L. 7581, 7581 a); *sānō*, -ās (et tardif *sāniō*, Mul. Chir.) : rendre sain, guérir (sens physique et moral), M. L. 7566; *sānātiō* (Cic.); *sānātor* (Paul. Nol.); *sānātiōrius* (Cass.); *sānābilis* (rare, mais classique) et *insānābilis* = *ἀνίατος*; *sānātiuus*, *sānāria*, *sānātiaria* « peucedan », déformé en *satanārius*, v. André, *Lex.* (tous tardifs); *con-*, *per-*, *præs-* *sānō*, *resānō* (rares tous quatre et d'époque impériale); *sānēscō* (Col., Cels., Plin.) et *resānēscō* (d'après *reerūdēscō*?); *sānifer* (Paul. Nol.). Sur *sānāre* « châtrer » dans certains dialectes romans, v. M. Leumann, KZ, 1942, 215.

insānus : malsain, malade; presque uniquement employé dans le sens de « qui n'est pas sain d'esprit, insensé, fou » et aussi « qui rend fou » (*insāna herba*,

i. e. laurus); cf. *Insāni montēs* traduisant le nom grec d'une montagne de Sardaigne, τὰ μαινόμενα ὄρη. *Insānum*, *insānē* s'emploient aussi comme adverbes de renforcement, cf. notre « furieusement », dans la langue familière. Dérivés : *insānia*, mot courant ; M. L. 4455, *insānūtās* (rare, mais dans Cic., Tusc. 3, 4, 8 et 3, 5, 10, Varr. ap. Non. 122, 24) ; *insāniō*, -is ; *uēsānus*, *uēsāniā*, *uēsāniō*, -is : même sens que *insānus* ; cf. *uēcoris*.

A *sānus* les anciens rattachent aussi *Sānātēs* ; cf. Fest. 474, 22 : *Sanates dicitur sunt qui supra infraque Romam habitauerunt. Quod nomen his fuit quia, cum defecissent a Romanis, breui post redierunt in amicitiam, quasi sanata mente. Itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis, et qui numquam defecerant a P. R. Sans doute étymologie populaire ; il s'agit vraisemblablement d'un nom propre du type *Arpinās*, cf. *fortis* s. u. *fortis*. V. M. Lejeune, R. Ph., 1951, p. 221.*

Aucun mot pareil ne se retrouve ailleurs, sauf peut-être en ombre. *sanes* « sânis, intégris », T. E. IV 8 (emprunt?). Le vénète *sahnatei* dat., épithète d'une déesse *Reūta*, est obscur. Un rapprochement avec gr. *ἰάω* « je guéris », etc., ne s'obtient qu'à l'aide d'hypothèses arbitraires. Pour irl. *slán*, v. sous *saluus*.

sapa, -ae f. : vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers. Ancien (Cat.), technique. Dans les langues romanes, *sapa* a le sens de « sève ». M. L. 7585.

Le sens de « sève » qui est celui des mots romans, it. *sapa*, fr. *sève*, etc., se retrouve dans un mot germanique semblable : v. isl. *saf*, v. h. a. *saf*, etc., ou, avec consonne géminée, v. angl. *saep*, etc. (si ces mots ne viennent pas du latin). D'autre part, arm. *ham* « goût » fait penser à lat. *sapiō*, *sapidus*, etc.

sāperda, -ae f. : *genus pessimi piscis*, F. 434, 7. Emprunt au gr. *σαπέρδος*.

sapiō, -is, **sapīū** (-iū), -ērē (parf. *sapīū* dans Aug. C. D. 1, 10 et inf. *sapere* supposé par les formes romanes du type *savoir*, cf. M. L. 7586 ; *sapere* n'est pas représenté en roman) : avoir du goût, de la saveur (ou du parfum) ; s'emploie absolument des choses : *oleum male sapiet*, Cat., Agr. 66, 1 ; ou des personnes, le plus souvent au sens figuré « avoir du goût, du discernement ; être sage », *hic homo sapienter sapit*, Plt., Poe. 606 ; joint à *sentire*, cf. Plt., Poe. 1200, *nunc hinc sapit, hinc sentit quicquid sapit*, et Cic., Rep. 1, 65, etc. Transitivement : « se connaître en, comprendre, savoir ». Formule courante de la conversation : *si sapias, si sapias*. Usité de tout temps. Panroman. De là : *sapiens* adj. et subst. « sage », *sapienter*, *sapientia* (= σοφία et φιλοσοφία ; Ennius emploie *sapientia* pour traduire σοφία et le marque expressément ; c'était une innovation), M. L. 7588 ; *persapiens*, *insipiens*, *insipienter*, -tia, *sapientipotens* (composé artificiel créé par Ennius, qui l'oppose à *belligeripotens*) ; *sapientificō* (Itala) ; *consipiō* : être dans son bon sens (rare, époque impériale) ; *dēspiō* : n'être pas dans son bon sens (classique) ; *dēspientia* (Lucret.) ; *respiō*, -iū (-iū et *resipiū*) : reprendre ses sens, recouvrer la raison ; *resipiēscētia* (Lact., pour traduire μετάνοια). Par contre, *resipiō* a presque uniquement le sens concret de « avoir le goût, la saveur de »

(cf. *redoleō*), e. g. Varr., R. R. 1, 54, 3, *mustum respitū ferrum* ; cf. **resapium*, M. L. 7237 (la forme sans épophonie *resapio* se lit dans Isid. 10, 236, et dans le Pseudo-Apulée ; v. Sofer, p. 108) ; ce n'est que tardivement qu'il est confondu avec *respiō*. Ont également le sens concret le substantif *sapor* « saveur, goût » et « sens du goût » (physique et moral), d'où *saporō*, -ās, *saporātus*, -ōsus, *sapōrus*, l'adjectif *sapidus* (époque impériale, Apul., Apicius), M. L. 7590 et 7587, et son contraire *insipidus* (**insapidus*), M. L. 4466 ; cf. aussi *malū sapidus* > fr. *maussade* et *florisapus*, CIL VIII 214, 90, *sapidulus*. Toutefois, le sens de « sage » pour *sapidus* apparaît dans Ausone. Pétrone a un composé *nesapius* « imbécile » (cf. *nesapus* « qui non sapit », Terent. Scaur., GLK VII 12, 4, forme populaire faite sur *nescius*) qu'il met dans la bouche de Trimalcion, Sat. 50, 5 ; c'est à *sapius* que remontent le type roman *sage* et britt. *saib*, mais les formes romanes sont troubles ; v. B. W. sous *sage*.

Sapiō a un correspondant en germanique : v. sax. *an-sebbian* « apercevoir, remarquer », v. h. a. *int-seffen* (préter. -*suob*) « remarquer, goûter » ; cf. v. isl. *sefi* « pensée ». La formation est la même que celle de *capio*. Mais il n'a pas survécu de formes telles que *captus* ou *cēpi*. En revanche, l'osque a une forme à *ē* unique en son genre : *sipus* « sciens », cf. volsque *sepu* « sciente » ; à ce *sipus* osque il faut sans doute rattacher *sibus* et *persibus*.

saplūtus : adaptation latine de ζάπλουτος (= δάπλουτος) « très riche », qu'on lit dans Pét. 37, 6, avec prononciation *s* de ζ initial ; cf. *Saguntum* = Ζάκυνθος.

sāpō, -ōnis m. : savon (Plin., Mart., Ser. Samm.), M. L. 7589 ; britt. *sebon* (mot savant). Dérivés : *sāpōnātum*, -i « eau de savon » ; *sāpōnārius* (Orib.). Mot d'emprunt, germanique ou celtique, désignant d'abord une substance propre à laver et à teindre les cheveux. Cf. all. *Seife* « savon ».

sappa, -ae f. : sorte de hoyau (Gloss., Isid.). Le britt. a *saffwy* « lance, pique ». Français *sape*, v. B. W. s. u. ; M. L. 9599 : *zapp-* (illyrien?)

sappīnus (*sapīnus*), -i f. : sapin, sapine. Dérivé : *sap(p)īneus* ; d'où *sappinea* : partie inférieure du sapin et « pomme de pin ». Les manuscrits de Pline ont aussi une forme *sappium* (16, 61). Ancien (Varr., R. R. 1, 4, 6, 4). M. L. 7592.

Le v. fr. et prov. *sap* représentent un ancien **sappus*, prélatin ou gaulois ; et *sappīnus* serait issu d'une combinaison de **sappo-* et de *pinus*, ou simplement dû à l'influence de *pinus*, favorisée par l'existence de formes comme *carpinus*, *fraxinus* : tout ceci, incertain. Le v. angl. *saeppe* (Gl., v. Hoops, *Waldbäume*, p. 226) doit être un emprunt adapté du latin.

sappīrus, -i f. : saphir. Emprunt au grec d'origine sémitique *σάππειρος* attesté sous cette forme dans Pline 37, 119 ; et plus tard sous la forme hellénisée *sappīrhūs* (*sappīrhūs*, Fort.), d'où *sappīrinus*, -rātus, et fr. *safir*, *saphir* ; irl. *saifir*.

sapsa : v. *ipsa*.

sarciō, -is, **sarsī**, **sartum** (*sarsum*, tardif ; *resarsurum*, Suét., Claud. 6), -īre : défini par Festus, 428, 25, « inte-

grum facere ». Le sens premier est sans doute « recoudre », cf. *sarcina* et *sarcimen* : suture (Apul., *sarcinātrix* (Non. 56, 22) ; *sarculum* : alène (Gl.) ; et plus généralement « réparer, raccommode ». Sens propre et figuré ; le participle figure dans le couple asyndétique *sartus tectus*, employé notamment dans le cahier des charges des bâtiments de l'État que l'entrepreneur devait s'engager à maintenir en bon état « clos et couverts » ; cf. Fest. 428, 25 ; Plt., Tri. 317 ; T.-L. 29, 37, 2. L'expression est devenue proverbiale ; cf. Cic., Fam. 13, 50, 2 : *hoc mihi data atque largire ut M'Curium sartum et tectum, ut aiunt, ab omni incommodo, detrimento, molestia, sincerum integrumque conserues* ; de là *sānē sartēque*. Ancien, usuel. M. L. 7599 et 7615, *sartum* ; B. W. *sertir*. Britannique : gall. *seirch*, de **sarcia*.

Dérivés et composés : *ersarciō* (*exerciō*), archaïque ; *resarciō* ; *sartor*, M. L. 7614, -trix, -iura ; *sartāgō* : mélange, ramassis, fait de pièces et de morceaux ; *gō* poêle à frire (= τήγανον), M. L. 7613 ; *sarcitector*, Isid., Or. 19, 19, 2 (*sarcitātor*, Gloss.) ; *sarcōrius*, Col. (W. H.) ; *sarsōrius* (bas latin) ; *sarcimen* (Apul.) ; *sarcina* (usité surtout au pluriel) « paquet(s), bagage(s) enveloppés d'abord dans une toile cousue (opposé à *fascis, impedimenta*), M. L. 7598. De là : *sarcinula*, diminutif affectif et familier ; *sarcinālis*, -ārius (-e, -ium iumentum) ; *sarcinōsus* (Apul.) ; *sarcinātus* (*sarcinō* n'est pas attesté, mais l'époque impériale connaît *consarcinō*) ; *sarcinātor*, -trix : raccommodeur, -deuse.

La racine de *sarciō* n'a de correspondant exact nulle part ; en itatique, on a rapproché l'expression ombre. *sepe sarsūe*, qui se lit une fois (T. E. VI b 11) et dont les deux termes ont été traduits de manière conjecturale : *sānē sarīe*, mais que Vetter estime « noch nicht sicher geklärt » (Hdb., p. 249). Hors de l'italique, cf. gr. *ἐρκοσ* « clôture », *ἐρκωνή* « enceinte, clôture » et hitt. *sārinink* « dédommager ? Le vocalisme radical de lat. *sarc-* n'est pas surprenant dans un terme technique ; cf. *sarpō*, etc. La technique de la clôture qui est envisagée ici est celle du clayonnage.

sarcophagus, -i m. (*sarcophagum*, *sartophagus*, *sartofagus*, inscr.) : cercueil. Emprunt tardif (Plin., Juv.) au gr. *σαρκοφάγος* (λίθος) « (pierre) qui consume les chairs », passé en français. M. L. 7600 ; B. W. s. u. ; v. h. a. *sark*.

sarculeum : v. *sar(r)īō*.

sarda, -ae f. : sorte de thon ; **sardīna**, -ae f. : sardine (Orib.). De *Sardus* « Sarde », en raison de leur origine. M. L. 7603, 7604.

sarda, -ae f. : coralline, pierre précieuse ; **sardīus**, -a, -um et **sardīus** m. subst., **sardīnus lapis** ; cf. *sardonix*, emprunts au gr. *σάρδιος*, *σαρδόνυξ*.

sardāre : « intellegere ». Infinitif d'un verbe **sardō*, employé par Naeuius au i're de Varr., L. L. 7, 108, et de Festus, P. F. 429, 8. Peut-être dérivé par plaisanterie de *Sardus* « comprendi : comme un Sarde », le nom des Sardes étant devenu proverbial de plusieurs manières.

sargus, -i m. : sargue, poisson (Enn.). Emprunt au gr. *σάργος*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 7605. Diminutif : *sargulus*.

sariō, -ōnis m. : nom d'un poisson (la truite saumonée?) dans Aus., Mos. 130. V. *farīō*.

sariō, -is, -iū (-uī), -ītum (*sartum*, Col.), -īre (*sariō*, cf. Niedermann, Mél. Sauss. 46) : sarcler. Ancien (Cat., Plt.) ; technique. Rare dans les langues romanes, où il a été remplacé par *sarculāre*, qui est panroman. M. L. 7606 et 7615, *sartum*.

Dérivés et composés : *sar(r)itiō*, -tor, M. L. 7607 ; -tōrius, 7608 ; -tūra, 7608 a ; *sarculum* (de **sar-ilo-m*) « houe, sarcloir », M. L. 7602 ; *sarculō*, -ās (époque impériale), M. L. 7601 ; *sarculātiō* ; *resar(r)itō*?, Plin. 18, 183 (lecture douteuse, mais cf. M. L. 7238) ; **sarciculum*, M. L. 7597. Cf. aussi M. L. 3066, *ezsaratum* (Lex Burgund.), fr. *essarts*. Terme technique, à vocalisme radical a, comme *sarpō* ; v. ce mot.

saris(s)a, -ae f. : lance macédonienne. Emprunt au gr. *σάρισσα*.

sarma : v. *serna*.

sarmen, -mentum : v. *sarpō*.

sarpa, -ae f. : héron (Serv. ad G. 1, 364). Forme douteuse : de gr. *ἀρπη* avec influence de *sarpō* ?

sarpō (*sarpīō*), -is, **sarsī** (Gramm.), **sarpitum**, **sarpere** : tailler la vigne ; cf. P. F. 429, 1, *sarpia uinea*, *putata*, i. e. *pura facta*, *unde et uirgulae abscae sarmenta*. *Sarpere enim antiqum pro purgare ponebatur*. Ancien (XII Tables), technique. Panroman. M. L. 7612. Cf. fr. *serpe*.

Dérivés : *sarmen*? (Plt., Mo. 1114, texte corrompu) ; *sarmentum* : sarment, M. L. 7609 ; *sarmentōsus* ; *sarmenticius*. Cf. aussi M. L. 7610, *sarminium* (comme *semen, seminium*) ; v. André, *Lex*.

Une racine **serp-* est attestée par gr. *σέρπηξ* « rejeton, scion », v. sl. *srpū* « δρέπανον » et lette *srpīs* « faucille ». Le vocalisme a de lat. *sarpō* ne surprend pas dans un terme technique. Gr. *ἀρπη* « faux, faucille » a un vocalisme ambigu. — Cette racine comporte peut-être un élargissement : cf. skr. *srñī* « faucille » et lat. *serra* (et *sariō*?). Irl. *serr* « faucille », qui peut se rattacher à *sarp-*, est sans doute emprunté au lat. *serra*.

sarraca, -ae f. : hellebore (Ps. Dsc.). De *serra*.

sarrācius, -a, -um : -a *lactica* (bas latin, pour *serrācius*) ; *sarrālia* « scarole » ; v. *serra*.

sarracum, -i n. (et *sarraca* f.) : sorte de chariot à roues basses et pleines. Mot vulgaire d'après Quint. 8, 3, 21. On trouve aussi *serracum*, cf. Juv. 3, 255 et 5, 23, et le grec *σάρρακα* ἄμαξα (Hes.) et *σάρρακαρον* (ed. Diocl.). Sans doute emprunt à l'illyrien, déjà dans *Sisenna*.

sartāgō : v. *sarciō*.

sat, **satāgō** : v. *satis*.

satelles, -itis m. (surtout au pluriel) : garde(s) du corps ; satellite (sens propre et figuré). Dérivé tardif : *satellitium*. Ancien, usuel et classique. Étymologie inconnue ; sans doute mot d'emprunt, peut-être étrusque (v. Ernout, *Philologica* I, p. 46), le premier roi de Rome à qui la légende attribue des « satellites » étant Tarquin le Superbe. — V. *termes*.

satira : v. *satur*.

satis adv. (forme abrégée *sat* de **sate* issu de **sati* sans *s* final; cf. *satin* de **sati*(s)n(e), comme *uiden*) : assez et, à basse époque, « très » (Peregr. Aeth.), comme *nimis*. Souvent joint à *esse*, *habere* : *sat est*, *sat habeo*. Peut avoir un complément au génitif : *satis uerbōrum*, etc. Muni d'un comparatif *satius* employé dans la langue courante avec le sens de *potius* : *satius est* « il vaut mieux ». Ancien (Enn.), usuel, classique. Représenté seulement en ancien fr. *sez*, M. L. 7617; remplacé par *ad satis*, panroman, sauf roumain, M. L. 199.

Satis s'unit à un certain nombre de verbes pour former des juxtaposés, dont le plus usité et le mieux soudé est *satisfaciō* « donner satisfaction à quelqu'un » (formes savantes en roman, M. L. 7618), d'où *satisfactiō*; d'après ce mot, *satisacceptiō*, *satisdatiō*, termes de la langue du droit. De *sat* a été formé *satagō*, -is (-*agiō*), usité surtout dans le sens de « en avoir suffisamment à faire », terme de la langue militaire, liote du genre de *labōrāre* « être à l'ouvrage »; cf. Caton ap. Charis., GLK I 218, 2, *iam apud uallum nostri satis agebant*; Auct. B. Afric. 78, 7, *Caesar alteram alam mittit qui satagentibus celeriter occurrerent*; par suite « être affairé, se démenner » (= *πολυπραγματός*), d'où *satiagus* dans Sén., Ep. 98, 8.

Dérivés de *satis* : *satiētās* : abondance, suffisance, satiété. Comme il n'y a pas d'adjectif **satiūs*, le dérivé *satiētās* doit être formé analogiquement, peut-être sur *ebriētās*. De *satiētās* est issu, sans doute par haplogogie, *satiās*, -*aiūs* (n'est ni dans Cicéron ni dans César; archaïque et postclassique, employé par Lucrèce pour éviter le tribraque de *satiētās*); *satiō*, -*ās* : rassasier, satisfaire (premier exemple dans Cicéron); *satiēs*, -*ei* f. (Pline, Juvencus); *satiāre*, *satiāter*; *essatiō* (époque impériale); *insatiātiūs*, *insatiābilis* « insatiable », traduction du gr. *ἄριστος*, et « dont on ne peut se rassasier »; *insatiābiliter*. V. aussi M. L. 7919, *satiūm*, et *assatiāre*, M. L. 717.

A *satis* se rattache :

satur, -*ra*, -*rum* : rassasié (surtout de nourriture). Ancien (Carm. Fr. Aru.), usuel. M. L. 7621.

Satur est sans doute pour *satu-ro-s*, dérivé à l'aide du suffixe -*ro*-d'un thème en -*u* **satu*-.

Un féminin *satura* (scil. *lanx*), puis *satira* (époque impériale), substantivé à désigné une macédoine de fruits, de légumes, un mets composite, cf. Varr., Quaest. Plaut. II dans GLK I 486, 7, et P. F. 417, 1; et par dérivation, en littérature, une pièce de genres mélangés (cf. notre mot « farce »), pour s'appliquer spécialement ensuite à la satire d'Horace ou de Juvénal. C'est du moins l'explication des anciens, mais qui a chance d'être une étymologie populaire; sur une origine étrusque du mot, v. F. Muller, *Zur Gesch. d. römischen Satire*, Philol. 78 (1923), 230 sqq. L'expression *per saturam* s'applique à une loi de caractère composite; sur le sens et l'emploi de l'expression, v. Hammarström, *Eranos*, 25 (1927), 37 sqq.

De *satur* dérivent : *saturitās* (auquel la prose classique préfère *satiētās*); *saturō*, -*ās*, doublet de *satiō*, demeuré en roman, M. L. 7622, et les dérivés *saturāmen* (Paul. Nol.); *saturātiō*, -*ior*, tous de basse époque; *exsaturō*, -*turābilis*; *insaturābilis*. Il en existe aussi un diminutif

familier *satullus* (Varr.) avec un dénominatif *satullus* (*id.*), qui est demeuré dans les langues romanes. *Satullus*, etc., M. L. 7620. Le diminutif *satullum* qu'on trouve dans Pl., Tri. 492, est peu sûr (*satillum*, Lindsay avec les manuscrits palatins).

sati-, dans *satiētās* et *satiāre*, et aussi dans *satur*, etc., et *satis* ont l'air de formes adverbiales; cf. pour la finale, gr. *χορη* : *χορης*, etc., ou lat. *siue* en face de még. *ἔνυ*; l'explication par un ancien nom en -*i*, **satis* devenu invariable, est moins vraisemblable. Le vocalisme de *satis* est le même que celui de hom. *ἄριστος* « insatiable » à côté de l'adverbe *ἄριστος* « à satiété »; got. *saps* « rassasié », v. h. a. *sat*, all. *satt*. *sathech* « rassasié ». Le degré plein *ā* de la racine figure dans irl. *sáth* « satiété », got. *du sofa* « rassasié », *ga-soþjan* « χορησάω » et lit. *sotis* « rassasié », *sóitis* « fait de rassasier », v. pruss. *sáutiars* « tu rassasies ». Le grec seul conserve des formes verbales : hom. *ἄρινα* (infinitif supposant un thème radical de type athématique), *ἄρνα*, *ἄρνασθα*, *ἄρνα*, toutes formes où *ā* est conservé. — Les formes à -*s*-désidératif ont fourni des dérivés : irl. *sásaim* « je rassasie » et, avec *ā*, gr. (ion. et lesb.) *ἄριστος* « je rassasie » et, avec *ā*, lit. *sotis* « je rassasie ». — Lit. *satō* et lat. *satur* indiquent une forme à -*u*- après -*t*- Il y a un -*u*- ajouté à la racine directement : arm. *y-ag* « satiété », *y-agim* « je me rassasie » (où *g* doit reposer sur un ancien *u*), v. sl. *syti* « rassasié », *do syti* « à satiété », véd. *ā-sinoan* (composé du participle d'un présent à infix nasal à thème *si-n-u*) d'après quoi a été fait *asinōdh* « insatiable » (ou, inversement, le composé *ā-sinoan* d'après *asinōdh*). Racine dont les formes verbales ne subsistent qu'exceptionnellement et dont les représentants diffèrent d'une langue à l'autre, en raison des éléments affectifs qui s'associent à son sens, mais dont on entrevoit quelques formations anciennes. Les formes à *t* : **sāt*-, **sot*-, sont nombreuses; *satis* n'est pas isolé.

satura : v. *satur* sous *satis*.

satureia, -*ae* f. : autre nom de la *cunila*, « sarriette » (depuis Ov.). Panroman, sauf roumain. M. L. 7623; B. W. s. u. Origine inconnue.

satureia, -*ōrum* n. pl. D'après André, *Lex.*, contamination de *satyrion* et de *saurcia* désignant des plantes aphrodisiaques (orchidées).

Sāturnus, -*i* m. (doublet ancien *Saeturnus*, CIL I 449) : Saturne, divinité italique; la légende en fait le plus ancien roi du Latium, qui serait venu en Italie sous le règne de Janus. Identifié avec Κρόνος et devenu, par un rapprochement avec *sātus* dû à l'étymologie populaire, le dieu des Semaines, époux de *Ops Cōnsua*, cf. Fest. 432, 17, *qui deus in Saliaribus Sat(e)urnus* (lire *Saeturnus*?) *nominatur, uidelicet a sationibus*. Peut-être d'origine étrusque; cf. F. Muller dans l'article cité s. u. *satur* et v. *crāpula*. M. L. 7624. A fourni le nom d'un jour en celtique : irl. *diu satharann*, gall. *dydd sadwrn*, et en germanique : v. angl. *sāternesdag*, etc.

Dérivés : *sāturniūs* (-*i* *uersūs* « vers saturniens », *quibus Faunus fata cecinisse hominibus uidetur*, cf. Fest. 423, 11); *Sāturninus* (gall. *Sadyrnin*); *Sāturnā*, d'où *Sāturnālia*; *Sāturniciūs*; *Sāturnālicius*; *Sāturnigena* (poétique).

sancaptis (se-), -*idīs* f. : sorte de parfum. Mot de Plaute, Ps. 832, sans doute forgé par lui, comme *maccis*.
sancus, -*us*, -*um* : blessé, frappé. Se dit des personnes et des choses, du physique comme du moral. Dans la langue familière s'emploie, sans doute par litote, au sens de « ivre » (attaqué par la boisson, ainsi Pétr. 67, 116); Enn. cité par Fulg., Serm. ant. 19, p. 117, *haec sanciū nimirum sauciāuit se flore Liberi*; cf. l'emploi de *percutiō*, Plt.; Cas. 639-640, *nisi haec meraclo se apud percutiū flore Liberi*. Ancien (Liv. Andr., Enn.), usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *sancū*, -*ās* et *cōnsancū*; *sancūtiō* (Cic., Caec. 15, 43); *sancietās* (un exemple de Caelius Aurelianus).

Adjectif expressif à vocalisme radical *a*; étymologie inconnue. Le sens de ombre. *sauitū* (T. E. VI b 60) est incertain.

scāillum : v. le suivant.

sāuium, -*i* n. : baiser amoureux; cf. Serv., in Ae. 1, 160; *sāuium uoluptatis*... *scorto sāuium*. Ancien (Plt.), surtout familier.

Dérivés : *sāuior*, -*āris* (et *sāuio*), d'où *dissāuior* (Q. Cic. in Cic. Fam. 16, 27, 2); *sāuiolum* (Catulle); *sāuītiō* (Plt.).

D'après Kretschmer, Glotta 9, 228, serait issu par dissimilation de **suāuium* (*suāuis*), mot de la langue infantine ou amoureuse; cf. *sāuillum* dans Cat., Agr. 84, de **suāuillum*, désignant une sorte de gâteau, et *sāuīa* *uāuia*, Apul., Met. 6, 8; *suāui sāuītiō* (Plt., Ba. 116). Cf. *bāuium*.

saurix : v. *sōrix*.

saurus, -*i* m. : saurel, poisson de mer. Emprunt au gr. *σαῦρος* (Laevius), passé en roman, également avec le sens de « lézard ». M. L. 7627. Sans rapport avec *saurus* « brun clair, saur », M. L. 7626, sans doute germanique.

saxum, -*i* n. : pierre, et spécialement grosse pierre, roc, rocher : *saxum Tarpeium*, *saxum sacrum*. Ancien, usuel et classique, mais peu représenté dans les langues romanes, où il a été concurrencé par un mot nouveau, *petra*. M. L. 7631.

Dérivés et composés : *saxeus*, M. L. 7629; *saxōus*; *saxūtilis* (cf. *agūtilis*) : qui se tient dans les pierres; *saxūtilis* (bas latin, cf. *glaciālis*); *saxulum* (un exemple de Cic., De Or. 1, 196) et *Saxula*; *saxētum* : terrain pierreux (rare); *saxitās* : dureté, nature pierreuse (Cael. Aurel.); *saxicola* : qui adore les idoles de pierre (langue de l'Égise); *saxifer* (Valer. Fl.); *saxifucus* : pétillant (épithète poétique de Méduse = *λυκοργης*); *saxifragus* : qui se brise contre les rochers (Enn.) et *saxifraga*, -*gum* (-*frica*) : saxifrage; v. André, *Lex.*, s. u.; M. L. 7630; *saxigenus* (Prud.); *Subsaxāna*, épithète de Cérés.

Pour la forme, *saxum* concorde avec v. isl. *sax*, v. h. a. *sahs* « couteau, épée courte »; mais le mot germanique appartient à un groupe de noms indiquant des objets tranchants : v. h. a. *sega*, *sego* « scie », *segasna*, *segansna* « faux », etc. Les mots germaniques sont donc évidemment de la famille de lat. *scāre*. Le lat. *saxum* y peut aussi à la rigueur être rattaché, mais par un autre pro-

cès de sens : le rapport serait de même ordre que celui de lat. *rūpēs* avec *rumpō*, v. sl. *skala* « pierre, rocher » avec lit. *skeliū* « je fends », etc. Pour le vocalisme, cf. lat. *sacēna*, avec *sac*- issu de **sk-*; mais l'a de v. h. a. *sahs*, etc., peut reposer sur *o*; il n'est donc pas évident que le mot latin et le mot germanique doivent être superposés.

scabellum, **scabillum** : v. *scamnum*.

scabō, -*is*, **scābi** (un exemple de *scāberat* dans Lucilius, cité par Priscien, GLK II 507, 4), **scābere** : gratter, se gratter. Mot de la langue familière. Non roman; le français, l'italien, le provençal ont *gratter*, *grattare*, *gratar* empruntés au germanique occidental; cf. all. *kratzen*.

Formes nominales et dérivés : *scabiēs*, -*ei* f. (et *scābia*) « aspérité, rugosité » et « gale, lèpre, démaison » (sens physique et moral). Ancien (Cat.); technique et familier. M. L. 7634. De là *scabiō*, *ψωῖς*, Pelag., *scābiālis*, *scābidus*, *scābiōsus*, M. L. 7635, *scābiūtūd*, *scābiola*.

scaber, -*bra*, -*brum* (forme dialectale *scāfer* : *iofus inaequalis*, CGL V 243, 2?) : rugueux, raboteux (sens physique et moral), galeux, M. L. 7633 a; *scābra*, -*ōrum* « dépôts, sédiments ». De là : *scābreō*, *scābrātus*, d'où **scābrāre*, M. L. 7636 (conservé en espagnol et portugais), *scābrēō*, *scābrēs* (Varr.), *scābridus*; *scābrūtū* (-*tiēs*), Plin., Col.

Avec vocalisme *o* de la racine : *scobis*, -*is* f. (et *scobē* dans Prisc., GLK II 320, 24) : râpure, raclure, copeau, etc.; *scobina* f. : râpe, écoine; *dēscobinātus*, Varr. ap. Non. 99, 25 (cf. *dēscārii*, *dēscārinātus* dans Plaute). Les formes romanes remontent à *scobīna* et **scoffīna*, ce dernier sans doute dialectal. M. L. 7729; B. W. *égoīne*.

Scabō est un verbe technique à vocalisme radical *a*; par *scobis*, on voit que la racine avait la forme (**skēbh*), **skbh*-. Le perfectum *scābi* a été fait sur *scabō*, peut-être par Lucilius. On ne saurait dire si l'on a *a* ou *o* dans got. *skaban* « gratter », lit. *skabiū*, *skōbi* « gratter », v. russe *skobli* désignant sans doute une sorte de couteau à racler. Le grec *a* dans le groupe de *σκῆπτω*; mais le sens est « creuser » et, en considération de pers. *škāfād* « il fend », *kāfād* « il creuse », dont *f* suppose **ph*, on ne peut dire si le *φ* de *σκῆπτω* : action de sarcler, bêcher ou, *σκαφή* « tombeau » et de l'aor. *ἐσκαφη* repose sur *hē* ou sur *ph*; le *p* de lette *kaps* « tombeau » est ambigu, de même que celui de v. sl. *kopati* « creuser »; le grec a *π* dans *σκαπτο* « je frappe », *κόρος* « coup, fatigue », etc. V. *scapula*. Il y a ici une racine d'emploi technique à formes variées et à sens variés; v. *scrobis*.

scaena : v. *scēna*.

scaenus, -*a*, -*um* : gauche, qui est à gauche ou qui vient de gauche. Usité surtout dans la langue augurale ou avec des sens figurés : subst. *scaena*, -*ae* f. « présage qui vient à gauche »; *Scaena*, *Scaenolia*, cognomen, « gaucher ». Comme *laeuis*, a le sens de « d'heureux augure, favorable »; cf. l'emploi de *bona scaena* « bon présage » et *obscaenāre* dans Plt., St. 461, 672 (v. *strena*), Ps. 1138, et le témoignage de Varr., L. L. 7, 97, *pueris turpicula res in collo quaedam suspenditur, ne quid obsi, bonae scaenae causa scaeuola appellatur. Ea dicta ab*

scaeva, i. e. sinistra, quod quae sinistra sunt bona auspicia existimantur. D'autre part, comme sinister, l'adjectif scaevus, peut-être d'après le grec σκαίος, a pris (du reste rarement) le sens de « gauche, maladroite » et aussi de « défavorable, sinistre » (surtout dans Apulée); cf. P. F. 443, 8 : scaeva res dicitur mala, quasi sinistra : σκαίων enim Graece sinistrum dicitur; mais scaeva avait conservé le sens de « présage » (indifférent, cf. Fest. 432, 26, scaevam vulgus quidem et in bona et in mala re uocat, cum aiunt bonam et malam). Ancien et repris par les archaïsants. Non roman. Outre scaeuola et Scaeuinus, on rencontre à l'époque impériale scaeuitās (Gell., Amm., Apul.) fait sur le modèle de gr. σκαίωτης.

Les noms pour « gauche » sont divers (par contraste avec celui de « droite »; v. aussi sinister opposé à dexter). Le latin, qui a laevus en face de laevus, a de même scaevus en face de σκαίος; formation parallèle, avec diphtongue a radical, ou emprunt? De scaevus, σκαίος, on rapproche lit. kairē « main gauche », mais qui semble provenir de *kraiřē. Irl. ciotan « la gauche » et gall. chwih « gauche » ne concordent pas; à en juger par scandō et les cas analogues, le vocalisme a est une variante expressive et populaire (v. saeuus). Du côté oriental, il y a des mots analogues : skr. savyāh et v. sl. šujt « gauche »; sl. šujt indique un ancien *seuyo-, avec vocalisme e. Cf. obs(c)enus?

On a supposé pour Scaeuola une origine étrusque (cf. Schulze, Lat. Eig. 369-419), de même que pour Scaeva; mais la démonstration n'est pas aussi probante que l'affirme W. Schulze. Scaeva, Scaeuola rentrent dans la série des nombreux surnoms en -a. Tout au plus peut-on penser à un emprunt au grec.

scala, -ae f. ? : calices et calathi et scalae poculorum genera, ante ex ligno facta, inde et uocata : Graeci enim lignum πάλια uocauerunt, Isid. 20, 5, 5.

Mot germanique : all. Schale, etc. V. Sofer, p. 154 sqq.

scāla : v. scandō.

scalmus, -ī m. : dame ou tolet, cheville pour l'aviron. Emprunt au gr. σκαλμός (déjà dans Cicéron), passé dans les langues romanes. M. L. 7640.

scalpō, -is, -psī, -ptum, -ere : gratter. Ancien, populaire dans ce sens (comiques, satiriques, etc.). A pris dans la langue des graveurs et des statuaires un sens technique et a servi à traduire le gr. γλύφω « tailler, graver, inciser » et « sculpter ». Il n'y a pas de doute que la langue classique n'ait connu que scalpō et ses dérivés dans ces sens divers, et la différence que l'on a voulu établir entre scalpō = ξέω et sculpō = γλύφω n'est pas fondée. Varron ne connaît que scalpō (cf. L. L. 6, 96, « scalpere » a σκαλεῖν); Diomède également, GLK I 378, 31 : scalpō, insculpō : quare « gemma scalpta » dicitur non « sculpita »; adiecta enim praepositione facit « sculpita ». Mais à l'époque impériale, sur le modèle des composés exsculpō (déjà dans Plt., Ci. 541, avec un sens figuré), insculpō, on voit peu à peu se substituer à scalpō dans le sens technique un simple sculpō; et il s'établit une différenciation de caractère secondaire et récent entre scalpō « gratter » et sculpō « sculpter, tailler ». Les inscriptions de bonne époque et les bons manuscrits ne connaissent que les formes en a : les Acta frat. Arual. opposent correctement scalptūra (mar-

ris) à insculpō; les index de Pline l'Ancien et de Vitruve montrent que les meilleurs manuscrits ont en majuscule les formes scalpō, sculptor, scalptūra; cf. Hülsen, Philol. 56, 388. Très souvent, là où les éditeurs lisent scalpō, les manuscrits hésitent entre la forme en a et la forme en u; et la préférence donnée par les modernes à celle-ci n'est fondée que sur la différence de sens qu'on suppose arbitrairement entre scalpō et sculpō (l'article du dictionnaire de Georges, 8^e éd., est à ce point de vue entièrement faux) : ainsi, par exemple dans Ov., M. 10, 248, M¹ a scalpsū correctement correction sculpitū adoptée par tous les éditeurs est de seconde main; dans Hor., S. 2, 3, 22, les manuscrits partagent entre sculptum et scalptum; et la comparaison de C. 3, 11, 51 montre que cette dernière leçon est la bonne. La différence entre scalpō et sculpō est une différence non de sens, mais de date. Toutefois, la forme scalpō, d'abord évitée par les puristes, et attestée pour commencer dans les inscriptions de langue peu soignée (cf. Hülsen, I. 1.), a vers le III^e siècle fini par éliminer scalpō dans le sens de « sculpter »; c'est à partir de cette date qu'elle a dû se répandre dans les manuscrits, d'où elle a souvent chassé un ancien et authentique scalpō, c'est ainsi que dans Cic., Ac., 2, 31, 101, tous les éditeurs lisent : non est e saxo sculptus aut e robore dolatus, alors que Cicéron a fort probablement écrit scalptus (cf. N. D. 2, 60, 150, itaque ad pingendum ad fingendum ad sculpendum... apta manus est) ou exculptus... edolatus (cf. Att. 13, 28, 2, exculperam; 13, 47 a 1, edolauit). Il est à peu près certain que, jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, les écrivains n'ont connu que scalpō. Dans les gloses, la différenciation entre les deux formes est achevée et l'on y trouve : scalpō, sculptor, sculptum, sculpiuum (et naturellement sculprum, sculpulus, sculpellum, sculpuriō, sculpellai), comme aussi sculpō, et (et peut-être scalpō, -ās; cf. les gloses sculpa γλύφω = γλύφω et sculpōr, et le composé exsculpō, -ās dans Aus., Idyl. 11, Préf.), sculptor, sculptūra, sculptus, sculptilia. Les langues romanes ont conservé scalpere et un itératif *scalpiāre; l'ital. sculpire suppose un doublet *sculpiāre, cf. M. L. 7643, 7644, 7754.

Formes nominales, dérivés et composés : scalprum (et scalper m., cf. cultrum et culter) : outil tranchant. De ce sens général sont dérivés divers sens spéciaux dans les langues techniques : ciseau (s. fabrice); tranchet (de cordonnier); lancette, bistouri; canif; serpe; cf. Rich et Daremberg-Saglio, s. u. Demeuré dans les langues romanes, cf. fr. échoppe, M. L. 7645. De là scalpŕatus : en forme de serpe; sculpulus (Gloss.), sculpellum (-lus, Celse; *scarpellum) : scalpel, M. L. 7642, et sculpellō, -ās (Marc. Emp.), M. L. 7641; scalptor, sculptūra : graveur, gravure; sculpteur, sculpture; cf. Plin. 36, 5, 1, scalptores marmorum; sculpōrium : grattoir.

scalpiō, sculpiō (Gloss.) : démangeaison, prurigo; scalpuriō, -is, Plt., Aul. 467 (scalpuriō, Gloss.); sculpur(r)igō; scalticus : dartreux (Theod. Prisc.).

exsculpō : arracher en grattant; faire sortir en creusant, d'où « faire sortir du marbre, sculpter » (cf. exprimō). Ancien (Plt.), comme le montre le vocalisme intérieur; insculpō, -is : tailler, sculpter dans (cf. inscidō). — A côté de ces formes anciennes existent des composés récents qui ont maintenu l'a : adsculpō

(Apul.), circumscalptus (Plin.), exscalpō, interscalptus, exscalpō, tous avec le sens de « gratter »; auri-, dentiscalpō : cure-oreilles, cure-dents (cf. ἀπογλυφός).

Terme technique sans étymologie claire, comme les autres verbes à vocalisme radical a (cf. caedō, claudō, etc.). Même radical dans gr. σκάλλω « fouir » et σκάλοψ « frapper ».

scambus : v. scaurus.

scammum, -ī m. : 1^o escabeau, marchepied, tabouret; banc; 2^o dans la langue rustique « banquette de terre entre deux sillons »; qui, dans la langue des agrimensores, a servi à désigner la « largeur » d'un champ, par opposition à striga, sa longueur. V. Rich, s. u. Ancien (Enn., A. 96); technique. M. L. 7649 et 7648, *scammium. Celtique : irl. scamon, britt. yscafn.

Dérivés : scamnātus : en forme de scamnum; scamnārium : droit de banc; scabellum (scabillum, scabellus) : 1^o petit tabouret, escabeau; cf. Varr., L. L. V 168, qua simplici scansione scandebant in lectum non altum, scabellum; in altiore, scamnum; 2^o instrument de musique composé essentiellement d'une semelle de bois très épaisse dans laquelle était insérée une lame vibrante, cf. Rich, s. u. M. L. 7633; scabillārius (Inscr.); scamellum (-millum) : doublet de scabellum, également représenté dans les langues romanes, M. L. 7647, en germanique : v. h. a. scamal, et en celtique : corn. scavel. V. B. W. escabeau.

Il y a, pour exprimer la notion de « appuyer » et « ce qui sert à appuyer », des mots à *sk- initial et labiale finale, mais avec élément interne variable et des différences dans la forme de la labiale, soit skr. skabhnāti « il étaye », skambhāh « étai, pilier », av. fraskombō, fraskimbānām « étai, pilier » — lat. scāpus et dor. σκάπτρον, att. σκῆπτρον « bâton » — et avec cela, gr. σκῆπτρου « j'appuie », σκῆπτρον (et variante σκῆπτρον d'après σκῆπτρου); v. lat. scīpiō. On peut penser à σκάπος « idā », et au groupe de gr. σκῆπτω. Sur des mots de sens comparable et de forme *stēbh-, *stabh-, v. W. H. s. u.

scandala (sandala, scandula), -ae f. : épeautre (Plin.). Sans doute mot étranger, demeuré en roman (italien, langues hispaniques). M. L. 7650.

scandalum, -ī n. : pierre d'achoppement; dispute, scandale. Emprunt fait par la langue de l'Église (Terullien) au gr. σκάνδαλον; d'où scandalizō, scandalōsus. Formes savantes : fr. scandale (v. B. W. s. u.); irl. scandāl.

scandō, -is (parfait et supin non attestés), scandere : monter, gravir; dans la langue de la grammaire, « scanner » les vers, par allusion aux mouvements du pied qu'on levait et baissait pour marquer la mesure (cf. en gr. ἀραξ et θέσις). Scandō est ancien (Cat., Agr. 50, 1) et classique, mais rare, et remplacé par ses composés d'aspect déterminé ad- et cōn-scandō.

Dérivés : scānsiō (très rare, sauf au sens technique de « scansion »; on dit ascēnsiō); scānsilis (époque impériale); scānsor (Gl.); scānsōrius (Vitr.); *scānsus n'existe pas.

scāla (de *skand-s-lā; usité surtout au pluriel scālae) : échelle(s); marches d'escalier, M. L. 7637, et britt. ysgol. De là : scālāris, scālārius.

Composés : ascēdō (ads-), ascēdī et ascēdīdī à basse époque (cf. prandīdī, ascēdīderat, Itala, Euang. Palat. Ioh. 6, 22) : monter; faire monter (Itala, Act. 9, 39, Cod. Laud., traduisant ἀνιγγαγον etc.); ascēdētēs « ascēdētēs »; terme de la langue juridique (opposé à descēdētēs); ascēnsiō (= ἀνάληψις dans la langue de l'Église), cf. M. L. 695; ascēnsus, -ūs m. : abstrait et concret, 1^o montée, 2^o degré, échelon, 3^o terme de rhétorique = κλίμαξ; cōnsēdō : monter, spécialement « s'embarquer »; cōnsēnsiō (rare); cōnsēnsus (tardif); descēdō (parfait descēdīdī, Valer., ap. Gell. 7, 9; Laber., ibid.) : descendre; descēnsiō, -sus, M. L. 2589, britt. discynn et, dans la langue de l'Église, condēscēdō = συγκαταβαίνο, cf. Cassian. Conl. 17, 20, 3, condēscēdīs se et a perfectionis rigore aliquid relaxasse; escēdō (exsc-) : monter, synonyme de ascēdō, escēnsiō (T.-L.), escēnsus (Tac.). Escēnsiō a aussi le sens de « débarquement » : escēnsiō ab nauibus in terram, T.-L. 22, 20, 4; insēdō : monter dans ou sur; insēnsus, -tiō; trānsēdō : s'élever au delà, traverser.

Ascēdō est représenté en italien, espagnol, vieux provençal, mais a été concurrencé par un dérivé de mōns, fr. monter, etc.; v. B. W. s. u.; M. L. 5668; descēdō est panroman, M. L. 2588; le gallois a emprunté ascen et disgyn. Sur *scandāculum « échelle, sonde » que supposent certaines formes romanes, v. M. L. 7649 a.

Scandō a le vocalisme radical a qui caractérise des formes populaires, expressives, telles que caedō. Ce vocalisme n'a rien d'essentiel; c'est une déviation qu'explique le caractère particulier du mot; le védique a des intensifs : canīskadat, kaniṣkan. Le celtique offre le vocalisme -e qui est normal : m. irl. scēndū « ils s'élancent », etc. (v. H. Pedersen, V. Gr. d. K. Spr., II, p. 616), gall. cy-chwyn « partir ». L'a est ambigu dans l'aoriste véd. adhi-skān « in-siluit », dans le parfait caska et dans v. irl. sescāind, qui ont sans doute d'anciens o radicaux. Le présent skr. skāndati, en face de l'aoriste athématique skan, doit avoir été fait secondairement; les anciennes formes à e radical ont dû s'éliminer du sanskrit, où elles se seraient confondues avec la racine chand- « sembler », racine dans laquelle ch- a été généralisé. Le terme technique gr. σκάνδαλον « piège, pierre d'achoppement » a le même vocalisme, expressif et populaire, que lat. scandō. — Pour les racines à *sk- initial signifiait « sauter », v. scateō.

scandula, -ae f. (et scindula, gr. σκίδαξ) : bardeau, petite planche servant à la couverture d'un toit. Attesté depuis Hirtius; technique. V. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à scandula et scindula, M. L. 7652; à scindula le v. h. a. scintala, l'irl. slind « imbrex ». Le correspondant grec et la technique même de la fabrication du bardeau, que l'on obtient en fendant l'arbre suivant le fil du bois — c'est du moins ainsi que l'on procède en Savoie, où les chalets sont couverts avec des bardeaux de sapin — sont en faveur de scindula, quoique la présence de l'n soit étonnante.

Dérivés : scandulāris, scandulārius.

Il doit s'être produit des associations qu'il est actuellement impossible de déterminer et qui rendent difficile de faire un départ entre l'origine réelle et l' « étymologie populaire ».

scandulāca, -ae f. : genus herbae frugibus inimicae

quod eas uelut edera implicando necat, P. F. 443, 10; cuscute, cf. *scandala*. Cf., pour la finale, *portulaca*. Autre forme : *scandulacium*. Le rapport supposé avec *scandō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

scapha, -ae f. : barque. Emprunt (depuis Plt.) au gr. *σκάφη* latinisé, d'où *scapharius* : caboteur (Inscr.); *scaphō*, -ōnis m. : cordage [qui tient la barque] (Caec.); *scaphula* (tardif, Vég., Cael. Aur.). M. L. 7653. Celtique : britt. *cafaf*; irl. *scaf*, *scabal*. De **scapa* provient le v. h. a. *scaf*.

***scaptos** (*scaptus*) : *sagitta*, Isid., Or. 18, 8, 2. Sans doute germanique; v. Sofer, 44.

scapula, -ae f. : sorte de vigne, synonyme de *uen-nucula*, Plin. 14, 34. Sans doute de *scāpus*.

scapulae, -ārum f. pl. (singulier rare et tardif, Vulg.) : épaules; sens techniques : bras d'une machine (Vitr.); croupe d'une montagne (Tert.). Ancien (Cat., Plt.), usuel; sert de cognome : *Scapula*, d'où *Scapulānus*. Peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7657, où il a été remplacé par *spatula*, v. B. W. *épaule*. Dérivés tardifs : *scapulāre* n., irl. *scabal* « scapulaire »; *scapulātus*, *interscapulae* = *μετασπώνιον* (Cael. Aur.).

En ombrien, on lit une fois *destrame scapla* « in dextram scapulam ». L'explication du mot par la racine de gr. *σκάπτω* « je creuse », etc., qu'on justifie par le fait que les os des omoplates servaient de bèches à creuser la terre, est évidemment hypothétique; cf. la substitution postérieure de *spatula* à *scapula*. V. *scabō*; les omoplates ont pu, du reste, être nommées d'après leurs ressemblances avec des bèches. J. Bloch a signalé marathe *khavā*, de *skapaka*.

scāpus, -i m. : désigne d'une manière générale toute espèce de montant ou de soutien; spécialisé dans les langues techniques avec diverses acceptions : fût de colonne (d'où le sens de « membrum uirile »), d'escalier, montant de porte, tige de candélabre, fléau d'une romaine, cylindre sur lequel on roulait les manuscrits, ensouple de tisserand autour duquel est enroulée la chaîne; cf. Rich, s. u. Depuis Varron; technique. Dérivés : *scāpulus* (Greg. T.). M. L. 7656, **scāpiculus*.

V. *scannum* et *scopa*. Peut-être emprunté au grec : cf. *σκάπτος* « ἄλδος » (Hes.).

scara, -ae f. : escarre. Emprunt tardif (Cael. Aur.) au gr. *ἐσχάρα*, avec chute de l'e initial comme dans *scia*, q. u. M. L. 2915 a, *eschara*.

scarabaeus, -i m. : scarabée, escarbot, etc. (Phèdre, Pline). Sans doute dérivé du gr. *κάραβος* « crabe »; pour la variation à l'initiale, cf. *corium* et *scortum*; le doublet **scarafaius*, M. L. 7658, doit être d'origine osque; v. *crabrō*. Sur les contaminations qui se sont produites entre *escarbot* et *escargot*, v. B. W.

scarda, -ae f. : poisson inconnu (Pol. Silv.).

scardia, -ae f. : autre nom de l'aristoloché, Ps.-Ap., Herb. 19 (seulement dans la classe β des manuscrits; cf. Howald-Sigerist, p. 57, l. 27 et appar. crit. ad l.).

scarfia, -ae f. : coquille d'oeuf (Gl.). Latinisation tardive d'un mot germanique.

scarizō, -ās : mot emprunté tardif au gr. *σκαρίζω* « s'agiter vivement » (Irn. I 24, 1; 30, 6).

scarificō, -ās (Colum., Pallad.), **scarificō** (Scrib. Larg.); scarifier; adaptations de *scarifō* (*scari-ficātiō*, *-fatiō*, Col., Plin.; -*factiō*, Orib.), emprunt au gr. *σκαριφόειον*, sous l'influence de *sacrificō*, etc. M. L. 7662. L'origine de germ. *schreppen*, *schrappen* est douteuse.

scarpinat : forme de glossaire, d'un verbe *scarpināre* « gratter », que supposent quelques formes romanes, M. L. 7663. Appartient au groupe des mots populaires en *scar*, cf. *scabō*, *scalpō*, et suppose peut-être un verbe **scarpō*, alternant avec *carpō*, cf. *corium* et *scortum*. Les gloses ont bien une forme *scarpo* : *eligo*, CGL V 578, 15; mais ce *scarpo* n'est qu'une « graphie inverse » par « hyperurbanisme » (cf. *scia* de *excarpō*, doublet vulgaire de *excerpō*; cf. *dēcadō* (Isid., Or. 16, 2, 10) en face de *dēcidō*).

scarus, -i m. : scare (déjà dans Ennius). Emprunt au gr. *σκαρός*, demeuré en italien, espagnol, portugais, M. L. 7664.

scateō, -ēs (et doublet ancien *scatō*, -is, -ēre), -ēre : sourdre, jaillir (d'une source). Le verbe évoque une idée d'abondance; aussi est-il employé dans le sens de « déborder, grouiller, regorger de » (cf. *abundō*). Ancien (Enn.), technique.

Dérivés : *scatebra* f. : jaillissement; eau jaillissante; *scatebrāsus*; *scatur(r)tiō*, doublet expressif de *scateō*, d'où *scaturrez* (Varr. ap. Non. 172, 23) « source abondante »; *scatur(r)iginēs* (Front., Amm.); *scatur(r)iginōsus* (Col.). Les gloses attestent aussi *scatiscō* CGL V 514 60 et 482, 53 (avec un doublet *scatiscō* qui n'est peut-être qu'une faute de copiste); on y trouve aussi : *scatus* : *impetigo*, *sicca scabies*; *scaturio* (*scaterio* : *lepra*; confusion avec *scalturriō*?).

Il n'y a pas d'autre rapprochement clair qu'avec lit. *skasti*, *skataū*, *skasti* « sauter »; l'a du latin est du type des a du vocabulaire « populaire »; l'a lituanien est ambigu. — Si la racine ne se retrouve pas ailleurs, c'est que, pour « sauter », les formes expressives à sk initial sont variées, ainsi gr. *σκαίρω*, *σκαπτῶ* (et *κράδαε*, *κράδατω*), sl. *skokū* « saut » (et tout le groupe), etc. On notera arm. *cayti* « il jaillit » (avec forme à th « populaire » *cayt'i*), qui est intéressante pour le sens; le ç initial arménien s'explique bien par **sk-*.

scauria : v. *scōria*.

scaurus, -a, -um : pied bot, cuius calces retrorsum abundantius eminent (Gloss.). Surnom romain : *Scaurus*, d'où *Scaurinus*, *Scauriānus*.

Le grec *σκαυρος*, ma's seulement dans les Hippia-trica, dont la date est fort tardive. Il est peu probable qu'il y ait eu emprunt du latin au grec, et le contraire est plus vraisemblable, étant donné l'ancienneté du mot en latin. Les gloses expliquent *scaurus* par *σκαυρός*, *σκαλλός*, *στρεβλόπους*, *βλαισόπους*, mais ignorent *σκαυρος*, ce qui prouve que les rédacteurs ne connaissent que la forme latine de l'adjectif.

Adjectif à vocalisme radical *a* pour indiquer une infirmité. Cf. le type de *claudus*, *caecus*, etc. La structure du gr. *σκαυρός* (emprunté par Suét., Oth. 12, 1) est pareille. On rapproche skr. *khoraḥ* « boiteux », qui, comme *scaurus*, a un aspect « populaire » avec son *kh*.

scelus, -eris n. : 1° mauvaise action, faute, crime;

2° dans la langue familière, terme d'injure « vaurien, criminel ». Terme général, sans doute d'origine religieuse; cf. dans la formule du *uer sacrum* conservée par T.-L. 22, 10, 5, *si quis clepsit, ne populo scelus esto, neue cui cleptum erit*; et le sens de *scelerāre* « souiller », opposé à *pius* dans Vg., Ae. 3, 42, *parce pius scelerare manus*; de même *scelerātus*, e. g. *scelerata terra*, id., ibid. 3, 60; *Scelerātus Vicus, Campus*, etc. On trouve aussi dans la langue familière *scelus* avec le sens de « malheur, infortune », et *scelustus* avec le sens de « malheureux »; cf. Plt., Cap. 762; Mo. 563, *ne ego sum miser, | scelustus, natus dis inimicus omnibus*. Les deux sens de « malheureux » et « misérable » sont réunis, As. 476, *sceleste, non audes mihi scelesto subuenire?* Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *scelustus* : très fréquent dans la langue de la comédie; Cicéron ne l'applique qu'à des choses ou à des mots abstraits : *rēs, facinus*; pour les personnes, il se sert de *scelerātus*; *scelerōsus* (archaïque et postclassique); *scelerō*, -ās (rare et seulement poétique; premier exemple dans Catulle) : souiller; *scelerātus* (très fréquent; cf. *scelerata (herba)*, v. André, Lex., s. u.), d'où *cōnscelerō* et *cōnscelerātus*. L'existence d'un adjectif *scelerus* dans Plaute est douteuse; v. G. Lodge, Lex. *Plaut.*, s. u. L'adjectif gallois *ysceler* est issu de *scelere*.

Évidemment ancien, mais sans correspondant. Le rapprochement avec skr. *skhālāti* « il fait un faux pas », arm. *szalim* « je fais un faux pas, je commets une faute » est possible (cf. *peccō*), mais ne s'impose pas; celui avec got. *skulan*, lit. *skelti* « devoir » pas davantage, encore moins celui avec gr. *σκέλος* « jambe ». Faute de concordance exacte, on ne sort pas de vagues possibilités. Cf. encore hitt. *iškallā(i)* « briser, mutiler ».

scēna (et *saena*, graphie fréquente qui note sans doute un ē ouvert; aussi *scaina*, par « contrépel », CIL 1^o 1794), -ae f. : scène (sens propre et figuré); puis « spectacle, spectateurs ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Irl. *scian*. Germanique : v. h. a. *giscēn*, v. angl. *scin(n)* « phantasma ».

Dérivés et composés : *sc(a)enālis* (rare, Lucr.); *sc(a)enārius* (Amm.); *sc(a)enātis* (Varr.); *sc(a)enāticus* (id.). Mais l'adjectif le plus employé est *sc(a)enicus* du gr. *σκηνικός* substantivé dans *sc(a)enicus*, -a « acteur, actrice », avec son adverbe *sc(a)enicē* (Quint.); *proscenium* (-scē-) : avant-scène; emprunt au gr. *προσκήνιον*, déjà dans Plaute; technique.

Le mot latin, avec tout son groupe, est emprunté au gr. *σκηνη*, dans la mesure où ce mot grec a un sens technique et s'applique à des choses du théâtre. Mais la forme ionienne-attique *σκηνη* ne rend pas compte de la graphie *saena*, et la forme *σκαῖνα* des autres dialectes ne fournit pas davantage une explication.

Un intermédiaire étrusque est possible; la graphie *saena* rappelle les transcriptions étrusques *Calaina*, *Laeis* de gr. Γαλήνη, Λαῖς. Cf. aussi *Saeturnus*, *Aesculāpius*, *paelex* et, inversement, *crāpula*. Le mot ferait partie des mots relatifs aux jeux et au théâtre venus par l'étrusque : *lūdus*, *persōna*, *histriō*, *sporta*, etc.

scēna : v. *scēna*.

sceptrum (et *scaeptrum*, cf. *scēna*), -i n. : sceptre.

Emprunt au gr. *σκηπτρον*, latinisé (depuis Lucr., Cic.); composés poétiques *sceptrifer*, -ger = *σκηπτουχος* (Hom.), *σκηπτροφόρος* (Anth.).

scheda : v. *scida*.

schedius, -a, -um : impromptu, fait sur-le-champ. Emprunté au gr. *σχέδιος*; d'où *schedia* : *genus nauigiū incoindūm*, i. e. *trabibus tantum inter se nexis factum, unde mala poemata schedia appellantur*, P. F. 451, 9. M. L. 7680.

schēma (sce-), -ae f. (puis *schēma*, -atis n.) : figure, aspect; figure de rhétorique, figure de géométrie. Plaute a seulement *schēma*, -ae (Am. 117, Pe. 463). Emprunt au gr. *σχῆμα* (les termes latins correspondants sont *habitus* et *figūra*), entré d'abord en latin par la voie orale et passé dans la première déclinaison, et par là rangé dans la catégorie des féminins, puis refait par la langue écrite sur le modèle grec plus fréquent *σχῆμα*. Adverbe plautinien : *ineuschēmē*. M. L. 7684 a. Irl. *sciam*.

schidiāe, -ārum f. pl. : copeaux. Emprunt (Vitr.) au gr. *σχίδια*, demeuré dans quelques langues romanes, M. L. 7689.

schisma, -atis n. : séparation, schisme. Emprunt de la langue de l'Église (Tert.) au gr. *σχίσμα*. M. L. 7693.

schoenus (-num), -i m. : sorte de jonc, dont on tirait un parfum grossier dont se servaient les prostituées de bas étage; Plaute, pour cette raison, a *schoenicula*, Ci. 107. Emprunt au gr. *σχοίνος*.

schola (*scala*), -ae f. : école (sens abstrait ou concret), exercice d'école, etc. Emprunt au gr. *σχολή* (Lucil.), d'abord rendu par *lūdus* et dont le sens est ainsi défini par Festus, 470, 14, *scholae dictae sunt non ab otio ac uacatione omni, sed quoad, ceteris rebus omissis, uacare liberalibus studiis pueri debent*. Le sens de « repos, lieu de repos » est conservé dans une expression technique : *schola librī*, *schola aluēi* qui désigne une sorte de salle d'attente ou de repos dans les bains, cf. Rich, s. u., et dans *Octauiae scholae* « galerie d'Octavie » (Plin. 36, 29). Représenté en roman par des formes savantes, M. L. 7703; B. W. *école*. Irl. *scol*, britt. *yscol*; germanique : ags. *scol*, etc. Dérivés latins : *scholāris* (époque impériale), M. L. 7704; *antescholāris* (Pétr., CIL VI 14672, 9); *antescholānus* (Gloss.). Les autres dérivés : *scholasticus*, etc., sont des calques du grec.

scia, -ae f. : os de la hanche (Plin., Val.); *sciaticus* : qui a la goutte sciaticque (id.); *sciaticum* (Ps.-Apul.); formes tardives de *ischias*, *ischiatricus*, -cum (avec *t* au lieu de *d* d'après *arithrius*, etc.), du gr. *ισχιάς*, *ισχιαδικός*. Cf. *scara*, *Spania*, pour *Hispania*, etc., par « hyperurbanisme ». M. L. 4549. Celtique : irl. *siatag*.

scida, -ae f. : feuille de papyrus, feuillet. *Scida* est la graphie des manuscrits de Cic., Fam. 15, 16, 1; Att. 1, 20, 7, et de Quint. 1, 8, 19; aussi a-t-on pensé à rattacher le mot à *scindō*, mais la formation serait sans exemple. D'autre part, le palimpseste de Pline, 13, 77, a la leçon *scida* (comme Martial 4, 89, 4), et Charisius, GLK 1, 107, note : « *scida* » ἀπὸ τοῦ σχίζεν. Ceci incline à penser que *sc(h)ida* est une déformation de *scheda* (cf. *schedius* par étymologie populaire, sous la double influence de *σχίζω* et de *scindō*). De *scheda* dérive *schedula*

« cédule » (Hier., in Ruf. 3, 2). M. L. 7678, 7681. Irl. *sgeotha*; germanique: all. *Zettel*.†

scilicet adv.: évidemment (= δηλονότι), sans doute. Adverbe affirmatif, fréquent dans la langue parlée, souvent avec valeur ironique. Attesté de tout temps; non roman. Cf. *ilicet*.

L'étymologie *scire licet* apparaissait encore assez nettement pour que *scilicet* ait pu être accompagné, sans doute par recombinaison étymologique, d'une proposition infinitive, complément de *scire*; e. g. Pl., Ru. 395, *nunc eam cum nauī scilicet abiisse pessum in altum*.

scilla, -ae f.: scille ou oignon marin. Emprunt au gr. σκίλλα, comme les dérivés *scillinus*, *scillitēs*. V. aussi *squilla*.

Sur *sylla* « sorte de luzerne », qui est sans rapport avec *scilla*, v. M. L. 8494 a.

scineus (*stinchus*, *stingus*), -ī m.: nom d'un lézard (Plin.); transcription du gr. σκίρκος, dont la chair passait pour aphrodisiaque et qui a été pris pour un nom de plante à la même propriété, l'*orchis* ou *satyrion*; v. André, R. Phil., 1954, p. 60.

scindō, -is, **scieidī** (puis *scidī* tiré des composés), **scissum**, -ere 1°: fendre (*s. cuneis lignum*, comme *findō*, de même formation); et par suite « déchirer », *s. uestem*; puis « arracher », *s. comam*; 2° par dérivation « diviser, séparer », quelquefois « interrompre ». Ancien (Naev.), usuel et classique. Ne semble pas représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7719; certaines formes supposent un dérivé **scisāre*, M. L. 7725.

Dérivés et composés: -*scidium* dans *di-scidium* « déchirement, séparation, divorce », synonyme de *discissio*, joint par Lucrèce à *perscindere*, 6, 293; cf. Cyp. r., Un. eccl. 23, *scindi unitas non potest, nec corpus unum discidio compaginis separari*. Rien de commun avec *cadō*, malgré Walde; cf. gr. σκίλαμα, et aussi *ex(c)idō*, *ex(s)cidium*, dont le rapport avec *exscindō* est évident; cf. Vg., Ae. 1, 177, *nec posse Argolicis exscindi Pergama telis*; et, 12, 655, *deieturum arces Italum excidio daturum*; mais des confusions ont pu se produire entre *cadō*, *caedō*, *scindō*, en raison du voisinage de sens, et, pour les composés de *caedō* et *scindō*, l'homonymie de certaines formes. Pour *ex(c)idō*, le Thes. note: « ab *exscindō*, ut uid. (cf. *excidium*...) »; contra *cidio*: PAVL. FEST: p. 80 - *nem urbis a caedendo dictam manifestum est...* At fortasse re uera duae uoces i. -*cidio* et -*cidio* extitisse putandae sunt; cf. *excidio*, *occidio* (V 2, 1231, 60 sqq.); *scissio* (Macr., Vulg.); *scissor* « écuyer tranchant » (Pétr.); *scissūra* (époque impériale); *scissus*, -ūs (Gloss.); *scissilis* (Cels.); *scissim* (Prud.), tous tardifs.

ab-scindō = ἀποσκέλλω, souvent confondu avec *abs(c)idō*; *circum-*, *cōn-scindō*, M. L. 2156; *discindō* = διασκελλω; *exscindō*; *interscindō* = skr. *antār-chid* « séparer en coupant »; *per-*, *praec-*, *prō-* (M. L. 6786), *re-*, *trān(s)-scindō*.

La racine de *scindō* fournissait un aoriste radical athématique, conservé dans véd. *chedma* « nous avons coupé » (le thématique *achidat* est fait sur la 3^e plur. *achid-an*, qui est attestée). Le présent est du type à infixe nasal dans véd. *chindāti* « il coupe », 3^e plur. *chin-*

dānti, comme dans lat. *scindō*. Le perfectum *scieidī* est comparable à skr. *cichide*. *Scindō* se comporte vis-à-vis de véd. *chindāti* comme *findō* vis-à-vis de skr. *bhīndāti* « il fend », de la racine *bhid-*. — A côté de la racine normale **skeid-*, établie par les faits sanskrits, il y a une forme expressive à -*kh-*, attestée par le gr. σκίλω (présent secondaire dérivé d'un aoriste athématique) et de véd. *khidāti* « il déchire », forme sans s d'une racine *skhid-* aussi attestée: véd. *askhidat*. Le latin ne distinguant pas *kh* de *k* non aspiré, *askhidat*. Le moyen de décider si le groupe de *scindō* repose sur **skhid-* ou sur **skhid-*. — Le verbe à vocalisme populaire, expressif, lat. *caedō*, est sans doute une forme de ce groupe. Sur les formes celtiques peut-être apparentées v. H. Pedersen, *V.-Gr. d. k. Spr.*, I, p. 77. Lit. *skēditi* « je coupe (un liquide), je filtre » est ambigu: *k* peut reposer sur *k* ou *kh*, *ē* sur n'importe quelle diphtongue en -*i-*; mais le v. sl. *čisti* « pur » indique *k* et sans doute *i*; sl. *čēditi* « d'ωλλεω » a un ancien *k*. Le *et* de arm. *clem* « j'égratigne, j'écorche » doit reposer sur **skid-*; il exclut *skh-* et concorde ainsi avec véd. *chindāti*. Comme la racine fournissait un aoriste radical athématique, il a pu y avoir, à la finale, une alternance de la sourde et de la sonore, ce qui expliquerait que, à côté de v. angl. *scitan* « cacāre », qu'on rapproche d'ordinaire, le germanique ait, avec des représentants de -*t*, got. *skaidan* « séparer ».

scindula: v. *scandula*.

scinip(h)es (-*fes*, *cini-*), -um f. pl.: artisan, ver du bois. Emprunt (attesté depuis Pétrone, Sat. 98) au gr. σκινίπης, κνίπης et σκινίφης.

scintilla, -ae f.: étincelle. S'emploie au propre et au figuré, et comme nom propre. Ancien, usuel. M. L. 7720.

Dérivés: *scintillula*; *scintillo*, -ās, M. L. 7721; *scintillatiō* (Plin.); *scintillosus* (Cassiod.).

Mot expressif. Le vocalisme *i* joue un rôle pareil dans le nom grec de l'étincelle *στανθήρα*, et dans gr. σκίλλω; cf. *cicindēla*.

sciō, -is, -iui (et *sciū*, d'où les formes contractes *scisti*, *scisse*, etc., fut. *scibō*), **scītum**, **sciēre**: savoir; *sciēns* « qui sait » (opposé à *insciēns*, *imprūdēns*, d'où le sens de « à bon escient ») substantivé *sciēns*, e. g.: *uitis pampinari, sed a sciēte*, Varr., R. R. 1, 31, 1; *sciēns esse* « être au courant de », *sciēntem facere*, etc. *Sciēns*, traité comme adjectif, a un comparatif et un superlatif, comme *sapiēns*, et un adverbe *sciēnter*.

Le sens de « savoir » est le seul attesté pour *sciēre*; on trouve parfois, chez les historiens de l'époque impériale, le sens de « décider, décréter », e. g. T.-L. 26, 33, 10, *ut tribunus plebis rogationem ferret sciretque plebs uti...*, mais c'est par suite d'une confusion avec *sciō*, due à ce que les deux verbes ont un même parfait et un même supin; de même, Tacite, H. 4, 80, 1, emploie *adsciū* abusivement pour *adsciō*. Ces exemples n'autorisent pas à conclure que le sens premier de *sciō* était « décider », encore moins à déduire que ce sens moral de « décider » provient d'un plus ancien sens physique de « séparer, trancher ». Ancien, usuel, classique. Peu représenté dans les langues romanes, où il a subi la concurrence d'un verbe de forme plus pleine, et plus expressif, *sapere*,

M. L. 7722, et 7727, *sciā*; 7239, *rescīre*. V. B. W. sous *savoir*.

2° *sciō*, -is, *sciū*, *scītum*: inchoatif, « chercher à savoir, s'informer », par exemple Acc. ap. Non. 505, 15, *ibo ad eam ut sciscam quid uelint*; spécialisé dans la langue du droit public au sens de « discuter, débattre une question », *sciscere rogationem*, d'où *sciū* « j'ai débattu et je décide », par suite « je décrète », *scītum* « décret », *populī*, *plēbi-scītum* « décision du peuple, de la plèbe ». Le sens du parfait s'est ensuite étendu au présent (comme dans *noscō* vis-à-vis de *nōū*; cf. l'emploi de *sciō* au sens de *sciō* dans Plt., Ba. 301-302, *auferimus aurum...* | *palam atque aperte*, ut *illi id factum sciscerent*); de là des emplois comme Cic., Leg. 2, 5, 13, *multa perniciose sciscuntur in populis* (joint à *sancire*).

3° *sciō*, -aris: itératif intensif bâti sur *sciū* (de *sciō*) « chercher à savoir » (archaïque, poétique et tardif). Évité par la prose classique, qui lui préfère la forme tirée de *sciō* (comme *agiō* de *agō*): *sciscitor* (*sciscō*, Plt., Merc. 386); d'où *sciscitator*, -tiō, d'époque impériale. M. L. 7726?

Dérivés et composés: 1° de *sciō*:

sciū: qui sait, doublet de *sciēns*, rare et non classique sous cette forme, mais très usité dans les composés: *cōsciū* = συνειδώς « qui sait avec d'autres, conscient de, confident, témoin, complice ». Souvent joint à *mēns*, *animus*, ou accompagné d'un pronom au datif, e. g. Ter., Ad. 348, *conscia mihi sum a me culpam esse hanc procul*; d'où *cōscientia* (= τὸ συνειδός) « connaissance commune, conscience, complicité », souvent avec une valeur péjorative. C'est le sens de *cōsciū* qui a amené Horace à créer *cōsciēre* sur le modèle de *συνιδοῖα*, Ep. 1, 1, 61, *nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*; *insciū*, *nesciū* (ce dernier fait sur *nesciō*); *praesciū*. De *sciū* apparaît à basse époque un diminutif *sciōlus*. De *sciēns* a été dérivé *sciēntia*: science (= ἐπιστήμη), britt. *sciānt*, *sciēnt*; *sciēntiola* (Aug., Arn.), *sciēntiālis*, *sciēntificus* (Boèce); *insciēns* (formé sur *insciū*), *insciēntia*; *sci-bilis*: qui peut être su (Tert., Mart. Capella); *nesciō*: « je ne sais pas », ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. M. L. 5899, 5900.

2° de *sciō*:

sciū: adjectif en -*to-* marquant l'état (cf. *adulescō/adultus*) « qui a appris à connaître, qui sait, savant »; se dit surtout des personnes, mais aussi des choses: *sciūm consilium*; par extension, « bien fait », cf. Plt., Merc. 755, *sati sciūm filum mulieris*, sens fréquent surtout dans le diminutif *sciūlus* (Plt. repris par Apul., Arn.); *insciū*: ignorant; *insciūtia*. La langue distingue *insciēns*, *insciū* de *insciū*; le premier signifie seulement « qui ne sait pas », *haec insciēntie me euenerunt* « ces choses se sont faites à mon insu ». Dans *insciū*, à l'idée d'ignorance se joint une nuance de blâme ou de mépris.

Sciō a fourni un certain nombre de composés avec préfixe, dont les uns appartiennent à la langue du droit et ont un sens dérivé de celui de « décider »; les autres, au contraire, se rattachent simplement au sens de « savoir ». On a ainsi:

1° *adsciō*: adjoindre par décret, ou officiellement, Cic., Rep. 2, 25, *regem alienigenam... sibi... populis*

adsciuit eumque... Romam Curibus acciuit; Leg. 2, 19, *deos... aduenas... publice adscitos*. En droit privé « s'adjoindre par adoption ». Dans la langue courante est devenu synonyme de *arcessō*, *adiungō*, *assumō*; cf. P. F. 13, 22. Sur *adsciō* d'après *adsciū* a été formé *adsciō*, peut-être sous l'influence de *acciō*. *Adsciō* est rare: premier exemple dans Vg., Aen. 12, 38.

cōnsciō: arrêter, décider en commun ou d'accord avec d'autres. Joint à *cōsentio*, *cōseō*. Dans la langue commune, « arrêter, décider », surtout dans l'expression *mortem sibi cōnsciō*. A basse époque, quelquefois synonyme de *sibi comparāre*.

dēsciō « *sciscendō dēficere* », abandonner un parti, une alliance, etc., à la suite d'une délibération publique; cf. Caes., B. C. 1, 60, 5, *multae longiquiores ciuitates ab Afranio dēsciunt*. Dans la langue courante est devenu synonyme de *dēficiō*, *dēserō*; ainsi dans le Mon. d'Ancrey, 5, 28, *desciscentem* est traduit par ἀποστάμενον.

2° *per-sciō*: s'informer en détail (très rare et tardif, un exemple de Dict. Cret.).

praesciō: chercher à deviner (Vg., Col.); *re-sciō*: venir à savoir, apprendre par contre-coup (surtout langue familière, Plt., Ter.). *Resciō* semble avoir été formé sur *resciō*; cf. Geil. 2, 19.

L'italique n'a pas trace d'un correspondant du parfait indo-européen attesté par skr. *vedā*, gr. (F)οἶδα, got. *wait* « je sais », que le celtique conserve, au contraire. Le latin a recouru à une racine qui n'a de correspondant dans aucune autre langue. On admet d'ordinaire que le sens initial serait « décider », plus anciennement « trancher »; cf. skr. *chydāti* « il coupe » et irl. *scian* « couteau ». Mais autre chose est « cribler, séparer », qui a fourni *cernō*, autre chose « couper ». Le sens de *dē-sciō* est dû au préverbe, et *plēbi-scītum* n'indique rien. Le rapprochement avec le groupe de « couper » est en l'air, tout en étant, semble-t-il, le seul possible. Des mots comme *sciō*, *sciō* n'ont pas de chance d'être des emprunts. Le hittite a « savoir » (de **sk-*) *sék-/šak-*; cf. Vaillant, BSL XLII, p. 84 sqq.

scīpiō, -ōnis m.: bâton, sceptre. Surnom célèbre de la gens *Cornelia*. Ancien (Plt.), conservé surtout à l'époque impériale dans la langue de la chancellerie: *s. eburneus*. Non roman.

Cf. gr. σκίπτουμαι « j'appuie », σκίπων « bâton », et v. *scamnum*, pour l'ensemble du groupe; peut-être *cippus*?

scirpus (quelquefois *sirpus*), -ī m.: jonc. Ancien (Plt., Enn.). M. L. 7724; et germanique: v. h. a. *sciluf*, etc.

Dérivés: *scirpeus* (*sir-*): de jonc; *scirpea*: panier de jonc, caisse de tombereau, M. L. 7723; *scirpiculus*, -a, -um et *scirpiculus*, -ī m. (*scirpicula* f.), même sens que les précédents, avec les graphies *sir-*, *surp-*; *scirpō* (*sirpō*), -ās: tresser, lier avec du jonc; *scirpula*: sorte de vigne.

Pas de rapprochement clair.†

sciūrus, -ī m.: écurueil. Emprunt au gr. σκίρουρος, devenu dans la langue populaire *sciūriolus*, par dissimilation du diminutif **sciūriolus*, CGL III 569, 76. M. L. 8003; B. W. s. u.

sclareaia, -ae f. : nom de plante (*salsua sclarea* « sclaree, ormin, toute-bonne »). Tardif (Gargil. Mart., De med. 62, et Capit. carol. de uillis); cf. A. Thomas, Rev. Philol. 31 (1907), 199 sqq. Sans doute mot étranger, d'origine inconnue.

scloppus : v. *stloppus*.

scobis : v. *scabō*.

scolopendra, -ae f. : 1° scolopendre; 2° poisson de mer. Transcription du gr. σκολόπενδρα déjà dans Plin. Passé dans le latin vulgaire et de là dans quelques dialectes romans; v. M. L. 7730 et Schuchardt, Z. f. roman. Philol. 32, 238 sqq.

scomber, -brī m. : maquereau. Emprunt au gr. σκόμβρος (depuis Plt.). M. L. 7733.

scopa, -ae f. : nom de plante, s. *regia* (Plin. 21, 28; 25, 44), variété d'ansérine. — Même mot que le suivant? V. André, *Lex.*, s. u.

scōpae, -ārum f. : balai. Le singulier est tiré du pluriel plus fréquent *scōpae* « brins, brindilles, balayures »; cf. Varr., L. L. 8, 7, *unae dicuntur scopae*; et 9, 24, *scopae, non dicitur una scopa*. Ancien (Naev., Cat.), technique et familier. Celtique : irl. *scúap*; britt. *yscub*, *yscubawr*. V. fr. *escoupe* et *écouvillon*.

Dérivés : *scōpō, -ās* : balayer (Vulg.); *scōpārius* : balayeur (Dig.); *scōpulae, scōpiliae* (Gloss.); *scōpiō, -ōnis m.* « raffe » ou « raffe », grappe de raisins sans grains; attesté aussi sous la forme *scōpius*. M. L. 7734, 7735, 7736, 7737.

V. le groupe de *scāpus*, etc.

scopolus, -ī m. : rocher, écuil. Emprunt ancien (Enn.) fait par voie orale et latinisé au gr. σκόπελος apparenté à σκόπετρα, v. Vendryes, *Choix d'études*, p. 124; s'emploie au propre comme au figuré. Dérivé : *scopolūsus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 7738; B. W. *écueil*.

scordalūs, -ī m. : querelleur; *scordalia, -ae f.* Mots populaires de la latinité impériale (Pétr., Sén.). Sans doute mot d'argot grec *σχορδάλος, dérivé de σκόρδον, σκόρδον, par allusion à l'habitude de nourrir avec de l'ail les coqs de combats; cf. σχορδίζω « nourrir avec de l'ail », et par suite « exciter, aigrir, exaspérer » (Aristophane).

scordiscus, -ī m. : selle de cheval; *scordiscum*, cuir cru; *scordiscārius*. Mots tardifs, de *Scordisci*, peuple d'Illyrie.

scōria (scau-), -ae f. : scorie (Plin.). Emprunt au gr. σκόρια. M. L. 7739.

scorpiō, -ōnis m. (et doublets poétiques *scorpius, scorpius*) : 1° scorpion et « rascasse »; 2° nom de plantes diverses; 3° objets évoquant le scorpion, machine de guerre, fouet à pointes de fer, tas de pierres. Emprunt au gr. σκορπιός, Σκορπιών (nom propre). M. L. 7741, 7741 a et 7740 *scorpaena*. Irl. *scoirp*. Dérivés latins : *scorpiōnis, scorpiacum*. De *scorpiōnem* provient got. *skaurpio*.

scortum, -ī n. : 1° peau, cuir; 2° prostitué, prostituée (cf. le français vulgaire « peau ») « *quia ut pelliculae subiguntur* »; cf. Hammarström, *Erano* 23 (1925),

104 sqq.; et aussi Don. in Eu. 424, *abdomen in corpore feminarum patiens iniuria coitus scortum dicitur*. Une forme *scortis* (d'après *pellis?*) est supposée par la glose; *scortes*; i. e. *pelles testium arietinorum, ab eisdem pelliculis dicti*, P. F. 443, 8. Ancien; technique ou familier. Non roman.

Dérivés : *scorteus* : de peau, d'où *scortea* « écorce » dans les langues romanes, M. L. 7742 et B. W. s. u.; *scortia* : outre pour l'huile (Diocl.); *scortinus*. Au sens de « prostituée » se rattachent : *scortulum; scortillum; scortor, -āris* (irl. *cortan*?); *scortātor, -tus*, mots de la langue familière ou vulgaire.

Pour l'étymologie, v. *corium*. La racine est de la forme *sker-; cf. v. h. a. *sceran* « couper, tondre », irl. *scaraim* « je me sépare » et, pour le sens, v. sl. *skora* « peau », à côté de *kora* « écorce ».

scoruscus, scoriscus : v. *coruscus*.

scotōmia, -ae f. : ab accidenti nomen sumpsit, quod repentinis tenebras ingerat oculis cum uertigine capitis, Isid. 4, 7, 3. Adaptation tardive de gr. σκότωμα, v. Soffer, p. 155; *scotōmō, -ās* : étourdir; *scotōmaticus*.

scratia (scraptae) : mot de Plt., Neurol. fr. 97 L., que Festus 448, 4 explique par « *nugatoriae ac despicendae mulieres... ab [h]is quae scrae idem appellabant* ». Fait partie d'un ensemble obscur : *scratiae, scrupedae (scrupipedae, Varr., L. L. 7, 65), struttibillae (struttuillae, Gell. 3, 3, 6), sordidae (tantulae, Varr., ibid.)*. Cf. Hammarström, *Erano* 23 (1926), 111 sqq.

Mot de type populaire en -a, comme *scurra*, etc.; forme peu sûre (*sartae* P. F. 449, 1).

scrautum : *pellicum, in quo sagittae reconduntur, appellatum ab eadem causa qua scortum*, P. F. 459, 7. Sans doute identique à *scrotum*, -ī n. « scrotum » (Cels.). Peut-être faut-il y rattacher *scrūta, -ōrum* « nippes, vieilles hardes » (v. ce mot), *scrūtulus, scrūtillus* « ventre de porc farci »? Cf. *raudus/rōdus/rūtus; nōgae et nūgae*. V. *scortum*.

On rapproche les formes germaniques du type v. h. a. *scrotian* « couper, tailler », *scrot* « coupe ».

scraea n. pl. (cf. Fest. 448, 4 s. u. *scratiae*) : crachats. Peut-être le nom est-il tiré du verbe *scraēō, -ās* : cracher (en râclant la gorge, expectorer), dont dérivent *scraētor, scraētus*, uniquement dans Plt. et Tér., *eszraēō* (cf. *expūō*), *cōnscreor*. Non roman. Sans doute onomatopée, comme les formes romanes dérivées de types *krak- (B. W. *cracher*), *rak-, *rūsp-, M. L. 4752, 7017, 7461. Cf. *crepō*. Mot expressif, comme *spuō*.

scrib(i)līta, -ae f. : tarte au fromage (v. Caton, Agr. 78); de là *scrib(i)lītārius*. Rare et familier.

Rappelle certains dérivés grecs en -της; cf. W. He-raeus, *Die Spr. des Petron. u. die Glossen*, p. 4 (Kl. Schr. 59), et M. Niedermann, I. F. Anz. 29, 36; sans doute emprunté, comme de nombreux termes de cuisine. Mais le rapport avec σκροδός n'apparaît pas.

scribō, -bis, -psī, -pīum, -here : écrire. Correspond au gr. γράφω qu'il traduit, ainsi *dicam scribere* = δέξω γράφειν; s'emploie au sens propre de « tracer des caractères », e. g. Plt., Ps. 132, *quasi in libro quom scribuntur calamo litterae*, et se dit d'un écrivain qui compose une œuvre : s. *historiam, poemata*, etc.; s'emploie aussi dans

la langue du droit : s. *lēgem, s. militēs* « enrôler des soldats », s. *hērēdem, s. nummōs, pecūniam, alicui*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7745. Celtique : irl. *scribam, scriptur*; britt. *yscrif, yscrifen, Yscrythur*; et germanique : v. h. a. *scriban*, etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *scriba m.* : « *proprio nomine antiqui et librarios et poetas uocabant; at nunc dicuntur scribae equidem librarii qui rationes publicas scribunt in tabulis*, P. F. 446, 23, M. L. 7744 et B. W. *écrivain; scribātus, -ūs m.* (Cod. Just.); *scriptor*, spécialisé au sens « noble » de « écrivain » lorsque *scriba*, forme vulgaire en -a, eut pris le sens de scribe, greffier; *scriptōrius; scriptōrium* = γραφον; *scriptiō* : écriture et « art d'écrire » (presque uniquement cicéronien); *scriptiuncula* (rare et bas latin); *scriptilis* (Amm.); *scriptiōnalis* (Mart. Cap.); *scriptō*, attesté seulement dans Priscien, GLK II 429, 23; III 466, 17, et remplacé par *scriptiō* (classique); *scriptūra* « écriture » et « art d'écrire », dans la langue de l'Église « les Écritures » et « l'Écriture », d'après le gr. γραφή, γραφαί, M. L. 7746 a. Dans la langue du droit, *scriptura* a désigné une taxe sur les pâturages de l'État fixée par écrit; cf. Plt., Tru. 144 et 146; de là : *scriptūrārius* : *ager publicus appellatur in quo ut pecua pascantur certum aes est, quia publicanus scribendo conficit rationem cum pastore*; F. 446, 23; *scriptus, -ūs m.* « greffe, secrétariat »; *scriptūri, -is* (Sisid.).

Cf. aussi les noms propres *Scribō, -bōnius, -nia, -niānus*.

Scribō a fourni en outre, comme γράφω, un grand nombre de composés dans lesquels le préverbe précise le sens du verbe simple; à ces verbes composés correspondent généralement des abstraits en -tiō, des noms d'agents en -tor, des noms concrets en -tum, etc. On a ainsi *adscribō* (-ā-) = προσγράφω « ajouter par écrit », *āscriptiō, -ptor, āscripticius, āscriptitiūs* (= *accensus*); *circumscribō* = περιγράφω; *cōnscribō* = συγγράφω et *cōnscribillō, -ās* (sur la quantité dans Catulle 25, 14, v. Havet, *Man.*, § 265), M. L. 2157; *dēscribō* « écrire d'après un modèle, copier, transcrire » = καταγράφω; *ēscribō; inscribō* = ἐγγράφω; *inter-, per-, post-, prae-, prō-, re-, su(s)-, super-, trān(s)-scribō*; de *scriptus* existe le composé négatif *in-scriptus* = ἄγραφος, cf. *indictus*. Un certain nombre de composés se sont spécialisés notamment dans la langue du droit, public et privé : au sens de « enrôler » se rattachent *āscripticius, āscriptitiūs; cōnscribō*, d'où *cōnscripti* formant avec *patrēs* un couple asyndétique dans l'expression *patrēs cōnscripti* : « *nam patrēs dicuntur qui sunt patricii generis; conscripti qui in senatu sunt scriptis adnotati* », P. F. 6, 22. — *Perscriptiō* désigne la rédaction exacte, par suite la teneur d'un acte public; *praescribere* « écrire en tête d'une loi » a pris le sens de « prescrire », et spécialement de « exciper, produire un moyen déclinatoire »; de même *praescriptiō, praescriptitiūs; praescribō* « publier par écrit, afficher » s'est entendu dans le sens de « afficher le nom et les biens d'un condamné, proscrire, consigner », d'où *praescriptiō, praescripturiō, -is* (créé par Cicéron, qui le joint à *sullauriō*, Att. 9, 10, 6); *rescribō* a désigné sous l'Empire les réponses faites par l'empereur à une question et a pris le sens de « rendre un arrêt », d'où *rescriptum; subscribō* « sousigner une accusation » (se dit du censeur qui blâme un citoyen, ou d'un par-

ticulier qui accuse un citoyen); de là *subscriptiō, -tor*. On voit par là l'importance du document écrit dans le droit romain.

Termes italiques : osq. *scriptas* « scriptae » et ombr. *scrito* « scriptum »; *scrittor* « scripta » (« et ei étant des notations, exceptionnelles, de i). La notion d' « écrire », qui est rendue en perse par *ni-pīštam* « écrit » et en slave par *pisō, pisati* « écrire », cf. v. pruss. *peisai* « ils écrivirent », est exprimée ailleurs par des racines signifiant « inciser »; tel est le cas de v. angl. *wriān*. Lat. *scribō* rappelle lit. zém. *skrēbiū, skrēbi* « tracer des traits, dessiner », en face de lette *skripdt* « inciser » et de v. isl. *hrifa* « gratter ». Le gr. σκαρπιόσθαι ἔχειν, σκαρπιειν, γράφειν (Hés.) montre que -i- et la labiale résultent d'élargissements. Et, en effet, il y a un groupe de russe *skrebū* « je gratte », lette *skrabu* « je gratte », v. angl. *scorpan* « gratter ». Le rapport de lat. *scribō* avec ce groupe rappelle celui de got. *greipan* « saisir » et de lit. *grebiu* « je saisis » (fréquentatif *graibañ*) avec skr. *grbhñti* « il saisit », v. sl. *grabiti* « saisir », etc. Cf. *scribō*.

scriinium, -ī n. : écrin, boîte ou cassette de forme circulaire servant à serrer des objets portatifs (livres, papiers, lettres; boîtes à parfums, etc.), spécialement « étui à livres ». Attesté depuis Horace; roman. M. L. 7746. Celtique : irl. *scriin*, britt. *yscrin*; germanique : v. h. a. *scrini*.

Dérivés : *scriniārius* : bibliothécaire, archiviste; *scriniolum*.

Mot technique qui n'a pas de correspondant sûr.

scripulum : v. *scrūpus*.

scrobis (et *scrobs* d'après Prisc., GLK II 320, 24), -is c. (semble d'abord avoir été masculin, cf. Plt. ap. Non. 225, 7; masc. dans Plin. et Colum.; serait devenu féminin d'après l'analogie des noms en -is) : fosse, trou; s. *uirginalis* = *pudendum mulieris* (Arn.). Ancien, technique. M. L. 7747.

Dérivés : *scrobiculus* (Varr.); *scrobatiō*.

Cf. russe *skrebū* « je gratte », lette *skrabu* (même sens), etc. V. *scribō* et le suivant. Cf. sans doute *scabō*.

scrōfa, -ae f. : 1° truie. Sert également de surnom, comme *Verrēs, Strūma* (cf. *Asina*, etc.). M. L. 7748. Ancien (Plt.). Terme technique de la langue rustique, dialectal (cf. Ernout, *Élém.*, p. 225), comme l'indique f intercaloque; 2° écrouelles (Mul. Chir.).

Dérivés et composés : *scrōfinus; scrōfipascus* (Plt.); *scrōfulae* (Vég.) : scrofules, imitation du gr. γροφάδες, M. L. 7750 et 7749; **scrōfellae*, 7751 et B. W. *écrouelles; scrōfulōsus*.

A basse époque apparaît une forme *scroba porca quae generauit*, CGL V 331, 23, influencée par *scrobis*, la truie étant considérée comme « la fouilleuse », ce qui explique le sens de *scrōfa (scrōba)* « écrou » dans les langues romanes (fr.; ital. du Sud *scrofula*; cf. esp. *puerca* « truie » et « écrou »); cf., toutefois, B. W. sous *écrou*. De **skrōbhā*; cf. peut-être γροφάδας ὄς παλάδα (Hés.).

scrōtum : v. *scrautum*.

scrupedae (scrupedae, ap. Gell. 3, 3, 6) : terme d'injure que Plaute applique aux femmes; v. *scratiae*.

Cf. Varr., L. L. 7, 65, *scruppedam* (-pidam) Aurelius scribit a *scarpipeda*; Iuuentius comicus dicebat a *uermiculo piloso qui solet esse in fronde cum multis pedibus*; Valerius a *pede ac scrupeda*. De *scr̄ipipeda?

scr̄ipus, -i m. : caillou pointu. Employé aussi une fois par Cic., Rep. 3, 16, 26, au sens de « angoisse, souci », réservé d'ordinaire au diminutif *scr̄ipulus*; cf. P. F. 449, 5, *scr̄ipi dicuntur aspera saxa et difficultia attractatu*; unde *scrupulosam rem dicimus quae aliquid in se habet asperi*. Ancien (Enn.); rare. Doublet tardif *scr̄ipō* dans Isidore et les gloses. Non roman.

Dérivés : *scr̄ipeus*, d'où *scr̄ipea* f.; *scr̄ipōsus* (Pac.); *scr̄ipulus* (*scr̄i*-), *scr̄ipulum*, et *scriptulum* (-lus) par rapprochement avec *scriptum*, cf. Charisius, GLK I 105, 5, *scriptulum quod nunc uulgus sine t dicit*, et qui cite un exemple de *scriptulus* de Varron; du reste, les médecins grecs de l'Empire traduisent ce *scriptulum* par γράμμα) : 1° petit caillou; 2° scrupule, 24^e partie de l'once, puis de l'heure, etc., en général la plus petite division d'une unité de mesure (pour le double sens de « caillou » et de « poids », cf. *calculus* [Thes. III 143 sqq.], angl. *stone*); 3° au sens moral « petit ennui qui blesse », *inicare, ezimere scrupulum*, joint à *aculeus* par Cic., Att. 1, 18, 2; de là « scrupule ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *scr̄epul*, « monnaie », d'où britt. *yscr̄ubl* « bétail »; cf. pour le sens *pecunia, pétilium*; germanique : all. *Skrupel* (tardif, savant). Dérivés : *scr̄ipulosus* « caillouteux » et « scrupuleux » (époque impériale); *scr̄ipulosē, -lōsītās* (rare et non classique).
Pas de rapprochement clair.

scr̄uta, -ōrum n. pl. : hardes, défroques, friperies. Synonyme de gr. γράση. Populaire (satiriques; Vulg.). Non roman.

Dérivés : *scr̄utārius*; subst. *scr̄utārius*, -a « fripier, fripière », -um n. = γρωτοπαλεῖον; *scr̄utor*, -āris (et *scr̄utō*) : fouiller (comme un chiffonnier, cf. dans les gloses *scr̄utor* = γρωτεύω), scruter, explorer (sens physique et moral; avec ce sens déjà dans Ennius), irl. *scr̄utaim*; *scr̄utātō* (rare, époque impériale), -tor, -trix (id.); *scr̄utīnō* (Vulg.); *scr̄utīnium* (Apul., Vulg.), irl. *scr̄utan*, d'où **scr̄utīniāre*, M. L. 7752-7753; *perscr̄utor*, M. L. 6425.

Scr̄utor s'est dit d'abord des chiffonniers qui fouillent dans les tas de hardes, soit des enquêteurs qui fouillent les esclaves ou les voleurs; cf. Cic., Rosc. Am. 34, 97, non *excutio* te... non *scrutor*.

Pas de rapprochement sûr; cf. peut-être *scr̄autum*, *scr̄ōtum*.

scr̄ūtillus, -i m. : *uenter suillus condita farte expletus*, P. F. 449, 2. Sans doute de *scr̄autum*.

scr̄ūdicia, -aō f. : instrument aratoire (Isid.). Sans doute de *ex̄ūdere*; cf. *scia*.

sculea, -aē f. (*sculta*) : forces (militaires); Greg. M. ep. 2, 33 bis, 13, 23). M. L. 7753 a. Probablement germanique.

sculna, -aē c. : synonyme, vulgaire et rare, de *sequester* « arbitre, médiateur »; cf. Gell. 20, 11, 2; glosé οὐδορροφῶσαξ. — Mot étrusque?

sculpō : v. *sculpō*.

sculpōneae, -nef f. et m. : sorte de galoches à semelles de bois; cf. Rich, s. u. *sculpōneātus*. Sans doute de *sculpō*.

scultātōrēs (*exculcātōrēs*, Not. Dign.), m. pl. : soldats de l'infanterie légère. Mot tardif (1^{re} siècle) de l'argot militaire, Vég., Mi. 2, 17; *scultātōria* (*exculcō*-) : vaisseau éclairer (Cassiod.). La graphie avec *ex-* doit noter une prononciation *escul-*. V. *sculca* et *proscultō*.

scultimidōnī : qui *scultimam suam quod est podicis orificium gratis largiatur : dicta scultima quasi scortorum intima* (Gloss.).

scurra, -aē (et *scurrus*, *scurrō* dans les Gloss., cf. Thes. Gloss. s. u.) m. : « citadin », « civil », le plus souvent avec une nuance de mépris ou d'injure (opposé à *homomilitāris*, Plt., Ep. 15; cf. aussi Tri. 202, *urbani adsi dui ciues quos scurras uocant*); « galant, mignon, débouché », cf. Cic., Sest. 17, 39, de harusp. resp. 42, ad Herenn. 4, 14; usité surtout dans le sens de « bouffon » et « parasite », cf. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 551 sqq. Dans le Bas-Empire désigne aussi un soldat de la garde de l'empereur (Lamprid., Alex. Sev. 61; Elag. 33), parce que ces soldats restaient en ville au lieu de faire campagne. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *scurrilis* (*scurilis*) (-bilis, tardif; cf. *seru-ilis*, *uern-ilis*), -itās, -ter; *scurrula* (Apul., Arn.); *scurror*, -āris (Hor.).

Terme populaire, sans rapprochement clair. — Etrusque comme *sculna*?

scutāle, -is n. (ū?) : bourse ou courroie de la fronde. Uniquement dans Tite-Live; peut-être dérivé du gr. σκούτος.

scūtica (*scytica*, P. F. 449, 7), -aē f. : fouet à lanière de cuir, peau d'anguille. Attesté à partir d'Horace. Sans doute féminin de l'adjectif *scuticus*, i. e. *scythicus*, gr. Σκυθικός; le gr. σκούτος avec u long ne convient pas. M. L. 7758.

scutilus, -a, -um : -m tenue et macrum, et in quo tantum exilis pellicula cernitur, P. F. 441, 6. Sans exemple; étymologie inconnue.

scutra, -aē f. (*scr̄uta*, Ital. = χυρόπους) : 1° sorte de plateau ou de plat en bois; 2° sorte de marmite, cf. Serv., G. 1, 110, *uasa, ubi calda solet fieri, scutrae appellantur*. — (Plt., Cat.); technique. Non roman.

Dérivés : *scūtella* (et *scūtella* dans les langues romanes, par croisement avec *scūtum*) : plateau, écuelle, M. L. 7756; B. W. s. u.; celtique : britt. *ysgudell*; et germanique : v. h. a. *scuzila*; *scutrisum*, Cat., Agr. 10, 11 (avec suffixe grec?); *scutrilus* (tardif). Sur *scutella*, qui est le diminutif phonétique de *scura* (**scuro-lā* > **scutrlā* > *scutella*), ont été refaits *scūia* (Lucil. ap. Prisc., GLK II 115, 8, *scūiam | ligneolam in cerebro infixit*) et *scutula*, d'après le type *tabula, tabella*; cf. *martellus, martulus*. *Scutula*, outre une écuelle sans doute en forme de losange (Mart. 11, 34, 19), a désigné aussi dans les langues techniques des objets de forme semblable, entre autres des incrustations en marbre, des garnitures de robe (chez Plt., Mi. 1178, une sorte de cache-nez). Dérivés : *scutalā-*

us; *scutulārius* « ouvrier marqueteur ou mosaïste », gr. σκουλάριος. N'a rien de commun avec *scutula* « cylindre, rouleau de bois » (César, B. C. 3, 40, 4), qui est emprunté au gr. σκούλαρ. Terme technique, aucun rapprochement sûr.

scūtum, -i n. (*scūtus*, Turp.) : grand bouclier oblong, différent du *clipeus*; cf. Rich, s. u. Ancien (Enn.), classique, usuel. Panroman. M. L. 7759. Rattaché à σκούτος par les anciens; cf. P. F. 449, 7 : σκούτος... graece pellis dicitur, unde... scuta quia non sine pellibus sunt.

Dérivés : *scūtārius*, -a, -um; *scūtārius* : fabricant de boucliers. Sous l'Empire, le pluriel *scūtārīi* désigne les « gardes de l'Empereur » (Amm. 20, 4); M. L. 7755, fr. *écuyer*; *scūtātus*; *scūtulum*.
On est tenté de rapprocher le groupe de skr. *skāuti* « il couvre »; cf. lat. *ob-scūrus*. Mais irl. *sciath*, gall. *ysgwad* et v. sl. *štitiū*, v. pruss. *staytan* (lire *scaytan*?), tous mots signifiant « bouclier », offrent une forme qui, si l'a latin repose ici sur *oi*, apporterait un rapprochement plus exact. Aucun fait actuellement connu ne permet de déterminer quelle est l'origine de *ū* dans *scūtum*.

scyphus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt au gr. σκύφος, déjà dans Cicéron. Diminutif : *scyphulus* (*scypulus*). M. L. 7760. Celtique : irl. *escop*, *escibul*.
sē : v. *suī*.
sē : v. *sed*.

sēbum, -i n. : suif, graisse. Ancien (Plt.), technique. Panroman. M. L. 7762; B. W. s. u.

Dérivés : *sēbōsus* : gras, sert aussi de surnom; *sēbō*, -ās (Col.), M. L. 9708; *sēbālis* (Amm.); *sēbāceus* (Apul.); *sēbāciārius* (cf. *sebbaciaria*, GIL-VIII 3028). Terme technique sans rapprochement net. Cf. *sapō*?

scēale (*sciale*), -is n. : seigle (Plin.). Les langues romanes attestent un *ā*, ce qui exclut le rapprochement avec *secō*; cf. M. L. 7763; B. W. s. u.; celtique : irl. *secul*, britt. *segal*; et germanique : v. h. a. *sihila*, v. angl. *sicol*. Sans doute emprunté. Sur **consēcale*, v. M. L. 2157 a.

secespita, -aē f. : *cultrum ferreum oblongum, manubrio eburneo, rotundo, solido, uincto ad caput argento auroque fixum, clauis aeneis, aere Cyprio, quo flamines, flaminicae, uirgines pontificesque ad sacrificia utebantur. Dicta autem est secespita a secando*, P. F. 473, 6. Vieux terme de rituel, de formation obscure. Le rapprochement avec *secāre* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

secessionēs : *narrationes*, P. F. 453, 19. Peut-être à rapprocher de *inseciones* « *narrationes* » qu'Aulu-Gelle attribue aux *antiqui*, 18, 9, 11. V. *inquam*.

secius : v. *sētius*.

secūm : *libum est quod secespita secatur*, P. F. 473, 11. V. *secō*.

secō, -ās, -uī, *sectum* (mais *secātūrus*), -āre : couper, découper; griffer, taillader (sens propre et figuré); couper en deux, diviser (cf. gr. τέμνω), et aussi « trancher une question, décider ». Dans Vg., Ae. 10, 107, *quam quisque secat spem*, le verbe est sans doute employé

d'après *secāre mare, aurās, uiam*, et d'après le rapport que les Latins avaient faussement établi entre *secō* et *secta*, cf. Ae. 6; 899, *ille uiam secat ad nauis*, où Servius note « *unde et sectas dicimus habitus animorum et instituta philosophiae circa disciplinam* », Ae. 5, 658, *ingen temque fuga secuit sub nubibus arcum*. Ancien (Cat.), classique, usuel. Le verbe est bien représenté dans les langues romanes, où il s'est spécialisé dans les langues techniques, notamment dans la langue de l'agriculture, éliminant *serrare* dans ce sens; v. B. W. sous *scier*, M. L. 7764; d'où **seca*, M. L. 7762 a.

Dérivés et composés : -*sex*, dans *resex* m. : jeune vigne taillée, M. L. 7242; *fēnix* m. : faucheur de foin, d'où *fēniseca* (avec l'a des noms de métiers, etc.), refait sans doute sur *fēnisicium* (employé au pluriel); *fēnisecta*, -ōrum; -*sicium* et -*sicia* dans *incicum* (-cia) : -a ab eo quod insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in extis dicitur nunc prosectum, Varr., L. L. 5, 110 (les formes romanes remontent à **isicia*, M. L. 4551; avec i?), d'où *insiciārius* : charcutier, *insiciātus*; *prōsicium* : *quod praeseccium proicitur*, P. F. 252, 12, terme du rituel désignant les parts de viande découpées et offertes au dieu, qu'on retrouve dans ombrien *prusecia*; *secius* non attesté en dehors de la glose de Festus, cf. plus haut, mais dont le composé *subsecius* est bien attesté dans la langue de l'agriculture, cf. plus bas.

sectiō : coupe; **sector** : coupeur. Tous deux rares dans ce sens, mais conservés dans les langues romanes, avec un dénominateur **sectāre*, M. L. 7766-7768, et l'adjectif *sectārius*, M. L. 7769. Se sont surtout employés dans la langue du droit, où *sectōrēs* désigne les acheteurs de biens capturés ou confisqués par l'État qui sont vendus *sub hasta*; cf. Gaius, Inst. 4, 146; *sectiō*, la vente de pareils biens, et aussi la confiscation; de là *sectōrius* ap. Dig., *sectrix* (Pline). L'origine de cette appellation est obscure. D'après Mommsen, l'acheteur est ainsi désigné parce qu'il doit retrancher du bien qu'il a acquis un certain pourcentage représentant le montant des dettes dont ces propriétés sont grevées; cf. Halm dans son édition du pro Roscio Amer., préface, n. 26; *sectilis*; *sectius* (tous deux d'époque impériale; cf. *secius*, qui doit être plus ancien); *sectūra* (rare, Varr., Plin.), M. L. 7770; *secābilis*, -*bilitās* (tardifs, Lact., Claud. Mam.), formes savantes, refaites sur le composé *insecābilis*, qui semble moins récent; *secāmenta*, -ōrum : ouvrages de menuiserie (Plin.).

segmen (rare, usité surtout au pluriel) : coupeure(s); et *segmentum* : entaille(s), coupure, segment, bandes taillées, chamarrures; *segmentātus*.

scēla : nom campanien de la faux (ou de la faucille), cf. Varr., L. L. 5, 137, *hae [scil. falces] in Campana scēla a secando*. L'ē est long d'après le témoignage de l'ital. *segolo*, cf. M. L. 7771.

secūris, -is f. : hache. Le rapport avec *secō* semble certain, mais la formation est obscure, M. L. 7775; de là : *secūricula*, -*lārius*; *secūriclātus* et *secūrifēr*, -ger (poét.).

Secō a de nombreux composés : *circum-*, *con-*, *dē-*, *dis-* (M. L. 2688), *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-* (M. L. 6425 a), *prae-* et *praesegmen* « rognare » (Plt.), *prō-*, *re-* (M. L.

7241) et *resectōrium* « ciseaux à ongles » (Gl.), *sub-secō* (et *-sicō*, forme à apophonie régulière souvent attestée chez Varron : *resicārī*, R. R. I 31, 2; *praescicātūr*, ibid. 3, 16, 34; *subsicuerunt*, ibid. I 50, 1, etc.), où le préfixe précise l'idée exprimée par le verbe. Certains composés ont servi à traduire des modèles grecs ; ainsi *insecābilis*, à l'époque impériale (Sén., Quint.), traduit ἄστροφος (Cicéron n'avait pas osé le créer) ; *insecum* dans (Pline traduit ἔτροπον. L'adjectif *subsecūsus* (*subsi-*) appartient à la langue des *agrimensōres* ; il y désigne une portion de terre qui est retranchée du partage comme étant en sus de la mesure, cf. Suét., Dom. 9, 3, *subsecūsus*, quae diuisis per veteranos agris carptim superferunt ; il s'est appliqué ensuite au temps « retranché sur le temps des affaires », puis a fini par désigner le superflu, ou l'accessoire, et par prendre le sens de « occasionnel, accidentel ».

La racine **sek-* « couper » est attestée dans plusieurs langues ; v. sl. *sēko*, *sēsti* « couper » indique, par son *ē*, un présent radical athématique indo-européen ; on cite aussi, du vieux lituanien, *i-sekti* « graver », *iš-sekti* « sculpter ». L'irlandais ne connaît que des formes à préverbe *in-* : *ésgid* « il abat », *tescoid* « il coupe », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 612). Le présent en *-ā*, *secō*, *secās*, est une formation dérivée remplaçant un ancien présent athématique ; l'ombrien a de même *prusekatu* « proscātō » (la forme *prusektu* provient sans doute d'une faute du graveur ; cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 198). Le participe *secūsus* indique une racine monosyllabique, tandis que l'ombrien a *prusectu*, *pro-seseto*, a se ceta « non sectā » ; l'ombrien a étendu le type *-eto-*, comme on le voit par *uirseto* « uisum ». Le *pe.fectum secūsi* ne concorde ni avec l'*ā* constant de *secāre* ni avec le type de *sectus*. Hors du slave, du balte, du celtique et de l'italique, il n'y a pas de formes verbales connues.

La formation de *secūris* a un pendant approximatif dans v. sl. *sekýra* « hache » : **sek-ū-r-* est commun aux deux mots. L'*e* du slave en face du *ē* de *sēko* atteste l'antiquité de la forme slave. La formation est insolite, aussi bien que la limitation au latin et au slave.

Il n'y a pas lieu de poser un rapprochement particulier de lat. *secūm* (chez Festus) et de v. sl. *sěčivo* « hache » ; les sens divergent.

Le degré *ē* apparaît peut-être dans *sēcula* (cf. plus haut), si ce mot a le vocalisme de *tēgula*, *rēgula*.

Le germanique a plusieurs formes, toutes nominales : v. h. a. *saga* « scie », *sagesna* et *sēgansa* « faux », v. angl. *secg* « épée », v. isl. *sax* « couteau » (de **saksa-* du germanique, le sens ne permet guère de rapprocher lat. *saxum*, on l'a vu), etc. L'*s* de v. isl. *sax* se retrouve peut-être dans lat. *sacēna* (de **sacesna*?). L'irlandais a *scian* « couteau, lime » (de **skeinā*).

Racine à sens technique de la civilisation du Nord-Ouest inconnue à l'indo-iranien, à l'arménien et au grec. Si *sciō* a pour sens originel « je coupe », ce serait une forme élargie de **sek-* ; v. ce mot.

secrētus : v. cernō. M. L. 7765.

secta, -ae f. : ligne de conduite ; suite, parti, secte, école (dans la langue philosophique). Souvent joint à *sequi* ; cf. Naev., B. P. 9, *eorum sectam sequuntur multi*

mortales ; Cic., Cael. 17, 40, *nos qui hanc sectam rationemque uitae... secuti sumus*, etc. Rattaché par les anciens à *secō*, *sectus*, cf. Serv., Ae. 6, 899, cité s. u. *secō*, mais, d'autre part, non séparé de *sequi*, dont *sector* est considéré à juste titre comme l'intensif ; cf. Plt., Mi. 91, *ait sese ulro omnis mulieres sectarier*. Il est possible que *secta* soit un postverbal de *sector*, comme *pugna de pugno*.

Dérivés : *sectārius* : *uerber qui gregem agnorum praecedens ducit*, P. F. 453, 15 ; *sector*, -aris : suivre habituellement, accompagner ; et « poursuivre », s. *ferās*, *praedam*, etc. De là : *sectātor* « compagnon » et « sectateur » ; *sectātrix* (Aug.) ; *sectatiō* et les composés *as-*, *cōn-*, *in-*, *per-sector* et leurs dérivés. M. L. 749, *assectāre*.

V. *sequor*.

secundus, -a, -um : ancien participe de *sequor* avec la forme exceptionnelle en *-undus* ; cf. *oriundus*, proprement « qui suit », « qui n'offre pas de résistance ». S'est dit d'abord du courant que descend la barque, du vent qui la pousse : *secundo flumine ad Luetiānū iter facere coepit*, Caes., B. G. 7, 58, 5 ; et *uentum et aestum unotempore nactus secundum*, id. 4, 23, 6. S'est ainsi opposé à *aduersus* et a pris le sens de « qui va dans le sens de », « favorable », d'où *secundum* « suivant, conformément à », *secunda* n. pl. « prospérité », *secundae res*, *secundō*, -ās (époque impériale), *secundē*. Ancien, usuel, classique. Sert de cognomen, comme *Secundinus*, *Secundilla*. M. L. 7772-7774.

Il y a eu un développement de sens particulier : qui vient après, second (et par suite « inférieur ») ; dans ce sens, *secundus* a servi d'adjectif ordinal à *duo* et a fourni les dérivés : *secundānus* (*-diānus*) de la seconde légion (terme de la langue militaire, cf. *primānus*, etc.) ; *secundārius* : de second rang, secondaire ; *secundānus*, -ūs (Tert., opposé à *primātus*) ; l'adverbe *secundō* (et *secundum*), d'où *secundicērius*, cf. *primicērius*. Substantivé, le pluriel *secundae* désigne : 1° l'arrière-faix (dit aussi *secundinae*, Vulg. = τὰ δεύτερα) ; 2° le second rang, la seconde part.

Le sens de « conforme, favorable » rappelle celui qu'a pris le correspondant de skr. *sacē* en iranien : av. *hačaitē* « il convient ».

Le procédé indo-européen pour exprimer « second » était l'adjectif en *-tero-*, dont got. *anþar* donne une idée ; l'italique l'a remplacé par la formation nouvelle du type lat. *alter* ; le brittonique a remplacé ce mot disparu par le représentant de **alyos* : m. gall. et bret. *eil*. Pour le besoin de l'expression, les langues ont recouru à des procédés nouveaux, ainsi le grec avec *deúteros*. L'irlandais a un mot obscur, *tánaise* (M. Pedersen rapproche *im-thánad* « changement »). Lat. *secundus* « deuxième » résulte de la même tendance.

sēcula, secūris : v. *secō*.

sēcūrus : v. *cūra*.

secus : v. *sexus*.

secus adv. et prépos. : *secus* comme préposition signifie « le long de », et Charisius, GLK I 80, 18 sqq., qui en note l'emploi, en fixe aussi le sens et l'étymologie : *id quod uolgus usurpat « secus illum sedi » hoc est « secun-*

dum illum » et nouum et sordidum est. Il ajoute, pour en fixer la valeur adverbiale : *significat... aliter, exemplis omnium fere qui eam uocem usurpant*. Souvent *secus* est joint à une négation *nōn*, et surtout *hau(d)*. *Secus* s'emploie aussi par litote pour « *nōn* », e. g. *nobis aliter uideatur* : *recte secusne, postea*, Cic., Fin. 3, 13, 44, ou pour un adjectif comme *male* dans *secus accidere* « arriver autrement [qu'on ne voudrait] », d'où « échouer », etc. ; cf. Plt., Cas. 376-7, *si illud uolumus eueniet, gaudebimus* ; *sin secus, patiemur animis aequis*. Le sens de « *secus* » est voisin de celui de *minus* ; celui de *haud secus* [quam] ; de *haud minus* [quam] ; cf., par exemple, Pll., Poe. 835, *bibitur, estur quasi in popina, hau secus*. C'est cette similitude de sens qui a sans doute amené la création d'un comparatif *sequius*, sur le modèle de *sētius*, synonyme de *minus*, cf. plus bas s. u., avec lequel *secus* n'a rien de commun à l'origine ; cf. Afran. 293 R³, *sin, id quod non spero, ratio talis sequius ceciderit*. D'après *sequius* a été rétablie une forme de comparatif d'adjectif *sequior* = *inferior*, qu'on trouve attestée à partir d'Apulée : *sexus sequior* « le sexe faible ».

Secus comme adjectif est usuel et classique ; à partir de Cicéron, il est surtout fréquent en poésie ; la prose impériale l'emploie peu et, à partir du 1^{er} siècle, il tombe en désuétude. Comme préposition, *secus* apparaît, du reste rarement, chez Caton et Ennius ; inconnu de la prose et de la poésie classiques, il avait subsisté dans la langue populaire, où il se manifeste à basse époque (Inscriptions, Vulg.), ce qui justifie le jugement de Charisius cité plus haut. Existe aussi comme second terme de composé dans *altrin-*, *extrin-*, *utrin-*, *post-*, *circum-secus*. Représenté seulement en logodorien, M. L. 7777 ; quelques dialectes ont aussi un représentant de *sētius*, M. L. 7883.

V. *sequester*.

Comme le groupe de **pedo-* « trace de pas » (gr. dial. *pedā* « après », arm. *y-et* « après », littéralement « sur la trace de »), mais plus largement, le groupe de **sek^w* fournit des formes adverbiales et prépositionnelles, diverses d'une langue à l'autre. Les plus proches du latin sont irl. *sech* « praeter, ultrā » (avec accusatif, comme *secus*) et v. gall. *hep* « sans », qui rendent compte des sens latins. Lette *sec*, *secec* (avec accusatif) signifie « le long de », v. Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 532. En indo-iranien, **sacā*, qui est un instrumental : skr. *sacā* « avec », avec locatif, et av. *hača*, v. p. *hačā*, avec ablatif, pour indiquer le point de départ : on notera la concordance de sens de lat. *secus*, *sequester*, v. gall. *hep* et de l'iranien *hača*. Le sanskrit a de plus *sākām* (avec instrumental) « avec » et l'ancien locatif véd. *saci* « de même », d'où véd. *saci-uid* « qui pense de même » ; on voit qu'il s'agit de formes isolées d'un ancien nom d'action radical **sek^w*. Les deux valeurs « le long de » et « séparément » remontent donc à l'indo-européen ; ceci rappelle la double valeur, aussi indo-européenne, du groupe de **n-*, **ndh-* (v. *infra*, etc.). Il y a là des faits de sens à expliquer, sans doute par une mentalité différente de la nôtre. — Cf. *sequor*.

sēd, sēd, sēd- : particule marquant la séparation, l'éloignement, la privation ; cf. P. F. 453, 9, *sed pro sine inueniuntur possuisse antiqui*. — *Sē*, *sed* préposition est encore attesté dans d'anciens textes de lois : *se (sed)*

fraude, dans la loi des XII Tables (cf. aussi *sēdulo*), mais a été remplacé dans cet emploi par *sine* et ne se trouve plus dans les textes littéraires, où *sē* n'apparaît que comme préverbe au premier terme de composés : *sēcēdō*, *sēpōnō*, *sē-cūrus*, *sēdulo*, *sēcernō*, etc. (*sēd-* devant voyelle : *sēd-itō*), avec voyelle brève dans : *soluō* de **sēluō*, ou **sē-luō* ; *sēcōrus* (seulement dans Prudence) ; *sēcōrum* n'enseigne rien ; v. aussi *sōbrius*.

Sēd est fréquent comme conjonction adversative ou restrictive au sens de « d'autre part, mais » ; se place en tête de la phrase ; en opposition à un *nōn* : d'où *nōn solum... sed etiam*. Il est probable que *sēd* représente *sēd* dont l'*e* s'est abrégé devant le *d* final, tandis qu'il s'est conservé en composition : *sēditio*. Les grammairiens citent une forme archaïque *sedum*, douteuse, et non autrement attestée ; cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 690 ; la graphie *set*, blâmée par eux, note sans doute un assourdissement du *d* final devant sourde initiale du mot suivant, cf. *apud* et *aput*, etc.

Trop peu expressif, *sed* n'a pas subsisté dans les langues romanes, où il a été remplacé par d'autres mots, en français par *mais*.

Le slave a de même *svētjē* « en dehors de », et l'arménien *k'ec* « détaché, séparé ». Il y a ici un sens particulier du groupe du réfléchi *sē*, qui comporte des formes avec et sans *w* et dont le sens initial comporte l'idée d'un groupe séparé ; v. *suī*. L'ombrien a de même *sēpodrukhei* « seorsum utrōque », dont on rapproche le *sedutruque* de P.aute, Sti. 106 (leçon contestée, *id utraque*, Ritschl).

sedeō, -ēs, sēdī, sessum, sedēre : être assis, siéger ; indique la station assise, par opposition à la station debout, *stāre*, et à la station couchée, *cubāre*. A divers sens spéciaux : dans la langue du droit et du rituel, se dit du juge qui siège, e. g. Cic., Clu. 38, 105 : *a quibus si qui quaereret sedessent iudices in Q. Fabricium, sedisse se dicerent* (cf. gr. καθίζω) ; de l'augure qui prend les oracles ; familièrement, s'emploie de quelqu'un qui reste inactif et sans bouger : *sedemus desides domi*, T. L. 3, 68, 8 (de là : *dēsedeō*, *dēsēs* et *resideō*, *resēs*, *obsideō* opposé à *oppugnō*) ; se dit aussi de quelque chose qui reste stable, Vg., Ae. 4, 15, *si mihi non animo fixum immotumque sederet, ne cui...* ; ou de quelque chose qui se dépose (par opposition à *surgere*) ; cf. Lucr. 5, 474, *quod neque tam fuerunt grauiat uo depressa sederent, nec leuia ut possent per summam labier oras* (de là : *sedimen*, *sedimentum*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7780 ; fr. *seoir*, esp. *ser* « être », etc.

Nombreux dérivés et composés :

1° en *sed-* : *sedile*, -is n. : siège (semble évité par la prose classique, surtout fréquent à l'époque impériale), M. L. 7783 ; *sedibilis* (Cassiod.) ; *sediculum* : *sedile*, P. F. 453, 12, non usité d'après Varr., L. L. 8, 54 ; *sedimen*, -mentum (Cael. Aur., Plin.) : fond, sédiment, M. L. 7784 ; *sedentārius* : sédentaire (rare, non classique, cf. *praesentārius*) ; *sedulāria*, -arum : sièges (Dig.), avec vocalisme *u* (cf. *edūlis*) ; *sella* de **sed-lu* : siège, chaise à porteurs, chaise percée, selle, etc. ; sur les différentes sortes de sièges désignées par ce mot, v. Rich., s. u. : *s. curūlis*, *castrēnsis*, *balneāris*, *perūsā*, *familīārica*, *tōnsōria*, *gestāōria*, *ferōria*, *portōria*, *baulātōria*, *equestrīs* ; de là : *sellārius*, -ria, -ris, -riolus ; *sellula*, -lārius ; *sellī-*

sternium (cf. *lecti-sternium*); *adsellō* (-lor), -ās : aller à la selle, laisser aller, substitut de *cadere* dans la langue médicale (d'après le gr. ἔδρα?), *adsellatiō*; *sub-sellium* (employé surtout au pluriel *subsellia*): ban(c)s; en particulier, ban(c)s où siègent les magistrats, tribunal. *Sella*, *sellarius* sont demeurés dans les langues romanes; cf. M. L. 7795, 7796.

Enfin, il a dû exister un substantif **sedica* (cf. *pēs/pedica*, etc.), dont le dénominateur **sedicare* est supposé par certaines formes romanes du type « siéger ». M. L. 7782; B. W. s. u.

Avec vocalisme en -ē- :

sēdes, -is f. : siège, fondement; résidence (sens propre et figuré); diminutif : *sēdēcula* (Cic., Att. 4, 10, 1). M. L. 7781 et 7785, **sēdula*. Britt. *swydd*.

Avec vocalisme à degré zéro, on a *nīdus* de **nī-zdo-*; v. ce mot.

2^o en sess- (d'après *sessus*) : *sessiō* (Cic. et, après lui, auteurs tardifs : Apul., Cael. Aurel., Dig.) : fait de s'asseoir ou de siéger; session; siège et bain de siège, κάθισμα; *sessiuncula* (Cic.); *essor* (rare; premier exemple dans Corn. Nép.) : celui qui est assis (spectateur, cavalier); celui qui réside, résident, d'où *sessōrium* (Pétr., Cael. Aurel.); *sessus*, -ūs m. : fait de s'asseoir (Apul.). Formes rares : *sessibulum* (Plt., Apul.) et *sessibile* (bas latin); *sessilis* : qui peut servir de siège ou de base (poétique et prose impériale), sessile (s. *laciūca*); *sessimōnium* (Vitr.); *sessiō*, -ās (rare; un exemple de Cic., Brut. 15, 59, et un d'Apul.). Les langues romanes attestent, en outre, **sessula* et **sessicāre*; cf. M. L. 7879, 7880.

Une forme -*ses* de **sed-s* (cf. *compos*), à thème consonnantique se trouve dans les composés du type *dēsēs*, etc. V. plus loin.

Composés : *adsidēō* (**assēdēō*) : être assis auprès; de là « assiéger », sens plutôt réservé à *obsidēō*; assister, ne pas quitter, s'occuper assidûment; dans la langue du droit, « être assesseur »; d'où *assessio*, *assessor*. M. L. 729. — *adsidēlae mensae, ad quas sedentes flamines sacra faciunt*, P. F. 18, 8; formation du type *candēla, suadēla*; M. L. 721, **assediāre* (cf. *sedūō*); M. L. 722, **asseditāre*.

assiduus : assidu, continu, continuuel. Dans la langue du droit, *assiduus* substantif a désigné l'homme « établi » (*locuplēs*), par opposition à *prōlētarius*. L'étymologie ancienne *ab asse dando* n'est qu'un calembour. De là : *assidūē*, -*duō*, -*duiās* et, à basse époque, *assiduāre* : continuer sans cesse.

desidēō : être toujours assis, être paresseux, inactif; *dēsēs*, -*idis* : oisif; *desidia*; *desidiābulum*; *desidiōsus*. Sur la possibilité d'une forme **dēsēdium*, v. M. L. 2590.

dissidēō : se tenir à l'écart de; siéger dans un parti opposé; être en dissidence, différer d'avis; et simplement « être différent ». Usité surtout au sens dérivé; le sens physique semble être créé par les poètes de l'époque impériale pour fournir un substitut rare de *distāre*, *diffēre*. Joint à *discordāre*, Cic., Fin. I 44, 58; à *diungi*, Verr. II 5, 182.

insidēō : être assis dans ou sur; d'où être établi, fixé (sens physique et moral); peut être transitif : *i. locum, arcem*. De là *insidiae* : embuscade, proprement « fait de s'établir à un endroit » pour y guetter une proie, un ennemi, cf. ἐνέδρα; par extension « guet-apens, per-

fidie, ruse, artifice », terme de la langue militaire, comme *obsidium*, *praesidium*, *subsidiūm*, cf. *suppetiae*; *insidiōr*, -*āris* et ses dérivés; *insidiōsus*, M. L. 4460-4461.

obsidēō : être assis ou établi devant, occuper un droit; dans la langue militaire « camper devant une place forte pour en faire le siège », assiéger (sans combats, différent de *oppugnō*); de là : *obsidiō* (-*dium*, -*dionalis*, -*dialis*); *obsidiōr*, -*āris* (rare et tardif); sur les formes romanes, v. B. W. sous *siége*; *obsessio*; *obsessor*. Pour *obses*, v. ce mot.

persedēō (persi-) : rester assis (latin impérial).

possidēō : v. ce mot.

praesidēō : présider; *praeses*, -*idis* : celui qui préside. Dans la langue militaire « être posté en avant »; de là *praesidium* « dictum qui extra castra praesidebant quōtūtor regio esset », Varr., L. L. 5, 90; *praesidiarius*.

prōtosedēō : avoir la préséance. Hybride forgé par Tertullien.

residēō : résider, rester, demeurer en arrière; *reses* « qui reste en arrière, paresseux, inactif »; *residuus* : qui reste (synonyme de *relicuus*, *superstes*), en particulier « qui reste dû », d'où *residuāe* f. pl. : arrérages, M. L. 7243 a.

subsidiō, mal attesté, remplacé par *subsidiō* : se baisser pour s'asseoir; se baisser; se déposer, avec différents sens techniques « se soumettre au mâle » (cf. *submiūto*); « faire halte »; « être placé en réserve »; de là *subsidiūm* « troupes placées en réserve », *quod hi [scil. triarii] subsidebant ab eo « subsidium » dictum*, Varr., L. L. 5, 89 (cf. *suppetō*, *succurrō*); de là « secours » et « subside, impôt »; *subsidiōr*, -*āris*; *subsidiarius*, -*i* « les réserves » et *subsidiālis* (Amm.); *subsidiuus* : qui s'est déposé au fond (rare); *subsidentia* : dépôt (Vitr.); cf. aussi *subsector* : qui se tient en embuscade; *subsessa* : embuscade (tous deux tardifs).

A *sedēō* correspond un factitif ou causatif : *sedō*, -*ās* (cf. *placeō/placeō*), proprement « je fais asséoir, je fais retomber », qui s'est appliqué à des objets soulevés par l'agitation, la tempête, etc. : *sedāre fluctus, mare, puluerem*, puis à toute espèce d'objets, avec le sens de « calmer, apaiser » : *s. sūm, famem, dolōrem*, etc. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. De là : *sedātiō*, -*tor* (rare et tardif), -*men* (id.); *insēdābilis*, glosé ἀκατάναυστος; *insēdābiliter* (Lucret.); *resēdō* (Pline) et *resēda*?

Enfin, à *sedēō* correspond une forme à redoublement *sidiō*, -*is*; le perfectum ancien est le même que celui de *sedēō*, soit *sēdi*; toutefois, il a été fait secondairement, sur *sidiō*, une forme *sidi* qui se trouve aussi; *sidiō* a l'aspect déterminé et indique le procès arrivant à son terme : « je m'assieds, je me pose » (cf. *sistiō* « je m'arrête » en face de *stō* « je suis placé, je suis debout », et *-cumbō* « je me couche » en face de *cuō* « je suis couché »); ainsi Vg., Ae. 6, 203, [*columbae*] *sedibus optatis gemina super arbore sidunt*. Comme *sedēō*, *sidiō* a fourni de nombreux composés qui ont tous cette même nuance « déterminée » : *assidiō* « s'établir », M. L. 729; *circumsidiō* « s'établir autour », *dēsidiō* « s'affaïsser », *dissidiō* « s'établir dans un camp séparé », *insidiō* « se placer sur », *obsidiō* « attaquer », *possidiō* (Lucret.) « prendre possession de », *persidiō* « s'arrêter, se déposer » (Lucret., Vg.), *residiō* « se déposer », *subsidiō* « baisser ».

Le type indo-européen n'est bien conservé nulle part. Le fait que les formes slaves et baltes reposent sur **sed-*, avec -ē-, dans une racine de la forme **sed-*, indique un ancien aoriste radical athématique. Mais déjà le védique a généralisé un type thématique *sāda-*. Dans les racines signifiaient « se tenir debout, s'asseoir », ou « se coucher », il faut, à côté d'un aoriste indiquant le procès pur et simple, un présent indiquant la réalisation du procès, ce qui s'obtient avec des formes thématiques à redoublement ou une forme à nasale (v. *-cumbō*); à en juger par *sistiō*, le présent *sidiō* est un ancien présent de cette sorte, soit **si-zd-ō*, et c'est ce que montre, en effet, ombr. *sistu* « *sīditō* »; le skr. *sīdati* « il s'assied », avec son correspondant avestique *ni-š(h)idaiti* « il s'assied », représente une forme altérée par un procédé qui n'est sûrement pas déterminé. Pour indiquer la notion d'« être assis », un type en -ē- est attendu; de même que le slave a *sēditi* et le lituanien *sedėti* « être assis », e latin a *sedere*, l'ombrien a *ersitu* « *sedētō* », *zeřef*, *serse* « *sedēs* »; le présent *sedēō* est fait sur un type en -ē-, comme dans plusieurs autres cas en latin, notamment dans *uideō*; un procédé plus archaïque de formation du présent, avec vocalisme radical au degré zéro, apparaît dans v. irl. *saidi* « tu es assis », en face de v. sl. *sediti*, lit. *sēdi* « il est assis ». La forme du perfectum qui, de par son sens, s'oppose à la fois aux deux infectum *sidiō* et *sedēō* est *sēdi*; phonétiquement, elle peut représenter soit **sed-*, cf. got. *setun* « ils se sont assis », soit **se-zd-*, cf. le parfait skr. *sāsāda* « il a été assis » (pluriel *sedūh*, d'un indo-iranien **sazd-*); la comparaison de *steti* donne lieu de croire qu'il faut partir du type du parfait à redoublement (cf. ombr. *sesust* « sēderit »?). — Comme *sidiō* n'a pas reçu la valeur factitive qu'admet *sistiō*, il fallait une sorte de causatif; or, le latin n'a pas conservé l'ancien causatif, qui est attesté, avec *ō*, dans irl. *at-suidi* « il revient » et got. *satjan* « poser », et, avec *ō*, dans v. irl. *sāidim* glosé « figō », v. sl. *sāiti* « établir », skr. *sādāyati* « il place », v. perse *niyāsādāyam* « j'ai établi »; il a été créé en latin une forme nouvelle : *sedāre*, du type de *clāre*.

En indo-iranien, en arménien et en grec, la réalisation du procès est souvent indiquée par un préverbe. En indo-iranien, le préverbe le plus fréquemment employé à cet effet est *ni-*; en iranien, l'emploi en est presque constant : av. *nīšhidaiti*, v. perse *niyāsādāyam* et persan *nīstāstan* « s'asseoir ». En sanskrit, il est fréquent : *nīśīdati* « il s'assied ». En arménien, il est constant : *nstim* « je m'assieds », aor. *nstay* (avec un nom d'action *nist* « siège »). En grec, **ni-* a été remplacé par *κατα-*; déjà chez Homère *καθίζω* et *καθίζετο* sont fréquents et l'attique n'a que *καθίζω*. Cette présence du préverbe est chose ancienne. Les langues comme le germanique, le celtique, l'italique ne l'ont pas maintenu près des formes verbales, en partie sans doute parce que le préverbe *ni-* est sorti de l'usage. Mais il en reste une trace : il y avait un composé **ni-zd-ō*, « lieu où l'on s'établit », que le sanskrit garde sous la forme *nīdāh* ou, au neutre, *nīdām*. Au sens spécial d'« endroit où s'établit un oiseau », le mot est conservé dans lat. *nīdus*, irl. *net* (où t note un d non spirant), gall. *nyth* (féminin), v. h. a. *nest*, et, sous des formes altérées, dans lit. *lizdas*, v. sl. *gnēzdo* (neutre, comme skr. *nīdām*).

Il y a un nom d'action **sēd-* radical, dont le védique a des formes : acc. *sādām*, dat. *sāde*; c'est ce thème que présente, avec élargissement -ē-, lat. *sēdes*; au génitif pluriel, *sedūm* est resté plus couramment que *sedium*, et l'ablatif singulier est *sēde*, du type consonnantique, et non du type en -i-; l'accusatif pluriel est *sēdēs*, et non **sēdis*.

Comme il est normal, le thème **sed-* a la valeur de nom d'agent à la fin d'un composé, dans le type *prae-ses*, etc., en indo-iranien : véd. *apsu-sād* « qui réside dans les eaux », av. *maidīyōi-sādām* (accusatif singulier) « qui réside au milieu ». Le sl. *sq-sēdū* « voisin » a passé au type thématique.

Le mot *sella* doit aussi être ancien : le laconien a ἐλλά *καθέδρα*, conservé par Hétychius et qu'on ne saurait séparer du masculin got. *sils* « siège ». — *Subsellium* en est dérivé.

Le mot *sedile* est fait comme *cubile*; sans correspondant hors du latin.

Dans *solum*, on observe le passage du d intervocalique à l qu'offrent d'autres mots latins (d'origine dialectale) tels que *oleō* en face de *odor*. L'irlandais a un correspondant *suide* « fait de s'asseoir ».

Quant au type *dē-sidia*, l'emploi du suffixe, qui est spécial au latin, est rendu nécessaire par le fait que *dēs-sēs* s'applique à une personne. On a de même *praesidium* en face de *praeses*. Avec même formation, le mot *insidiae* est à rapprocher pour le sens de gr. ἐνέδρα, ἐνεδρεῖω.

Le correspondant de *sessus* se trouve dans skr. *sat-tāh*, pers. *nī-šast* « assis »; et *essor* est fait comme le nom d'agent skr. *sāttar-*, av. *aiwi-šasta* « celui qui est monté (sur un cheval) »; *sessiō* est l'élargissement d'un thème en -i- **sed-ti-*, cf. skr. *nīṣatīh* « inaction ».

Le type de *assiduus*, *residuus* n'a pas hors du latin de correspondant exact; mais il y a en sanskrit un type en -*van-*, -*ara-* qui joue un rôle semblable; le védique a *pari-sādvan* « qui réside autour », *dru-sādvan-* « qui réside dans les arbres », etc. (-*an-*, -*ara-* est ici un élargissement).

sēditō, -*ōnis* f. : ea *dissensio ciuium, quod seorsum eunt alii ad alios, seditio dicitur*, Cic., Rep. 6, 1, 3; « sédition »; par suite « dissension, discorde, soulèvement », etc. De là : *sēditioōsus* (classique); *sēditioōr*, -*nārius* (tardifs, rares).

Serait formé directement de *sed* + *itiō*, peut-être d'après *secessiō* ; il n'y a pas de verbe **sed-ēō*.

sedō, -*ās* : v. *sedēō*.

sedulō, *sedulus* : v. *dolus*.

sedum, -*i* (doublets *sadum* et *sesuuium* d'après Fest. 462, 13) n. : jubarbe des toits.

segēs, -*ētis* f. : terre préparée et prête à recevoir la semence ou déjà ensemencée; cf. Fest. 460, 22 : *dicitur ea pars agri quae arata et consita est*, et Cat., Agr. 29 : *partem dimidiam (stercoris) in segetem, ubi pabulum seras, imponito*; par suite « ce qui pousse sur le champ, récolte, moisson » (sens propre et figuré). Ancien (XII Tables, Cat.); technique. Conservé seulement en sarde. M. L. 7786.

Dérivés : *segetālis* (Ps.-Apul., Herb. 79, 18); *Se-*

gesta, -ae (Plin.); *insegestus* (Plt., Tru. 314); v. Buecheler, Kl. Schr. 3, 54. S'y rattache sans doute *Seia* « déesse tutélaire de l'ensemencement ».

Pas d'étymologie claire. Pour rendre compte de m. gall. *sehe* « semence » (d'où *hen* « semer »), on pense à lat. *seges* plus qu'à la racine **se-*.

segestre, -is n. (*segestra* f., Ed. Diocl., et *tegestre*, ibid. 8, 4 et 8, 42, par étymologie populaire qui faisait dériver le mot de *tegō* (cf. *tegeste*, Schol. Iuu. 6, 117); *sagestra*, Ital., d'après *sagum*?) : couverture faite de paille tressée qui servait aussi d'emballage. Dérivé : *segestellum* (Not. Tir.). Du gr. *στράγγιστρον*, déformé par une dissimilation que favorisait un rapprochement avec *seges*; cf. Varr., L. L. 5, 166 : *qui lecticam inuoluebant, quod fere stramenta erant e segete, segestria appellarunt... nisi a Graecis : nam στράγγιστρον*. La finale -*tre* dénonce peut-être un intermédiaire étrusque, comme dans *aplustre*. V. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 6.

segmen, -mentum : v. *seco*.

sēgnis, -e (sur l'e long, v. Class. Rev., 1913, 125) : lent, paresseux. Attesté depuis Plaute (Tri. 796). Usité surtout au comparatif à l'époque classique (Cic., Cés.); de même pour l'adverbe *sēgniter* qu'on trouve particulièrement dans les litotes : *nōn, nihilō sēgnius*. Le positif est surtout fréquent à l'époque impériale.

Dérivés : *sēgniter*; *sēgnitiōs* (-tia), plus usuel que *sēgnitiūs*; *sēgnescō*, -is; *sēgnipēs* (Juv.). Non représenté dans les langues romanes.

Aucun rapprochement sûr.

segūsius (*canis*) : chien de chasse. Mot gaulois, tardif (Lex. Sal. 6, 1); cf. le nom des *Segūsii*.

segutulum, -i n. (*segullum*) : terre qui indique le gisement d'une mine d'or. Mot espagnol d'après Pline (33, 67), qui est le seul à l'employer. Conservé dans l'esp. *segullo*, M. L. 7790.

Seispita, Sispita : v. *sospes*.

sēlāgō, -inis f. : plante odoriférante citée par Pline, 24, 103, qui d'après lui ressemble à l'*herba sabina*, mais non autrement précisée : sélaginelle?

Terme technique, sans origine connue. Pour la forme, v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

sēlibra : v. *libra*.

sēliquastrum, -i (*sili*), Varr., L. L. 5, 128) n. : siège à l'ancienne mode (cf. Fest. 460, 1), dont la forme n'est pas autrement précisée. Dérivé de *sedeo* par les anciens, « d littera in i conuersa », peut-être par étymologie populaire, qui, du reste, n'explique pas la seconde partie du mot.

sella : v. *sedeo*; B. W. *selle*.

sem- : racine marquant l'unité, qui n'est plus attestée en latin que comme premier élément de composé, par exemple dans *simplex*, *simpulus*, ou avec des particules (*semper*) ou des suffixes de dérivation (*semel*, *similis*, *sincerus*, *singuli*, etc.). Correspond au skr. *sa-* dans *sa-kṛt* « une fois », gr. *ἀ-παξ* (de **sp-*), etc.

S'y rattachent sans doute ombr. *semu* « cum unō-

quōque », T. E. I b 42; *semenies* « singulis », T. E. II b 1; v. Vetter, *Hdb.*, p. 187 et 249.

V. ces mots; et *ūnus*.

sembella : v. *libra*.

semel adv. : 1° « une (seule) fois », « en une fois »; 2° « une première fois », sens qui s'est développé de l'expression *semel atque iterum*; de là *ubi*, ut *semel = ubi*, ut *primum*; 3° « une fois pour toutes, définitivement », cf. Vg., Ae. 11, 418, *procurbit moriens et humum semel orelemoedit (semul P, simul MRI, semel M³ b c γ* Servius); de là *semel in perpetuum* à l'époque impériale. Ancien (Enn., Caton), usuel. Conservé dans quelques parlers italiens. M. L. 7800.

Semel appartient évidemment au groupe de *sem-* « un »; mais on ne sait comment le mot est formé : la formation est isolée; on notera cependant le type germanique de got. *simle* « une fois, autrefois ». Le groupe de *similis* à un autre vocalisme.

sēmen : v. *serō*.

sēmi- : demi, moitié. N'est employé que comme premier terme de juxtaposés ou de composés du type *semianimis*, *semideus*, *semioccalis*, *semiur*, etc., dont un grand nombre appartenant à la langue littéraire et sont faits sur le modèle de mots grecs en *ἡμι-*, procédé de composition qui s'est surtout développé dans la latinité impériale. L'i de *sēmi-* peut s'élider devant la voyelle initiale du second terme : *sēm-ēsus*, *sēm-uncia*; *sēmis* et *sēmīssis* de **sēm(i)-as(s)* « moitié de l'unité, demi », « demi-as », monnaie de cuivre pesant six onces (*unciae*); en banque « intérêt d'un demi pour cent par mois ». *Sēmis* est quelquefois traité comme adjectif : *semissem panem*, Pétr. 64, 6; le plus souvent, il est considéré comme un adjectif invariable, cf. Pall., 2, 13, in fine, *duobus semis pedibus*. Il a survécu dans certains dialectes italiens; cf. M. L. 7811 et 7812, *sēmīssis*. *Sēmis*-est réduit à *sēs-* dans *sēstertius* : *dicitur quarta pars denarii quo tempore is decussis ualebat, i. e. dupondius et semis tertius*, P. F. 453, 3; dans *sēsqui* (de **sēmisque*), employé seul par Cicéron, Or. 56, 188, mais seulement usité dans le dérivé tardif *sēsquātus*, ou en composition : *sēsquencia*, *sēsquplus*, et *sēsquipleus*, *sēsquiplāris*, *sēsquiliāris*, *sēsquipēs*, *sēsquipedālis* « d'un pied et demi », *sēsqueopus* « un travail et demi; moitié plus d'ouvrage », Plt., Capt. 725; *sēsquisenex* (Papin.) : *sēsquiuolus*, adjectif composé tardif qui désigne l'écurieul; etc.

Sēmi- se réduit à *sē-* par haplogie dans *sēmōdius*, *sēmēstris* de *sēm(im)odius*, *sēm(im)ēstris*; sur *sēmōdius* a été formé *sēlibra* (que Martial scande *sēlibra*); *simbella* est issu sans doute de **sēm(i)libella* > **sēm(i)-libella* > *simbella* avec fermeture de *ē* devant le groupe *m + b*, cf. *simplex* de **sem-plex*; de même *sīnciput* (v. ce mot).

A côté de *sēmis* apparaît en bas-latin (Cassiod., Jordan. et dans les Gloss.) un adjectif *sēmīs* ou *sēmūs*; cf. *semum* : *ἡμισιον*, CGL II 182, 3, avec un dérivé *sēmātum*, CGL II 181, 45 et Diom.; ces formes sont demeurées dans les langues romanes; cf. M. L. 7811, *sēmis* et *sēmūs*; 7799, **sēmāre*. B. W. *seime*.

Comme premier terme de composé, avec la même valeur, on a les correspondants : gr. *ἡμι-* (*ἡμίθεος*, etc.), v. h. a. *sāmi-*, skr. *sāmi-*. C'est à peine si, en

sanskrit, *sāmi* existe à l'état de mot isolé, et il doit d'ailleurs avoir été détaché de composés. I.-e. **sēmi-* indique ce qui n'a qu'un côté et appartient originellement au groupe **sem-* de *sim-plex*, etc.

sēmīta, -ae f. : chemin de piéton, sentier, trottoir (= *crepidō*). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7813; B. W. *sente*.

Dérivés rares : *sēmītālis* (= *ἐβόθος*), Vg., Cat. 8, 20; *sēmītārius*, Cat. 37, 16; *sēmītātim*, Titin.; *sēmītā*, -ās, -iātus; *Sēmītāricēs* (*deae*).

Sans étymologie sûre. Cf. *trāmes*? On partirait de **sē-mīta*.

Sēmōnēs : v. *serō* 1.

semper adv. : une fois pour toutes, toujours; chaque fois. De *sem* + *per*, qu'on a de même dans *parum-per*, etc.

Dérivés : *sempiternus*, formé sur *aeternus*, d'où, à basse époque, *sempiternitās*. Composés (rares et tardifs) : *semper-flōrium*, -iūtius (= *ἀειλλωος*, -ov, nom de la joubarbe). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7814.

Le *sem-* qui est ici est le mot indo-européen pour « un » que conservent gr. *εἷς*, *ἓν* avec le féminin gr. *μία*, le dérivé arm. *mi* « un » et des formes tokhariennes de même sens. Les autres langues ont en général, comme le latin l'a fait dans *ūnus*, substitué à l'ancien mot pour « un » le terme plus expressif pour « seul, unique ». — Ce **sem-* a largement subsisté dans des dérivés et des composés; v. *sēmi-*, *simplex*, *sīncērus*, *similis* et *simul*, *semel*, *singuli*.

senex, -is (abl. *senē*, gén. pl. *senum*), adjectif et substantif; s'emploie seulement au genre animé, masculin et féminin : « vieux, vieillard », de même le comparatif *senior*. Sc dit surtout des personnes, cf. Caton, Agr. 2, 7, (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem...*; l'emploi avec des noms d'animaux ou d'objets n'est attesté que dans la poésie impériale. Le comparatif *senior* substantivé s'oppose à *iūnior* : *centuriæ seniorum*, T.-L. 1, 43, 1, etc. Il comporte souvent une nuance de respect (que n'a pas *uetus*, tout au moins chez P. aute); cf. Flor. 2, 16, 10, *sapienter, ut senior, suaserat*, qui explique le sens pris par le mot dans les langues romanes. Usité de tout temps. M. L. 7819, *senex* et **senicus*; 7821, *senior*; B. W. *seigneur*. Irl. : *senóir* « senior » et *senad*, *senatóir*. Pas de superlatif.

Le nominatif de *senex* comporte un suffixe -c- qui se retrouve dans un certain nombre de dérivés, tandis que de'autres sont formés sur le thème **sen-* des cas obliques. On a donc :

1° *senica*; *seneca*, -ae (vulgaires; Pompon., ap. Non. 17, 18), avec nuance, péjorative, de dérision, surtout usité comme surnom *Seneca* (cf. *Nāsica*), M. L. 7816; *seneciō* (Afran.), forme de diminutif comme *hominiō*, « vieillard », et « seigneur », plante (cf. *auia*), ainsi nommée à cause des poils blancs de ses aigrettes, M. L. 7817; sert aussi de surnom *Seneciō*; *seniculus* (Apul.); *senectus*, -a, -um (archaïque), usité surtout dans *senecta aetās*, d'où *senectia* « vieillesse » (cf. *iuenta*), archaïque et postclassique, conservé dans des dialectes italiens, M.

L. 7818, auquel la langue classique préfère *senectūs*, -iūtis f. (sur cette forme, v. Ernout, Philologica I, p. 225 sqq.); et les composés *sēmi-*, *per-senex*.

2° *senecō* (Acc., Pacuv.); *senescō* et *as-*, *con-*, *dē-* (M. L. 2591), *in-senescō*; *senilis*, *seniliter*; *senium*, -i n. : fait d'être vieux, déclin, débilité, consommation; puis, par métonymie (l'effet étant pris pour la cause), « chagrin, douleur, dégoût »; cf. Non. 1, 1, *senium est taedium etidium : dictum a senectute, quod senes omnibus diuo sinistell aedio* (cf., toutefois, les doutes de Buecheler, Kl. Schr., III, 138 sqq.). Quelquefois terme d'injure pour désigner un vieillard (Lucil., Tér.).

senātus, -ūs m. (et aussi *senātus*, -i, cf. osq. gén. *senateis* (emprunt?); autre gén. *senatus*, SC Ba.; *senatus*, Varr.; on trouve aussi *sinātus* à partir de la Lex Iul. Mun. de 45 av. J.-C., et *sinātor* dans la Lex Urson., 44 av. J.-C.) : sénat, assemblée des anciens, cf. gr. *γεροντία* de γέρον (dont la racine n'est pas représentée en latin), et Cic., Cat. M. 6, 19; quelquefois, par extension, « assemblée délibérative, conseil » (cf. Plt., Mi. 592); *senāculum*, -i : lieu de réunion ou assemblée du Sénat; *senātor*, -ōris m. : sénateur, sans doute formé sur *dictātor*, *ōrātor*; féminin *senātrix* en bas latin; *senātorius*. *Senātus* appartient à un groupe de substantifs en -*tus* qui a pris dans la langue politique un sens concret; cf. de même *aedilis/aedilātus*; *tribūnus/tribūnātus*; *magister/magistrātus*, etc.; et, pour le sens concret, *exercitus*.

Senex est l'élargissement d'un mot-racine **sen-* dont la forme ordinaire est thématique : gaul. *seno-* (dans les noms propres), irl. *sen* et gall. *hen*, gr. ἔνος, lit. *senas*, arm. *hin* (gén. *hnoy*), véd. *sanaḥ* (et l'adverbe *sandī* « depuis longtemps »), av. *hanō*. C'est l'adjectif qui s'oppose à ce qui est « jeune »; dans l'Avesta, *hanō* « vieux » est distingué de *zauruō* « détérioré par la vieillesse ». En latin, les *seniores* s'opposent aux *iūniōres* (l'irlandais a le comparatif *sinū*, de même que le gotique a le superlatif *sinista*; cf. l'indication d'Ammien Marcelin, 5, 9, 14, sur « *sinistus sacerdos apud Burgundios maximus* »); mais *senex* ne s'oppose pas à *nous*. Ceci concorde avec le fait que la flexion de *senex* est la même que celle de *iuuenis*, et non que celle de *nous*, ce qui est propre au latin. Toutefois, en védique, *sanaḥ* s'oppose à *nānaḥ* comme à *yūvā*, et le grec oppose τὴν ἐννῆν τε καὶ νέαν « la vieille et la nouvelle (lune) », ainsi, Arist., Nuées 1178; cf. Platon, Crat 409 b. De même que pour *iuuenis*, la forme du nominatif *senex* est à part; il n'y a guère lieu d'en rapprocher un thème *sana-* qui figure une fois dans le Rgveda. Sur le sens de cette forme en -*ex*, v. Ernout, Philologica I, 133 sqq. — Lat. *senere* est fait comme lit. *senēti* « devenir vieux »; cf. le participe véd. *sanāyānt-* « vieillissant ». *Seneca* est un dérivé populaire en -*a*; le sanskrit a une forme en -*o/e-*, *sanakā*; le francique a *Sinigus*.

Le hitt. *Isana-* s'emploie comme *senecō*, *senescō* pour désigner le déclin, le décroît (de la lune, de l'hiver, etc.); le sens de « vieux, vieillir » serait une spécialisation secondaire; v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 33 sqq.

sēnī : v. *sex*.

sēnsus, *sententia* : v. *sentīō*.

sentina, -ae f. : sentine; par extension « rebut, lie ». Depuis Caton; technique et classique. Non roman.

Dérivés : *sentinōsus*; *sentinō*, -ās : -are *catagere, dictum a sentina, quam multae aquae navis cum recipit, periclitatur*, F. 454, 8 (Caecil.); *sentinātor*; *sentināculum* (Paul. Nol.).

Étymologie incertaine; on a rapproché, entre autres, lit. *semiū*, *semi* « puiser ». Sur gr. ἀνθρον « sentine », v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 39. Peut-être mot d'emprunt, comme beaucoup de mots relatifs à la navigation, influencé par *sentio*.

sentio, -is, **sēnsī**, -sum, **sentire** : sentir, éprouver une sensation ou un sentiment. S'emploie seul ou avec un complément; cf. Lucr. 4, 228, *perpetuo quoniam sentimus*; et Cic., N. D. 3, 13, 32, *omne animal sensus habet; sentit igitur et calida et frigida et dulcia et amara...* Se dit des sens et de l'esprit; par suite « être d'un sentiment ou d'un avis » et, dans la langue juridique, « exprimer un sentiment, décider, voter »; de là *sententia* : façon de sentir et aussi de penser ou « décision, sentence ». Correspond pour le sens à gr. αἰσθάνομαι comme *sēnsus* à αἰσθησις; ainsi *communis sēnsus* traduit ἡ κοινὴ αἰσθησις, *sēnsibilis* = αἰσθητός, *insēnsibilis*, ἀναίσθητος. Sènèque écrit, Ep. 124, 2 : (*uoluptatem*) *sensibile* (= αἰσθητόν) *iudicant bonum, nos contra intelligibile* (= νοητόν). Usité de tout temps; panroman. M. L. 7824; B. W. *sentir*; celtique; gall. *synio*, bret. *sentī*. Substantif dérivé : **sentor*, -ōris « senteur », M. L. 7825.

A *sentio* correspond un intensif-duratif en -ā-, *sentior*, -aris dans *assentor* (*ad-*) « partager l'avis de, approuver » (souvent avec une nuance de flatterie qu'on retrouve dans les dérivés *assentātor*, -itiō, -tiuncula).

Nombreux dérivés et composés : *sentiscō*, -is (Lucr.) : commencer à sentir; *sēnsus*, -ūs m. : sens (organe; faculté de sentir); sensibilité; sentiment, façon de sentir; pensée; signification (d'un mot, etc.), M. L. 7822; irl. *seis*, *sians*. En rhétorique, « phrase, période » (en tant que renfermant un sens plein); cf. Quint. 1, 8, 1 : *puer ut sciat ubi claudatur sensus*; de là : *sēnsiculus*, Quint. 8, 5, 14; *sēnsilis* et *insēnsilis*, tous deux lucrétiens et faits sur des types grecs, remplacés à l'époque impériale par *sēnsibilis*, *insēnsibilis*, d'où *sēnsibilitās* et *insēnsibilitās* (= ἀναίσθησια) (très tardifs); *sēnsuālis*, -tās, -ter (Apul., Tert.) et *insēnsuālis*, -tās (Cassiod., latin ecclésiastique); *sēnsātus* et *insēnsātus* (= ἀνόητος) (Firm., Vulg.); *sēnsūtus* (Ital.); *insēnsatiō*, -sābilis, etc.; *sēnsōrium* (Boèce), traduisant αἰσθητήριον d'Aristote; *sēnsifer* (Lucr.); *sēnsificus* (Macr.), -ficō (Mart. Cap., Claud. Mamert.).

sēnsa, -ōrum « pensées » (Cic., Quint.).

sēnsim adv. : de manière à être senti, a été employé par restriction dans le sens de « de manière à être seulement », c'est-à-dire « à peine, senti », « légèrement, entement » et en est arrivé à signifier « insensiblement »; cf. Cic., Cat. M. 11, 38, *sensim sine sensu aetas enescit*.

**sēnsiō*, -ōnis f. (n'existe que dans les composés *as-*, *ōn-*, *prae-sēnsiō*).

sententia : uniquement employé des sentences de esprit et spécialisé dans la langue du droit (cf. plus

haut); et dans la langue de la rhétorique au sens de « phrase », et en particulier « trait qui termine la phrase »; de là *sententiola* « petit trait ». Dans la langue philosophique traduit δόξα; cf. Cic., N. D. 1, 30, 85, *selectae (Epicurī) sententiae quas appellat xpυλας δόξας*; et aussi γνώμη; de là *sententiōsus* (rare, mais classique) et *sententiālis* (tardif) = γνωμοκόος.

Ce substantif suppose sans doute un participe **sentēns*, non attesté, qui est à *sentio* ce que *parēns* est à *pario*; il y aurait là un reste de thèmes radicaux qui indiquent l'antiquité du groupe de *sent-*. J. Wackernagel (I. F. 31, 251 sqq.) et M. Niedermann (Mnemos., 3^e sér., 3 [1936], p. 267) supposent, toutefois, *sententia* issu de **sententia*, dont le premier i serait tombé par suite d'une dissimilation (ou plutôt d'une assimilation).

Sentinus « per quem infans sentit primum », *Sentia* « a sententias inspirando », noms d'indigumenta cités par Varron; v. Funaioli, *Gramm. Rom. Fgm.*, p. 241.

Composés de *sentio* : *adsentio* (et *adsentior* sans doute d'après *adsentor*) : joindre son sentiment à celui d'un autre, donner son assentiment à; d'où *assēnsiō*, -sus (qui traduit, dans la langue philosophique, συνασθῆσις; cf. Cic., Acad. 2, 37), -sor; *adsentinae*, CGL V 14, 14 (haplo'ogic de **ad-sententiae?*); *assentāneus* (Gloss.).

consentio : 1^o être du même avis (= ὁμοψόα), décider unaniment; 2^o sentir en même temps (traduction dans la langue philosophique de συμπράσσω, συνασθῆσις); *cōnsēnsiō*; *cōnsēnsiō* (plus fréquent); *cōnsentāneus*; *dissentiō* (-tior dans Prisc., GLK II 339, 12) : être d'un sentiment ou d'un avis différent; être incompatible avec; *dissēnsiō*, qui dans la langue technique traduit ὀλομα, διχοστασία; *dissentāneus*; *per-sentio* (-sentiscō, Plt., Tēr., Lucr., qui a aussi le simple *sentiscō*); *prae-*, *prō-* (archaïque), *sub-* (archaïque, cf. *subleō*) -*sentio*.

On rapproche irl. *sēt*, gall. *hyni* « chemin » et got. *sinfa* dans *ainamma sinfa* « une fois », *ga-sinfa* « compagnon de voyage »; cf. v. h. a. *sindōn* « voyager », parce que v. h. a. *sinnan*, qui semble appartenir à ce groupe, signifie « voyager, tendre vers, penser à » (all. *sinnen*). Simple possibilité, et vague, puisque hors du latin on n'a qu'un substantif avec son dérivé. On rapproche de plus un av. *hant-*, mais les deux passages de gāthās cités par Bartholomae sont obscurs; arm. *an'anam* « je cours », qui pourrait être rapproché, à un ancien -*th-*, mais le sens est différent. En somme, rien de clair.

sentis, -is m. (et f., Nux 113, Cul. 55), usité surtout au pl. **sentēs**, -ium : buissons, ronces; *sentis canis* (dite aussi *sentix*, Ps.-Apul., Herb. 88, 31) = κωνόστατος Ancien (Plt.), technique. Non roman. Le doublet *sentix* est aussi dans Isid., Or. 17, 7, 59 : *rhamnus genus est rubi, quam uolgo senticem ursinam appellant...*; 60 : *sentix dicta a situ, quod est terra inculca in qua sentices spinæque nascuntur*.

Dérivés : *senticētum* (Plt.), *senticōsus*, *sentōsus*, *sentuōsus*; et **senticella* supposé peut-être par le roumain, M. L. 7823. On y rattache aussi *sentus*, -a, -um « broussailleux », attesté depuis Térence, rare et poétique.

Sans étymologie sûre.

sentix, **sentus** : v. le précédent.

seorsus, -a, -um : qui est à l'écart, à part. Rare dans cet emploi; usité surtout comme adverbe et préposition sous la forme *seorsus*, *seorsum* (*sorsus*, *sorsum*) « à l'écart, à part (de) »; usuel, mais semble éviter la prose classique (non dans César, une seule fois dans Cicéron; évité aussi par Virgile et Horace). De *se* + *uorsus*, cf. *uerio*.

sēpar, -aris : v. *pār*. M. L. 7825 a.

sēparō : v. *parō*. M. L. 7826.

sepeliō (bas latin *sepelliō*, cf. Graur, *Notes étym.*, p. 16), -is, -iū (-iī), **sepultum** (*sepelitus*, Cat.), -ire : ensevelir, mettre au tombeau. S'emploie au propre et au figuré : *uinō, somnō sepulius*. Ancien (XII Tables), classique, usuél. M. L. 7827; B. W. *ensevelir*.

Dérivés : *sepelibilis* (Z. A. Plt., Cis. 62); *sepulcrum* : tombeau. Souvent écrit *sepulchrum* par un faux rapprochement avec *pulcher*; *sepulcrālis* (Ov.); *sepulcrētium* (Catulle); *sepultra* (irl. *sabaltair*); et tardifs *sepultor*, -tōrius (-riūm); *sepultūriarius*; *sepulsiō*, -ās; *insepulsi* : 1^o non enseveli (in- privatif); 2^o enseveli dans (in local), cf. *inhumatus*; *semiseptulus* (Ov.). La loi des XII Tables oppose *sepelire* à *urere*, distinguant ainsi les deux modes de traiter le cadavre; cf. Cic., Leg. 2, 23, 58. Dans la suite, *sepelire*, *sepulcrum* se sont appliqués aussi aux rites de la crémation : Tēr., An. 128 sqq.; Luc. 8, 729, *sepulcra = busta*; 6, 526, *accenso... sepulcro*, etc. Mais le terme a une valeur générale, bien indiquée par Pline, 7, 187 : *sepultus intelligitur quoquo modo conditus, humatus uero humo collectus*.

Étant donné que l'indo-iranien et le latin ont des termes juridiques et religieux en commun (v. *rēx*, *iūs*, *crēdo*, etc.), le rapprochement avec véd. *saparyāti* « il honore » ne saurait être négligé malgré la différence du sens; *sepeliō* se serait dit par spécialisation des honneurs rendus à un mort (cf. ital. *ossequii* « hommages, honneurs rendus » en face de fr. *obsèques*); il s'agirait, comme dans *crēdo*, de la conservation d'un ancien terme religieux. Sur un rapport plus lointain avec véd. *sapatī* « il soigne », v. Benveniste, *Orig. de la formation des noms en i.-e.*, p. 47; Renou, BSL, 36, 22.

sēpia, -ae f. : seiche. Emprunt ancien au gr. σπηρία. Panroman, sauf roumain. M. L. 7828; *sēpiola* : diminutif employé par Plt., Cas. 493, à côté de *lolliguncula*.

septem (invar.) : sept. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7830.

Dérivés et composés : *septimus*, M. L. 7835, irl. *sept*; d'où *Septimius*, -a; *septimānus* : qui touche au nombre sept : -ae *Nōnae* : nones qui tombent le sept du mois (par opposition à *quintānae*); -ae *fētūrae* : -i : soldats de la 7^e légion; en bas latin *septimāna = hebdomas* « semaine », M. L. 7834, irl. *sechtman*, britt. *seithun*; *septimātrus* (cf. *quinquātrus*), Varr., L. L. 6, 14; *Septimuleius*.

septēni, -ae, -a (avec un singulier *septēnus* dans les langues romanes, M. L. 7833); *septēnārius*; -us *numerus*, *uersus*; *septiēs*, *septiēns*; *septembris* (*mēnsis*) m. : septembre, septième mois de l'ancienne année

qui commençait en mars, M. L. 7832; *septembrius* (Orib.); irl. *septimber*; *septiās* (Macr.), latinisation de *επτάς*.

septuāgintā : soixante-dix, M. L. 7836, d'où *septuāgēsimus*, -gēni, -gēnārius, etc.; sur la formation (d'après *octuāgintā*?), v. Wackernagel, KZ 25, 281; Skutsch, *Forsch.* 1, 23). Irl. *septien*.

septingenti, -ae, -a : sept cents; d'où *septingentesimus*, -gēni, -gēnārius, etc.

Le nom de nombre dix-sept, *septemdecim*, est un juxtaposé. *Septem*, *sept-*, *septi-*, *septu-* (sans doute d'après *quadri*, *quadru-*, etc.) servent de premier élément à de nombreux composés, adjectifs ou substantifs, correspondant au type grec en *επτα-* : *septem-fluus* (Ov.), -*geminus* (Catul.), -*mēstris* (Censor.), -*plex* (Vg.), -*uirī*, -*uirālis*, -*uirātus*; *septentrionēs* « les sept bœufs de labour », nom d'une constellation (la Grande ou la Petite Ourse). Le sens du second élément est vite devenu inutilement ligible. Comme la constellation avait pour avantage de marquer le nord, le nom s'est employé pour désigner le nord par opposition au midi, *meridiēs*, et, dans cette acception, au pluriel s'est substitué le singulier *septem-* (*septem-*) *triō*, malgré la composition du mot. Virgile écrit, G. 3, 381, *septem subiecta trioni*, avec tmèse des deux composants (*septentrionē* n'entrant pas dans l'hexamètre), si bien qu'ici *septem* se trouve accompagné d'un singulier. Du singulier *septentrionē* est dérivé l'adjectif *septentrionālis*, sur lequel a été fait *meridionālis*.

septi-collis, -fāriam, -folium, -formis; *septimontium* (Varr., Fest.), sur lequel a été créé *Septizonium* (-rēmis (Q.-Curce), *septesomom* sur la col. Rostrale, c'est-à-dire *septirēmus*; et *septuennis* (*septennis*), -enium; -plex; *septunz*, -cis m. : les 7/12 de l'unité).

Septem a des correspondants exacts : irl. *secht n*, gr. *επτά*, arm. *ewē'n*, skr. *saptā*, av. *hapta*. L'ordinal *septimus* est dérivé de *septem* comme *decimus* de *decem* (en face de *nōnus* : *nouem*); mais c'est gr. *εβδομος* et v. sl. *sedmū* « septième » qui, avec leur sonore intérieure, représentent, évidemment, la forme ancienne. Donc, malgré skr. *saptamāh* et pers. *haftum* « septième » et malgré gaul. *sextametos* (attesté à la Graufesenque) et les formes correspondantes de parler celtiques, le -*pi-* de *septimus* est secondaire. D'autre part, il y a une forme à suffixe dental : véd. *saptāthah*, av. *haptāthō*, lit. *septiūtas*, v. h. a. *sibuntā*, qui est postérieure. Le hittite a un dérivé *šiptami-ia*, où le nom de nombre « sept » est reconnu sûrement; v. Ehelolf, *Orient. Literatur. Ztg.*, 1929, col. 322 sqq. — La mutilation de la fin de *septem* dans des composés tels que *septennis* a ses analogues ailleurs (v. Brugmann, *Grundr.* 2, II 2, p. 19). *Septuāgintā* fait partie de ces formes de dizaines dont le point de départ est *quadrāgintā* (v. ce mot) et dont le détail ne se laisse pas exactement expliquer.

septentrionē : v. *septem*.

sequester, -tra, -trum (et *sequestris*, -tre plus récent) : adjectif usité surtout substantivement comme terme juridique : 1^o *sequester m.* « dépositaire d'un objet en litige »; *dicitur apud quem plures eandem rem, de qua controuersia est, deposuerunt*, Dig. 50, 16, 110; d'où « médiateur, intermédiaire », avec un féminin *sequestra*; 2^o *sequestrum* (*sequestre*) n. : séquestration, séquestra.

Dérivé : *sequestrō*, -ās : déposer, et par suite « éloigner (de), soustraire (à) ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Conservé en logoudorien. M. L. 7840; *sequestratiō*, -tor, -tōrius; *sequestrarius*.

V. *secus*, dont *sequester* est un dérivé, fait comme *magister*, etc.; pour *sequestres*, cf. le type *terrestris*.

sequior : v. *secus*.

sequor, -eris, *secutus sum*, *sequi* : suivre. Emploi transitif et absolu : a une valeur locale ou temporelle « venir après » (cf. *secundus*, gr. ὁ ἐπορευόμενος), physique ou morale (*sequi magistrum* [cf. *secta*], *sententiam*). A aussi le sens de « marcher dans la direction de », *Italiam sequi*, et au sens moral *iustitiam s.*, d'où « s'attacher à », *sequitur heredem possessio*, « poursuivre ». S'emploie pour marquer une conséquence : *sequitur ut* « il s'ensuit que » (gr. ἐπετα et inf.). Se dit d'un objet qui prend facilement la direction qu'on lui donne, qui vient facilement; cf. Varr., R. R. 1, 47, *herbae dum tenerae sunt uellendae* : *aridae factae celerius rumpuntur quam sequuntur*; Cic., Or. 16, 52, *oratio mollis et ita flexibilis ut sequatur quocumque torqueas*. De là le sens de « obéir », réservé surtout au composé *obsequi*, et la valeur favorable de *secundus*; cf. aussi Plt., Tri. 1118, *quod ago adsequitur, subest, subsequitur*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 7839, *sequēre*; 7838, *sequēns*; 7837, *sequēnda*; B. W. suivre.

L'ancien participe passé de *sequor* devait être **sectus*, d'où *secta*, *sector* (q. u.); *secutus* est analogique. A *sequor* se rattachent aussi *secus*, *secundus* (v. ces mots). Pour *socius*, v. ce mot.

Dérivés et composés : *sequāz* adj. et *sequacitās* (bas latin); *sequela* f. : suite, séquelle; conséquence; *sequentia* f. (Boèce); *sequens* (-*sequus*) dans *as*, *cōn*, *sub-secuus*, auquel correspondent des substantifs comme *cōsequia*, *obsequia*, *subsequium* (cf. *relicus*, *reliquiae*); *pedi-sequus*, -*qua*.

ad-sequor (-*as*) : se mettre à la suite de; poursuivre; atteindre; suivre par la pensée, *mente assequi* (cf. ἐπεσβαί), M. L. 724; B. W. sous *assouvir*; *asacula* (*assecta*) m. : suivant, acolyte (type de diminutif populaire en -*a*); *adsecuē* adv.; *assectutiō*, -tor (bas latin); *cōsequor* : 1° se mettre à la suite ou à la poursuite de; d'où « rattraper, atteindre, obtenir » (cf. M. L. 2158, *consequēre*); 2° venir à la suite de; *cōsequens* : qui suit; dans la langue philosophique, « qui résulte de, qui est la conséquence de ». Traduit δακλούθος (tandis que *insequens* traduit παρεπόρευτος, cf. Quint. 5, 10, 75), et quelquefois aussi προσηύχων (par confusion avec *conueniens*) ou ἀκόλουθος; *cōsequentia* f. (= ἀκόλουθία); *cōsecutiō*; *cōsecuus*; *cōsequia* : suite, cortège, conséquence.

exsequor : suivre jusqu'au bout, faire cortège, notamment à un mort; accomplir, achever (opposé à *aggredior*); poursuivre en justice, d'où « punir, venger »; *assectutiō*, -tor (surtout termes de droit); *assequia* : convoi funèbre (pour la formation, cf. *reliquiae*); *assequialis* (Ov., St.); *assequior*, -aris (Varr.); *insequor* : suivre, poursuivre; venir après, M. L. 4456; *insectutiō*, -tor; *ob-sequor* : se prêter à, céder à, obéir; *obsequens* et *inobsequens*; *obsequentia*; *obsequibilis*; *obsequium*; *obsequiēns*; *obsequēla* (archaïque); *obse-*

cula (Laev.). Même préfixe que dans *obsecū*; *per-* (M. L. 6426), *prō* (M. L. 6787), *re-*, *sub-sequor*, qui ne présentent d'autres modifications de sens que celles qu'apporte le préfixe; noter le sens spécial de *persecutiō*, -tor dans la langue de l'Église; *obsequium* a donné en m. irl. *osaic* « lavement des pieds ».

Le présent *sequor* repose sur un thème indo-européen où les désinences moyennes étaient usuelles; cf. irl. *sechur* « je suis », hom. ἑπομαι, véd. *sāce*; le lit. *sekā* « je suis » ne peut rien enseigner à cet égard. La forme à redoublement qu'offrent véd. *sikākti* « il suit », (3^e plur *sāpcati*), ou du type thématique, véd. *sāpcati* (« tu suis »), moy. *sāpca* « je suis » et de gr. ἐπέσθα (senti comme aoriste) n'est pas représentée en latin; l'aspect « déterminé » d'achèvement du procès est exprimé par les formes à préverbes : *assequor*, *cōsequor*, *exsequor*. La généralisation de la forme analogique, assez singulière, *secutus* s'explique par une tendance à différencier l'adjectif en *-*to*- de **sek*- « suivre » de celui de **sek*- « dire » que suppose *insectiōnēs* (v. sous **insecō*), et sur tout de *sectus* (en face de *secāre*); et sans doute plus encore par le besoin qu'on ressentait de retrouver dans le participe le *qu* de *sequor*; *loquor*, *locutus* offrent la même particularité dont il est difficile de juger, faute de connaître l'étymologie de *loquor*; on pense souvent à une imitation de *uolūtus*, *solutus*. — Le fréquentatif *secur* a pu, au contraire, garder sa vieille forme et demeurer indépendant de *sequor*, parce que les fréquentatifs ont en latin leur autonomie.

sera, -ae f. : serrure, constituée à l'origine par une barre de bois qu'on glissait derrière la porte (μοχλὸς θύρας), puis « verrou, cadenas »; cf. Rich, s. u. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. Mais britannique : gall. *ser*.

Dérivés et composés : **serula*, M. L. 7871, *ob-serō*, -*āre* : fermer (cf. *occlūdō*); *reserō* : ouvrir (propre et figuré; cf. *reclūdō*). Le simple *serō* n'apparait qu'à basse époque (Ven. Fort.); le *serāre* « aperire » de Varr., L. L. 7, 108, semble n'être qu'une fantaisie étymologique pour expliquer *sardāre*. Les formes romanes remontent à **serāre*, cf. M. L. 7867; B. W. sous *serer*, dont il faut rapprocher les formes de gloses *serra*, *sarra* et *serrāculum* « gouvernail », glossé ἰσθαλιον, *clāuis nāuis*. M. L. 7862. La gémée est obscure (formation expressive? ou, plutôt, influence de *serra*, en raison de la forme dentelée de certaines pièces de serrure ou de cadenas; cf. British Museum, *A guide to the exhibition illustr. Greek and Roman Life*, fig. 171, 172, 174, 175). *Serrāre* est panroman, sauf roumain.

Comme il s'agit d'un terme technique, le rapprochement avec les groupes de *serō*, *sertus* ne peut être affirmé. Le vocalisme *o* de *toga* en face de *tegō* ne s'y retrouve pas; mais le cas de *toga* est isolé en latin.

serēnus, -a, -um : serein (se dit du ciel, de l'atmosphère, etc.; puis s'emploie par image); *serēnum* : temps ou ciel serein. Le sens premier est « sec »; cf. Plt., Me. 877, *hic fauonius est serenus, illic auster imbricus*; Vg., G. 1, 100, *unida solstitia aique hiemes orate serenas*; Pline, 10, 188, *salamandra magnis imbribus prouenient atque serenitate deficiens*; et Lucrèce emploie *seracō* dans le sens de « se sécher », par opposition à *uētēō*,

1. 306 : *denique fluctifrago suspensae in litore uestes | inscunt, caedem dispansae in sole serescunt*. Ancien (Énn.), usuel. Panroman. M. L. 7843; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *serēniās*; *serēnō*, -ās; *Serēnātor* (épithète de Jupiter); *serēni-fer*, -*ficus* (époque impériale).

Serēnus est formé, comme *terrēnus*, *egēnus*, d'un ancien **seres-no-s*; sans doute dérivé d'un ancien thème neutre en -*os/es*- désignant l'état clair et sec du ciel. Le sens de « sec » suggère un rapprochement avec gr. ἕρπος, ἕρπός « sec », skr. *kṣārāh* « brûlant », et avec v. h. a. *serawēn* « sécher » (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr.* 2, k. Spr., I 78). Mais tout ce groupe est obscur et mal défini, pour le sens comme pour la forme. Le mot grec ἕρπος ne s'applique qu'à la terre ferme, hom. ἕρπον ἡπείλοτο, et le sens en est bien loin de *serēnus*.

serēsō : v. le précédent.

seriā, -ae f. : jarre, cruche. Attesté depuis Plaute jusqu'au Digeste. M. L. 7846. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Diminutif : *seriola*, M. L. 7851.

serichatum, -i n. : plante aromatique, mentionnée par Plin., 12, 99, non autrement connue. Non latin.

sericus, -a, -um : dérivé du nom de peuple *Sērēs* (transcription du gr. Σήρες) « les Chinois » et appliqué à certains produits originaires de la Chine, notamment la soie : -*a uestis*, etc.; de là *sericum*; et *serica*, -*orium*, M. L. 7848, *serica* et *sarica*, *sirica* (panroman sous des formes diverses; fr. *serge*); passé en celtique : irl., gall. *siriā*, et en germanique : v. angl. *syric*, v. h. a. *silihho*, v. norr. *sikke*, etc. Le mot n'apparaît pas avant l'époque d'Auguste.

Dérivés et composés tardifs : *sericeus*; *sericiarius*; *sericiāus*; *sericoblatia*; *trāmosericus*; *holosericus*; *sub-sericus* (Lamp.). Cf. aussi, dans les gloses, *seres*; *uermes qui texunt*, CGL V 390, 23.

seriēs, *serilia* : v. *serō* « j'entrelace ».

serius, -a, -um : sérieux. Dans la langue classique, se dit seulement des choses, tandis que *seuerus* se dit des personnes et des choses. De là *serium* (opposé à *iocus*), souvent au pluriel *seria*. Ancien (Naev., Plt.), classique. Non roman.

Dérivés tardifs : *serietās* (Aus., Sid.); *seriosus* (Ps. Boet.), -*osē*; fr. *sérieux*.

Le seul rapprochement qui s'offre est celui qu'on fait avec le groupe de got. *swers* « être muos », v. h. a. *swāri* « lourd » et de lit. *sweriū* « je pèse », *swarūs* « lourd ». L'é du germanique se retrouverait en latin. Il faudrait admettre une alternance initiale : *sw-/s-*, dont il y a nombre d'autres exemples.

sermō, -ōnis m. : discours suivi; propos; conversation, entretien (familier, par opposition à *contentiō* [Cic., De off. 1, 132 et 2, 48], *oratiō* étant le terme générique; cf. *sermō pedester* « prose familière »), propos; d'où « façon de parler, langage, langue ». Dans la langue littéraire, a souvent le sens de *disputatiō*, cf. Cic., Rep. 1, 24, 38; désigne aussi la satire. Dans la langue de l'Église, « sermon »; cf. M. L. 7853. Usité de tout temps. Conservé seulement sous des formes savantes en roman; et en celtique : irl. *sermon*.

Dérivés et composés : *sermunculus* : méchant propos; *sermōnālis* (Tert.); *sermōnor*, attesté dans Aulu-Gelle 17, 2, 7 : *sermonari rusticus uidetur, sed rectius; sermocinari crebrius est, sed corruptius*, et sous la forme *sermōnō* dans les Inscr.; remplacé par *sermōcinor* (classique, Cic.; fait sans doute sur *uāticinor*) et ses dérivés.

Sermō est rattaché à *serō*, *seriēs* par les anciens, et il n'y a pas de raison de douter du rapprochement, bien qu'aucune langue n'offre pour la racine **ser-* le même développement de sens; le latin a usé de cette racine largement, plus que toute autre langue. Cf. Varr., L. 6, 64 : *sermo est a serie : sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero coniuncta* (toujours, cette seconde partie de l'explication est contestable, *sermō* désignant plutôt étymologiquement « l'enfilade des mots »), et Serv., in Ae. 4, 277 : *sermo est consertio orationis et confabulatio duorum uel plurium*; l'expression *sermōnem*, *sermōnēs serere* est fréquente, cf. Plt., Mi. 700; Vg., Ae. 6, 160, d'où *sermōnem cōputāre*, Pl., Poe. 655. Cf. *dissertō*, *dissertō*. Pour le suffixe et le genre animé, cf. *Sēmō*, *termō*.

serna, -ae f. (attesté dans les gloses, dans Diosc. lat. et dans Isidore sous les formes *sarna*, (f) *zerna*, *sarma*, *sterna*) : gale.

Dérivé : *serniōsus* (-*nōsus*) : galeux (bas latin); *serniosi quos nos petiginosos dicimus*, Theod. Prisc. 1, 12. Sans doute non latin, mais ibérique. V. Sofer, 154, 177, et Corominas, *Dicc. etim. de la lengua castell.*, s. u.

1. *serō*, -is, *sēui*, *satum*, *serere* : semer (= gr. σπείρω) planter (= φύτεω), sens propre et figuré. Se dit des plantes qu'on sème et des arbres qu'on plante : *s. oleam et uitem*, Cic., Rep. 3, 9, 16. Ancien, classique. Représenté seulement, sous forme de dérivés, en logoudorien. M. L. 7844; cf., plus bas, *sēmināre*.

Dérivés et composés : *sēmen* : semence (en particulier « semence de blé », d'où le sens de « blé », *adō-reum*, dans la langue rustique; cf. Isid., Or. 17, 3, 6; Colum. 2, 12, 1; rejeton d'une plante (e. g. Vg., G. 2, 354); germe; correspond pour le sens au gr. σπέρμα, et comme lui, et sans doute d'après lui, a été employé par la langue littéraire et poétique dans des sens imagés « principes, rejeton, descendance »; *sēmīna*, comme σπέρμα, désigne aussi les céréales, les plantes, M. L. 7802; celtique : irl. *semen*. Dérivés : *sēminum* n. (rare) : descendance, race (se dit des animaux), conservé en campidanien, M. L. 7810 et 7809, **sēminiāre*; *sēminālis* (= σπέρματικός); *sēminārius*, d'où *sēminārium* : pépinière (sens propre et figuré); *sēminō*, -ās : semer (attesté dès Plaute, mais rare, évité par la prose classique; sans doute terme de la langue rustique, qui a éliminé *serō* dans les langues romanes, M. L. 7807); *sēminātor* (Cic., Lact.), M. L. 7808; *sēminiuerbius* (Vulg., Act. 17, 18, calque du grec); et *dissēmīnō*, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie au figuré, e. g. joint à *dispergō*, Planc. 56. Rare, usité surtout dans la langue de l'Église. Sans doute imité du gr. διασπείρω.

sēmō, -ōnis m. : nom d'un ancien dieu des semailles, *sēmō Sancus*; pour le suffixe, cf. *sermō* (*serere* 2), *termō*; au pluriel dans le Carm. Fr. Aru. *Seminis*;

fém. *Sēmōnia* (Macr. 1, 16, 8) ; péligien *Semuua* « Sēmōnum ». Formes de genre « animé » du thème qui est au neutre dans *sēmen*.

sēmentis, -is (accusatif et ablatif en -im, -i) f. : semailles (opposé à *messis*), temps des semailles, et « semences », M. L. 7805. De là : *sēmentuus*; *sēmentō*, -ās : porter semence (très rare, Plin. 18, 259), M. L. 7803; *sēmentatiō* (Tert.); **sēmentifer* (Vg., Cir. 477, texte peu sûr). Cf. aussi B. W. s. u.; M. L. 7804, **sēmentia*.

satus : semé, ensemencé; et « né de », *sate sanguine diuum*, Vg., Ae. 6, 125 (poétique d'après *σπαπρός*); *sata*, -ōrum : champs semés; *satiō*, synonyme de *sēmentis*, M. L. 7816; *sator* : semeur; *ūtisator* (Accius). Sur fr. *saison*, v. B. W. s. u.

ad-serō : semer auprès de; *cōnserō* : planter, ensemercer, surtout usité au participe passé *cōnsitus*; **dis-serō* (rare), remplacé par *dissēminō* pour éviter les confusions avec *dissērō* (« tresser »); *insērō* : implanter (sens propre et figuré), greffer (avec lequel se confond le composé de *serō* : « tresser », v. le suivant), M. L. 4457 et 4467, *insūtare*; 4437, *inīsūtare*; 4468, *inštum*; *insitor*, -tiō, -tiuus, -ticius; *obserō*, surtout *obštus*; *inter*, -per-, *prae*-, *re*-, *sub-serō*; *pro-sator*, -tiō (tardifs d'après *πρόσοτος*).

A la racine de *serō* « je sème » les Latins rattachaient *Cōnsuius*, surnom de Janus (*Conseuius* dans Tert., Nat. 2, 11), cf. Macr. 1, 9, 16, *Cōnsuius* a *conserendo*, i. e. a *propagine generis humani, quae Iano auctore conseritur*; et *Consuia*, surnom de Ops, cf. Varr., L. L. 6, 21, et Fest. 202, 19 : *opima spolia... ab Ope, Saturni uxore... itaque illa quoque cognominatur Consuia, et esse existimatur Terra*. Mais l'i fait difficulté (cf. Stolz, *Hist. Gramm. d. lat. Spr.*, I, p. 140, pour un essai d'explication).

Le double sens de *serō*, « semer » et « planter » (cf. *insitus*), reporte à une époque où l'on semait non à la volée, mais en enfonçant un à un les grains dans la terre.

Inconnue à l'indo-iranien, à l'arménien et au grec (le rapprochement de *ἐπιμα* est à rejeter), la racine **sē-*, **sa-* « semer » se trouve du slave jusqu'à l'italo-celtique. Le présent *serō* représente une ancienne forme à redoublement, sans doute thématique comme *sistō*, soit **si-sō*; il n'a de correspondant nulle part. Ailleurs, le présent est de la forme: v. sl. *sęje*, lit. *sęju*, got. *saia* (avec un préterit *saiso*); le celtique n'a pas de forme verbale. La forme **sē-* est conservée dans *sēu*. Le **sa-* de *satus* ne se retrouve qu'en celtique : gall. *had* « semence ». Lat. *sēmen* est comparable à v. sl. *sēmę* « semence » et v. pruss. *semen* (même sens); à *Sēmō* répondent lit. or. *sēmenes* (masculin pluriel; génitif *sēmenų*) « semence » et v. h. a. *sāmo* « semence » (également masculin). L'irlandais a une autre formation : *sil* « semence » (cf. gall. *hil* « descendance, postérité ») avec un suffixe de nom d'instrument; le lituanien connaît de même *sėklā* « semence ». — Il semble que, hors du latin, on rencontre seulement le sens de « semer »; cf., toutefois, got. *menasēps* « humanité ». V. *iacō*.

2. *serō*, -is, *serui*, *sertum*, *serere* : attacher en file, en enfilade; tresser; lier ensemble, attacher; engager (s. *bella*, *certamina*). Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *seriēs*, -ei f. : file, enfilade, enchaînement, suite ininterrompue (sens physique et moral); *serta*, -ōrum n. pl. : guirlandes, tresses (d'où i. l. *seirt*); *sertula campāna* : méliot (Plin. 21, 53); *seriātus* (Mart. Capel.) et *seriō*, -ās (Gl.).

Les noms propres *Sertor*, -ōris (Fest. 460, 13 L.); *Sertorius*, seraient étrusques selon W. Schulze, *Lat. Eig.* 230 (étr. *sertur*, *serturu*, cf. *Num. Tor.*), et rattachés à *serō* par « étymologie populaire ».

sermō : v. ce mot; *serilia*, -ium n. pl. : cordages. cf. P. F. 460, 24.

adserō (as-) : attacher à soi. Terme technique de la langue du droit, usité dans la *liberālis causa*. L'*asseritor liberālis* attire par la main devant le juge (*asserere manū* ou *manum*, cf. osq. *manim aserum*) la personne dont la liberté est en jeu et plaide pour elle. De là *asserō* est arrivé à signifier « revendiquer, réclamer, affirmer, défendre », tous sens dérivés plus ou moins directement de l'acte de l'*asseritor* et qui se sont développés à l'époque impériale. Mêmes sens dans *assertiō*, -tor, -tōrius (bas latin); *asserta*, -ōrum « assertions ».

cōnserō : attacher ensemble, lier, entrelacer, enlacer. Terme de procédure : *cōnserere manum* « entrer en contestation », par allusion au geste des parties qui posaient chacune la main sur l'objet revendiqué; de là *cōnserere manūs* « en venir aux mains, engager la lutte », c. *pugnam*, etc.; *cōnserit* « avec enchaînement »; *cōnseritiō* (Arn.).

dēsērō : se détacher de; lâcher; désert. D'abord terme de la langue militaire, formé sur *cōnserere*, dont il est l'opposé : *dēsērere pugnam*, d'après *cōnserere pugnam* (cf. *συγκρίνω* formé sur *διακρίνω*); de là *dēsertor*, *dēsertiō*. Dans la langue commune a pris le sens de « abandonner » (= *dērelinqere*, auquel il est souvent joint; cf. Cic., *Planc.* 5, 13; N. D. 1, 5, 11); *dēsertus* « lâché (par ceux qui y étaient attachés), abandonné, désert »; *dēserta*, -ōrum (classique); *dēsertum* (langue de l'Église traduisant le gr. ἡ ἐρημία). M. L. 2592; i. l. *disert*, britt. *diserth*.

dissērō : exposer, s'expliquer sur, dissert. Terme de logique « raisonner logiquement », traduisant le gr. *διωλέγομαι* (cf. Cic., De fato 1; De or. 1, 68, Fin. 1, 22, 5, 9, etc.); avec un fréquentatif *dissērō* (rare), d'où *dissēratiō* (Gell.); *ēdissērō* et *ēdissērō*, intensifs de *dissērō*. Par contre, il ne semble pas qu'il faille y rattacher, au moins directement, *disertus*, q. u. *ezserō* : tirer (d'un endroit où quelque chose est attaché) : e. *linguam*; en particulier « tirer de dessous un vêtement, découvrir » : *destris umeris ezsertis*, Cés., B. G. 7, 50, 2; d'où à l'époque impériale : *ezsertus* « non dissimulé, évident »; *ezsertē* « ouvertement ». Intensif : *ezsertō*, -ās.

insērō : insérer, introduire (glosé *ἐντίθημι*); greffer (peut-être par confusion avec *insērō* de *serō* « planter », confusion dont témoignent les langues romanes; cf. M. L. 4457, *inserere*; 4468, *instum*, et 4459, *insētare*, synonymes; B. W. sous *enter*; de là *insēta* « ornement » (Macr.); *insērtiō*; *insērticius*; *insērtius*; *insērtiō*, -ās (attesté depuis Virgile), M. L. 4459 et **insērtā*, 4458; *inter*-, *per*-, *prae*-, *prō*-, *re*-, *sub-serō*; *subsertus* : inséré dessous; *trāns-sertus* : enté.

praesertim adv. : surtout; proprement « en avant

de la série »; cf. *praecipuē*. Surtout employé dans *praesertim sī*, p. cum.

A la racine de *serō* se rattache sans doute *sors*, q. u.; v. aussi *sermō* et *sera*.

Le présent *serō* ne se retrouve qu'en osque : *manim aserum* « manum adserere » sur la table de Bantiā (emprunt?). Il doit remplacer un ancien présent athématique. Le vieil irlandais a *sernadi* « serit », qui doit sa forme en -na- à un autre verbe et qui représente indifféremment une forme **ser/ne-o* (v. en dernier lieu Mars-trander, *Présents i.-e. à nasale infixée*, p. 26) ; l'irlandais a aussi le substantif *sreth* « rangée », de **srtā*. Le grec a *ἐντρίπην* « attacher, entrelacer »; exceptionnellement sans préverbe dans un exemple de Pindare 7, 77; il y a trace de *s-* dans les formes homériques du parfait : *ἐσειπένος*, *ἐσειπτο*, ion. *ἐν-ειπμένος*. En face de *sermō*, le grec a *ἐπιμα*, *κάθεμα* « pendant d'oreilles », d'où *sermō*, *ὄρμαθος* « file, rangée ». Le germanique a v. isl. *serce* « collier de perles enfilés », et peut-être got. *sarwa* « ὄπλα ». Arm. *orm* « mur » est loin pour le sens. Les formes sont aberrantes les unes par rapport aux autres, ce qui n'est pas étonnant pour un verbe de sens technique. V. *sermō*.

serpens : v. *serpō*.

serperastra, -ōrum n. pl. : éclisses pour redresser les jambes des enfants (Varr., L. L. 9, 11). Employé plaisamment par Cic., *Att.* 7, 3, 8, pour désigner les officiers qui empêchent les soldats de « mal tourner ».

Formation populaire d'origine obscure. Cf. *serpō*?

serpō, -is, -psī, -ptum, -ere (*serpiō*, Itala) : ramper, se glisser (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 7857. Le participe présent a été substantivé : *serpens* f. (scil. *bestia*) ou m. (d'après le gr. *dracō*) : serpent, épithète qui a remplacé le vieux nom du serpent, *anguis*, sans doute par suite de certaines interdictions de vocabulaire; panroman, M. L. 7855, *serpens* et **serpes*; v. B. W. s. u., et celtique : i. l. *sercend* (? v. Vendryes, s. u.), britt. *sarph*, *sarff*. De là *serpentinus* (langue de l'Église), *Serpentina*, *serpentina* (-nia?) = *uiperina*, (Ps.-Ap.) : serpentaire (cf. M. L. 7856, **serpentina*); *serpenti-pēs*, -gena (poétiques et rares). A *serpō* comme à *repō* ne correspond aucun substantif. Cf., toutefois, *serpula* : petit serpent (Messala ap. Fest. 472, 37; 476, 23); **serpigō* : darter, M. L. 7858; *serpēdō* (Isid.), d'après gr. *ἐρπιγς*.

Composés : *dē*-, *dis*-, *in*-, *prō-serpō* (v. *Proserpina*). Cf. skr. *sārpāti* « il rampe » et ion.-att. *ἐρπω*. Pour les noms du « serpent », cf. skr. *sārpāh*, gr. *ἐρπῶν*, alb. *šarper*. — Le sens de « ramper » est attesté par l'accord du sanskrit, de l'ionien-attique et du latin; mais il résulte d'une spécialisation; car en arcaido-cypriote, en grec occidental, et même en lesbien, *ἐρπω* a eu le sens général de *ἐργουμαι* (cf. *repō*); v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 69 sqq., 390 et 447; II, p. 282, 509 et 785. La racine **serp-* provient sans doute d'un élargissement de **ser-* « aller, couler » : véd. *sisartī*, *sārat*, etc., lat. *serum*; **serp-* est à **ser-* ce que lat. *repō* (cf. lit. *replioti* et *ropiti*, v. Trautmann, *B.-sl. Wört.*, p. 246), avec le même élargissement, est à **srē-* de v. h. a. *strāla* « flèche »

en face de hom. *βάρουα* « je m'empresse »; le vieux prussien a de même *ripaiū* « suivez » en face de lit. *rep-*, *rop-* « ramper »; le lette a *rāpāt* « ramper ». Avec un autre élargissement, qui est sans doute -s-, l'arménien a *z-eram* « je rampe » et *z-erun* « rampant, serpent ». — Le perfectum latin est *serpsi*; les formes d'aoriste ne concordent pas d'une langue à l'autre : le védique a *asṛpat* et le grec la forme anormale *ἐπρυσσα*.

serpullum (*serpil-*), -ī n. : serpolet, M. L. 7859; et 7860, **serpulliolum*. Emprunt au gr. *ἐρπυλλιον*, avec s rétabli d'après *serpō*; *serpyllifer* (Sid.). Attesté depuis Varron.

serra, -ae f. : 1° scie (outil) et scie (poisson); 2° ordre de bataille en dents de scie (cf. *aciēs*, *globus*, *cuneus*, etc.); 3° montagne (bas latin; v. Hoogter, *Bulletin Du Gange*, 9, p. 10; dans ce sens, peut être un autre mot prélatin). Ancien, technique. M. L. 7861. Celtique : i. l. britt. *serr*.

Dérivés : *serrula* f.; *serrarius* m. : scieur (de pierres); *serrātus* : en dents de scie (épithète de la germandrée); *serrātim*; *serrō*, -ās : scier (bas latin), concurrencé par *scō*, fr. *scier*, v. B. W.; *serrāgō* : sciure (Cael. Aurel.), M. L. 7863; *serrābilis* (Plin.), etc., tous tardifs; *serrāla*, nom italique de la « bétouine » (Plin.); *serrālia* (var. *sarrālia*, Isid., Or. 17, 10, 11) : salade frisée, cf. M. L. 7865, et *sarracla*, CGL III 540, 36 (*sarracia*); 7866, **serrānus* « poisson-scie »; *Serrānus*, nom propre; 7868, *serrāta*; 7869, *serricula* : petite faucille.

Terme technique sans étymologie claire. V. *serpō* et *sera*.

serrāculum, *serrō* : v. *sera*.

sertum, -tor : v. *serō* 2.

serrācum : v. *sarrācum*.

seruāculum : déformation de *serrāculum*.

serula (*serola*) : *fisalidus* (-dis) = *φουσαλδος* (Gloss.). Sans doute de *serum*, désignant une ampoule; cf. *scara* : *scabies super uolnera*, et *scaria* : *fisalida* (Gloss.).

serum (*serū*, Charis., GLK I 31, 36, 1, *seru*, *ὄρός*) n. : petit-lait, puis toute liqueur séreuse. — Mot rustique, attesté depuis Virgile; M. L. 7870 (*seru*); *serescō*, -is : se tourner en petit-lait (Plin.); **serāceum*, M. L. 7842; *serūtum* n. : plante = *sanguināria*, v. André, *Lex.*, s. u. Le vocalisme radical e est normal dans un thème neutre en -o-. Le grec a, avec le même sens, un substantif correspondant, masculin, à vocalisme radical o : hom. *ὄρός* (l'absence d'esprit rude indique que le mot est, là où il figure en attique, une emprunt). Le sanskrit, où la racine **ser-* « couler » fournit des formes verbales, telles que *sisartī*, *sārat*, etc. (cf. lat. *serpō*, avec élargissement), a *sārāh* « qui coule », *sarīt* « cours d'eau ». Par sa forme, lat. *serum* se dénonce comme une survivance d'un mot indo-européen, vocalisé comme gr. *ἔργον* et comme v. pruss. *kelan*, v. isl. *huel* « roue », en face de gr. *πόλος*.

seruō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : 1° préserver, garder, sauver, assurer le salut ou la conservation de (joint à *saluus*, dans une vieille prière, sans doute grâce à l'allitération; cf. Caton, Agr. 141, 3, *Mars pater, te precor*

ecuaque salua seruassis; souvent opposé à *perit.*, Cu. 335, *perdis me tuis dictis.* — *immo seru n uolo*; Cic., Fam. 14, 2, 2; à *occidere*, Hor., 129; A. P. 467); 2° ne pas quitter des yeux, (dans la langue augurale: *auem seruam, de dē āre*), cf. Vg., Ae. 6, 338, *Palinurus dum sidera* ne pas quitter, demeurer dans, garder (« gar-mbre »), Hor., Ep. 1, 10, 6, *tu nidum seruus.* tout temps, M. L. 7872, mais concurrencé dans de l'Église par *saluāre*; v. *saluus*.

és et composés : *seruator*, -*trix* (*Iuppiter* = Σοῦρη), tous deux classiques; *seruator* tardif; *seruabilis* (Ov., Plin.); *seruatorium*; *adseruō* : garder près de soi; *adseruatiō* ἄρρητος dans la langue de l'Église; *cōseruō* : é dans le sens de « conserver, respecter, sau-ōnseruatiō, -tiō. *Cōseruō* a souvent l'aspect é vis-à-vis de *seruō*; mais souvent aussi les rbes sont confondus : *seruare ordines*, Cés., 26, 1; *conseruare ordines*, Cés., B. G. 3, 93, 2; r garder dans (rare, époque impériale); *ob-observer* (sens physique et moral); veiller sur; *conseruō* (conservé en logoudorien, M. L. 6021); *ob-uantur*; *obseruantia* et *inobseruantia* (Quint., ns doute d'après *inobseruans*, *inobseruatus*); *obseruatiō, -tor, -bilis* (et *in-*); *obseruatiōtia* a plutôt le sens de « observance », cf. Cic., 2, 65; *obseruatiō* celui de « observation » (con-stract); mais à l'époque impériale les deux t souvent confondus; *praeseruō* : observer nt; *praeseruatus* : préservé (tardif); *reseruō* :

urrait être, pour la forme, le dénominatif u sens ancien supposé de « gardien »; v. e pour un Latin, les deux mots n'avaient plus mun; les explications données pour les rap-t de fantaisie; ainsi Justin, Inst. 1, 3, 3 : *appellati sunt quod imperatores seruos uen-hoc seruare, nec occidere, solent.*

-um : tardif. Épithète du soir; cf. l'expressi-ale *nescis quid uesper seruus trahat*; de là u simplement *serum*, et aussi *sera* (Marcel., h. 28, 2) « uespera », sens conservé dans les anes, M. L. 7841, dont certaines semblent iné *serus* et *serenus*; v. B. W. s. u. Ancien, ue. Dérivé : **serescō, -is* « se faire tard », De l'adverbe *serō* « tard, trop tard » sont inus (cf. *annōtinus, mātinus*, etc.), *Sērōpātra* (Pétr.); *seribibi* (Inscr.).

correspondant exact, pour la forme, dans long » = gall. *hīr* (compar. irl. *sia*, gall. esque exact pour le sens dans skr. *sāyām* rapproche, de plus, d'une part, lat. *sētius* t, de l'autre, le groupe germanique de got. *si*; mais ni l'un ni l'autre de ces deux rap-ne se soutient sans hypothèses qui com-arbitraire.

-um : 1° esclave; adjectif s'opposant à les hommes, *seruus homō*, et des choses, en es biens soumis à une servitude, *serua praecantif seruus m.* : esclave; *serua f.* (rare ploi; le féminin qui s'oppose à *seruus* est

ancilla; toutefois, Plaute écrit, Ru. 218, *nunc qui minu seruo quasi serua forem nata?*). Comme pour *famulus*, l'emploi de l'adjectif semble secondaire. — *Serua* désigne la condition juridique de la femme esclave; *ancilla*, la fonction qu'elle remplit. *Seruus* est un terme de sens général à côté de *mancipium, capitium*, qui désignent des esclaves faits dans des conditions particulières, et de *famulus*. Sur *seruus* a été fait un dénominatif que sa forme dénonce comme récent : *seruō, -is* « être esclave ». *Seruīre* n'a pu être construit que parce que *seruō* existait avec un sens qui pour les Latins était sans rapport avec celui de *seruus*; la formation en -iō a été choisie parce qu'elle servait à exprimer un état (cf. *febrīd, custōdiō*, etc.). Usité de tout temps. Panroman.

Autres dérivés et composés : *seruīlis*; *seruīliūter, -tās* (Gloss.); *seruulus, -a*; *seruulicula* (Plt.); *seruiculus*; *seruītiūm n.* : 1° condition d'esclave, esclavage, classe des esclaves; 2° sens concret « esclave(s) »; *cōseruītiūm* (Plt.); *seruītūdō* (très rare); *seruītūs, -ūtis f.* : servitude (sens actif); *seruītor* (bas latin); *cōseruus, -a, -uula*. Cf. aussi les noms propres *Seruius, Seruilius*, etc. Les langues romanes ont des représentants de *seruus, seruitiūm, seruīre, seruīens*, cf. M. L. 7873-7876, et de *cōnseruus*, 2160. Sur *cōnseruīens*, v. 2159. Sur le latin médiéval *s(e)clauus*, v. Aebischer, Arch. Rom., 1936, 484. *as-seruō* : assister (ā. de Cic., Tu. 2, 24, 56); *dēseruō* : servir avec zèle (rare, mais classique; non attesté avant Cicéron); *inseruō* : être esclave de; *praeseruō* : servir avec dévouement (Plt., Gell.); *subseruō* : servir en sous-ordre (archaïque).

L'Avesta a un correspondant phonétique exact de *seruus* au second terme de deux composés qui servent à désigner des chiens : *pasuś-hauruō* « qui garde le troupeau » et *uiś-hauruō* « qui garde le village ». L'Avesta a, de plus, un exemple du présent *niś-hauruāi* « il surveille ». La racine est de la forme **swēr-*, qui admet les variantes **ser-* et **wer-*. La seconde se trouve dans lat. *uereor*, v. isl. *varr* « qui veille sur » (v. sous *uereor*), etc. sans doute aussi hom. (*ἴ*)*ε*ρωσθα, skr. *varutā* « protecteur ». La première est attestée, outre les exemples cités, par ombr. *seritu, seritu* « seruatō », *aserialu* « obseruatō », av. *nī...* *haraitē* « il préserve », *harotar* « celui qui veille sur ». La forme complète de la racine figure dans le groupe du gr. (*ἴ*)*ε*ρωσ « je vois », att. *φρουρός* « gardien », βῶροι « ὄφθαλμοί Hes. (c'est-à-dire *ἴ*ρωσ); Homère a ὄρωται « ils veillent sur ». Ces rapprochements expliquent toutes les valeurs de lat. *seruus, seruāre, obseruāre*. Mais le fait précis qui éclaircirait le passage de *seruus* du sens de « gardien » à celui d'« esclave », seul attesté en fait, est inconnu. Aussi l'étymologie est-elle contestée par E. Benveniste, R. Ét. Lat., 10, 1932, p. 429 sqq., qui considère *seruus* comme un mot emprunté à l'étrusque (*Seruius Tullius* était d'origine étrusque et son nom étrusque était *Mastarna*), de même que *famulus* et *uerna* : l'étrusque a des noms propres *Serui, Serue*, et l'esclave paraît avoir été une institution des peuples méditerranéens, mais non indo-européens (cf. δούλος, qui est lydien). M. Vendryes, BSL 107 (1935), p. 124 sqq., rapproche *seruus* de irl. *serbh* « pillage », gall. *herw* « état d'un individu hors la loi ». Faute de connaître l'origine précise et l'évolution de l'esclavage, tout ceci demeure incertain. L'ancien-

neté de la forme *seruītūs* (v. Ernout, Philologica I, p. 225) semble indiquer que *seruus* est du vieux fonds de la langue.

sesenārīs : adjectif de sens inconnu qu'on trouve appliqué à un bœuf de sacrifice, T.-L. 41, 15, 1, ... *bouis sesenarīs, quem immolauisset, iecur diffuicisse*. On a proposé de lire *sacēnārīs*, de *sacēna*.

sesellis : v. *sil*.

sēsima, -ae f. (*sēsuma*, Plt., Poe. 326) : doublet phonétique (Plin.) de *sēsama* = gr. σησάμη « sésame ».

sēsqui-, sēstertius : v. *sēmi*.

sesina : v. *sinina*.

sesuuium, -i n. : autre nom de la plante *sedum* d'après Opilius Aurelius, F. 462, 14.

sēta : v. *saeta*.

sētius : forme de comparatif d'un adverbe, peut-être apparenté à *sērus, sērō*; le premier sens aurait été « plus tard » ou « trop tard »; cf. Fest. 462, 10 : *setius a sero uidetur dictum. Accius in Amphitryone* (93) : « si forte paulo, quam tu, ueniam setius ». L'adverbe est peu attesté dans ce sens et a été utilisé comme synonyme : 1° de *minus*, dans *quō sētius, nōn, hau(d) nihilō sētius, nec eō sētius*, sens le plus fréquent et le mieux attesté, e. g. Vg., Ae. 9, 440-441 : *quom circum glomerati hostes hinc comminus atque hinc] protrubant : instat non setius*; 2° de *secus*, e. g. Plt., Ci. 692 : *sed nemet moror quom ago setius*. La tendance à prononcer de la même manière les groupes *-ti-* et *-ci-* a amené les graphies *sectius, sectius* (qui doit sans doute s'interpréter **setsius* à *t* sibilant); et la synonymie a favorisé la confusion avec *secus, sequius*; cf. *haud secus et haud sētius*, etc. Sauf dans les cas où la prosodie nous renseigne, il est le plus souvent impossible de dire avec certitude quelle était la forme employée par l'auteur. M. L. 7883. V. *sērus*.

seuērus, -a, -um : sévère, dur; grave, austère. Souvent joint à *grauis*; Plaute l'unit à *saecus* pour allitérer, Tri. 835; se dit des personnes et des choses (*seuēra frōns, seuērus uolūts*). Sert de nom propre : *Seuērus*. Le sens ancien est peut-être « inflexible », cf. *perseuērō*; et *asseuērō*, formé sans doute sur *affirmō*. Ancien, classique, usuel. Formes romanes savantes, sauf une forme douteuse dans un dialecte italien; cf. M. L. 7884.

Dérivés et composés : *seuērē* (classique); *seuērīter* (rare, archaïque); *seuērītās* (classique, usuel); *seuērītūdō* (Plt., repris par Apul.); *perseuērus*.

asseuērō : affirmer (avec force ou avec persistance), dire sérieusement; *asseuērātō*; *perseuērō* : continuer de, persévérer (dans, de), joint à *permanere*, Cic., Leg. 3, 11, 26; *perseuērāntia* (classique); *perseuērātō* (tardif); -*bilis*.

La présence d'un *ē* devant u consonne semble montrer qu'il faut couper **se-* (sans doute *sed-*) *uērus*; cf. cependant *secors*, etc. Le second terme du composé rappelle *uērus*, mais le sens fait difficulté. Sur l'ensemble, il a été présenté beaucoup d'hypothèses, dont aucune ne se laisse démontrer.

sēx indécl. : six. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 7885, *sēx*.

Dérivés et composés : *sexus* (prononcé dans la langue courante *sestus*; cf. *Sestius*, osq. Σεστιος); sixième, M. L. 7888, irl. *seist* « sexta (hōra) »; *sextilis*, usité dans *sextilis (mēnsis) m.* : ancien nom du mois d'août, sixième mois de la vieille année romaine; *Sextilius*; *sextāns m.* : sixième partie d'une unité (monnaie, mesure, etc.), cf. *quadrāns, triēns* et *as*, d'où *sextantālis, sextantārius* (ombr. sestentasiaru, g. pl. f.); *sextāni* : soldats de la 6^e légion; *sextānus* (langue des agrimensores : *s. limēs*); *sextārius* : sixième d'une unité, en particulier : sixième du conge, mesure de capacité, « setier », M. L. 7887; celtique : irl. *sesra*, britt. *hestawr*, et germanique : v. h. a. *sehtari*, v. angl. *sester* (de *bissextium* dérive irl. *bissext*); *sextāriolus*; *sexula* : sixième partie de l'once; *sextīlis (-xiēns)* : six fois; *sēni, -ae, -a* : six par six; distributif, de **seznoi* > **segznoi* > **seznoi* > *sēni*, M. L. 7820. Dérivés : *sēnārius*, qui comprend six unités : *sēnārius (uersus)* : sénnaire; *sēniō, -ōnis m.* : coup de six, au jeu de dés.

sezāgintā : soixante (*sezā* analogue de *quadrā-*), M. L. 7886; d'où *sezāgēsimus, sezāgēs, sezāgēni, sezāgēnārius*.

sescentī, -ae, -a : six cents; *sescentēsimus*; *sescentiēs*; *sescentārius* (Inscr.); *sescēni, sescēnārius*; *Sescēnius*. Pris quelquefois pour désigner un grand nombre indéterminé, comme mille (de là les composés comiques *sescentoplagus, sescentinummius*). Il y a là une trace d'un ancien système duodécimal (600 = 50 fois 12).

sēdecim, ancien juxtaposé dont les éléments se sont soudés dans le nom de nombre, mais non dans l'adjectif numéral correspondant : *sestus decimus*, M. L. 7779.

sezātrīs, -uum f. pl. : sixième jour après les Ides; cf. Varr., L. L. 6, 14; v. *quinquātrīs*.

Sex, sē- figure aussi comme premier terme de nombreux composés : *sex-angulus*; *sexennis*; *sexennium*; *sexis*, devenu indéclinable « le nombre six » (Mart. Cap.); *sēiugis, -e* : attelé de six chevaux; *sēmēstris, -e* : de six mois (différent de *sēmēstris* issu de *sēmimēstris*); *sē-pēs* adj. « de six pieds » (Apul.); *sexuncz* (cf. *quincuncz*); *sēiuri m. pl.* « collège de six personnes », d'où *sēuir ag-, sēuirātus, sēuirālis*. Autres composés en *sezt-* comme *seztiplex*, etc.

Comme l'a vu F. de Saussure, l'initiale de ce nom de nombre a dû être complexe en indo-européen. Le type lat. *sez* se retrouve dans got. *saihs*, lit. *šeš-ī*, skr. *ṣaṣ* (avec assimilation de *s* initial à *ś* final dans ces deux langues), tokh. A *ṣāk*; de même, *sestus* est formé comme got. *saihsa*, lit. *šeštas*, skr. *sasthāh*. Il y a une initiale **sw-* dans gr. *ἑξή* et gall. *chwech*, irl. *sé* (mais *mór-feser*, v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 74); le type ancien de l'ordinal paraît conservé dans la forme gauloise *suezos* de la Graefesenque. A côté de **sw-*, il y a une forme à **w-* dans arm. *veç* (et le degré zéro attendu dans l'ordinal v. pruss. *uschis*). Il semble même que v. sl. *sešti* « sixième », *šestī* « groupe de six », av. *ššōas* « six », et peut-être gr. *ἑξαστή* κρηθ. ἡ ἑξάστιχος κλήδιος, supposent une forme à **ks-* initial.

sexus, -ūs m. : sexe. Il en existe un doublet neutre *secus* (sur la quantité de l'e, v. Havet, *Man.*, § 264),

toujours accompagné des adjectifs *uirile*, *muliebri*, et le plus souvent employé comme apposition qualificative. C'est peut-être d'après *secus* que Plt., Ru. 107, a fait *sexus* neutre : *uirile sexus numquam ullum habui*; cf. Prisc., GLK II 162. 7. Ancien, usuel. M. L. 7888 a.

Dérivé : *sezuālis* (Cael. Aur.).

On rapproche le groupe de *secāre*. Ma's ce groupe ne fournit pas ailleurs le sens de « sexe » et la formation de *sezus* n'est pas claire.

si (ancien *sei*) : particule introduisant une phrase conditionnelle, « si », que la supposition soit considérée comme réelle (mode indicatif) ou comme irréal.e ou éventuelle (mode subjonctif). Se place généralement en tête de la phrase et peut être renforcé d'un adverbe, *si modo*, *si quidem*, *si forte*; cf. aussi *quod si*. S'accompagne d'un enclitique : *si quis*, *si-cubi*. Peut introduire la phrase complétive de *miror*, *mirum* (est). A tendu à se substituer à *num* dans les interrogatives complétives; fréquent chez les comiques après *uisō*, *sciō*, *uide*; cf. Plt., Cas. 691, *uiso huc amator si reddiit*; Tér., Ad. 154, *uolo scire si apud forum est*; de là, chez T.-L. 39, 50, 7 (*Philopemenem*) *quaesise si incolumis Lycortas... equitescque euasissent*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7889, *si et se*.

Composés : *si-n* (de *si-ne*) : « si au contraire », introduit une seconde hypothèse contraire à la première, e. g. Plt., Merc. 589, *si domi sum, foris est animus, sin foris sum, animus domist* « si je suis à la maison, mon esprit est dehors; si je n'y suis pas et que je sois dehors, mon esprit est à la maison ». S'emploie aussi sans être précédé de *si*.

nsi : non pas si, c'est-à-dire « à moins que... ne »; v. ne. L'abrégement de *si* est dû à la loi des mots iam-biques; *quāsi* : comme si; *siue* (*seiuē*), *seu* : ou bien si, soit que. Souvent répété *seiuē... seiuē* (*seu... seu*) : soit (si)... soit (que).

Si est le même mot que *sic*, sans la particule postposée, et le sens ancien en est « en ce cas, ainsi », sans valeur subordonnante; sens qui transparaît encore dans certains types de phrases, e. g. *si dis placet* « ainsi plaît-il aux dieux »; et aussi dans le type *quiesce, si sapis*, Plt., Mo. 1173, « tiens-toi tranquille, ainsi tu es sage »; Pe. 797, *iurgium hic auferas, si sapis* « tu renoncerais à cette querelle, de cette façon tu serais sage »; cf. le type de phrase *negat quis, nego* [si] que l'un dit non, je dis non ». Mais, dès les plus anciens textes (Loi des XII Tables), *si* est employé avec la valeur du *si* français. Il est possible qu'à l'origine les deux phrases en corrélation aient comporté l'expression de *si... si* ou de *sic... si*, *ita... si* en corrélation; cf. Lucil. 685 M., *si secubitet... sic non impetret*; Cic., Cat. M. 38, *ita enim senectus honesta est, si se ipsa defendit*. — Une proposition exprimée sous forme conditionnelle peut prendre facilement une nuance concessive : *si uelit, non potest* « à supposer qu'il le veuille, il ne le peut »; cf., par exemple, Plt., Mo. 351, *nec Salus nobis saluti iam esse, si cupiat, potest*. De là le sens concessif pris par *etsi*, *tametsi*, *tamenetsi* et, dans les langues romanes, par *it. sebbene*, esp. *si bien*.

Il n'y a pas de conjonctions conditionnelles communes à plusieurs langues indo-européennes; chaque langue et même chaque dialecte s'est donné sa conjon-

tion qui s'explique à l'intérieur de chacun. Partout le procédé consiste à annoncer par un petit mot la phrase où est énoncée la condition; mais la nature du petit mot diffère d'une langue à l'autre. Osq. svai, omb. *sue* sont parallèles, mais différents; le volsque a *sepis* « si quis ». V. *sic* et *so-*.

siat : οἰρεῖ ἐπὶ βρέφους, GGL II 183, 29. Cf. *sissiat*, GGL II 185, 14. Non autrement attesté. V. Buechele, Kl. Schr., III, 155, et W. Heraeus, Kl. Schr., 175. Vocalisme *i* comme dans beaucoup de termes enfantins : *pipi*, *sissie*, etc.

Bien que les mots de ce genre n'aient pas d'étymologie nette, on est tenté d'évoquer v. sl. *sicati* « uriner » et, par suite, skr. *siṅcati* « il verse », v. h. a. *sihan* « faire tomber goutte à goutte, tamiser », lit. *saikas* « vase creux » (servant à mesurer des liquides, du grain, etc.), mais surtout irl. *silim* « je verse goutte à goutte » et « j'urine »; gr. *σείν*, Aristoph., frg. 850.f

sibilus, -i m. (pl. *sibila* chez les poètes dactyliques, pour qui *sibīlī* était embarrassant) : sifflet, sifflement. Ancien, usuel. Sans doute dérivé du verbe suivant : *sibilo*, -ās (doublet *sifilo* dans Nonius, qui le donne comme vulgaire et le suppose formé sous l'influence du gr. *σισιλῶ*, et dans les gloses, qui ont aussi *sifilum*, GGL IV 395, 3, et *sufilum*, V 484, 53); *sibilus*, -a, -um; *sibila*, -tus, -trix (tardifs). Les formes romanes remontent les unes à *sibilāre*, **sūbīlāre*, les autres à *sifilāre*, **sūfilāre*, M. L. 7890; B. W. *siffler*; *sibīlātus* est conservé en roumain et en catalan, M. 7891. Le verbe est panroman. Composé : *exsibilo* (comme *explaudō*). — Cf. *sūbulo*.

Un mot imitatif comme celui-ci ne comporte pas de rapprochement précis. La forme *sifilo*, d'où sort *sibilo* par un développement normal en latin, est expressive, et c'est ce qui a déterminé la survivance en roman de cette forme, qui persistait dialectalement. Pour expliquer *sifilo*, il faudrait remonter à **sibh-*, qui serait bien moins expressif. — Il suffit donc de rapprocher des mots de type semblable qu'on observe dans d'autres langues : *σίζω* « je siffle », *σίζμός* « sifflement » en grec, *svistati* « siffler » en vieux slave (et, en russe, la forme plus expressive *svistēt'*), irl. *seitim* (avec *-t* notant *-d* occlusif issu de *-zd*) « je souffle » (cf. *ind fet*, glosé « sibilus »; gall. *chwyth* « souffler »). Le slave a, avec sonore initiale et intérieure, pol. *gwizdać*, slov. *wizdati* « siffler » (*zvi-*, en russe et en slave méridionale, repose ici sur **gvi-* attesté par le slave occidental). Pour la labiale que suppose *siflus*, v. *pipāre* en latin même. Cf. aussi *iūbilo*.

sibitillus (*su-*, *simi-*) : sorte de pâtisserie. Mot de glossaire, sans doute populaire, de forme mal fixée; v. W. Heraeus, Kl. Schr., 103, n. 2.

sibus : adjectif défini, *callidus siue acutus*, P. F. 453, 8. Composé : *persibus*, cf. Varr., L. L. 7, 107; F. 238, 20. Exemples de Plaute (frg. inc. 37) et Naevius (Com. 116). Peut-être forme dialectale de même racine que *sapiō*; cf. osq. *sipus* « sciēns », volsq. *sepu* « sciente ».

sibyna : v. *sybina*.

sic (ancien *seic*) adv. : ainsi, de cette façon. Répété dans les comparaisons *sic... sic*; ou souvent joint à *ut*

« ainsi... comme », Cic., Att. 4, 6, 1, *de Lentulo sic fero ut debeo*; les deux conjonctions ont fini par se souder; de là *sicut*, *sicuti*; on trouve, du reste, aussi *ut... sic*. Par extension, s'emploie avec toute espèce de mots marquant la comparaison : *quemadmodum, tamquam, quasi*, etc. Dans la langue familière, comme *ita*, correspond parfois au « oui » du français; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 7892, tandis que le sens de « ainsi » a été réservé à des formes renforcées. Ancien, usuel, panroman. V. B. W. sous *si*, *ainsi*, *aussi*.

On trouve dans les gloses une forme *soc* : *ita*, GGL V 245, 9; mais la réalité en a été contestée. Festus, 476, 25, d'après l'augure Messalla, cite aussi *suad ted*, qu'il glose *sic te*; ancien ablatif féminin?

Sic est issu de **sei* + *ce* dont l'e demeure encore dans *scine* « est-ce ainsi que? », de **seice* + *ne*. La forme sans *-ce* est conservée dans *si* : entre *si* et *sic*, il y a eu répartition.

V. *so-*.

sica, -ae f. : 1° poignard pointu à lame recourbée; 2° « défense » du sanglier (Plin.). Arme nationale des Thraces; à Rome, considérée comme l'arme des brigands et des assassins; de là *sicarius*, avec son sens péjoratif : « sicaire », puis « assassin, meurtrier », sans spécification de l'arme. — Le sens précis et spécial du mot rend peu vraisemblable le rapprochement avec *secō* (la *sica* ne servant pas à couper). Ancien (Enn.), usuel, classique. Non roman.

Diminutif : *sicula* (Catul. 67, 21, sensu obsceno, comme *hasta*).

Sans étymologie claire. On a envisagé un emprunt au thrace. V. *sicilis*.

siccus, -a, -um : sec; sens le plus ordinaire, qui s'emploie dans toute sorte d'acceptions figurées ou dérivées : « qui a soif », cf. Plt., Pe. 822, *nimi' diu sicci sumus*; Cu. 119; *siti sicca sum*; « qui ne boit pas » (*siccus sobrius*); « maigre, décharné » et « ferme » (c'est-à-dire « sans humeurs »), e. g. Cic., Bru. 55, 202, *nihil nisi siccum atque sanum*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7898, *siccus*. Celtique : irl. *secc*; britt. *sych*.

Dérivés : *siccūās*, usuel et classique, M. L. 7896; *siccidus* (tardif, d'après *aridus*, *torridus*, etc.); *siccō*, -ās, M. L. 7894, et ses dérivés *siccātiō*, *siccātiūus*, *siccātriūus*, M. L. 7895; *siccānus*; *siccāneus*, M. L. 7893; *siccōsō*, -is (et *ex-*); et ses composés *ad-*, M. L. 727, *dē-*, *ex-siccō*, M. L. 3067 et 3068, **exsiculāre*; *praesiccātus* (-*siccus*); *resiccō*, M. L. 7243; *siccoculus*, Plt., Ps. 77.

Forme à consonne géminée expressive, en face de *av. hikuš* « sec », tandis que irl. *secc* = gall. *hysp* « sec » est une forme expressive à redoublement d'une autre racine; cf. *av. hiškūš* « sec ». Le gr. *σιχρός* a, de plus, sans doute un *hē* expressif. *Siccus* appartient à la racine de skr. *siṅcati* « il verse », comme irl. *secc* à la racine de lit. *skėti* « tomber » (en parlant d'une chute d'eau), *nu-skėti* « se dessécher » (v. Vendryes, Symb. Rozwadowski, I, p. 137 sqq.). V. *sūdus*.

sicera n. pl. et f. : sorte de boisson enivrante; cidre? Transcription tardive du gr. *σίκερα*, qui lui-même est emprunté à l'hébreu; cf. Rönsch, *It. u. Vulg.*, p. 257. M. L. 7898.

scillis, -is f. : fer de lance, à large lame recourbée (cf. P. F. 453, 20 et Rich., s. u.); a dû désigner aussi une sorte de faucille.

Dérivés : *siciliō*, -is : faucher; *sicilimenta*; *sicilicula* (Plt., Ru. 1169, leçon contestée).

Ancien, technique. La quantité de *sicilis* est attestée par le vers d'Enn., A. 507, *incedit ueles uolgo sicilibus lais*; mais les formes romanes remontent à *scillis*, M. L. 7900 (influence de *secāre*, *sectilis*?). Sans doute de *sica*?

Peut-être faut-il y rattacher *sicilicus* (scandé *sicill-* dans Paléon, de Ponder., témoignage tardif et sans autorité) « 48° partie de l'as, 4° partie de l'once », ainsi nommé en raison de la forme du symbole ζ qui le désigne et qui a servi à noter la virgule. L'étymologie de P. F. 453, 18 : *-m dictum quod semunciam seget*, n'est qu'un calembour.

sicilicissitō, -ās : verbe dérivé par Plaute, Men. Prol. 12, de *Sicilia*, gr. *Σικελία*, d'après *gracissō*, *atticissō*, *ibid.* 11, 12.

sicinnium, -i n. : « genus ueteris saltationis », Gell. 20, 3, 2. Dérivé de *σικιν(ν)ικ*, comme *sicinnista* (Acc.), parfois confondu avec *sincinium*.

siddō : v. *sedeō*.

sidus, -eris n. (usité seulement au pluriel dans la bonne prose, Cic., Cés., Quint.; et aussi le plus souvent dans la poésie; le singulier attesté à partir de Vg. et Horace) : étoiles formant une figure, constellation (par opposition à *stella* « étoile isolée »; cf. Macr., Somn. Scip. 1, 14, comme *ἀστρον* et *ἀστὴρ*) : *Arcturi sidera*, Vg., G. 1, 204; *niuosum sidus Pleiadum*, Stat., S. 1, 1, 95, etc.; puis, par abus, s'est dit d'un astre isolé : *sidus lunae*, Plin. 2, 41, etc. S'emploie par image pour désigner le ciel, la nuit, le climat; la saison, spécialement l'hiver (cf., plus bas, *praesiderāre* et le sens de *sido* en v. ital.); comme terme de louange; dans la langue de l'astrologie, pour désigner l'astre en tant qu'influant sur la destinée humaine : *sidera natalicia*, Cic., Diu. 2, 43, 91; sens auquel se rattachent *sideror*, -*āris*, dép. « *sidere afflari*, ἀστροβολισθα », sans doute dérivé de l'adjectif *siderātus* « frappé par un astre » qui traduit *κλυός* « tortu » (Ital., Vég.); *siderātiō*, *siderāticius*, *siderōsus* (cf. *astrōsus*), tous tardifs et non attestés avant Pline; **assiderātus*, M. L. 728. Autres dérivés : *siderus* (poétique, époque impériale); *siderālis* (Plin.). *Sidus*, usité de tout temps, appartient plutôt à un style noble. Il est conservé, avec des sens dérivés, en vieil italien et peut-être en vieux portugais. M. L. 7902.

À *sidus* les anciens rattachaient déjà *cōsiderāre*, *dēsiderāre*, cf. P. F. 66, 7 : *dēsiderare et cōsiderare a sideribus dici certum est*; P. F. 37, 4 et Prisc., GLK II 174, 19. Ce sont sans doute d'anciens termes de la langue augurale (ou marine), comme *contemplāri*, auquel *cōsiderāre* est souvent joint, e. g. Cic., Verr. 2, 4, 15, 33, laicisés en passant dans la langue courante et qui ont perdu tout rapport avec *sidus*. Pour le développement de sens, cf. *contemplor*.

cōsiderō, -ās : examiner avec soin ou respect; de là *cōsiderātus* : mûrement réfléchi - *m cōsiliūm*, ou « considéré » (*dē homine*) : - *s homo*, Cic., Caec. 1, 1; *cōside-*

ratiō, -tor (Gel.); *cōsiderantia*; *incōsiderātus*. M. L. 2161 et 2162, **considerium*.

dēsiderō, -ās, formé sans doute sur *cōsiderō*, comme *dēsērō* sur *cōsērō* (v. *serō*) : cesser de voir, constater [ou regretter] l'absence de; d'où « chercher, désirer ». De là : *dēsiderium* : regret, désir; *dēsiderābilis* (rare, mais classique); *dēsiderātiō* (rare), -*tīus* (terme technique de grammaire). Les langues romanes ont des représentants de *dēsiderāre*, *dēsiderium*, *dēsiderōsus*, M. L. 2593-2595.

praesiderō : -*re dicitur cum maturius hiberna tempestas mouetur, quasi ante sideris tempus*, P. F. 249, 22, trad. de προσημαίω.

Même si l'on arrive à en montrer la possibilité phonétique, le rapprochement avec le groupe de lit. *svidū*, *svidēti* « briller » est sans grand intérêt. Terme technique dont l'étymologie est incertaine. Le rapprochement avec *sido*, indiqué par Varron, L. VII 14, et repris par Kretschmer, dans l'*Einkleitung* de Gercke, 3^e éd., p. 511, n'est qu'une étymologie populaire.

sigillum : v. *signum*.

sigla, -*ōrum* n. pl. : signes d'abréviations, abréviations. Technique et tardif (Just., Cod. Just.). Peut-être de *singula*, comme le propose Mowat, Bull. Epigr. IV (1884), 127. M. Niedermann signale que Probus appelle les abréviations *singulae litterae*; v. P. W., 2^e série, II, 2280. Ou bien de *signum*?

sigma (*simma*), -*atis* n. : lit de table ou siège demi-circulaire, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le sigma grec C. Emprunt au grec, d'époque impériale.

Signia, -*ae* f. : nom d'une ville du Latium (*Segni*) dont l'adjectif dérivé *signinus* a été employé pour désigner certains produits originaires de cette ville, en particulier : *signinum* (scil. *opus*), espèce de composition pour faire des planchers, v. Rich, s. u.; s. *pirum*.

signum, -*i* n. (avec *i* noté dans les inscriptions, soit par *i longa*, CIL VI 10234, ou par *ei*, CIL I² 42; cf. *Iscing*, CIL I² 388 abréviation fautive de **seign(om)*, Vetter, *Hdb.*, n° 228 d); mais les langues romanes attestent un *i* : *it. seigno*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 121) : signe, marque distinctive (joint à *nota*), défini par Cicéron : *quod sub sensum aliquem cadit et quiddam significat*, Inu. 1, 30, 48; *pecoris, seruitutis signa*, etc.; « seing, sceau »; signal et « cloche » (Greg. Tur.). De là divers emplois spéciaux : 1° dans la langue militaire, « enseigne(s) », qui distinguent les divisions d'une armée (d'où *signifer*, *antesignāni*, *subsignāni*); usité surtout au pluriel, et qui figure dans un grand nombre d'expressions techniques : *signa sequi*, *servare*, *dēserere*, etc.; 2° dans la langue des artistes, « image peinte ou sculptée », sens venu peut-être de l'habitude de distinguer les enseignes ou les proues des vaisseaux de guerre par des figures brodées ou sculptées; 3° en astronomie : *signa dicuntur eadem et sidera. Signa quod aliquid significant, ut Libra aequinoctium*, Varr., L. L. 7, 14. En onomastique, *signum* désigne le « prénom » ou le « surnom » distinctif, le « sobriquet ». *Signum* correspond à *σημα*, *σημειον*, dont il a peut-être emprunté quelques-uns des sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7908; celtique : *irl. sēn*, *sigen*; britt. *swyn*; et germanique : v. angl. *segn*.

Dérivés et composés : **sigillum** n. : petite image, statuette; sceau, seing; *Sigillaria*, -*ium* : fête des images; *sigillarius*, *sigillariarius*; *sigillaricus*; *sigillō*; *sigillator*; *sigillatus* (sur le sort de *sigillatus*, v. B. W. sous *ecarlate*); *dissigillō* (v. *Thes.*, s. u.); *sigilliola* n. pl. (Arn.), M. L. 7903-7904; s. u.); *irl. sēla*, *siglihe* « sigillum, -lātus », britt. *siel* « sigillum », *swinogl* « signaculum »; germanique : got. *sigljo* « sigillum ».

signō, -*ās* : -*re significat modo scribere, modo anulo signa imprimere, modo pecora signis notare*, P. F. 457, 6; quelqufois employé pour *significō* ou *dēsignō*. Dérivés : *signātor*, -*tio* (Tert.), -*torius* (tardif); *signaculum* (bas latin), M. L. 7905 et 7904 a, *signāle* n. de *signālis*, cf. *signālier* (Cassiod.), M. L. 7906, **signācāre*.

assignō : 1° assigner, terme du droit public, cf. *Illuir agreis dandeis adsignandis*; 2° sceller (époque impériale); *assignātor*, -*tio*.

consignō : marquer d'un sceau, confirmer par écrit, britt. *cyswygno*; *dēsignō* (souvent confondu avec *dissignō*) : désigner, marquer, M. L. 2596; B. W. sous *dessiner*; *dissignō* (rare) : 1° distinguer, glosé *ordinō, distribuō*; 2° rompre le cachet, détruire, violer; *esignō* : noter tout au long; *insignō* : *ερχορσος* (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « enseigner », M. L. 4462; B. W. s. u.; *ob-signō* : fermer par un seing, sceller; *persignō* : tenir note de (rare, époque impériale); *praesignō* : marquer d'avance; *resignō* : briser le cachet; ouvrir, violer le secret de; cf. aussi P. F. 352, 4, *resignare antiqui pro rescribere ponebant ut adhuc subsignare dicimus pro subscribere*; cf. P. F. 359, 9, *resignatum aes dicitur milii, cum ob delictum aliquod iussu tribuni militum, ne stipendium ei detur, in tabulas deferretur*; *subsignō* : transcrire au bas. A ces verbes peuvent correspondre des dérivés : *cōsignātiō* (époque impériale); *dēsignātiō*; *dissignātiō*, -*tor* (v. *Thes.* s. u.); *obsignātiō*, -*tor*; *praesignātiō*, -*tor* (époque impériale); *resignaculum* (= *ἀπογράφουμα*); *resignātrix* (Tert.); *subsignātiō*. **significō**, -*ās* : montrer par signes, signifier, M. L. 7907; *significāns*, -*cānter*; *significātiō*, qui traduit *ἐπισμασία* et *ἐφοσσις*; *significāntia* (époque impériale); *significātus*, -*ūs* m. (époque impériale); *significābilis* (Varr.), -*tīuus* (Dig.) et *insignificātus* [modus] (Gramm.), -*torius* (langue de l'Église); *adsignificō* (Varr.); *adsignificātiō* = *προσδιδάσκειν*; *praesignificō* (Cic.), -*cātiō* (Lact.).

insignis : distingué par une marque particulière (= *ἐπισημος*) : *insignes appellantur boues qui in femine et in pede album habent, quasi insigniti*, P. F. 101, 16. Peut s'employer en bonne comme en mauvaise part : *tam ad laudem quam ad uituperationem inflecti potest*, P. F. 99, 11; mais a souvent un sens laudatif « distingué » (= *ἐξοχος*, *ēgregius*). Subst. **insigne** n. : insigne (aigrette, devise sur un bouclier, faisceaux), en particulier : *καρπασμου*, figure peinte ou sculptée à l'avant du vaisseau, imitant la personne ou l'objet qui lui donnait son nom, par opposition à *Tūzela*, figure de la divinité protectrice placée à l'arrière : *insignarius*; *insignator*; *insigniter*; *insignitus*; *insignitū*, d'où *insignitō*, -*is* (époque impériale). M. L. 4463-4464; B. W. *enseigne*.

signi- sert de premier terme de composés : *signifer* (poétique en tant qu'adjectif; la langue semble avoir évité la rencontre de deux *g* qu'aurait produite **signiger*), -*fer* (époque impériale), -*tenēs* (Enn.).

La phonétique, à en juger par *deceat* : *dignus*, l'autorise à rapprocher le groupe de *secare*; il faudrait admettre que *signum* aurait désigné d'abord une marque faite par incision. Hypothèse plausible, mais indémontrable. On a pensé aussi à la racine **sek^w* de *in-seque*, etc. M. Benveniste, Rev. Phil., 1948, 122, a rapproché plus vraisemblablement *signum* de *sequi*; *sek^w-no-m* serait d'abord « l'objet qu'on suit » (cf. *signa sequi* dans T.-L. 23, 35, 6; 30, 35, 6), spécialement « l'enseigne ». Les sens de « signe, marque de reconnaissance, objet figuré », etc., se seraient développés sous l'influence de *σημα*, *σημειον*, et *signare* serait un calque sémantique de *σηματεσθαι*.

sili, **silis** n. : sil, sorte de terre minérale (Plin.). De là *siliaceus*, -*a*, -*um*.

sili, **sili**, -**lis** (Plin. 12, 128) : autre forme de *seselis*, gr. *σέλεις* et *σέσλις*, plante ombellifère; de là *siliātum* : *antiqui pro eo quod nunc iantaculum dicimus, appellabant, quia ieiuni uinum sili conditum ante meridiem obsorbant*, P. F. 473, 1. Emprunt à une langue méditerranéenne (égyptien? Cf. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125). M. L. 7918, *sili montanum*. V. André, *Lex.*, s. u.

siliānus, -**i** m. : fontaine en forme de tête de Silène (Lucr.). Emprunt au dor. *Σιλαιός* (att. *Σιληνός*). V. *simus*.

silans, -**i** m. : sorte d'ache (Plin., 26, 88)?

sileō, -**ēs**, -**uī**, -**ere** : être silencieux; se taire, taire. S'emploie seul ou avec un complément (généralement un pronom) : *silēre aliquid*; d'où *sileor* « être tenu sous silence »; *silēnda*, -*ōrum*, tous deux d'époque impériale. Le participe *silentēs* est usité aussi en poésie pour désigner les morts.

À l'époque classique, *sileō* n'offre pas un sens différent de *taceō*. Mais, d'après des emplois anciens ou conservés par la poésie, il semble que le verbe ait désigné à l'origine moins le silence que la tranquillité, l'absence de mouvement et de bruit; cf. la formule *sileteque et tacete atque animum aduortite* dans Plt., Poe., prol. v. 3. *Sileō* s'emploie aussi bien des choses et des objets inanimés que des personnes, et ceci plus fréquemment que *taceō*, notamment de la nuit, de la mer, des vents, etc. Columelle 4, 29, 5 dit *dies silens a uentis*; dans la langue rustique, *silens* se dit de la lune à son déclin, et devenue invisible, *lunā silenti* (Caton, Agr. 29, etc.), *per amica silentia lunae*, Vg., Ac. 2, 255, du bourgeon ou du sarment qui n'apparaît pas encore (s. *sarmentum*, *silentēs uinae*, *surculi*; s. *flōs*), de l'œuf qui n'est pas encore couvé (s. *ouom*, Col. 8, 5, 15). Ancien et classique, mais plus rare que *taceō*, et à l'époque impériale n'est plus guère employé que par les écrivains techniques et les poètes. Pas de participe passé; le latin dit *tacitus*, *taciturnus*. Par contre, *silentium* est le substantif de *taceō*. Non roman, tandis que *taceō* est représenté depuis le roumain jusqu'au provençal.

Dérivés : *silēscō* et *cōsilēscō* (rare et poétique); *silentium*, formé sur *silēns* comme *exilium* sur *exul*;

d'où, à basse époque, *silentiosus* (Apul.) et *silentarius* : silencieux, huissier (époque impériale).

On ne peut guère ne pas rapprocher got. *ana-silaida* « *ἐκόπασεν* », Mc IV 39. Mais on ne saurait pour cela poser une racine **sil-*, impossible en indo-européen. Ici -*i-* est un élément suffixal et l'on partirait de **si-lo-s*, dont *sileō* serait le dérivé? Cf. encore v. h. a. *swigēn* « être silencieux » et gr. *σιγή* et *σιωπή*, eux-mêmes peu clairs. Groupe radical sans fixité. Les mots indiquant le silence varient d'une langue à l'autre (v. *taceō*).

siler, -**eris** n. : plante flexible : *molle siler*, dit Vg., G. 2, 12, non pas l'« osier », comme on traduit d'ordinaire, mais plutôt le « fusain » (it. *silio*); cf. P. Fournier, Bull. Soc. bot. Fr., 1948, 95, p. 279, André, *Lex.*, s. u. Cf. *Silarus* (*Silerus*, *Siler*) « le Sele », rivière séparant la Campanie de la Lucanie.

silex, -**icis** m. (et f. en poésie; gén. pl. *silicium*; l'abl. *silici* est un expédient de la poésie dactylique pour éviter le tribraque) : pierre; souvent joint à *lapis*, e. g. Plt., Poe. 290; désigne une sorte de lave qui servait dans la construction des maisons, le pavage des routes, etc., cf. Rich, s. u.; roche, grande ou petite; pierre à feu, caillou. Ancien, usuel. M. L. 7911.

Dérivés : *siliceus*, M. L. 7914; *silicarius*, d'où **silicāre*, M. L. 7913; **siligineus*, M. L. 7916.

Pas d'étymologie sûre. On s'est souvent demandé si *silex* ne comporterait pas une dissimilation de **skolik-* (cf. *calx*, 2), mais pareille dissimilation est invraisemblable.

silicernium, -**i** n. : repas clôturant une cérémonie funèbre et qui avait lieu près du tombeau (cf. Varr. ap. Non. 48, 3). Selon Festus, *silicernium erat genus farcinis quo fletu familia purgabatur*, P. F. 377, 4; cf. Arn. 7, 24, et Rich, s. u. Appliqué parfois comme injure à un vieillard. Mot rare, dont le sens n'était plus compris des Latins eux-mêmes. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours et aucun rapprochement valable n'est connu. Semble être un composé du type *lectisternium*.

silicia, -**ae** f. : fenugrec, plante (Pline). Appelée aussi *silitia*, sans doute par suite d'une confusion.

sillgō, -**inis** f. : blé (d'hiver ou de printemps), froment; farine de froment, fleur de farine. M. L. 7917.

Dérivés : *siligineus*. Attesté depuis Varron. Conservé dans quelques parler romans, M. L. 7916 a; *sillgin(i)arius* (Inscr., Dig.), -*nāceus*. Sans étymologie. Cf. *similāgō*.

siliqua, -**ae** f. : 1° silique, cosse des légumineuses; [au pluriel « pois »]; 2° caroubier, caroube; 3° petite mesure de capacité; petite monnaie (1/24 du *solidus*), d'où à basse époque *siliquātarius* « percepteur d'un impôt », *siliquātium* « droit du 24^e sur le prix de vente ». Depuis Varron. M. L. 7919; germanique : v. h. a. *silihha*.

Dérivés : *silicula* (Varr.), M. L. 7915; *siliquor*, -*āris* (Plin.); *siliquastrum* : *spiment*. Sans étymologie.

silus, -**a**, -**um** : *appellatur naso susus uersus repando*. *Vnde galae quoque a similitudine silae dicebantur*, F. 460, 4. Usité surtout comme surnom : *Silus* et *Silō*. V. *simus*.

silua, -ae f. (scandé trisyllabe dans Hor., C. 1, 23, 4; Epod. 13, 2, comme *soluō*, etc., cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 3, p. 112; mais c'est peut-être une prosodie artificielle; la graphie *syllua* est due au rapprochement de *σῆν*: arbres sur pied; forêt, bois (sauvage ou cultivé); synonyme du gr. *ὄλη*, dont il a pris en partie les sens, notamment celui de « matériaux de construction », et plus généralement de « matière » (d'un ouvrage, d'un poème, etc., mais non celui de « matière » en philosophie, où le latin rend *ὄλη* par *materia*); d'où *Siluae*, titre d'un ouvrage de Stace, proprement « Matériaux » (non mis en œuvre). Ancien (Naev.), classique, usuel. M. L. 7920.

Dérivés et composés : *siluula* (rare); *siluēscō*, -is : tourner en bois (de la vigne); *Siluius*, nom propre, cf. Fest. 460, 7; *Siluanus* « Silvain », dieu des forêts, M. L. 7921; *Siluinus*, etc.; *siluaticus* (doublet tardif et vulgaire *saluaticus* d'après *salutus?*, panroman) : 1° qui sert pour le bois : -ae *falcēs* (Caton); 2° qui pousse ou qui vit dans les bois, sauvage (Caton, Varr., Plin.). Terme de la langue rurale; cf. M. L. 7922, *siluaticus* et *saluaticus*; *siluester* (-trīs), -trīs, -tre (classique et usuel; quelques formes de *siluester*, -tra, -trum), M. L. 7923; *siluōsus* (époque impériale); *siluicola*, -cultrix, -ger, -fragus, etc., tous poétiques. Cf. aussi **matri-silua* et *siluae māter* (Scrib. Larg., Marcel.), *māter silua* « chèvrefeuille », M. L. 5421, André, *Lex.*, s. u.

Tous les rapprochements qui ont été proposés sont forcés.

simā, -ae f. : v. *simus*.

simbella : v. *libra*.

simia, -ae c. (et *simius* m.); une fois *simius* créé, *simia* a tendu à devenir uniquement féminin : singe, guenon. Terme d'injure. Ancien, usuel. M. L. 7929; britt. *sim*.

Dérivés : *simiolus* (Cic.); *simininus*, -a, -um : -a *herba* : sorte de mullier, plante (Ps.-Apol.; *simiator* (Porph.). Le néerl. *siminkel* suppose **simiuncula*. Emprunté au grec; v. *simus*.

simila, -ae f.; **similāgō**, -inis f. : fleur de farine. M. L. 7806. Passé en v. h. a. *simila*, *sēmala* « semoule ».

Dérivés : *similāceus*; *similāgineus*, -ginarius, CIL I³ 1207.

Les deux formes apparaissent en même temps; *simila* est dans Celse et Martial, *similāgō* dans Pline; l'adjectif *similāgineus* est dans la Vulgate. Sans doute mot emprunté sous l'Empire, en même temps que le produit, à quelque langue méditerranéenne ou orientale (l'assyrien a *samidu*, de même sens). Le grec a *σαμίδαλις*, devenu *simidala* dans les Gl. Cf. *silgō* et, pour la finale, *lap-pāgō*, etc.

similis, -e : semblable. Ancien, usuel. M. L. 7928. *Similis* est issu de **semilis*. La forme ancienne de neutre de l'adjectif *simul* (et *semol*, attesté épigraphiquement, CIL I² 1531, *semul*; cf. *facul*, de *facilis*) est demeurée comme adverbe, avec le sens de « en même temps, également » (cf. gr. *ἀμα*), d'où *simul ac*, *aique*, et *ubi, ut*, etc., tandis que le sens de « semblablement » était réservé à l'adverbe *similiūer*. *Simul* a été renforcé de

in- à l'époque impériale : *insimul* (premier exemple dans Stace) et est passé sous cette forme dans les langues romanes. M. L. 4465, *insimul*, *insemul*. On le trouve aussi, mais rarement, employé comme préposition avec l'ablatif, d'après *cum*. A *similis* correspondent deux substantifs dérivés : *similitās* et *similitūdō*; le premier signifie « fait d'être ensemble » et « rivalité, compétition, haine réciproque, inimitiés » (d'où l'emploi fréquent au pluriel *similitates*); *similitūdō* s'est spécialisé dans le sens de « ressemblance » et, dans la langue de la rhétorique et de la philosophie, « analogie, comparaison » (= *ὁμοιότης*), et « uniformité, monotonie » (du style), M. L. 7928 a. Cf. la différenciation de *facilitās* et *facilitās*. La forme *similitās* « ressemblance » est rare (Caecil., Vitr.).

De *similis* est tiré un dénomiatif : *simulō*, -ās (cf. *stabilis*, *stabulum*, *stabulō*) « représenter exactement, copier, imiter » (par opposition à l'objet réel, au modèle), d'où « prendre l'apparence de, feindre, simuler, faire semblant de ». Sous l'Empire (depuis Pompéi), apparaît *stimilare* « ressembler », conservé dans les langues romanes, M. L. 7925; B. W. *sembler*, et **stimiliare*, M. L. 7926; **assimiliare*, 730.

Dérivés : *simulacrum* : image, représentation (par la peinture, la sculpture, dans un miroir, etc.); spectre, simulacre. Dans la langue philosophique, traduit le gr. εἰδωλον et s'oppose à *res*, *corpus*. Autres dérivés : *simulatio*, -tor, -trix, et *simulamen* (Ov., Aus.), *simulamentum* (Gell.), *simulaculus* (Ven. Fort.).

Composés : 1° de *similis* : *absimilis* (rare); *adsimilis* (παρόμοιος); *consimilis* (= σύνμοιος irl. *cosmil*), d'où *consimilō* « rendre semblable » (bas latin); *dissimilis* (cf. *difficilis*), *mililitūdō*; *uersimilis*, v. *uersus*. Composés artificiels et tardifs en *simili-genus*, *membris* (d'après le gr. ὁμο-, ὁμοιο-γενής, etc.).

2° de *simulō* : *adsimulō* (*ass-*, *assimilō* à basse époque) « faire semblant, imiter, assimiler ». Le sens de « assembler » qui est dans les langues romanes (B. W. s. u.; M. L. 731) provient d'emplois comme Irén. 1, 1, 3 : *sicubi quid eorum, quae dicuntur in scripturis, poterunt adaptari et adsimilare* (= προσαρμόσαι καὶ ἐκκόσαι) *figmento suo*.

dissimulō : dissimuler; différencié par les grammairiens de *simulō*; cf. Suét., Diff., p. 290, *simulamus quae nescimus, dissimulamus quae scimus* (Non. 439); sens confirmé par l'emploi de Plaut., Cas. 771, *nimum lepidae dissimulant quasi nil sciunt*.

insimulō (*alqm alcis rei*, ou avec la proposition infinitive) : accuser quelqu'un (généralement avec l'idée d'accuser fausement « crimen in alqm confingere », P. F. 99, 5), cf. les gloses *σαβελάλω ἐπὶ διαβολῆς, προσποιούμεναι*. Cet emploi est celui des bons écrivains, qui joignent le verbe à *falsō*, *sceleratē*, *criminosius falsis*, *insontem*, etc. Plus tard, le verbe a tendu à se confondre avec *accūsō*.

La racine de **sem-* « un » a servi dès l'indo-européen à exprimer l'identité : got. *sama*, gr. *ὁμός*, skr. *sāmah*, av. *hamō* et, avec longue, av. *hāmō*, v. sl. *samū* et on peut joindre à ces mots la particule pronomiale irl. *som* (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, 170). Des dérivés indiquent la « ressemblance » : gr. *ὁμοίως*, *ὁμοίως*; avec *-lo-, *ὁμολόγος* signifie « égal, uni ». Lat. *similis* n'a un

correspondant exact qu'en celtique : irl. *samail* « ressemblance », *amal* « comme », et gall. *hafal* « semblable ». Ceci indique un type ancien **sṃoli-*, qui aboutit phonétiquement à lat. *similis*, *simul* (cf. *cinis*, *sine*, *cilium*, *millium*, pour le traitement phonétique). L'*e* de v. lat. *semol* indique peut-être une forme à *e* qui rappelle got. *simle* « autrefois »; de même *semel*. Pour le vocalisme, cf. gr. *ἀμα* « en même temps ».

similitū (*similitur*, CIL VI 9290) : en même temps. Doublet archaïque de *simul*. Sans doute de **sem-* et de l'ablatif **iū* du substantif verbal **iuis* (issu de **eitus*, cf. inf. skr. *etum* « ire »), dont la longue s'est abrégée partout ailleurs (*iuis*, *reddtus*, d'après le participle en *-io-*, **iuos*). *Similitū* voudrait donc dire « d'une marche de pair ». On attendrait **sem-iū*; pour i, cf. *hi-mis* de **ne-mis*, in de **en*. Cf. l'équivalent celtique : irl. *emith*, gall. *hepyd* (J. Loth, *Rev. celt.*, 30, 258).

simplex : v. *plectō*.

simplex : doublet de *simplex*. V. *plectō*. Rare et technique. Employé le plus souvent par opposition à *duplus*. M. L. 7930. Britt. : *syml. Simpla* : la somme simple; *simplum* : l'unité (Plt., Cic.); *simplaris* : qui reçoit la ration simple (Vég.).

Le premier élément de *simplex*, *sim-plus* répond à skr. *sa-* (*sa-hrt* : « une fois »), gr. *ἄ* (dans *ἅπαξ* « une fois », *ἄ-πλοῦς* « simple »). Le traitement *i* dans *sim-*, en regard de *sem-per*, doit provenir de ce que *sem-* est devant le groupe *-pl-*. — V. *sem-per* et cf. *sincērus*.

simpudiareia : *funera sunt, quibus adhibentur dumtaxat ludī coribitoresque...*, F. 442, 27. Non autrement attesté. De **simplu* + *lud-* devenu par haplogologie *simplud-?* Sens et forme obscurs.

simpuium (*sumpuuium*, abl. *sumpuis* dans les Acta Fratrum Aru.), -i n. : sorte de grande cuiller à manche long qui servait à puiser le vin dans le cratère; louche. Cf. Rich. s. u. Terme technique, attesté depuis Varron. — *Simpulum*, dans P. F. 455, 14 : *simpulum uas paruulum non dissimile cyathō quo uinum in sacrificiis libabatur; unde et mulieres rebus diuinis deditae simpultrices* (l. *simpuiua-?*), est une méconecture de *simpuium*, avec *pu-* notant *puer*, cf. *fluuis*; v. Havet, *Man. de crii. verb.*, § 914, et Brinkmann, ALLG 15 (1908), p. 139 sqq.

Dérivés : *simpuiuātrix*, -iātrix.

L'ombr. seples, T. E. III 17 (ablatif; nom d'un instrument de bronze), est à écarter; v. Vetter, *Hdb.*, p. 214. On pense à lit. *semiū*, *semiū* « puiser », arm. *amam* « je puis », gr. *ἀμα* (*ἀμα*) « seau ». Rapprochement vague; arm. *amam* et gr. *ἀμα* comportent d'autres possibilités.

Pareil terme a chance d'être emprunté; cf. gr. *σπῆρ*, *σπῆρα?*

simul; **simulō**, etc. : v. *similis*.

simus, -a, -um : camus, camard. Le féminin de *simus*, substantivé, *simā* désigne en architecture la « doucine » ou « gueule droite ». Ancien (Liv. Andr.), rare et technique. M. L. 7931; h. anc. (G)sims.

Dérivés : *Simō*, *-ōnis*, surnom d'homme et nom donné au dauphin; *simō*, *-ās* : aplatir; *simātus* (v. h. a. *simistein*, m. h. a. *sim(ē)s*); *simulus* (Lucret.); *resimus* (Varr., Colum., etc.).

Ne peut guère s'expliquer que par un emprunt à gr. *σίμος*; *simus* représente sans doute un doublet **σίμος*, dont *Σιμωνός* semble dérivé. Cf. *simia*, qui semble identique au nom propre *Σιμίας*, *Σιμυίας*.

simussa : v. *cimussa*.

sin : v. *si*.

sināpi (*sināpe*, Apicius), -is n. (et *sināpis*, -is f., Plt.) : moutarde. Emprunt au gr. *σίναπι*, lui-même sans doute d'origine égyptienne, cf. *nāpus*, comme *sināpizō*, *sināpismus*. Les formes romanes remontent à *sināpi* et *sindāpi*, les uns conservant le ton grec, les autres l'accent latin, fr. *sanve*, v. B. W.; M. L. 7933; et germanique : got. *sinap*, etc., d'où finn. *sinappi*.

sincērus, -a, -um (*sincēris*, tardif) : pur, exempt de mélange; par suite, au moral « pur, sincère ». Ancien, classique, usuel.

Le sens de « pur, sans mélange » est bien attesté pour l'adjectif et pour ses dérivés : *sincerum lac*, *sincera axungia*; *sincerum equestre proelium*, T.-L. 30, 11, 8; dans *porci sacres sinceri* (Plt., Men. 290), l'adjectif semble vouloir dire « sans tache », de même dans *corium sincerissimum*, Plt., Rud. 757. De là l'étymologie ancienne, e. g. Don. ad Eu. 177 : -m, *purum sine fuco* et *simplex est, ut mel sine cera*; Ps. Acr. ad Hor., Epod. 2, 15, *hoc est fauos premit, ut ceram separat et mel sincerum reparet*; gr. *ἀκέραιος* (W. Schulze). Mais la forme attendue en ce cas serait **sēcērus* (comme *sēdulus*) et il n'y a là qu'une étymologie populaire; cf. *sine*.

Dérivés : *sincēritās* (époque impériale); *sincērō*, -ās; *sincērāsco*, -is (tous deux très tardifs); *insincērus* = *ἀκέραιος* (Vg.). Les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 7934.

Formé comme *pro-cērus*. Le *sin-* est le même premier élément de composé que dans *sim-plex*. L'adjectif signifierait « d'une venue ».

Sur les différents sens de l'adjectif, v. O. Hiltbrunner, *Latina Graeca*, Bern., 1958, p. 106 sq. (qui du reste propose une étymologie invraisemblable).

sinciniūm, -i n. (*sincinia* f.) : translation du gr. *σινική*, attestée à date tardive; cf. Ernout, *Philologica* I, p. 77, n. 1.

sinciput, -is n. : moitié de tête (cf. *occiput*), glosé correctement *ἡμικεφάλιον, ἡμικρανιον, medium, dimidium caput*. En particulier « cervelle » (Plaute).

Dérivé : *sincipitiamentum*, Plt., Men. 211. Mot de la langue familière (Plt., Pers., Juv. et Sid.), probablement terme de cuisine. De **sēm(i)caput*. Pour le traitement de l'*ē*, cf. le traitement de *ō* dans *nuncupō*.

sine, préposition suivie de l'ablatif : sans. Remplace à l'époque historique un plus ancien *sē*, *sed*. S'emploie seul ou avec une négation formant litote *nōn, haud sine*; souvent joint aussi à *ūllus, omnīs*. Ne figure dans aucun composé; mais a servi à traduire, joint à un substantif, des composés privatifs du grec : *sine amīcō* = *ἄφελος*, etc.; de là le **sinefidicus* > v. fr. *senzefge*, M. L. 7937. Usité de tout temps. A survécu partiellement en roman, M. L. 7936, concurrencé par *absentiā*, M. L. 43; B. W. sans. Non italique.

Les mots les plus proches sont la préposition attestée

en tokh. A *sne*, B *snai* « sans » et l'adjectif irl. *sain* « d'élève », qui indique la forme originelle du latin : **soni* (pour le traitement phonétique, cf. *cinis*, *similis*, *cilium*, etc.). Avec le suffixe qui marque opposition de deux notions, le sanskrit a *sanitūh* (*sanitūr*) « en outre, séparément », à côté de *sanūtār* « séparément, hors » ; sans -i- ni -u-, le germanique a v. h. a. *suntar* « à part ». Le suffixe existe sans t : gâth. *hanarō* « sans ». Les formes pourvues de s- initial sont à got. *inu* et v. h. a. *ānu* « sans » et à gr. *ἄνω* « séparément, sans », hom. *ἄνω* « à l'écart de, séparément », ce que lat. *sub*, *super* sont à skr. *ūpa*, *upāri*. Même l'i final de *sine* se retrouve en grec dans mégar. *avc* (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 199). Les autres explications sont invraisemblables.

singillō, -ōnis m. : mot de sens douteux qui semble désigner un petit vêtement (Gallienus ap. Treb. Poll., Claud. 17 : *singiliones Dalmatenses X*). Peut-être emprunt tardif, comme l'indique l'épithète qui lui est jointe.†

singultus, -ūs m. : sanglot, hoquet ; gloussement de la poule ; glouglou de l'eau. C'est la forme écrite, remplacée dans la langue populaire par des formes rattachées à *gluttiō*, etc. Les gloses ont aussi *subgluttum* (*sug-*), *suggluttum* (*sub-*), et c'est à **singlūtus* que remontent les formes romanes. M. L. 7944 ; B. W. *sanglot*.

Dérivés : *singultim* ; *singultō*, -ās et *singultīō*, -īs, M. L. 7942, 7943, **singlūtātē*, **singlūtātē*, **subglūtātē*. On trouve dans les gloses, CGL V 482, 14, *singulat* : *halat*, *spirat* ; il est difficile d'accorder beaucoup d'importance à ce témoignage isolé, et sans doute erroné.

L'hypothèse de F. Muller, suivant laquelle on aurait ici une forme du groupe de got. *sigganw* « chanter », gr. *ᾄδω* « voix », altérée par quelque étymologie populaire, est désespérée et, en tout cas, indémontrable ; l'explication par *singuli* (à cause du caractère saccadé du hoquet) ne convainc pas non plus. Mot de type expressif, comme *tumultus*.

singulus, -a, -um : isolé. Usité surtout au p.riuel *singulī*, -ae, -a, et comme adjectif distributif de *ūnus* ; cf. Varr., R. R. 2, 3, *ut ad denas capras singulos hircos*. Aussi le sens de « isolé » est-il surtout réservé au dérivé *singulārīs* (ou à son doublet populaire *singulārīus*), qui a pr.s le sens plus étendu de « singulier, sans second », etc. En grammaire, *singulārīs cāsus* (Varr.) désigne le singulier (par opposition à *plūrālīs*, gr. *ἑνώς*). À l'époque impériale, *singulārīs* est appliqué aux « ordonnances » des officiers. Ancien, usuel. V. B. W. *sangler*. On trouve aussi, à l'époque impériale, *singula* employé avec le sens de *sembella* (*semis libella*) ; v. P. W., II^e S., V 5, 237.

Dérivé : 1^o de *singulus* : *singulātor*, attesté seulement dans les gloses, où il est expliqué par *ἑνωτής*, *ἑνώτης* ; v. P. W., II^e S., V 1, 237 ; 2^o de *singulārīs* : *singulārītās* (tardif), M. L. 7945, 7940, 7941 ; et 7938, **singellus*. Adverbe : *singillātīm* (opposé à *generātīm*).

Ni la forme (un passage de **singulus* à *singulus* serait contraire aux lois de la dissimilation) ni le sens ne permettent de rapprocher le type en -*gno-* de *prui-guus*, etc. Cf. plutôt le second élément, un peu énigma-

tique, de got. *ainakls* « μειομαμένος ». Le premier élément est le même que dans *sim-plex* ; v. *sem-per*.

sinister, -tra, -trum : gauche ; *sinistrum* « le côté gauche » ; *sinistra* « la main gauche » ; *sinistrā* : à gauche (sur l'emploi prépositionnel, cf. *dextrā* et v. Stolz-Leupmann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 514). C'est le terme usuel pour « gauche », tandis que dans la langue augurale il signifie « qui vient du côté gauche », c'est-à-dire « favorable », ou, au contraire, « sinistre, défavorable » (selon qu'on interprète le présage d'après le rite étrusco-romain, c'est-à-dire la face tournée vers le Sud, avec l'Est à sa gauche, ou suivant le rite grec, c'est-à-dire la face tournée vers le Nord, avec l'Est à sa droite ; cf. Cic., *Diu.* 2, 39, 82 ; 2, 35, 74 ; Varron cité par Fest. 454, 1. Superlatif *sinistimus* dans la langue augurale : -a *auspica* (cf. *sollistimus*, *dextimus*).

Dérivés : *sinistrītās* (n'existe que dans Pline le Jeune, qui l'a bâti sur *dexterītās*) ; *sinistrē* adv. (époque impériale) ; *sinistrātus* (Grom). Composé : *sinistrōsum*, -sus (cf. *dextrōsum*).

Ancien (Cat., *Plt.*), classique, usuel. M. L. 7947, **sinētr* (d'après *dexter*, cf. *sinistra* dans Isid., *Or.* 11, 1, 68, comme, inversement, *menictra* pour *mixtricum*), et 7948, *sinistrōsum*. Vieilli en français ; v. B. W. sous *gauchir*.

Phonétiquement, *sinister* doit reposer sur **sonistros*, avec le traitement phonétique observé dans *sine*. Le vocalisme radical à degré zéro tiendrait au suffixe secondaire -*tro* qui se superpose au suffixe -*yes-/is-* du comparatif primaire, comme dans *magister* (fait inverse du type *an-ter-ior*). Il reste à déterminer le radical auquel a recouru la langue pour remplacer *laeus* et *scaeuus*. Les mots signifiant gauche sont variés : *laeuus* et *scaeuus* sont anciens tous deux (v. ces mots), et d'autres langues indo-européennes ont d'autres mots, ainsi *sacydā* en sanskrit, *suji* en slave. Il a été présenté plusieurs hypothèses : pensant à gr. *ἀριστερός* en face de *ἄριστος* et à av. *vairyastārēm* (opposé à *dašinām*) en face de skr. *vāryān* « meilleur », Brugmann rapprochait véd. *sdniyān* « plus profitable », ce qui est séduisant (cf. omb. *ner-tro-*, sous *nerō*). Depuis, comparant prov. *ma sanega* « main gauche » (littéralement « vile et main »), on a, non sans vraisemblance, rapproché lat. *senior*. On peut rapprocher aussi la racine de *sine*, irl. *sain* « différent » ; *sinistra* (*manus*) serait à celle qui diffère (de la droite). Toute démonstration est impossible. En tout cas, *sinister* doit être un euphémisme récent, comme gr. *ἀριστερός* et *εὐώνυμος* (cf. Rev. celt., 33, 255).

sinō, -is, *siui* (*sii*, et opt. subj. *sirim*, -ris), *situm*, *sinere* : placer, laisser ; cf. Vg., G. 4, 47, *neu propius tectis tazum sine*. Le sens physique est conservé surtout dans l'adjectif verbal *situs* « placé, situé », dans le substantif *situs*, -ūs « situation, emplacement » et « fait de laisser là » (v. ce mot) et a été réservé au composé *pōnō*. Le simple *sinō* n'a plus guère que le sens moral de « laisser, permettre » (= gr. *ἕωω*) ; le passage de l'un à l'autre a pu se faire par des emplois comme : *utinum in dolium condūtur et ibi sinūtur fermentari*, Col. 12, 17, 1 ; *utiū sūci gratia exire sinūtur*, Plin. 14, 16. L'impératif *sine* « laisse », *sine modo*, est fréquent dans la langue de la conversation. Ancien, usuel, classique. M. L. 7937 a.

Composés : *desinō* : proprement « laisser là » ; cf. Serv. in Vg., B. 5, 19, *desine* : *omitte* ; employé ordinairement au sens de « cesser » (absolu) et « cesser de » ; la glose *desituare* : *desinere*, P. F. 63, 28, sans autre exemple, est inexplicable et semble corrompue ; *intersinō* (participle *intersitus*, Gell. 16, 5, 3) ; *pōnō* : v. ce mot (pour *praestō*, v. ce mot).

De *situs* apparaît tardivement un dérivé *situātus* (Ps.-Aug. ad Fr. Erem. Serm. 37), qui a supplanté *situs*. Le verbe *sinō* a les caractères d'une forme ancienne. Mais il n'a aucun correspondant bien exact ; v. A. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 461 ; on rapproche aussi gr. *ἕωω* ; les divers rapprochements qui ont été proposés, tous vagues, n'enseignent rien sur *sinō*, et il n'y aurait guère de profit à les reproduire.

sinōpis, -idis f. (sc. *terra*) : terre de Sinope, sorte d'ocre, employée en peinture ; cf. Plin. 35, 31 ; Vitruv. 2, 16, 3. Transcription de l'adjectif grec dérivé de *Σινώπη*, colonie grecque sur l'Euxin. M. L. 7949 (fr. *sinople*, etc.).

sinītae, -ārum m. : sorte de gladiateur. Mot tardif cité par St Aug., De catech. rud. 16, 25, sans doute emprunté : gr. *σίντης* « pillard, rapace » ? L'hypothèse d'une origine punique est sans fondement.

sinus, -i m. (*sinum* n., Varr.) : bol large et profond servant à mettre du vin ; *us uanarium grande*, *sinum ab sinu*, *quod sinum maiorem cauacionem quam pocula habebat*, Varr., L. L. 5, 123.

Sans étymologie ; l'i interdit le rapprochement avec le mot suivant.

sinus, -ūs m. : proprement « pli concave ou en demi-cercle » ; pli demi-circulaire que forme un vêtement (distinct de *gremium* et de *ruğa*, cf. Rich. s. u.) et dans lequel les mères portaient leurs enfants (*in sinū gestāre*), souvent joint à *complexus* ; cf. Cic., Cat. 2, 10, 22 ; de là « giron » et « sein » (sur lequel on se réfugie, on se penche), « asile, protection », etc. Sens techniques : poche que forme le fond d'un filet ; enlure d'une voile ; partie courbe d'une serpette ; baie ou crique en demi-cercle. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7950 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sinuōsus* : sinueux (depuis Vg.) ; *sinuō*, -ās (époque impériale, surtout poétique et reformé sur *insinuāre*) : courber, recourber ; dérivés tardifs : *sinuāmen* ; *sinuātīō* ; *insinuō*, -ās (attesté depuis Plaute et fréquent), usité surtout avec un réfléchi, *se insinuāre* ; s'emploie aussi absolument : insinuer, s'insinuer. Dérivés tardifs : *insinuātīō*, -tor, -trix. Sans étymologie.

†*supparium* : v. *supparum*.

siphō, -ōnis m. : siphon. Emprunt au gr. *σίφων* (attesté depuis Lucilius). De là *siphunculus* ; *siphōnārī* (*sipō*) : pompiers. M. L. 7950 a.

sipō, -ās : v. *supō*.

**scircitula* (*scir-*, André, R. E. L., XXX, 151), -ae f. : sorte de raisin (Col.) ; *scircula*, -ae f. : même sens (Plin.), qui le donne comme campanian, 14, 34). Forme peu sûre ; Mayhoff, ad loc., écrit *surcula* (cf. André, *Lex.*, s. u.) et, plus loin, § 41, *scripula* ; Schneider, *scripula*. Les manuscrits divergent.

siremps(e) : épithète archaïque de *lax*, uniquement conservée dans des formules juridiques et définie par Festus, 466, 9 : *ponitur pro eadem, uel proinde* (« ac ea, quasi similis res ipsa »).

L'altération du texte, reconnue depuis longtemps chez Plaute, Amp. 73, suppose une forme pareille.

Il faut isoler -*pse* ; -*em* rappelle le -*em* de *it-em*, *ī-dem*, etc. ; la formation est donc comparable à omb. *susur-ont* en face de *surur* « item » ; cf. *ifont* « ibidem », etc., et l'on doit couper *si-r-em*.

srēna, -ae f. : forme tardive, latinisée, de *siren* (gr. *σειρήν*), d'où les formes du type v. fr. *sereine*, irl. *súire*.

sirpe, -is n. : emprunt, sans doute par l'intermédiaire de l'étrusque, au gr. *σάριον*, plante ombellifère de la Cyrénaïque, thapsie, dont le suc (*la(c)serpicium*) était utilisé comme condiment ; *scirpicus*.

V. *laser*.

sirpus, **scirpulus** : v. *scirpus*. M. L. 7953, 7954.

silus, -i m. : silo (Colum. I 6, 15). Emprunt au gr. *σίλος*, *σειρός*, latinisé, passé dans les langues romanes : prov. *sil*, esp. port. *silo* (fr. *silo*), gal. *siro*. M. L. 7955.

sīs : formule de politesse « s'il te plaît ». Contraction de *sī uis*, v. *uolō* ; y correspond un pluriel *sultis* « si vous voulez, s'il vous plaît ». Cf. *sōdēs*. Dans ces trois cas, il y a de ces abréviations non normales qui s'observent souvent dans les formules de politesse.

siser, -eris n. (*sisera* f., Varr. ; pl. m. *siseres*, Plin.) : plante, probablement le panais. Cf. gr. *σίσαρον*. M. L. 7955 a (*s. amaricum*). V. André, *Lex.*, s. u.

sissiat : *κάθηται ἐπὶ βρέφους* (Gloss.). Mot du langage enfantin pour « aller à la selle » ; cf. fr. « faire sissite », employé en parlant aux enfants pour « s'asseoir ». V. *siat*.

sissina (se-) : terme d'affection pour un enfant (Mommsen, *Inscr. Neap.* 6902) ; désigne aussi le bout du sein, comme *tūt(t)ina*. Cf. gr. *ζύξις*, -ζιου.

sistō : v. *stō*.

sistrum, -i n. : sistre. Emprunt au gr. *σίστρον*, d'où *sistrātus* ; *sistrifer*, -ger.

sisymbrium, -i n. : plante aromatique (*mentha aquatica*?) et « cresson ». Emprunt (depuis Varr., L. L. 5, 103) au gr. *σισύμβριον*. Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 7957.

stanius (*pānis*) : pain fait avec du blé de l'année (Plin. 22, 139). De *στάνιος*, avec influence de *σῖτος*? Ou forme avec η devenu i?

siticen, -inis m. : trompette qui jouait aux enterrements (Cat. ap. Gell. 20, 2). Mot archaïque de sens incertain, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire, qui le dérivait de *situs* et *canō*, comme *tubicen*.

sītis, -is (acc. *sūim*, abl. *sūi*) f. : soif (sens physique et moral). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7961 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sūiō*, -is « avoir soif », usuel, attesté depuis Plaute ; *sūtēns* ; *sūtēnter* ; *sūtībundus* (Orib.) ; *sūticolōsus* (époque impériale ; formé sur *meticolōsus*) ; *sūtitor* (époque impériale, rare) ; *sūticula* : η *διψάς* (Gl.).

Mot isolé, comme gr. $\delta\iota\phi\alpha$, par exemple. Le latin n'a pas recouru au groupe de *torreō*, comme l'ont fait l'indo-iranien, le germanique et l'irlandais.

situla, -ae f. (*situlus* m., Cat., Vitr.). : seau. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7962.

Dérivés : *situlārīus*, CIL II 3442 ; *sitella*, qui désigne entre autres un récipient usité pour tirer au sort les noms des tribus et des centuries, afin de fixer l'ordre dans lequel elles devaient voter ; cf. Rich., s. u. M. L. 7959. Germanique : v. h. a. *sidel(i)* « Seidel ». *Sitellitergus*, titre d'une comédie de Plaute dans Varr., L. 1. 7, 66.

Le rapprochement, souvent fait, avec *sinus* satisfait d'autant moins que la quantité de l'i diffère dans les deux mots.

situs, -ūs m. : 1° fait de placer, de laisser (ou d'être p.r.cé, laissé) (cf. *sinō?*) ; abandon, négligence, délaissement (opposé à *ūsus* ; cf. Sén., Ben. 3, 2, 2, *quae in usu sunt et manum cottidie tactumque patiuntur, numquam periculum situs adeunt* ; Apul., Flor. 3, p. 351, 32, *gladius usi splendescit, situ rubiginat*) ; par suite : vétusté, décrépitude, e. g. Vg., Ae. 7, 440, *sed te uicta situ uerique effeta senectus* ; 2° sens concret, état qui résulte de l'abandon, saleté, rouille, mois ; cf. Vg., Ae. 6, 640, *per loca senta situ* ; Plin. 21, 33, *situm redolet* ; conservé par l'ancien italien *seto* « puanteur », M. L. 7963. Le passage du premier sens au second semble trop naturel pour qu'il y ait lieu de distinguer les deux mots, malgré P. de Saussure, qui explique le second sens en rapprochant skr. *kṣindti* « il anéantit », *kṣitdh* « disparu », gr. $\sigma\phi\iota\omega$ « consumer », cf. $\phi\theta\rho\tau\acute{o}\varsigma$; cf. Boisacq, s. u. En tout cas, pour les Latins, il n'y en avait qu'un.

situs, -a, -um : v. *sinō*. L'emploi de *situs* pour *conditus* dans Tacite, A. 3, 38 ; 6, 41 ; 2, 7 ; H. 4, 22, n'autorise pas à poser un adjectif *situs* originellement différent du participe de *sinō*. C'est à cause de l'équivalence de *situs* et de *conditus*, établie, par exemple, par Cic., Leg. 2, 22, 57, *nam siti dicuntur hi qui conditi sunt*, que Tacite s'est cru autorisé, pour renouveler l'expression, à employer *situs* dans le sens de *conditus*.

situe, **seitue** : v. *si*.

smaragdus (*zma-*), -ī m. : émeraude. Emprunt au gr. $\sigma\mu\alpha\rho\alpha\gamma\delta\omicron\varsigma$, depuis Varron et Lucrèce. M. L. 8041 ; *smaragdinus*, -*dineus*.

smyris (*smiriu*, Diosc. lat. 5, 153) : *lapis asper* et *indomitus* et *omnia adterens, ex quo lapide gemmae teruntur*, Isid. 16, 4, 27. Emprunt au gr. $\sigma\mu\upsilon\rho\iota\varsigma$; v. Sofer, p. 113. M. L. 8044 ; B. W. *émeri*.

so- : thème de pronom anaphorique, dont certaines formes d'accusatif sont encore attestées dans Ennius : *sum, sam, sās et sās* ; cf. Enn., A. 22, 98, 134, 151, 218, 430. A été éliminé au profit de *is*. C'est surtout Ennius qui a ces formes, et il les emploie dans les Annales par archaïsme ; déjà, chez lui, ce sont des survivances. Les glossateurs ont également conservé *sapsa, sapsam, sumpse* (= *eapse, eampse, eumpse*, i. e. *ipsa, ipsam, ipsum*), qui se trouvent dans Ennius, Pacuvius, cf. Fest. 432, 31, et dans Plt., Tru. 160.

Le radical est le même anaphorique qui figure dans

l'adverbe *sī, sīc* (v. ces mots) et, avec **sw-* initial, dans osq. *svai, suae*, ombr. *svc, sue* « si » et dans v. isl. *sud* « ainsi », v. h. a. *sō* « ainsi », got. *swa* « ainsi » et *swe* « comme », hom. '(F)ώς « comme ». Ce radical a fourni des accusatifs atones, avec ω , hom. '(F)έ, et, sans ω , avec addition de particule, véd. *sim*, av. *him*, v. p. *sim*, qui ont entraîné, au pluriel, en iranien seulement, av. *hiš*, v. p. *šiš* ; les accusatifs latins *sum, sam, sās, sās* représentent des arrangements, propres au latin, de la forme sans ω . Au datif, on a hom. '(F)οι et av. *hōi* (*hē et sēt*), v. perse *šaiy*. Sur '(F)ε, le grec a même fait un génitif '(F)το et une forme adverbiale '(F)θεν — Le sens et l'emploi excluent une parenté avec le groupe de lat. *sē, suus*. — Il faut aussi séparer le nominatif **so* (skr. *śr. śr. śr.*, got. *sa*), qui s'oppose au thème *to-* de tout le reste de la flexion (skr. *tāt*, gr. *τό*, got. *pat-a*, etc.) ; ce **so* est absent de l'italo-celtique, où n'existe que le type d'anaphorique *to-*.

Au sens de lat. *hic*, l'osco-ombrien *a*, en face de osq. *ek-i-k* au singulier neutre, des formes d'ablatif singulier osq. *ek-su-k*, ombr. *es-su, esu*, de génitif pluriel *esom-e*, etc., donc uniquement des cas obliques ; le locatif singulier *sei* qui figure dans osq. *exei-c* paraît répondre justement à lat. *si*.

En celtique, le gaulois *a*, au neutre, $\sigma\sigma\tau\upsilon\ \nu\epsilon\mu\eta\tau\omicron\upsilon$; le démonstratif *to-* est éliminé dans tout le groupe et l'anaphorique *so-* a pris un grand développement (v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, § 513-516, p. 186-195).

L'adverbe lat. *sī, sīc* s'explique donc par une particularité italo-celtique.

sobrinus : v. *soror*.

sōbrius, -a, -um : qui n'est pas ivre (contraire de *ēbrius*, joint à *siccus* ; opposé à *uinolentius, madiūus*, etc.) ; par suite « sobre, tempérant » et « qui est dans son bon sens ». Ancien, classique, usuel. Non roman. Peut-être conservé en v. h. a. *suvar, suviri* ?

Dérivés : *sōbrietās* (époque impériale) ; *sōbriō, -ās* (Paul. Nol., d'après *ēbriō*) ; *sōbriēfactus* (Apul.) ; *sōbriācus* (Inscr., d'après *ēbriācus*) ; *sōbriolentia* (Faust. Rei.), d'après *uinolentia*.

De **se* (v. ce mot) et une forme à vocalisme δ en face de *ēbrius* ; cf. *terra* : *extorris* ; *tellus* : *meditullium*) ; ou de **sō* + *ēbrius*, cf. *sōcors* ?

sōc : v. *sīc*.

socētō, -ās, -āre : crier (de la grive). Cf. *facillō*.

soccus, -ī m. : socque, sorte de léger soulier porté surtout par les Grecs ; caractéristique de la comédie (par opposition à *cothurnus*). Attesté depuis Plaute. M. L. 8052. Celtique : irl. *soc*, britt. *soch* ; germanique : v. suéd. *sukker*, v. h. a. *soç* « Socke », finn. *sukka* « bas ».

Dérivés : *socculus* ; *soccellus* ; *socātus* ; *socifer* ; *Sociō* ; *Soccina*.

Sans doute emprunt venu par le théâtre. On a chez Hesychius $\sigma\upsilon\kappa\alpha\delta\epsilon\varsigma$: $\epsilon\lambda\delta\omicron\varsigma$ $\upsilon\pi\omicron\delta\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ et $\sigma\upsilon\kappa\omicron\tau$: $\upsilon\pi\omicron\delta\eta\mu\alpha\tau\omicron$ $\Phi\rho\upsilon\gamma\iota\alpha$. Il n'est pas possible de marquer les rapports exacts entre ces mots.

socer, -erī m. (*socerus*, Plt., Men. 957 ; *socrus*, Gloss.) : beau-père ; **socrus**, -ūs f. (*socra, socera, socrua*, Gloss. et

Inscr. tardives) : belle-mère. Ancien, usuel. Bien conservé dans les langues romanes, surtout sous la forme féminine ; désuet en français. M. L. 8054.

Dérivés et composés : *socerīō, -ōnis* (tardif, dans le sens de *léuir*), v. W. A. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgärlat. App. Probi*, 107 ; *cōsocer* et *cōsocrus*, M. L. 2166 ; *socrulūs* (Sid.).

Les noms indo-européens d'où sortent ces noms latins s'appliquaient seulement au père et à la mère du mari ; en entrant dans sa nouvelle famille, la jeune femme y trouvait la mère de son mari qui était la maîtresse de la maison et sous l'autorité de laquelle elle tombait. Ces noms, qui appartiennent au groupe de **swe-* (v. *sodālis, soror*, etc.), indiquent l'appartenance à un même groupe social. Il y a eu ainsi des termes qui intéressaient la femme et qui, en latin, sont sortis d'usage par le fait que la famille a changé de caractère : v. *glōs, ianūricēs, léuir*. Le fait que *socer* et *socrus* ont été employés aussi pour le père et la mère de la femme relève de ce changement de la structure sociale et des mœurs. — Le terme originellement le plus important est le nom de la « mère du mari », dont il y a deux formes, l'une sur laquelle repose *socrus* et qui se retrouve dans gall. *chwegr*, v. h. a. *swigur*, v. sl. *svokry* (mère du mari), skr. $\sigma\upsilon\alpha\phi\rho\acute{\upsilon}\delta\omicron$, et l'autre qui est celle de gr. '(F)εχωρᾶ (mère du mari) et arm. *skesur* (même sens ; instrumental *skesraw*). L'importance de la « mère du mari » pour la jeune femme ressort de ce que, en arménien, le « père du mari » est nommé *skesrayr* « homme de la belle-mère » et que, en slave, *soekrŭ, soekŭrŭ* « père du mari » est manifestement fait sur *svokry*, et gall. *chwegrwn* « beau-père » sur *chwegr* (got. *swaihra* s'explique de même, mais a entraîné *swaihra* « belle-mère »). — Le nom ancien du « père de la femme », d'où « beau-père » en général, sur lequel repose lat. *socer*, se retrouve dans hom. '(F)εχωρῶς (la place du ton des mots homériques est incertaine), v. h. a. *swehur*, lit. *šėšuras* (avec assimilation de s initial à la chuintante intérieure), av. *zva-surō*, skr. $\sigma\upsilon\alpha\phi\rho\acute{\upsilon}\delta\omicron$ (avec assimilation comme en lituanien). — Le fait que le mot indo-européen désignait un « membre du groupe » en général ressort de ce que, pour « beau-frère », il y a eu un dérivé secondaire à $\sigma\upsilon\delta\delta\eta$: skr. $\sigma\upsilon\delta\delta\eta\acute{\upsilon}\delta\omicron$, m. h. a. *swāger*. — Un u intérieur se maintenant en latin d'une manière générale, il est probable que *-er* de *socer* est dû à l'influence de *gener*. S'il en est ainsi, le fait serait intéressant en ce qu'il indiquerait comment les mots s'associaient entre eux.

socius, -a, -um : qui accompagne ; associé avec. Soutient substantivité : *socius, socia* : compagnon, compagne associée). Dans la langue du droit public, « allié », employé surtout au pluriel *socii*. Usité de tout temps. M. L. 8056.

Dérivés et composés : *sociennus* (Plt., Au. 659, sans doute formation populaire, cf. *dossennus, leuenna, trasenna*, avec suffixe étrusque, cf. *Porsenna, Spurrinna*) ; *societas* : compagnie, société, association, alliance, M. L. 8055 ; *sociālis* : 1° « concernant les alliés » ; 2° à l'époque impériale, « social, sociable » et « conjugal » (Ov.) ; *sociālītās* (Plin. le J.) ; *sociō, -ās* : associé, allié, d'où *sociātīō, sociārīus* (tardifs) ; *sociābilis* (époque impériale) ; *sociofraudus* (Plt., Ps.

362) ; *adsociō* (latin impérial, Stace ; synonyme de *adiungō*), M. L. 733 ; *cōsocio* (usuel et classique) ; *cōsociātīō* (joint par Cicéron à *conciūtīō, commūnītās*), sur lesquels on a fait, à basse époque, *ad-* et *cōn-*socius ; *dissociō, -atiō, -ālis, -ābilis* (Hor.) ; calque de $\delta\upsilon\sigma\iota\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$?) ; *insociābilis, insociālis* (tous deux d'époque impériale).

Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*. *Socius* n'est pas « celui qui suit », mais « celui qui va avec » ; cf. Cic., Font. 17, 39, *uitae socia uirtus, mortis comes gloria*.

Le germanique, où la racine de *sequor* n'existe pas, au moins au sens de « suivre », a aussi v. isl. *seggr*, v. angl. *seeg* au sens de « homme, guerrier ». Ni le latin ni le germanique ne permettent de reconnaître si ces mots ont un ancien *k^w*, un ancien *k*, ou un ancien *kh*. En indo-iranien, il y a un mot remarquable et sûrement ancien : véd. *sākhā* (acc. sg. *sākhāyam*, dat. sg. *sākhye*), av. *haxa* (dat. sg. *hasē*, nom. pl. *haxayō*) « compagnon ». Le rapprochement s'impose ; il n'exclut pas celui avec *sequor*, car *-kh-* peut alterner avec *-k^w* ; mais il indiquerait l'existence d'un mot indo-européen de caractère « expressif », « populaire » désignant le « compagnon », sans doute le « compagnon de guerre ».

sociors, -dis adj. : stupide ; apathique, indolent. Mot de la prose, rare en poésie. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *socorditer* ; *socordia* : -m *quidam pro ignavia posuerunt* ; *Cato* (Orig. 7, 15) *pro stultitia posuit. Compositum autem uidetur ex « se » (codd' : sī), quod est sine, et « corde »*, P. F. 375, 1 ; *Socordius*. C'est à tort que la première syllabe est donnée comme longue dans les dictionnaires, notamment dans le *Thesaurus poeticus* de L. Quicherat, d'après *secūrus, sēdulus, sōbrius* ; la forme *secordis* des Gl. est sans autorité. La quantité de l'o chez les poètes iambiques ne se laisse pas déterminer ; chez Prudence (Apoth. 126 ; Peri. 10, 810 ; Cath. 1, 35), il est bref ; v. Havet, MSL. 5, 442 sqq. Cf. *uēcors, excors*. V. *sed*.

sodālis, -is m. : membre d'une confrérie, d'une corporation, d'un collège ; cf. Dig. 47, 12, 4, *-es sunt qui eiusdem collegii sunt, quam Graeci τραπεζα uocant* ; et F. 382, 15, *sodales... quod una s'ederent et essent*) ; terme technique qui, dans la langue commune, prend le sens plus général de « camarade, compagnon », etc. Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *sodalia* f. : compagne (Inscr.) ; *sodālicius* ; *sodālicium* : corporation (religieuse) (sens propre et figuré), confrérie, etc. ; *sodālicīarius* ; *sodālitās* ; *Sodāla, -liō*, noms propres.

Faute de témoignage hors du latin, on ne peut déterminer si le δ repose sur *d* ou sur *dh*. Le sens invite à rapprocher le groupe des mots indo-européens ayant **s(ʷ)* pour radical qui désigne ce qui est propre à un groupe social, et par suite l'appartenance à ce groupe ; skr. *svadhā* « qualité propre », gr. $\epsilon\theta\omicron\varsigma$ de * $\sigma\theta\epsilon\omicron\varsigma$ « habitude », etc. ; v. *suśōc*. Le grec a aussi des formes reposant sur **swet-* : él. *Fetaç*, corc. *eraç* « citoyen simple particulier » (par opposition au « magistrat »), hom. (F)ετης « membre du même groupe social » et hom. $\epsilon\tau\alpha-$

ρος, ἑταῖρος « compagnon » (sans F); le slave a *svatū* « affinis » (en particulier celui qui conduit la fiancée). Lat. *sodālis* serait-il un dérivé de **swet/d-?*, v. Meillet, Mél. Leite de Vasconcelos, Coimbra, 1933. — Il faut citer ici le groupe semblable de got. *siþja* « groupe familial », skr. *sabhā* « réunion de village », lit. *siþras* « membre d'une confrérie de travail, etc. »; V. Solmsen, *Untersuchungen z. gr. Laut- und Verslehre*, p. 200 sqq. — Cf. des mots comme *socer*, *socrus* et *soror*; v. *sul-*. — M. J. Vendryes, *Rev. celt.*, 44, p. 308 sqq., a rapproché irl. *petta* « favori ».

sōdēs : formule de politesse « si tu veux bien, s'il te plaît ». Contraction de *si audēs*, comme l'a déjà vu Festus 382, 2, avec réduction précoce de la diphtongue *au* dans une formule courante. Cf. *sis*. V. *audēō*.

sōl, **sōlis** m. : soleil, astre et dieu; *s. oriēns, occidēns*. Peut s'employer au pluriel, pour désigner soit plusieurs astres, soit la présence ou l'action continue et répétée du soleil; cf. Lucr. 5, 253, *pars terrarū... perusta | solibus assiduis*. Synonyme poétique de *diēs*. Ancien (Lex XII Tabul.), usuel. M. L. 8059. Celtique : irl. *sol*, britt. *sul*.

Dérivés et composés : *sōlāgō* : héliotrope, M. L. 8064; *sōlānus*, substantivé dans *Sōlānus* m. « vent d'Est » (nom conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8062), dit aussi *Subsōlānus* (d'après le gr. ἀφ' ἡλίου?), et dans *sōlānum* « morelle »; *sōlāris* « solaire » (époque impériale); *sōlārius* et subst. n. *sōlārium* : 1° cadran solaire (= *s. hōrologium*); 2° galerie, terrasse exposée au soleil, M. L. 8063, et v. h. a. *sōlāri*, v. angl. *sōlère*, breton *suler*, irl. *soiler*; *sōlātus* : qui a reçu un coup de soleil, d'où *sōlāta* (*herba*), doublet de *sōlāna* dans Ps.-Apol.; *sōlātum* n. et *insōlō*, -ās (Col.) : exposer au soleil; *insōlōtō* (Plin.); *sōlāciātō* (Cael. Aur.) = ἡλιωσις; *sōlūtānus*, épithète donnée à un escargot d'Afrique, sans doute de *Promun-tōrium Sōlis*. — Cf. aussi M. L. 8073, **sōlīnus*.

sōlstitium : solstice; *sōlstitiālis*, cf. *sistō*, *stō*; *sōli-fer*, -*gena*, poétiques; *sōlsequium*; *sōlsequa* : héliotrope, souci, M. L. 8078, qui note un *ō*. Calque du gr. passé en v. angl. *solsce*; *sōlifuga* « dicta quod diem fugiat », Isid. 12, 3, 4; *sōlificiūm* : οὐρανὸς (Gl.).

Il a dû exister une forme plus pleine **sōliculus*, non attestée dans les gloses, mais dont un dérivé, *sōliculor*, ἡλιόκορα, est dans les gloses. Sur les formes romanes du type fr. *soleil*, v. M. L. 8059; B. W. s. u.

Il est malaisé de déterminer le rapport exact de *sōl* avec les autres noms indo-européens du « soleil », dont les uns, désignant l'astre considéré comme une chose, sont du neutre et les autres, désignant l'astre en tant que personne active et divine, sont du masculin. Ce nom comportait une alternance -l/-n- dans la flexion : gāth. *h(u)var* (= véd. *s(ū)var*), gén. *xwng* et got. *sauil* (neutre), *sunno* (dérivé féminin). Considérons comme une personne qui agit, le « soleil » est nommé en védique *sūr(i)yaḥ*, *sūryaḥ* (masculin). La même formation en *-iyo- apparaît dans hom. ἥλιος, créet. et pamph. ἄλιος (dans les gloses), att. ἥλιος, aussi masculin, donc **ǵh₂elios*. Le vocalisme à double forme pleine **sāwel-* est surprenant; il se retrouve dans got. *sauil*, tandis que **sāul* du dérivé féminin lit. *sāulė*, et sans doute de

gall. *haul* (masculin; pouvant représenter un ancien neutre), n'a rien que de normal. V. sl. *slŭnce* est un dérivé slave (neutre), cf. l'adjectif v. sl. *beslŭntŭ* « sans soleil »; on part de **sul-n*. Le nom irl. *sūil* de l'« œil » est sans doute un ancien nom du soleil, qui est un œil (v. les passages védiques dans Maconell, *Vedic Mythology*, p. 307, et cf. arm. *areg-akn* « soleil », littéralement « œil du soleil », à côté de *arew* « soleil »). Une contraction de **sāwel-* ou **sāwol-* en *sōl* serait chose unique; le mieux est sans doute de partir de **swōl-*, qui s'explique bien comme forme masculine. Mais on ne peut rien affirmer.

sōlāgō : v. le précédent.

sōldāgō, -*inis* f. : πρετή, σύμφυτον (Ps.-Ap.). Cf. *cōn.sōlida*.

solduril, -*ōrum* m. pl. : gardes du corps ou vassaux d'un chef gaulois. Nom donné expressément comme gaulois par César, BG 3, 22, 1 : *cum DC deuotis quos illi soldurios appellant*.

solea : v. *solum*.

soleō, -*ēs, solitus sum, solēre* (parfait *solui*, archaïque, Cat., Enn.; cf. Varr., L. L. 9, 107; Cat. ap. Non. 509, 1; 3° p. pl. *solinunt*, avec *nequinont, ferinunt* dans F. 160, 3) : avoir coutume. Peut s'employer impersonnellement : *feri solet, ut solet*, ou avec un nom de chose comme sujet, cf. Cic., Off. 1, 39, 139, *si (domus) alio domino solita est frequentari*; l'adjectif *solitus* « accoutumé » n'a guère que le sens passif et semble évité par la prose classique, qui préfère *cōsuetus*; le n. *solitum* s'emploie dans des locutions adverbiales : *praeter, ultra solitum*. L'emploi de *solēre cum* « avoir des relations avec » (dē mulieribus) est rare (Plt., Ci. 36); la langue emploie *cōnsuēsco*. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain; désuet en fr. *souloir*, v. B. W. sous *habitudo*), M. L. 8065.

Dérivés et composés : *solitō*, -*ās* (un exemple d'Aulu-Gelle); *solitānus* (Marc. Emp.); *assolē*, -*ēs* (*ad-*), fréquent dans *ut assclēt*.

insolitus : insolite; *insolēns* : non habitué à; inaccoutumé; d'où, avec idée péjorative, peut-être sous l'influence de *insolēsco* (v. ce mot), « excessif, insolent », sens qu'on retrouve dans *insolentier, insolentia*.

V. aussi *exolēsco*, sous *alō*, et *obsolēsco*. Sans correspondant dans d'autres langues; *soleō* rappelle *suēsco*. Mais une formation **swe/olē* serait surprenante, et il n'y a pas de cas connu où un *-d-* issu de **dh-* serait représenté par lat. -l-; sinon, l'on penserait à rappeler le **swedh-* du gr. εἴωθα, etc. (v. sous *suēsco*).

On a rapproché aussi *soleō* de *sodālis*, avec un l issu de d « sabin »?

soliar : v. *solum*.

solidus (avec vocalisme intérieur e, *soledas*, CIL I^o 1529), -*a, -um* : 1° solide, massif, plein (*solida columna, solida cornua*), par suite « ferme, résistant » (sens physique et moral); subst. *solidum* n. « solide », terme de géométrie, *solida* traduit τὰ στερεά; 2° « entier, complet (*integer, totus*), total », *solida taurorum uiscera*, Vg., Ae. 6, 253; *uos quibus... solidae suo stant robore uires*,

id., ibid. 2, 639, fréquent dans la langue du droit : *solidam successionem obtinere*; *in solidum actio*, et *solidum dam succissionem obtinere*; *in solidum actio*, et *solidum actio*, Rab. Post. 17, 46, *ita bona ueniant ut n. e. g. Cic.*, Rab. Post. 17, 46, *ita bona ueniant ut solidum suum cuique soluatur*. Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel. Sous Constantin, *solidus; soldus* (sc. numéraire), usuel. Une pièce d'or massif dont le titre, le *missus* a désigné, par suite, la valeur absolue, demeurait inviolable. Le mot, dans ce sens, a eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues celtiques; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues celtiques; cf. M. L. 8069, *solidus*, par contre, n'est représenté par des formes populaires qu'en Italie; cf. M. L. 8069.

Dérivés et composés : *solidiās* : solidité et « totalité » (classique, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie dans ses œuvres philosophiques pour traduire στερεότης); *solidō*, -*ās* (époque impériale) : rendre solide, solidifier, et « souder », M. L. 8068; *solidiātio* (Vitr.), -*iriā*, -*tōrium* : κολλητήρ (Gl.); -*dāmen*, -*dāmentum*, d'après *fundamentum; solidēsco*, -*is*, tous d'époque impériale; *solidipēs* (= στερεόπους, Pline); *cōsolidō* (Vitr.), d'où britt. *cysswllt*, cf. *cōsolida* « consoude », M. L. 2168; *insolidus* (Ov., M. 15, 203); *praesolidus* (bas latin). Les gloses ont aussi une forme obscure *solerare*, i. e. *solidare, a solus, soleris*, i. e. *solidum*, CGL V 611, 3 a. Sans autre exemple. V. *saluus*.

solinō : = *cōsulō*, d'après Messalla ap. Fest. 476, 24. Pas d'autre exemple. Sans doute dû à une confusion avec *solinunt* : *solent*; v. *soleō*.

solipuga etc. : v. *salpuga*.

sōlitaurlia : v. *suouetaurlia*.

solum, -*I* n.; **soliar**, -*ris* n. : *solia appellantur sedilia in quibus non plures singulis possint sedere* (par rapprochement avec *sōlus* « seul »), *ideoque soliar sternere dicuntur qui sellisternium habent, et soli(a)ria uocantur Babylonia, quibus eadem sternuntur. Quae, ut ait Verrius, omnia ducta sunt <a> solo (de solum « sol »). Aluei quoque lauandi gratia instituti, quo singuli descendunt, solia dicuntur, quae a s[e]l[e]n[d]endo potius dicta uidentur quam a solo. F. 386, 1. V. Rich., s. u. La glose de Festus résume les différents sens de *solum, soliar* et les étymologies populaires qui ont favorisé la formation de ces noms issus sans doute de **sodium*; cf. *sedere*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 8074.*

Dérivé : *soliāris* (*cella*), CIL VIII 10607.

V. *sedēō*. Pour l en face de d, v. *odor, oleō*.

sollenis, -*e* (*sollempnis, sollemnīs, sollennīs, solennīs*) : adjectif de la langue religieuse s'appliquant à des cérémonies, rites, coutumes solennellement suivis et célébrés à date fixe (cf. *sacra statā, sollempnia, Caton* ap. Fest. 466, 27, qui définit *sollemnia sacra... quae certis temporibus annisque fieri solent; ad sollempne et statum sacrificium circulo uehi*, Cic., Tu. 1, 47, 113, etc.). Le n. *sollemne, sollemnia* s'emploie avec le sens de « coutume religieusement suivie; solennité, cérémonie religieuse » : *s. nuptiarum, funerum*; et aussi de « coutume ancienne » (peut-être par un rapprochement avec *solō*), cf. Festus, cité s. u. *sollus*. Ancien (Cat.); clas-

sique, usuel. Quelques traces dans les dialectes italiens. M. L. 8075. Irl. *sollaman*.

Dérivés : *sollemnitus* (Liv. Andr. ap. Non. 176, 12); *sollemniter, sollemnitas* (tous deux rares et d'époque impériale); *sollemnitas* (S^t Aug.).

Sollemnis est généralement regardé comme un composé dont le premier terme est *sollus*; le second est obscur. Les anciens y voient *annus*, comme dans *perennis*, cf. Fest. 304, 36, *sollemne quod omnibus annis sacrarari debet*, mais la forme ancienne paraît être *sollemnis*, et *sollennis* une fausse graphie étymologique due à l'influence de *perennis* et au fait que le groupe -*nn-* a tendu à s'assimiler dans la prononciation pour devenir -*nn-*; cf. *antenna*, etc. (la forme *sollemmo*, CIL VI 28117, est isolée). L'adjectif *sollus* étant donné pour osque par Festus, on s'est demandé si le second terme de *sollemnis* ne correspondait pas à osq. am n d « circuitu », le sens de l'adjectif étant « qui a lieu le circuit de l'année étant entièrement écoulé »; mais ce sens de *annūd* est contesté, v. Vetter, *Hdb.*, I, p. 11. Du reste, les emplois de l'adjectif ne permettent pas d'établir qu'il ait signifié spécialement « qui a lieu tous les ans » et, même en ce cas, il faudrait expliquer la composition du mot et la valeur de *sollus* dans le groupe, en face de *cōtidiē* et *quotannis*.

sollers : v. *ars*.

sollicitus, -a, -um : entièrement ou sans cesse agité : *s. motus, s. mare, s. ratis*. Ce sens physique, le plus ancien, n'est attesté, comme pour *sollicitō*, que chez les poètes (Lucr., Vg., Ov.), où c'est un archaïsme. La prose n'emploie le mot qu'au sens moral : inquiet, alarmé, tourmenté; de même *sollicitō*, -ās « inquieteur », d'où « exciter, provoquer, attirer », etc.; *sollicitūdō, -iātio, -tor*. Ancien, usuel. Fr. *soucier, souci*. M. L. 8076, 8077; B. W. s. u.

De *sollus* et *cītus*, v. *ciō, cieō*. Sauf dans les emplois poétiques, le rapport avec *cītus* n'est plus senti; ce détachement a pu être favorisé par le fait que *sollus* était sorti de l'usage et oublié. Même image que dans *uezāre*.

sollus, -a, -um : entier. Adjectif osque d'après Festus 384, 29 : *sollo Osce dicitur id quod nos totum uocamus. Lucilius* (1318) : « [s]uasa quod omnino dirimūt, non sollo dupndia », i. e., non tota. Item *Liuius sollicituria, in omni re curiosa; et sollijerreum, genus teli totum ferreum* (34, 14, 11). *Sollers etiam in omni re prudens; et sollemne, quod omnibus annis praestari solet*. En dehors de l'exemple de Lucilius, *sollus* ne figure en latin que dans les composés cités par Festus, dans *sollicitus* et dans un superlatif employé par la langue augurale : *sollistimus* (cf. *deatimus, sinistimus*). *Olusolu* = *illōrum omnium*, CIL I^o 1614, Vetter, *Hdb.*, n^o 7, est dialectal. V. *saluus*.

sōlor, -āris, -ātus sum, -ārī : 1° [chercher à] soulager, Vg., G. 1, 164, *concuassa quem in siluis solabere quercu*; 1, 293, *longum cantu solata laborem*; reconforter, Vg., Ae. 5, 41, *ac fessos opibus solatur amicis*; 2° sens moral « consoler ». Attesté depuis Plaute, mais banni de la prose classique, qui emploie le composé d'aspect déterminé *cōnsōlor*; repris par la langue impé-

riale. Cf. F. 388, 15, *solari sine praepositione dixisse antiquos testis est Pacuvius, cum ait* (365) : « solatur, auxiliatur, hortaturque me ».

Dérivés et composés : *sōlācium* (classique), M. L. 8060 ; irl. *solad* ; *sōlāciolum* (Catull.) ; *sōlāmen* (poétique) ; *sōlāmentum* (Paul. Nol.) ; *sōlātor* (Tib., Stat.) ; *cōnsōlor* et ses dérivés (usuel et classique) ; les formes romanes sont savantes, M. L. 2167, irl. *comhsóléis*, britt. *cysuro*) ; *insōlābilitur* (Hor. = ἀπαρωθήτως). — A *cōnsōlor*, la langue a tendu à opposer *dēsōlō* (de *sōlus*), d'où la glose *desolare, solacium auferre* ; cf. Aug., Epist. 130, 3, *quaecumque sunt terrena solacia, magis in eis desolatio quam consolatio reperitur*.

Le présent *solō* peut être, comme *uenor*, une forme à vocalisme radical long d'une racine **selo-* qui se retrouverait dans le présent hom. ὄληθι « sois favorable », dans ἄσολομαι « je me rends favorable, j'apaise », si l'on part d'un type **si-slā-* ; et, en effet, il y en a trace dans éol. Ἐλᾶθι, Ἐλᾶτε. Mais les formes grecques sont en partie obscures et le présent hom. ἄσολομαι, l'adjectif ὄληθος, etc., avec *u* bref, ne s'expliquent pas directement. Quant à got. *sels* « bon », le sens en est bien éloigné. En somme, étymologie incertaine.

solōx, -ōcis adj. — *lana crassa et pecus quod passim pascitur non tectum*. Tiinius in *Barbato* (3) : « Ego ab lana soloci ad purpuram data » ; et *Lucilius* (1246) : « pastali pecore ac montano, hirtō utque soloce », F. 386, 27. Mot rare, archaïque et repris tardivement (Fronton, Tert., Symm.).

Sans étymologie claire.

solum, -i n. : en général, partie plate et inférieure d'un tout, « fond (de la mer, d'un fossé, etc.) », « pavement (marmorēum solum) » ; « plante du pied » ; cf. Varr., R. R. 1, 47, *solum hominis exitium terrae* (d'où *solea*), d'où « base, fondement » (joint à *fundamentum* par Cic., Bru. 74, 258) ; et aussi « sol » d'un terrain (*solum terrae, sola terrarum*), d'où *adsolō*, -ās (Tert.) « jeter à bas » ; par suite « pays, région » (*solum uertere*), « biens fonds » (*res soli*), d'où *solifundium* n. Front.). Ancien, classique, usuel. M. L. 8079. V. B. W. *seuil*.

Dérivés : *solea* f. : 1° sorte de sandale, consistant en une semelle placée sous la plante du pied ; sorte de soulier d'osier ou de plaque de fer qu'on plaçait sous le sabot des bêtes de somme ; entraves de bois ; 2° sole, poisson. Cf. P. F. 387, 5, *solea uel ea dicitur quae solo pedis subicitur, uel genus piscis, uel materia robustea super quam paries craticius exstruitur*. M. L. 8064. Celtique : irl. *sol*, britt. *sol* et *sail* ; germanique : got *sulja* ; une forme **solā* est supposée par les mots romans et germaniques du type fr. *sole*, v. h. a. *sola*, v. angl. *solu* ; v. B. W. *sole* I et II. De là : *soleātus* ; *soleārius*, -ī m. et *solātārius* ; *soleāris* (tardif) ; *mono-*, *bi-*, *solis* ; *trisolium* « genus calciamentī ».

Composé : *solifundium* (Fronton).

Pour *exsul*, v. ce mot.

L'o de *solum* peut représenter phonétiquement *e* aussi bien que *o* ; v. sl. *selo*, qui traduit ἀρός et ὄληθι, ὄληθωμα, russe *selō* « village » indique, pour ce mot neutre, le vocalisme *e* ancien (cf. sous *serum*) ; longobard *sala* « maison, construction », d'accord avec lit. *salā* « village », repose sur **solā* (le vocalisme de v. h. a. *sal* est altéré). Le mot indique un « établissement » humain.

solūō (sur une prononciation *solūō*, v. *silua*), -iō, -ul-, **solūtūm**, -ere : détacher, délier ; déteiler ; dans la langue nautique, « lever l'ancre ». A pris des sens spéciaux dans les langues techniques, e. g. *uōtum soluere* « s'acquitter d'un vœu » ; dans la langue du droit, *rem soluere* « payer », *dēbitum soluere* « s'acquitter d'une dette », *soluendū nōn esse* « n'être pas solvable » ; *fidem, poenam soluere*. Du sens de « détacher » on est passé à celui de « relâcher les liens, désagréger, dissoudre » et aussi « résoudre », (s. *quaestionem*). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8081 ; v. B. W. *résoudre* et *soulte*.

Dérivés : *solūtus* : détaché (opposé à *uinctus*), libre (souvent joint à *liber*) ; de là « non soumis à des règles fixes » (*solūta oratio*) et par suite « impuni, licencieux » ; *solūtum* : paiement, acquit (fr. *soulte*) ; *solūbilis* (tardif) et *insolūbilis* (Sén.), -*biliās* ; *solūtio* : dissolution, désagrégation ; paiement, solution ; *solūtīlis* (Suét.) ; *solūtor*, -trix, -tōrius ; *insolūtus* (basse époque).

Solūō est senti en latin comme un verbe simple et a fourni de nombreux composés :

absoluō = ἀπολύω « détacher, délier, absoudre » ; « s'acquitter de, se débarrasser de ». De ce sens on est passé au sens de « achever » et, dans la langue de la rhétorique, « achever un récit », qu'on retrouve dans l'adjectif *absolūtus* « achevé » (souvent joint à *perfectus*). En grammaire, traduit τὸ ἀπολελυμένον, τὸ ἰδίον ἄλυτον et ἀυτότελής « absolu ». En bas latin, *absolūtus* en est arrivé à signifier « démontré, évident » ; *absolūtus* « acquittement, délivrance » et « perfection », M. L. 46. Pris par la langue de l'Église, d'où celtique : irl. *absoluid*, gall. *absoluenn* (de *absoluendus*).

dē-, *dīs-*, *ex-*, *per-*, *re-soluō*, avec leurs dérivés *dissolūtio*, *resolūtio*, etc., dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple.

Le latin connaissant *sē-*, *so-* (v. *sed*) et *luō*, l'analyse en *so-luō* (de **seluō* ou **soluō*) est évidente ; cf. *luā*. D'après le modèle de *uoluō*, le composé *soluō*, *solūtus* a fait l'effet d'un mot simple ; de plus, le *u* y a été traité comme une consonne ; la scansion trisyllabique est artificielle.

sōlus, -a, -um (gén. *sōlius*, dat. *sōli*) : seul, solitaire ; *sōlum, sōlummodo* « seulement ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8080.

Dérivés et composés : *sōlūtūdō* : solitude (usuel, classique) ; *sōlītās* (archaïque, époque impériale), conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8072 ; *sōlītārius* ; *sōlātārius* (*monachus*) ; *sōlītāneus* (Theod. Prisc. ?), cf. M. L. 8070, **sōlītānus* ; *sōlītātīm* (Front.) ; *dēsōlō*, -ās « laisser seul, dépeupler », non attesté avant Virgile, usité surtout au participe *dēsōlātus*, sur lequel il semble bien que *sōlō*, qu'on trouve seulement dans Sénèque et Stace, ait été fait, d'après *populor/dēpopulor*, M. L. 2596 a ; *sōlītōquium* (S^t Aug.) ; *sōlītuaquus* (Cic.) ; *sōlīcanus* « soliste », par opposition à *concinēns* (Mart. Cap.). Sur le rapport établi entre *dēsolor* et *cōnsōlor*, v. *ōlor*.

Fait penser à *sed-*, *sē-*, etc., à quoi aurait été ajouté un suffixe *-lo-* ; mais on ne peut rien dire de précis.

somnu (ō), -i m. : sommeil. Personnalité et divinisé : le Sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit, d'après gr. Ὕπνος. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8086.

Dérivés et composés : *somnium* « songe », attesté depuis Plaute ; Cicéron cite, d'un vieux poète, *interpres somnium* ; *somniō*, -ās : avoir des songes, rêver (de M. L. 8085, 8082 ; B. W. *songer* ; et *consomniō* ; *insomniūm*, -i (m.) : calque du gr. ὄσνιον, pour obtenir un mot noble à la place de *somnium*, dégradé dans l'usage vulgaire. Premier exemple dans Vg., Ae. 4, 9 ; dans la prose, non attesté avant Tacite. Mot rare, littéraire, mais conservé en italien et en espagnol. M. L. 4469.

somniculōsus : somnolent, forme sans doute populaire, déjà dans Plaute (*somniculōse*) sur le modèle *periculōsus*, non tirée du diminutif, cf. *metuculōsus* ; *somniculus*, non attesté dans les textes, mais qui figure dans les Not. Tir. et supposé par les formes gallo-romanes : fr. « sommeil », etc., M. L. 8084, tandis que *somnus* a survécu dans toute la *Romania*, v. B. W. *somme* ; *somniculōsus* (avec *l*), ancien (Plt., Lucil., Cic.), M. L. 8053 ; *somnulentus* (*somno-*) (Apul., S^t Jér. ; d'après *temulentus*, etc.) ; *somnulentia* ; *somniālis* (tardif) ; *somniātor* (époque impériale) ; *somniāsus* (Cael. Aur.) ; *somnurnus* (Varr. ap. Non. 172, 1, formé d'après *nocturnus*, etc.) ; *somnifer*, -ficus, -ger (époque impériale) ; *in-somnis* : sans sommeil, cf. skr. *asvapnāh*, gr. ἄσπνος, d'où *insomniūm* (-nia f.), au sens de *dōrnia* et tardifs *insomniētās* (d'après *satis*, *sattētās*), *insomniās* ; *ex-somnis* « tiré du sommeil » ou « privé du sommeil », d'où **exsomniāre*, M. L. 3069 ; *sēmi-somnis* (*-somnia*).

sopor, -ōris m. : 1° force qui endort, fait d'endormir ; 2° sommeil. Divinisé, Vg., Ae. 6, 278. Grâce à l'existence de *sopor*, Virgile peut faire une distinction qu'Homère ne connaissait pas ; c'est par *consanguineus Leti Sopor* qu'il rend l'homérique Ξ 231, Ἵπνον... κασιγνήτῳ Ἐνάτωρο. Terme surtout poétique et, en général, plus expressif que *somnus* et voisin de *torpor*, *stupor* ; cf. Plin. 21, 119, *huius* (sc. *iunci*) *semine somnum allicit, sed modum seruandum ne sopor fiat*. Le caractère de force agissante de *sopor* est sensible chez Lucrèce, 4, 453 : *Denique cum suauis deinzit membra sopore/somnus*. Par suite, désigne un soporifique, en particulier l'opium. Enfin, désigne aussi les « tempes » (cf. Stace, S. 2, 3, 29), comme all. *Schlāfe* et vénitien *sono* (de *sōmnus*). Dérivés : *sopōrus* (poétique, e. g. *sopōra Nox*, Vg., Ae. 6, 390) ; *sopōrō*, -ās : endormir, engourdir, stupéfier (usité surtout au participe *sopōrātus* ; époque impériale), forme qui se substitue en partie à *sōpire*, isolé de *somnus* par la forme et dont cet isolement a amené la disparition progressive ; *sopōrifex* (époque impériale) ; *sopōratiō* (bas latin). Avec degré long de la racine (formation unique en son genre en latin) : *sōpiō*, -is, -iū (-ī), -itum : endormir, assoupir ; *sōpitiō* (tardif) ; *sōpire* a pris en Gaule le sens de « calmer » (ainsi chez Sulpice-Sévère) ; *insōpitus* ; **assōpire* (fr. *assouvir*), M. L. 734 ; *cōnsōpiō* ; *obsōpiō* (tardif). La quantité de l'o de *sopēscō*, *obsopēscō* (Not. Tir.) est inconnue, et l'on ne peut préciser de quelle nature est le rapport de cette forme avec *sōpiō*.

La racine qui signifiait « dormir » fournissait un présent radical athématique attesté par véd. *sōp̄tu* « qu'il dorme », *sōp̄an* « dormant » et par l'optatif *sōp̄yāt* ; ce

présent a été remplacé de diverses manières ; le sanskrit a *sōp̄iti* (3^e pl. *sōp̄anti*) et aussi *sōp̄ati* « il dort » ; l'iranien a un présent en **-ske-* : av. *x'afsaīti* « il s'endort, il dort ». Le slave a *sūp̄itū* « il dort », inf. *sūpati* ; le hittite, d'un thème **šup* « dormir », le dérivé *šupp̄ariya-* « sommeiller ». Le germanique est, comme d'habitude, passé au type thématique, mais avec une opposition de vocalisme, v. angl. *swefan* en face de v. isl. *sofa*, qui est la trace de l'ancien type athématique. Le latin n'a pas conservé ce présent (v. *dormiō*). Mais il a le causatif à voyelle longue *sōpiō*, cf. skr. *sōp̄adyati* « il fait dormir », v. isl. *svæfa* « endormir ». Le nom d'action *sopor*, qui indique une force active, n'a pas de correspondant hors du latin ; il s'applique souvent à l'« engourdissement dans la mort », ainsi Plt., Am. 306, etc., et Lucrèce, 3, 904, *a leto sopitus* ; cf. v. angl. *swæbban* « endormir, tuer », v. isl. *sæfa* « tuer ». — Le nom du « sommeil », masculin parce qu'il est un agent, était **swopno-* : skr. *sōp̄nāh*, lit. *sūpnas*, arm. *k'un*, irl. *suam* ; de là lat. *somnus* ; v. isl. *suefn* ne peut devoir son *e* qu'à l'influence d'une forme verbale ; quant à gr. ὄσνος et v. sl. *sūniū*, on est tenté d'en attribuer le vocalisme radical zéro au dérivé *ēv-ōr̄nvo*, v. sl. *sūntje* « songe », tandis que, inversement, skr. *sōp̄n(i)yam*, lit. *sūpnis* et lat. *somnium* auraient reçu leur vocalisme *o* du nom du « sommeil ». — En latin, l'élimination de l'ancien présent **swep-* et l'emploi exclusif de *dormiō* ont eu pour conséquence qu'aucun lien n'existait entre le verbe et les noms, et Varron a été amené à jouer avec cette opposition : *Quid mihi (cum) somno si dormitio tollitur?* (Men. 388 ap. Non. 101, 3). — La forme à élargissement *-m-* de *dormiō* marquait un état qui dure (v. MSL 19, p. 160 sqq., et cf. *prema*), et ceci a entraîné l'élimination des formes verbales de **swep-* autres que celles du causatif.

sōna, -ae f. : ceinture. Transcription ancienne de gr. ζώνη ; de là *sōnārius* dans Plaute, *sector sōnārius* « coupeur de bourses ».

sonium, -i n. : soin, souci, μέριμνα (Ital., Gloss.) ; *soniō*, -ās (et *sonior*) : μεριμνώ. Uniquement attesté dans des textes chrétiens tardifs (v. Buecheler, Kl. Schr. 3, p. 138) et les gloses, où les formes sont parfois confondues avec *somnium*, *somniāre*. Sans doute d'origine germanique ; cf. M. L. 8089 a ; B. W. sous *soin* ; et *desogne*.

sonō, -is et **sonō**, -ās, -ui, -itum (et, à l'époque impériale, *sonāui, sonāum*, e. g. *sonāitūrum*, Hor., S. 1, 4, 44), **sonere** et **sonāre** : sonner, faire entendre un son, un accent, et par extension « chanter » (poétique), faire résonner. *Sonere* est archaïque et n'est attesté que dans la langue épique ou tragique (Ennius, Accius) ; Plaute déjà n'emploie plus que *sonāre*, qui est la seule forme usuelle et qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 8087. La double flexion provient sans doute d'une flexion ancienne à alternance : *sonō*, -ās, -at ; *soninus* (de **sonāmos*), etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *sonus*, -i (et rarement *sonus*, -ūs) m. : son, ton, M. L. 8090 ; celtique : irl., britt. *son* ; *sonitus*, -ūs m. « son » et « bruit », M. L. 8089 ; *sonāx* adj. (Apul.) ; *sonābilis* (Ov.) ; *sonitūius*, usité seulement dans *sonitūium tripudium* ; *sonor*, -ōris m. : doublet poétique de *sonus*, de là *sonōrus* ; *sonōritās* (employé par Priscien pour traduire εῶφωνα) ;

soni-pēs adj. : périphrase poétique pour désigner le cheval ; cf. gr. *κωνυχίου* (Hes.) ; *soniuagus* (Vict. Vit.) ; *sonitium* (Didasc. Apost.).

En outre, nombreux composés, verbes ou adjectifs : *adsonō* (as-) = *προσηχέω* : résonner vers, répondre en écho, faire retentir ; et, tardifs, *assonus* « harmonieux » (formé d'après *absonus*), *assonātō*.

absonus : discordant (sens propre et figuré ; joint à *absurdus* par Cic., De Or. 3, 11, 41) = *ἀπηχής*, *absonē* ; *absonō* (rare) ; *circumsonō* = *περιηχέω* ; *circumsonus* (Ov., St.) ; *cōsonō* : résonner ensemble, être en harmonie avec (propre et figuré, ce dernier sans doute d'après le gr. *συμφωνῶ*, *συνηχέω*) ; *cōsonāns* f. : terme technique des grammairiens traduisant *σὺμφωνῶν* et opposé à *uocālis* ; cf. Diom., GLK I 422, 27 : *consonantes* (sc. *litterae*) *appellantur quod interdum proiectae, interdum subiectae uocalibus consonant* ; *cōsonus* = *σὺμφωνός* (un exemple dans Cicéron ; ensuite dans Ovide, puis dans la langue de l'Église), de la iirl. *conson*, britt. *cys-son* ; *disonō* = *διαφωνῶ* ; *disonus* = *διάφωνος*, tous deux d'époque impériale ; d'où, tardifs, *disonanter*, *disonantia* ; *in-sonus* : qui ne fait pas de bruit, silencieux (Amm., Apul.) = *ἄφωνος*.

intersonō (un exemple de Stace) ; *ob-sonō* : interrompre par un bruit (un exemple de Pl., Pseud. 208) ; *personō* : faire résonner ; résonner tout à travers (classique ; cf. *persōna*?) ; *personus* (époque impériale) ; *praesonō* : retentir d'avance (Ov., Galp.) ; *resonō* (*resonō*, -is) : résonner et « faire résonner » = *ἀνηχέω*. Attesté depuis Ennius ; usuel ; *resonus* adj. (poétique, époque impériale) ; *resonābilis* (id.) ; *resonantia* (Vitr.) ; *resonātō* (Cassiod.) ; *resonus*, ī m. (Cael. Aur.). Composés poétiques du type : *altisonus* (= *ἀλτῖονεμετής*), *clārisonus* (= *κλῆρονεμετής*), *multisonus* (= *πολύφωνος*) ; *armi-*, *horri-*, *luci-*, *rauci-*, *fluentisonus*.

Il n'y a guère que *sonō*, *cōsonō*, *resonō* qui soient usuels et sans doute employés dans la langue parlée ; les autres formes sont des créations de la langue littéraire, faites en grande partie sur des types grecs.

La racine est indo-européenne, sans doute dissyllabique ; mais les formes sont peu claires. Ombr. *sonitu*, *sunūtu* admet plusieurs explications, et le sens en est contesté. Irl. -*seinn* « sonat » est de type thématique ; à côté, il y a un parfait iirl. *sephain* « sonuit », où l'on a trace du *w* de **sw-*. Le védique a *asvanū* (dit du cri d'un faucon), *svānū* (dit du bruit produit par le feu) et l'adjectif en -*to-*, *prāsvanitah* « émettant un bruit ». A. *sonus* répond skr. *svandh* « bruit ». Pour rapprocher sl. *zvinēti* « sonāre », *zvonū* « sonus », il faut, d'une part, admettre une étymologie populaire, de l'autre écarter alb. *ze* « voix ». — On ne peut séparer tout à fait le groupe de **swer-* ; v. *sursum*.

sons, *sonis* : coupable. Ancien, classique ; l'emploi adjectif est surtout poétique (cf., toutefois, Plt., Cap. 476, ... *sontes*... *condemnanti reos*). Rare dans la prose impériale. Contraire : *insōns* (ancien, mais évité par Cicéron et César). Dérivé : *soniticus*, usité seulement dans *soniticus morbus* « épilepsie », *sonitica causa* « excuse valable », cf. Tert. 372, 3 ; *soniticus morbus in XII* (2, 2) *significare ait Aelius Stilo certum cum iusta causa ; quem nonnulli putant esse qui noceat, quod sonitica signi-* *ficat nocentes. Naeuius ait* (Com. 128) : « *soniticam esse*

oportet causam, quam ob rem perdas mulierem. — Termes rares et techniques de la langue du droit.

Sōns a la forme du participe présent de *sum* ; cf. gr. *ὄν*, skr. *sán* (acc. sg. *sántam*), v. sl. *sy* (nom. pl. *sošie*) ; pour un Latin, il n'y avait rien de commun entre *sōns* et *sum*, mais *sum* n'a pas conservé de participe, ce qui indique que l'ancien participe a dû être affecté à un emploi spécial ; et l'on ne connaît de participe que pour des formes à préverbe : *prae-sēns*, *ab-sēns*. Le vocalisme *o* de *sōns* se retrouve dans *euntem* en face de *tēns* et dans *uoluntās*. Quant au sens, il devrait s'expliquer par un usage juridique. En viendrait-il, sans signifier à la fois « vrai » et « coupable » ; et le groupe de v. sar. *sundia*, v. h. a. *suntea* a été employé à désigner le « péché ». En indo-iranien, le mot *satya* « vrai » (skr. *satya* de **sṛj-ias*, av. *haiṇyō*, v. perse *hašiya*) a une valeur religieuse. Pour expliquer tout à fait le sens de *sōns*, il faudrait connaître les anciennes formules où figurait le mot ; a une valeur juridique est nette dans *soniticus*.

soniticus : v. *sōns*.

sōpina (uitis) : sorte de vigne (Plin., NH 14, 136).

sōpiō, -ōnis m. ? : Cat. 37, 10, et graffiti de Pompéi ; *sōpiūti* dans Pét. 22, 1 (?). Mot de sens obscur qu'on interprète par *pēnis* et qu'on rapproche de *prospāpia*. Très incertain.

sōpiō, *sōpire*, *sopor* : v. *somnus*.

sorbeō, -ēs, *sorbui*, *sorbitum* (Prisc. ; sans exemple dans les textes), -ēre (et *sorbō*, -is, *sorpsi*, *sorptum*, -ēre, dans le simple comme dans les composés ; *sorbiō*, -ire depuis St Jér. ; les formes de la 3^e et de la 4^e conjugaison sont récentes) : avaler, gober (un œuf) ; absorber (sens physique et moral), engloutir. Attesté depuis Plaute, classique et usuel. Les formes romanes remontent à *sōrbere*. M. L. 8094.

Dérivés et composés : *sorbilis* adj. (époque impériale) ; *sorbūtō*, synonyme archaïque et postclassique de *pōtiō* ; *sorbūtium* ; *sorbūtuncula* (tardif) ; *sorbūtō* adv. ; *sorbillō* (-*billō*, Tér., Ad. 591), -ās : avaler à petits coups. (diminutif familier et affectif ; cf. *sūgillō*, etc.).

absorbeō, d'où *absorbūtō*, *absorptiō* (langue de l'Église) ; *dē* (Tert., Mart. Cap.), *ex-*, *ob-* (archaïque et repris à basse époque), *per-* (Plin.), *re-sorbeō* (époque impériale).

Lat. *or* représente ici *r*, et le flottement latin provient de ce que la racine fournissait un présent (ou un aoriste) athématique, comme il ressort des formes baltes et slaves : le lituanien a, pour « boire à petites gorgées, têter, sucer », à la fois *surbiū*, *surbiti*, *srēbiū*, *srēbiti* et *srūbiū*, et le slovène *srbļem*, *srbati*. *Arbi*, qui, en arménien, sert d'aoriste à *əmpem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme **srebbh-* de la racine est établie par gr. *σοφειν* « avaler » (fut. *σοφισομαι*), d'accord avec une partie des formes lituanienes, contre alb. *g'erp*. Le latin n'a pas trace du type **srbbh-*, **srbbh-*, attesté par lit. *surbiū*, ion. *σοφειν* (chez Hipponax ; sans doute terme populaire) et *σοφάειν* (dans la langue médicale).

sorbus, -ī f. : sorbier ; *sorbum* n. : fruit du sorbier,

sorbe. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 8095. Germanique : v. angl. *syrfē*.

Peut-être de **sor-dhos* « rouge », lit. *sařtas* « roux », à cause de la couleur de ses baies.

sordēs, -is f. (usité surtout au pluriel *sordēs*, -ium) : saleté(s) (sens concret) ; condition sordide (sens propre et figuré) ; vêtements de deuil qu'on laissait volontairement négligés, d'où le « deuil » lui-même. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *sordēō*, -ēs ; *sordescō*, -is ; *sordidus*, renforcé en *sordidiō* (attesté depuis Plt.) ; cf. *ater/atrātus*, etc.), d'où *sordidō*, -ās : salir ; *sordidulus* (familier) ; *sordicula* (Marc. Emp.) ; *sorditiūs* (Fulg.) ; *sorditiō* (Plt.) ; *sordulentiūs* (Tert.) ; *sordifluis* ; *sordēdō* ; *sordor*, tous très tardifs et rares.

Les langues romanes ont des représentants de *sordēs*, *sordidus*, *sordicula*, *sorditiā*, M. L. 8095 a, 8097. Le gall. *swrth* « lent, endormi », de **sortus* < *sordidus*, est douteux.

Le seul rapprochement clair est celui avec le groupe servant à rendre en germanique l'idée de « noir » : got. *swart* « μέλας », Mt., V, 36. Le latin lui-même a, d'autre part, *suāsum* (v. ce mot), qui a l'air d'une formation populaire de la même racine. Du reste, on ne saurait décider si, dans got. *swart*, etc., l'a est un ancien *o*, comme dans *sordēs*, ou un ancien *a*, comme dans *suāsum*.

sōreūx (-rix, *saurer*), -icis m. : souris. Ancien, usuel. M. L. 8098 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sōricinus*, cf. *soricina naenia*, Plt., Ba. 889, et les noms propres *Sōriciō*, -cius, -ciānus. Les langues romanes supposent aussi **sōriciūs*, **sōricāre*, **sōricāriūs*, M. L. 8099-8101. Peut-être onomatopée ; cf. Don., ad Ter. Eu. 1024, *proprium soricum est uel stridere clarius quam mures uel strepere magis*.

Cl. gr. *σοῦξ* « souris ». Le détail du rapprochement ne se laisse pas déterminer, faute de données. V. le suivant. Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 133.

**sōrix* (*saurix*), -icis : *auis tributa Saturno* (*ab*) *auguribus* (Mar. Vict.). Sans autre exemple. Peut-être identique au précédent, cf. le double sens de *būfō*, *būbō* ; ou plutôt simple erreur de Mar. Vict., qui a attribué à un oiseau le cri de mauvais augure des souris, cf. Plin. 8, 223.

soror, -ōris f. : sœur et aussi « terme par le sang, cousine » ; cf. *frāter*. Par dérivation, terme de tendresse ; employé aussi pour marquer la ressemblance ou l'identité entre deux objets ; de là *sorōriare* : *re mammae dicuntur puellarum, cum primum tumescunt, ut fraterculare puerozum, F. 380, 25*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8102 ; B. W. s. u. Les mots romans remontent en partie à une forme dissimulée *seror*, abl. *serore*, Cil II 534, 2 ; cf. **retundus*.

Dérivés : *sorōriūs* : de sœur (en face de *fraternus*, formé d'après les adjectifs en -*ius* dérivés de substantifs en -*tor* : *praetor*, *praetōriūs* ; de même *uzōriūs*), substantivé au sens de « mari de la sœur », M. L. 8104. Le type de dérivation atteste le caractère récent du mot. L'adjectif ancien est le suivant :

sobrinus : de sœur ; utilisé comme subst. *sobrinus*, *sobrina* ; cf. F. 379, 6 : *sobrinus est, ut ait Gallus Ae-*

lius, patris mei consobriini filius, et matris meae consobrinae filius. Femina isdem de causis appellat fratrem, et fratrem patrualem, et consobrinum, et propius [con]sobrino et sobrina. Idem gradus in sobrina quoque sunt. Composé : consobrinus, -na ; cf. Don. ad Ter. Hec. 459 : consobrinus noster quasi <con>sororinus ; devenu synonyme de « cousin », sans précision, cf. Gaius, Dig. 38, 10, 1, 6 : consobriini consobrinaeque, i. e. qui quaeue ex duabus sororibus nascuntur... sed fere uolgos omnes istos (sc. patruales, amitinos) communi appellatione consobrinus uocant. M. L. 8050 et 2165. sororcula : diminutif de tendresse, conservé en vieil italien. M. L. 8103.

sorōriculātus (-a *uestis*, Plin. 8, 195) ; *sorōricida* (Cic., ā. λ.) ; *sorōricidium* = *ἀδελφοκτονία* (Gloss.).

Le nom lat. *soror* repose tout entier sur la forme du nominatif à vocalisme *ō* qu'indique lit. *sesū* « sœur », en face de génitif singulier *sesēs*, d'accord avec iirl. *siur* ; le timbre *o* était de règle dans les cas forts, à en juger par l'*o* du nominatif pluriel arm. *k'or-k'* « sœurs » et par l'*ā* indo-iranien de l'accusatif singulier skr. *svdāsāram* et de la forme iranienne indiquée par pers. *x'āhar*, supposant *x'hār-* (av. *x'anharəm* est dérivé d'après *brātāram*). Une forme à vocalisme zéro aux cas obliques est établie par skr. *svasrē* (datif singulier), etc., arm. *k'er* (génitif datif singulier à côté de *k'oyr*, nominatif accusatif), got. *swistris* (génitif singulier), d'après quoi a été fait le nominatif-accusatif got. *swistar* ; c'est sur une forme **swesr-* que repose lat. *sobrinus* ; cf. *fūnebris*. Le mot indo-européen est de ceux qui appartiennent au groupe de **swē/se-* ; cf. *socer*, *sodālis*, *suēsō* ; sur le caractère de **ser-*, v. l'hypothèse présentée sous *uzor*, et *sodālis*. Toutes les formes citées supposent une initiale **sw-*, ainsi gall. *chwær* attesté que le *s* de iirl. *siur* repose sur *sw*, ce qu'indique, du reste, en irlandais même, la mutation de *mo fiur* « ma sœur », en face de *siur* ; seuls le balte et le slave ont clairement l'initiale *s-* sans *w* : lit. *sesū* et le dérivé sl. *sestra*. — Le grec, qui a restreint *φάτρη* au sens de « membre d'un certain groupe social », n'a pas le vieux nom de la « sœur ». Mais il a des formes *σορ* : *θυγάτρη*, *ἀνεψιός* ; *εσορ* : *προσηκοντες*, *συγγενεις* (Hes.), qui peuvent être apparentées de loin, au moins en ceci que le premier terme serait *(*sw*)-e-

sors, -tis f. : sort ; ordinairement petite tablette de bois (aut *populna sors aut abiegna*, Plt., Cas. 384), qui servait soit à répondre à des questions posées à des oracles (*sortes Praenestinae*), soit à procéder à des tirages au sort dans le partage des magistratures, etc. (cf. *urbāna*, *peregrina sors*). Par suite « décision du sort », « lot », « sort fixé à chacun, destinée » (= *fors*, avec lequel il forme couple, cf. Hor., S. 1, 1, 1), et « rang, sorte » (cf. Sén., Ep. 36, 4 ; 52, 3). Dans la langue du droit, « capital » (par opposition à *fēnus*) et « héritage » (cf. gr. *κληρος*) : *sors* et *patrimonium significat*, P. F. 381, 8. De là *cōsors* : qui partage le même sort et, en droit, « qui jouit en commun d'un héritage indivis » (= *σύνκληρος*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8107. Irl. *sort*.

Dérivés et composés : *sortiō*, -is et *sortior*, -iris : 1^o tirer au sort, recevoir par le sort ; d'où *sortitūus*, *Sortientēs* = *Κληρούμενοι* ; 2^o échoir en héritage à (Pl. le J. 1, 3, 4) ; 3^o distribuer, choisir, obtenir

(époque impériale), M. L. 8109; *sortitiō* (classique), -tor, -tus, -ūs (rare) et *sortitionarius*, *sortitarius*; *sorticula*, conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8108; *sorticulōsus* (Gl.); *sortiger*, -fer (Lucain); *sortilegus* adj. et *sortilegus*, -i m.: devin; *cōsors* (v. plus haut); *cōsortium*; *cōsortiō*; *exsors* (doublet poétique de *expers*); *subsortior*: tirer au sort en remplacement; *subsortitiō*. Sur **sortire* « sortir », v. M. L. 8110; B. W. s. u.

La question de savoir s'il convient de rattacher *sors* à *serō seriēs* ne peut être résolue que par un examen de la technique des *sortēs*. Il fallait sans doute ranger les *sortēs*, les *serere*, pour en tirer une: *unamque excidisse*, T.-L. 22, 1, 11 (qui rappelle hom. ἐκ δ'ἔθορε κλητός κωνής, Il. 7, 182, ou ἐκ κλητός θρουσεν, Il. 3, 325).

sörtus: doublet de *surrectus*, dans Livius Andronicus, qui employait aussi un parfait *surgit*; cf. Fest. 380, 33; v. *regō*.

sospes, -itis adj.: sain et sauf. Souvent joint à *saluus*, *superstes*; se dit surtout de quelqu'un qui revient de voyage; cf. les exemples rassemblés par Pedersen, MSL 22, 10 sqq. Terme rare, archaïque et repris par la langue impériale, évité par Cicéron. Les anciens attribuent aussi à *sospes* le sens de « qui assure le salut », « protecteur, protectrice »; cf. P. F. 389, 6: *sospes*, *saluus*. Ennius (A. 590) *tamen sospitem pro seruatore dixit* (le texte de Festus, malheureusement mutilé, semble moins affirmatif); et il y avait à Rome une *Iūnō Sospita* (pour le féminin, cf. *hospes/hospita*, *antistes/antistia*) qui semble bien être une Junon protectrice (et guerrière?). À côté de *Sospita*, on trouve dans les inscriptions, notamment à Lanuvium, dont ce culte est peut-être originaire, et dans les gloses, cf. Fest. 462, 3, des formes *Seispiēti* (datif), CIL I^a 1430, *Seispiā*, *Sispita* dont le rapport avec *Sospita* n'apparaît pas. Il est possible que *sospes* soit une déformation, d'après *hospes*, et par rapprochement du grec σώζω (cf. Fest. 462, 2) de *seispeis*, mot indigène de sens obscur.

Dérivés: *sospitiō*, -ās: sauver (archaïque); *sospitiālis* (Plt. et Macr.); *sospitiās*, *sospitiātor*, -trix, tous tardifs et rares.

Un rapprochement précis manque. V. *potis*.

spæcus, -I m.: cordon, ficelle. Mot tardif (Cass. Fel., Orib.), d'origine inconnue, demeure en it. *spago*; cf. M. L. 8113, **spagum*, et 8112, **spagulum*.

spādix, -icis adj.: bai-brun (dē equō), Vg., G. 3, 82. Du gr. σπᾶδιξ, nom d'une branche de palmier qui portait des fruits d'un rouge brun; cf. Gell. 2, 26, 9 sqq.; 3, 9, 9.

Dérivé: *spādaster* « teinturier en brun » (Firm.).

spādō, -ōnis m.: eunuque, castrat; cheval hongre. Emprunt au gr. σπᾶδων (latin impérial).

Dérivés: *spadōnius*, -ninus; *spadōnātus*, -ūs m. (Tert.); *spadōnō* « ἐυνουχίζω » (Ital.). De **spādō*, -ās: britt. *yspaddu* « châtrea ».

spairita: v. *sphaera*.

spanna, -aē f.: « empan, palme » (Ps. Matth., Euang. 37, 1). Emprunt au germ. *ſva*, *spanna*.

spānus, -a, -um: adjectif synonyme de *pullus* « bai-

brun ». Tardif (Mul. Chir., Non.). Contrépel de *hispānus*. Cf. *scara*, *scias*.

spargō, -is, sparsī, sparsum, -ere: répandre (s. sēmina); parsemer (s. humum foliis); joncher. S'emploie au propre et au figuré, au physique et au moral. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8120; et 8122, *spartum*; cf. *farinam consartam*, Mul. Chir. 735.

Dérivés: *spargō*, -inis (Ven. Fort., d'après *aspergō*); *sparsilis* (Tert.); *sparsim* (Apul., A. G., Lact.); *sparsio* (époque impériale) « pluie d'eaux parfumées »; *spargūra* (Orib.).

Nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple: *a(d)spergō*, d'où *a(d)spergō*, -inis; *a(d)spersio*; *a(d)spergus*, cf. M. L. 710; *circum*, *cōn*-, *dī*-, *ex*-, *in*-, *inter*-, *per*-, *prae*-, *prō*-, *re*-, *super*-*spergō*.

On rapproche ordinairement le germanique: type angl. *sprinkle* « arroser, saupoudrer, pleuvoir », *spark* « étincelle », etc., et lit. *sproga* « étincelle »; v. ir. *arg* « goutte ». D'autre part, le vocalisme *a*, de type « populaire », n'exclut pas un rapprochement avec une racine normale à *e/o* (v. *scandō*). Le perfectum secondaire en *-si* permet de croire qu'ici *-ge/o* est un suffixe du présent. Dès lors, on peut rapprocher gr. σπᾶρω « je sème », cf. (avec le *ph* « populaire ») arm. *sp'rem* « je disperse », (s' *pirk* « dispersion », *p'arat* « dispersé », v. h. a. *spriu* « balle de blé », et des formes diverses à élargissements variés; v. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 670 sqq., sous 2 *sp(h)er*-; on ne saurait, d'ailleurs, préciser en quelle mesure 1 *sp(h)er*- « frapper (du pied) », etc., est apparenté à 2 *sp(h)er*- « disperser », et Walde, qui pose un **sp(he)reg*-, très vague, n'arrive pas à distinguer deux groupes, II, p. 672 sqq.

spartum, -I n.: sparte, sorte de jonc; corde de sparte, Emprunt ancien (Caton) au gr. σπᾶτρον.

Dérivés: *sparteus*; *spartārius*, d'où *spartāria*, -ōrum « lieux plantés de sparte »; *sparteolus*: pompier (muni de cordes de sparte) (Tert.); *spartilagō* (Chiron.) = *spartum*. M. L. 8122.

sparus, -I m. (*sparum* n.): 1° épieu, arme de jet à fer recourbé et à pointe aiguë (cf. Rich, s. u.), spéciale surtout aux paysans (*agrestis sparus*, Vg., Ae. 11, 682; *tēlum rŭsticum*); 2° poisson de mer; d'où *sparulus*: brème. M. L. 8123, 8124. Celtique: bret. *sparl*: barre, garrot.

On rapproche du premier sens v. h. a. *sper* « épieu », qui a tout à fait le sens de *sparus*, et aussi v. h. a. *sparro* « chevron » (avec gémination expressive?). Mais *sparus* « poisson » provient du gr. σπᾶρος.

spasmus, -I m.: emprunt au gr. σπασμός « crampe », avec des formes populaires *pasmus* (Marc. Emp.; v. B. W. *pāmer*), *palmus* (Orib. lat.), *spasmus* (Mul. Chir.), peut-être par contamination avec *palmus*, de πάλμος « convulsion », M. L. 8127. V. Niedermann, dans *Vox Romanica*, 1940, p. 183, et Corominas, *Ibid.*, 1954, p. 375.

spatha (tardif *spata*, *spada*), -aē f.: battoir, spatule; épée large et longue, cf. Rich, s. u.; et M. L. 8128. Germanique: v. angl. *spadu*, etc. Emprunt au gr. σπᾶθη, d'où *spatula* (*spadola*): épaupe (d'animal), déjà dans

Mél. Chatelain, 181 sqq. Sur *auspicium* Tertullien a bâti *inspicium*.

Dérivés: *speciēs* (v. plus bas); *speciō*, rare et technique, uniquement employé dans la langue augurale, cf. Varron cité plus haut; les composés *inspeciō*, *circumspeciō* sont usuels. De même, le substantif verbal **specus* n'est pas attesté en dehors d'un exemple de Pacuvius cité par Festus 444, 29, mais *aspectus*, *cōnspectus*, *dēspectus*, etc., sont fréquents; *spectrum*, terme créé, semble-t-il, par l'épicurien Catus pour traduire ἐῤωλον; cf. Cic., *Fam.* 15, 16, 1.

specimen: indice, marque; exemple, modèle; image, M. L. 8131 a, **specimentum*.

specula: observatoire; par suite « hauteur, éminence » (= gr. σπονᾶ); de là *specular*, -āris: guetter, épier, M. L. 8132, et ses dérivés *speculātor*, emprunté en got. *spaiulātār* « Späher », -trix, -tōrius, -tiō, -tius (tardif, Boèce, Cassiodore, trad. de θεωρητικός), -bilis (Stace), -bundus (époque impériale); *praespecular*, -āris (tardif).

speculum: miroir (traduisant gr. κάτοπτρον), M. L. 8133, *speculum* et **speculum*; *specularis*: de miroir, et « transparent », s. *lapis* « talc »; *specularius*, -ium, M. L. 8132 a; *specularius*: miroirier; *speculātus*: orné de miroirs; *specillum*: sonde (terme de chirurgie); *specillātus*: orné de petits miroirs (Vop. Prob.).

A *speciō* correspondent aussi certains adjectifs attestés dans les composés: ainsi *-spicius* dans *cōnspicuus*, *perspicuus*, *prōspicius*; *-spiciāx* dans *perspiciāx*, *suspiciāx*, d'où *perspicuiās*, *perspicaciā*, *perspicaciās*.

Speciō a fourni un grand nombre de composés à préverbes qui suppléent au manque de pareils composés avec *uideō*. Dans la plupart d'entre eux, le préverbe ne fait que préciser le sens du simple. Dans certains, au sens de « apercevoir » par les yeux s'est jointe une nuance de sens moral; ainsi dans *dēspeciō* « regarder de haut en bas », par suite « dédaigner, mépriser », d'où *dēspectus* « dépit », M. L. 2601 et 2598, britt. *despez*; *praespeciō*, doublet très rare et tardif du suivant; *prōspiciō* « regarder en avant » et « prévoir »; *circumspiciō* « regarder de tous côtés » et « être circonspect »; *respeciō* « se retourner pour regarder » et « avoir égard à »; *respectus*, -ūs m. « égard, respect », M. L. 7245, et *respectiō* (St Aug., Orig.); *suspiciō* « lever la tête pour regarder », d'où « admirer », et aussi « regarder en dessous, soupçonner »; *suspectus*, M. L. 8485; B. W. *souppon*; *dispeciō* « discerner »; *dispectus*; *inspeciō* « regarder dans » et « examiner, étudier », etc. Dans *aspiciō* « apercevoir » et dans *cōnspeciō*, d'où *cōnspectus* « regard, aspect », M. L. 2169, surtout dans ce dernier, le préfixe sert essentiellement à marquer l'aspect déterminé; cet aspect existe aussi dans les formes où le préverbe a un sens concret.†

A *-spiciō* correspondent: 1° une formation en *-ā*, *-spicor*, existant seulement dans les composés familiers qui, du reste, malgré la différence de formation, s'emploient exactement avec la même valeur d'aspect que les composés de *-speciō* (cf. Plt., Mo. 835-838, l'échange indifférent de *cōnspeciō* et *cōnspicor*): *cōnspicor*, -āris; *dēspicor* (participe *dēspicātus* dans Plt.); *suspisor*, -āris, M. L. 8487, auquel il est tentant de rattacher *suspiciō*, -ōnis « soupçon »; v. ce mot. Les formes romanes re-

Varron, s. *porcina* (Apicius); spatule, petite branche de palmier, M. L. 8130; irl. *spaid* (?), *spadag*; *spathāria*; *semispatium gladium... a media spatæ longitudine appellatum*, Isid., Or. 18, 6, 3; déformé en *sinespatium*. L'ancienne orthographe est conservée dans *spatula*, tandis que *th* a été introduit dans *spatha*, où l'emprunt était évident.

Spatula semble sans rapport avec σπατάλη, dont le sens est éloigné.

spatium, -I n.: espace libre, étendue, distance; intervalle. S'emploie aussi en parlant du temps. En particulier « espace réservé pour la promenade », « promenade » (concret); « piste, stade » pour les courses; *spatium decurrere*. Usité de tout temps. M. L. 8129. Celtique: irl. *spaid*, britt. *yspaid*.

Dérivés: *spatiōr*, -āris: se promener; *spatiātor* (Caton); *spatiātiō* (Gl.), -itum (Serv.); *spatiolum* (époque impériale); *spatiōsus* (non classique; époque impériale); *spatiōsitas* (Sid.); *spatiālis* (Not. Tir.); *spatiābilis* (Paul. Nol.); *exspatiōr*: dévier, se répandre au loin (poétique, époque impériale); *interspatium* (Tert.), d'après *interuallum*.

V. *patēō*? On peut imaginer qu'il y aurait eu un *spat* à côté de *pat*-, comme le lituanien a *spiečiū* « j'étends » à côté de *platis* « large ». Mommsen a supposé un emprunt au gr. dor. σπᾶδιον pour σπᾶδιον; le sens technique de « piste, stade » serait le plus ancien? Le *t* supposerait un intermédiaire étrusque. Hypothèse peu vraisemblable.

spatula: v. *spatha*.

***speciō**, -is, spexī, spectrum, **specere** (et *spiciō* reformé d'après les composés, qui sont aussi usités que le simple est rare): « apercevoir » et « regarder ». Se trouve seulement chez les auteurs archaïques, dans des conditions particulières qui donnent un sentiment d'artifice; ainsi chez Plaute, Cas. 516: *nunc specimen specitur, nunc certamen cernitur*; et Mi. 694: *quæ supercilio spiciit* (spiciit dans les manuscrits: la forme en *spiciō* des composés était seule usuelle, et *spiciit* a été tiré des composés). Remplacé à l'époque classique par des composés; cf. Varr., L. 6, 82: « *speculare dictum ab (specio) antiquo, quo etiam Ennius (A. 421) usus*: « <g>uos Epulo posquam spexit » et quod in auspiciis distributum est qui habent « *specionem*, qui non habeant, et quod in auguriis etiam nunc augures dicunt « *auem specere* ». *Consuetudo communis quæ cum praeurbis coniuncta fuerunt etiam nunc seruat, ut « aspicio, conspicio, respicio, suspicio, <dispicio>, despicio », sic alia; in quo etiam « expectio » quod spectare uolo. Hinc « specula »; hinc « speculum », quod in eo specimus imaginem, « specula » de quo prospicimus, « speculator » quem mittimus ante, ut respiciat quæ uolumus, hinc qui (= quō abl.) oculos inuinguimus quibus specimus, « specillum ».*

A *speciō* correspond un mot racine *-spex* usité comme second terme dans des composés conservés par la langue religieuse: *auspez*, cf. *ausis*, d'où *auspicium*, *auspicer*; *haruspez*, *haruspicium*; *extispex*, *extispicium* (*inspez*, *prospex* ne sont attestés qu'à date basse, et peu, et sont sans doute refaits sur les verbes *in*-, *prō*-*spiciō*); *uestispica* (Plt., Tri. 252 dans A., *uestiplica* dans P); sur cette forme, v. Leo, *Mél. Boissier*, 355 sqq., et Grenier,

montent à *suspiciō* ou *suspectiō* (fr. *soupçon*). M. L. 8488; B. W. s. u.

2^o un fréquentatif *speciō*, -ās, qui est la forme employée sans préverbe : regarder habituellement, être tourné ou orienté vers ; tenir compte de ; avoir les yeux fixés sur, observer, considérer (sens physique et moral) ; d'où *speciatus* « observé, reconnu », souvent dans un sens laudatif (cf. θεωρός) ; *speciātor*, *speciātissimus*. Celtique : gall. *yspeithio*, *yspauh*. — *Speciō* a fourni de nombreux dérivés et composés : *speciābilis* ; *speciābilitās*, titre d'honneur sous l'Empire ; *speciāculum* « gradin », « spectacle » (classique) ; *speciāmen* n. (archaïque et postclassique) ; *speciātiō* (rare, mais classique), -tor, -trix, -itius (rare, technique), ad-, circum-, de- (M. L. 2597), ex- (M. L. 3039), in-, intrō-, per-, prō-, re-, suspectiō (M. L. 8484), qui doublent les composés de *speciō* ; ce sont les formes qui sont mises en rapport régulier avec *spiciō* et qui tendent à remplacer *conspicor*, *dēspicor* ; mais *dēspiciātus* a subsisté, et c'est *spicor* qui est la forme de Cicéron, et non *suspectiō*. *Espectāre* « regarder de loin » s'est spécialisé dans le sens de « attendre », où il a supplanté *opperior* ; de là *espectātiō* « attente », *espectābilis*, -e, *inexpectātus*.

speciēs, -ei f. : 1^o vue (synonyme de *uisus* ou de *aspectus*, rare dans ce sens) ; 2^o aspect, apparence (sens usuel ; traduit gr. εἶδωλον (cf. *spectrum*) ; s'oppose à *rēs* « la réalité », par suite « faux-semblant, prétexte » ; avec un sens laudatif, « belle apparence, beauté », d'où *speciosus* (cf. *formosus*), *speciosē*, *speciātus* (Tert.). Dans la langue philosophique a servi à traduire gr. εἶδος, comme *genus*, γένος ; de là « espèce », subdivision du genre, d'où à l'époque impériale *specialis* (= εἰδικός), opposé à *generalis*, cf. Quint. 5, 10, 43, et *specialitās* (et *spiciētis* « qualité spéciale »), *specialiter*. et *spiciuosus* (Boëce), etc. De ce sens dérivent les sens qu'on trouve à basse époque dans des langues techniques, par exemple, en droit, « cas spécial » ; dans la langue du commerce, « marchandises » (classées par espèces ou par sortes), en particulier « épices, drogues », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8134 ; B. W. s. u., et en germanique : v. angl. *spice* (de *specia*). Irl. *speig*. V. Wölflin, ALLG XI, Stzb. Munich, 1900.

La notion de « voir » est l'une de celles où il existe des procédés supplétifs : en sanskrit, un présent *pācyāmi* se trouve en regard de l'aoriste *ādarṅam*, du parfait *dādarāca* ; le grec a ὄρω, ὄρωμαι et εἶδον ; l'arménien *tesī* « j'ai vu », présent *tesanem* « je vois », ne peut s'expliquer que par une contamination de *derk'* et de *spek'*. En albanais, *paše* sert d'aoriste à *shō* « je vois ». Au premier abord, le latin a un système complet pour *uideō*, *uidī*. Mais le participe *uisus* est visiblement secondaire, avec son *i* pris à *uidī*. D'autre part, *uideō* n'est proprement pas accompagné de préverbes : *praeuideō*, *prōuideō*, *in-uideō* ont des valeurs sémantiques spécialisées. En face de *uideō*, les formes à préverbes au sens de « voir » sont *aspiciō*, *inspiciō*, *perspiciō*, *prospiciō*, *dēspiciō*, *respiciō*, de même que le slave a, avec préverbe, -*zrīti* en face de *vidīti* « voir », dont les quelques formes à préverbes ont des valeurs spéciales. Le sens fondamental de « prendre connaissance » ou « avoir connaissance », qui est celui de la racine **weid-* de lat. *uidēre*, v. sl. *vidēti*, se prêterait mal à la valeur « déterminée » qui est celle des

formes à préverbe ; le sens de « regarder » reste sensible dans *aspiciere*, etc. L'ancien adjectif en *-to-* est *speciosus* (existant avec préverbes). Inversement, le simple *speciō* existe à peine. Il n'est pas rare que le présent du verbe « voir » soit exprimé par un verbe signifiant « observer » ; c'est ce qui arrive dans le correspondant sanskrit de *speciō*, à savoir skr. *pācyati* « il voit », et dans gr. ὄρω.

Le présent attesté par *aspiciō*, *inspiciō*, etc., a un pendant dans skr. *pācyati*, av. *spasyēti* « il regarde, il voit ». Mais le type de présents en *-ye- est secondaire ; et le caractère de l'emploi de *speciō* n'est pas le même que celui de skr. *pācyāmi*. La racine ne fournissait pas d'ancien aoriste : lat. *-spezi* appartient au type de formation relativement non ancien du perfectum en *-si*. Le présent avestique à redoublement, peu attesté, n'offre pas de caractères d'antiquité. En védique, il n'y a proprement pas d'aoriste de cette racine : *ādarṅam* est la forme usuelle de l'aoriste ; et le parfait *paspaṣe* est rare, sans correspondant avestique. Les autres langues n'ont pas de forme verbale de la racine **spek'*. En indo-iranien, comme en latin, le présent du type en *-ye-/i- a l'air dérivé de formes nominales.

Mais, d'une langue à l'autre, les formes nominales ne concordent pas. L'indo-iranien a un thème radical pour désigner un agent, ce qui n'est pas usuel à côté d'une forme verbale : véd. *spāt*, acc. *spācam* et av. *spaš*, acc. *spasəm*, au sens de « observateur ». D'ordinaire, il s'agit d'un observateur divin : RV, X 35 8, *spāt idē eti sūr(i)yaḥ* « le soleil monte en observateur » ; *Miθra* joue ce rôle dans l'Avesta. En latin, dans *auspex*, *haruspex*, *extispex*, *-spezi* ne figure qu'au second terme de composés (à sens religieux), ce qui est normal. — Mais lat. *speciēs* est, comme *aciēs*, *prōgeniēs*, etc., l'un de ces substantifs en *-iē* qui remplacent d'anciens noms radicaux ; il n'a pas de correspondant hors du latin. Il n'y a donc pas concordance de sens et d'emploi entre les noms radicaux latins et indo-iraniens. — L'ombrien a un nom d'agent *f.Speture* « Spectōri » pour désigner un certain personnage divin, T. E. II a 5.

Le germanique n'a que des formes nominales. V. h. a. *speha* « observation attentive », d'où *spehōn* « observer », a servi notamment pour l'observation militaire. Cet emploi est ancien ; cf. lat. *specula*, d'où *speculor* et *speculātor*, qui sont des termes militaires ; l'emprunt roman au germanique, v. f. *espie*, it. *spia*, *spione* (d'où fr. *espion*) et it. *spiare*, fr. *épiere*, se rattache à ce type d'emploi. — C'est plutôt au sens religieux que fait penser v. isl. *spá* « prophétie ». — Il y a un dérivé v. h. a. *spāhi* « sage, avisé ».

Un sens à noter, qu'on ne retrouve pas en latin, est celui qui apparaît en pehlvi (de Turfan), *'ispās* « considération », d'où « service » ; ce mot pehlvi du Nord a été emprunté par l'arménien, d'où *spas* « service », *spasem* « je sers ».

Hors de ces groupes, la racine **spek'* n'est pas clairement attestée. Mais la ressemblance du sens et des formes rend difficile d'écarter l'idée que le groupe de gr. σκέπτομαι (de **σκαιργομαι*) « j'observe » résulterait d'une métathèse de **spek'* en **skēp-* (sous l'influence de *κοτώ*, *θουσκός*, etc.?) ; cf. *stercus*. Le présent σκέπτομαι a les mêmes caractères que lat. *speciō* et skr. *pācyati*. On a aussi σκότη « observatoire », σκιάζω « je guette,

jépie », etc. L'itératif σκπέτω s'est largement développée, comme *speciō* en latin.

spettille (*spetille*), -is n. : *spetille uocatur infra umbilicum suis quod est carnis, proprii cuiusdam habitus, exos, qua etiam antiqui per se utebantur. Plautus enumerandis (s)uillis obsonis in Carbonaria sic meminuit (49) : « Ego pernam, sumen, sueres, spectille, † galium †, glandia », F. 444, 32.*

Si *spetille* est la graphie correcte, pourrait dériver de *speciō* ; désignerait une partie spécialement examinée par les haruspices ? Cf. karne speturie « carni spetioriae », T. E. II a 1. †

spectrum : v. *speciō*.

specus, -ūs m. (et aussi féminin chez les archaïques et les archaïsants ; *specus* n. dans Vg., Ae. 7, 568, et Sil. 13, 425, de *specus*, -oris ; on trouve aussi *specum*, -i n. dans Caton et Accius) : grotte, caverne ; puis toute espèce de cavité, gouffre, en particulier le canal couvert d'un aqueduc ; v. Rich., s. u. Pas de dérivé ; non roman.

Cf. v. sl. *pešit*, *peštera* « caverne » ? V. A. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 166 sqq. Mais généralement rattaché à *speciō*. V. *scopolus*.

spēlaeum : v. *spēlunca*.

spēla, -ae f. : sorte de blé, épeautre, originaire de Pannonie d'après S^t Jérôme. Rare ; tardif, premier exemple dans l'édit de Dioclétien. Sans doute emprunté au germanique, passé dans les langues romanes, M. L. 8139, et de nouveau emprunté par le v. h. a. *spēlza*, v. angl. *spēlt* ?

Un e devant l suivi de consonne va contre le traitement normal de e en latin.

spēlunca, -ae f. : caverne. Attesté depuis Cicéron ; usité de tout temps. Emprunt à l'accusatif du gr. σπήλυξ, comme *spēlaeum* est emprunté à σπήλαιον, demeuré dans quelques dialectes romans sous la forme **spēlica*, M. L. 8140. La sourde c de *spēlunca* en face de gr. σπήλυγα suppose peut-être, comme le suggère M. Niedermann, un intermédiaire étrusque ; cf. *spōta*. Dérivé : *spēluncōsus* (Cael. Aur.). Sans doute terme de marine à l'origine.

spērno, -is, *spēruī*, *spērtum*, *spērnere* : sens premier « écarter » (joint à *sēgregāre* par Plt., Cap. 517, *nunc spes opes auxiliāque a me segregant spērnuntque se* ; cf. M. 1232 et Ennius, Sc. 189 V) ; d'où « repousser avec mépris, dédaigner, mépriser » ; sens usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *spērnāx* (Sil., Sid.) ; *spērtiō* (Ambr.) ; *spērtor* (rare, premier exemple dans Ov.) ; *spērtus*, -ūs m. (Apul., Sid.) ; *spērbilis*, -lūtās (tardifs) ; *dēspērno* (Col.).

A *spērno*, -is correspond un intensif-duratif en -ā-, dans *aspērno*, -āris « repousser avec mépris », d'où *aspērniātio*, -tor, -ābilis ; -āmentum (langue de l'Église). Le simple *spērno*, dans Fronton, semble tiré de *aspērno*. Non roman.

Pour la forme, *spērno* est fait comme *sternō* (v. ce mot). La racine est celle qui indique la notion de « pousser, heurter du pied, fouler aux pieds » et qui apparaît

avec **p* ou avec la forme expressive **ph* : skr. *sphurditi* « il pousse du pied, il marche sur, il bondit », hitt. *išpar* « fouler, écraser », lit. *spiriù*, *spirti* « heurter du pied, fouler », russe *pru*, *peret'* « presser », gr. σπαζω « je me débats », gr. σπυρόν « cheville du pied, talon », iri. *seir* « talon » (duel di *pherid*), gall. *ffer* « cheville (du pied) ». Il y a eu des formes de type dissyllabique, comme le montrent l'intonation du lit. *spirti* et le présent skr. *spērniati* « il gagne, il sauve » (avec un sens fortement évolué). Ceci fait comprendre v. h. a. *spōrnōn* « frapper du talon », à côté de v. h. a. *spurnan* « heurter du pied ». Dès lors, il est probable que le type de *spērno*, *spērnis* et celui de *-spērno*, *-spērnāris* sont des différenciations d'un seul type de présent en **nā-/na-* (3^e plur. *-n-onti). La valeur durative aura été attribuée à *-spērno*, -āris d'après le type *oc-cupāre*, etc. Toutefois, il y a une difficulté : *spērtus* (qui a entraîné *spērtū*) indiquerait une racine dissyllabique à -ē- final, donc d'un type qui ne comporterait pas de présent en *-nā-. Mais le grec a σπαράττω, avec σπαρα- ; l'ē de *spērtus* n'est sans doute pas plus ancien que celui de *-crētus* (*crēui*). Du reste, on peut penser pour *-spērnāri* au modèle de *-sternāre* en face de *sternere*.

spēs, *spei* f. (pl. *spērēs* dans Ennius, A. 128, et les archaïques ; acc. sg. *spēm* dans Nonius, v. *prosper*) : espérance, attente d'un heureux événement, cf. Cic., Tu. 4, 37, 80, qui l'oppose à *metus*. Personnifiée et divinisée. Non conservé dans les langues romanes, qui ont recouru à des formes plus pleines dérivées de *spērāre*.

Dérivés et composés : *spēcula*, diminutif familier, cf. *recūla*, de *rēs* ; *spērō*, -ās : espérer, M. L. 8141 ; *spērātus*, -a « fiancé, cécé » ; *spērātor* (S^t Aug.) ; *Spērātiō*, -tiānus ; *spērābilis* ; *dēspērō* : perdre espoir, désespérer, M. L. 2599 ; *dēspērātiō* ; *inspērāns*, *inspērātus*, cf. gr. ἀνεπίστος ἀπροσδόκητος ; *espēs* adj. (attesté seulement au nominatif, poétique) ; *praespērō* (Tert.).

Si le singulier *spēm* et le pluriel *spērēs* sont bien les formes anciennes, il en résulte que *spēs* était à l'origine un mot racine du type *mās*, *mōris*. La flexion *spēs*, *spem* se serait substituée à *spēs*, *spēm* sous l'influence de *rēs*, *rem*, avec lequel *spēs* formait un couple antithétique (cf. *fel/mel*, etc.). Mais on peut aussi penser qu'il y a eu un thème radical **spē-* et une forme élargie **spēs*, côte à côte comme dans *uis*, *uirēs* ; le védique offre des flottements entre *medhā* et *-medhās*, *uśā* et *uśās*, par exemple. Quoi qu'il en soit, lat. *spē-* est un thème racine ; la racine fournit des formes verbales au slave : *spēti* « aboutir, réussir » ; au baltique : lit. *spėti* « arriver à, suffire à » ; au germanique : v. angl. *spōwan* « réussir ». — Pour *prosper*, v. ce mot.

sphaera (*sp(h)ē*- dans Prud.), -ae f. : emprunt au gr. σφαῖρα, déjà dans Caton au sens de « boule, boulette » (cf. le sens de « balle du jeu de paume » dans Cael. Aur.), avec un dérivé *spairita* (= *σφαίριτης) ; usité surtout dans la langue philosophique au sens de « sphère » céleste (depuis Cic.). De là *sphaerula* (S^t Aug.), *spherālis* (Macr.) ; les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Demeuré surtout dans les dialectes italiens sous la forme *spera*, *sperula*, M. L. 8143-8144 ; cf. iri. récent *spéir* « ciel, firmament ».

spica, -ae f. (doublet ancien *spicus* m., d'après F. 446, 14; on trouve aussi un neutre *spicum* et une forme campagnarde avec e (issu de ei?) : *speca*, cf. Varr., R. R. 1, 48, 2, *rustici, ut acceperunt antiquitus, uocant specam*. La variation de genre est issue sans doute d'une flexion *spicus*, pl. *spica* : 1° épi; proprement « pointe »; cf. *spiculum*. S'applique ensuite à des objets de forme semblable à l'épi : gousses; carreau ou brique oblongue, *spica testacea*, servant à faire des parquets imitant l'arrangement des grains de blé dans l'épi (v. Rich., s. u.); 2° l'Épi, étoile dans la constellation de la Vierge. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. Les formes romanes remontent à *spica* et *spicum*, M. L. 8145 et 8148. Germanique : b. all. *spijk*, -er « Speiche, -cher », v. h. a. *spihhari* de **spicarium*; *speiha* de *spicula*.

Dérivés et composés : *spicō*, -ās (presque uniquement usité au passif, *spicor*, qui est sans doute lui-même bâti sur *spicātus* : muni d'épis), M. L. 8146; *spiceus* (Vg., latin impérial); **spicarium* : grenier à blé, M. L. 8146 a; *spicifer* (Manil.); *spicilegium* (Varr., R. R. 1, 53; L. L. 7, 109, sans doute terme technique de la langue rustique, cf. *florilegium*); *spiculum* : fer barbelé d'une flèche ou d'une lance; pointe d'un dard; puis « javelot, épieu », cf. Rich., s. u., M. L. 8147 (mais le fr. *épieu* provient du germanique), et *spiculus*, -a, -um (Tert.); *spiculō*, -ās : rendre pointu; *spicula* : petit épi, muscade; *spicōsus* (Isid., Or. 17, 19, 3); *spicella* (Gl.).

On rapproche lat. *spina*. Hors du latin, rien de net.

***spida** : *horrida* (Gloss.). Contrépel de *hispida*, noté *ispida*, d'après *spiritius*, noté *ispiritus*, etc.; cf. *scias*.

spina, -ae f. : épine (arbrisseau épineux, églantine); d'où « pointe, piquant, arête »; « épine dorsale », de là « barrière du cirque » qui formait en quelque sorte l'épine dorsale de l'arène, cf. Rich., s. u.; sens figuré « difficulté épineuse » (= ἀκοναία, comme *spinōsus* « épineux » = ἀκοναώδης). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8150; B. W. s. u. Celtique : irl. *spin*, gall. *yspin*. *spinus*, -i f. (et m.). *spinus*, -ūs f., Varr.) : épine noire, prunier sauvage. M. L. 8155.

Dérivés et composés : *spinālis* (Macr., s. *medulla*), M. L. 8151; *spineus* (époque impériale, rare); *spinōsus* (usuel, propre et figuré), M. L. 8153; *spinōsiūs*, *spinōsul*, tous deux tardifs; *spinifer*, -ger (rares, poétiques); *spinula* (Arn., Apul.), M. L. 8154, et v. h. a. *spinula*, *spenala*; *spiniola* : rose épineuse (Plin.); *spiniscō*, M. L. 8152; *spiniscō*, -is (Mart. Cap.). Cf. peut-être aussi *Spinō*, -ōnis m., nom d'un fleuve voisin de Rome.

On rapproche lat. *spica*; et omb. *spina*, *spinia* « columna »? Sens douteux.

spinea, -ae f. : sorte de vigne, aussi nommée *spionia* (Col., Plin.). De *spionia* dérive *spionicus* (Col.).

spinter (*spinter*), -eris n. : *armillae genus quo mulieres utebantur brachio summo sinistro*, P. F. 449, 3. Archaïque. Sans doute, emprunt au gr. σφιγγή, cf. Rich., s. u. L'absence d'aspérée, la réduction du groupe de trois consonnes, le changement de genre attestent le caractère oral et populaire de l'emprunt, qui a sans doute passé par un intermédiaire étrusque. De σφιγγ-

τήρ dérive aussi *spintria* « pédéraste » (Pétr., Tac., Suét.).

spinturnix, -icis f. : *est auis genus turpis figurae... ea Graece dicitur, ut ait Santra, σπινθαρίξ*, F. 446, 7. Plaute a aussi *spinturnicium*, Mi. 989. Rare, archaïque. Emprunt au gr. σπινθαρίξ, déformé sous l'influence de *coturnix*.

spionia : v. *spinea*.

spira, -ae f. : *dicitur et basis columnae unius tori aut duorum, et genus operis pistonii, et funis nauticus in orbem conuolutus, ab eadem omnes similitudine*. Ennius (A. 510) *uero hominum multitudinem spiram uocauit*, P. F. 445, 1; v. Rich., s. u. Emprunt au gr. σπειρα; de là *spirillum* : *barba caprae appellatur*, P. F. 447, 2 (altéré en *sterillum* dans les Gl.); *spirula* « tore »; petit gâteau de cette forme.

spirō, -ās, -āul, -ātum, -āre : souffler (transitif et absolu; cf. Plin. 8, 138, *obiturius qua spiraturus est uentus cauernis*; et Lucr. 2, 705, *flammam spirantes ore Chimaerae*), exhaler un souffle ou une odeur; respirer (en parlant de l'homme). De ce sens initial dérivent des sens figurés : « être en vie », « être inspiré »; « respirer » (cf. *mollem spirare quietem*, Prop. 1, 3, 7), etc. Ancien (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *spirābilis* (attesté à partir de Cicéron, rare); *spirāculum* : soupirail, M. L. 8156, B. W. s. u., irl. *spiracul*; *spirāmen*; *spirāmentum*; *spirātiō*, *spirātus* (rares et tardifs); *spirītus*, -ūs m. (qui est à *spirō* comme *hālitus* à *hālō*) : souffle; air; respiration; aspiration (d'où « esprit » en grammaire, trad. du gr. πνεύμα); exhalation. Comme le gr. πνεύμα, et sans doute d'après lui, « souffle divin, esprit divin », « inspiration », d'où « esprit, âme » (v. *animus*, -ma); et, dans la langue de l'Église, « l'Esprit », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8158; et en celtique : irl. *speiread*, *spirut*, *spirualde*; britt. *yspryd*. De là, dans la latinité impériale, *spirītālis*, *spirītūālis*, -e adj. = πνευματικός; et ses dérivés (v. B. W. sous *spirītuel*, *spirītueus*); *spirīō*, -ās (Ital.); *spirīrifer* (Ignat.), etc. M. L. 8157 b, *spirīticulus*.

Composés : *adspirō* : souffler vers, d'où « souffler favorablement (propre et figuré), favoriser » et « aspirer à »; en grammaire, « aspirer » = προσπνέω; *adspirātiō* = πρόσπνευσis et δασύτης; et, très tardifs, *adspirāmen*, *adspirātiuus*, *adspirātus*; *cōspirō* = συμπνέω, usité uniquement au sens moral de « conspirer ». Attesté depuis Lucrèce et Cicéron. *Cōspirātiō* = συμπνοή (-πνοια, -πνευσis); *ex-* (terme noble et poétique), *in-*, *inter-*, *prō-*, *re-*, *isus-*, *pirō*, dans lesquels le suffixe ne fait que préciser l'idée verbale. *Respirō* et *suspirō* sont les plus usités et ont fourni un assez grand nombre de dérivés (cf. *suspirāmentum*, Mulom. Chir.); *inspirāre*, *suspirāre*, *suspirium* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 4469 a, 8489, 8489 a.

Aucun correspondant exact hors du latin. Mais on retrouve ici les éléments qui figurent dans des onomatopées relatives au souffle; cf. gr. φῶα « soufflet », lit. *pūntū*, *pūsti* « souffler », etc.; la sonante intérieure est i et non u; et il y a un s- initial; c'est donc un autre type expressif que le type *p(h)u-. Le groupe germa-

nique de v. isl. *fisa* « pédère » est semblable, mais sans doute indépendant.

spissus, -a, -um : épais. De là « qui coule lentement » et, en parlant du temps, « qui vient lentement, tardif »; par suite, « pénible »; cf. *spissē* et *spissigradus* dans Plaute. Par contre, à l'époque impériale, *spissus* s'emplit au sens de « dru, serré », *spississima basia* (Pétr. 31, 1), *spissus pulvisus* (Vég., Mul. 2, 129, 1), sens qui est à la base de l'it. *spesso*. M. L. 8160, *spissus*.

Dérivés et composés : *spissō*, -ās (époque impériale); *spissescō* (Lucr.); *spissim*; *spissiuās*; *spissitūdō*, M. L. 8159 a; *spissitiō*; *spissāmentum* : bouchon, tampon; **spissia*, M. L. 8159; B. W. *épais*.

Adjectif en -to qui s'expliquerait en partant d'une racine attestée par gr. σπιδόν πικρόν, σπυρχός, πεπηγός (Hes.), ἀσπιδής « étendu » et lette *spieku*, *spiedu*, *spiest* « presser » (itér. *spaidū*).

spīn, -is m. : rate. Emprunt au gr. σπλήν; *spīnium* : mouche, emplâtre = σπληνιον; d'où *spīniātus* : couvert de mouches ou d'emplâtres. Non attesté avant l'époque impériale. M. L. 8164.

splendēō, -ēs, -dūl (seulement dans St Aug.), -ērō : briller, sens physique et moral. Ancien (Enn.), classique. M. L. 8164 a. Celtique : britt. *ysplann*, gall. *ysplennyd*. — Terme surtout poétique et noble; il en est de même des dérivés et composés : *splendor* (dont les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 8165); *splendidus* (d'où *splendidō*, -ās, Apul.); *splendescō*, -is; *resplendēō* (= *reluceō*); représentants savants dans les langues romanes, cf. M. L. 7246); *exsplendescō*. A basse époque se rencontrent aussi *splendētia* (St Jér.); *splendiciō*, -ās (Apul.); *splendificō* (Ital., Mart. Cap.); *splendūeniēs* (Aug.); *splendōrifer* (Tert.), tous de style « noble ».

Noms propres : *Splendō*, -dōnius.

Lit. *splēndīu* « je brille » est mal établi. Et *spindīu*, *spindēi* « briller », lette *spuōdrs* (de **spandras*) « brillant » n'ont pas d'l.

Cf. peut-être m. irl. *lainn* « brillant », de **plandis*, *lēs* « lumière ».

spoliūm, -i n. : dépouille d'un animal (sens surtout attesté en poésie), sens « dépouille(s) d'un ennemi, butin », etc. Dans ce sens, usité surtout au pluriel *spolia*, ce qui explique la forme féminine du mot dans les langues romanes. M. L. 8168. Celtique : irl. *speil*, britt. *yspail*. Ancien (Enn.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *spoliō*, -ās (*spoliōr*, Enn.); dépouiller, M. L. 8169; et *dēspoliō*, M. L. 2602, britt. *dispeilio*; *exspoliō*; *spoliātiō*, -tor, -trix, -tōrium, -bilis; *inspoliātus* (depuis Virgile = ἀναφαίρετος); *spoliārium*.

On rapproche gr. σπῶλια τὰ παραττόλιμα ἐρίδια ἀπὸ τῶν σελῶν νότων πρόβατων (Hes.); σπολάς « peau travaillée, vêtement de peau »; lit. *spāliai* « déchets de lin »; sans doute *σπάλαι*, *ἀσπάλαι* et *σφάλαι*, *ἀσφάλαι* « taupé »; *σφαλάσσειν* τέμνειν, κεντείν (Hes.), et tous les mots apparentés de plus ou moins loin, comme v. h. a. *spaltan* « fendre ». Groupe de mots populaires, dont l'original indo-européen n'est pas clairement restituable.

sponda, -ae f. : bois de lit; par extension, « lit de repos », « civière » (Mart.). M. L. 8170; néerl. *spond*.

Aucun correspondant exact. Terme technique, attesté depuis Varron; sans doute emprunté?

spondeō, -ēs, **spondeū**, **spōnsum**, **spondēre** : prendre un engagement solennel (transitif et absolu : « engager » et « s'engager »; Varr., L. L. 6, 71, *qui sponderat filiam despondisse dicebant quod de sponte eius, i. e. de uoluntate exierat*; et Serv., in Ae. 10, 79 : *proprie sponderi puellae est; ergo sponsus non quia promittitur, sed quia spondet et sponsores dat*). Usité de tout temps. Se dit de toute espèce d'engagement de caractère religieux (sur ce caractère, v. J. Girard, *Droit romain*, 2^e éd., p. 474, et Westrup, *Notes sur la « sponsio »*, 1947, p. 10 sqq.), en particulier des engagements relatifs au mariage de la part du père qui s'engage (*spondet*) à donner sa fille (*spōnsa*); le masculin *sponsus* est postérieur à *spōnsa* et se rencontre pour la première fois dans Cic., de Inu. 2, 79; cf. les passages cités plus haut et Serv. Sulp. ap. Gell. 4, 2 : *qui uxorem ducturus erat ab eo, unde ducenda erat, stipulabatur eam in matrimonium datumiri; qui ducturus erat iūdem spondebat. Is contractus stipulationum sponsionumque dicebatur « sponsalia ». Tunc quae promissa erat « sponsa » appellabatur, qui sponderat ducturum « sponsus ». Sed si post eas stipulationes uxor non dabatur aut non ducebatur, qui stipulabatur, ex sponsu agebat... De spōnsus est dérivé *spōnsō*, -ās (Dig., Tert.): épouser; v. B. W. s. u. Tous ces mots sont bien représentés avec ce sens spécial dans les langues romanes; cf. *spōnsus*, -a, *spōnsāre*, *spōnsālia*, *spōnsiō*, M. L. 8174-8177; et irl. *pōsam*. Le texte de Servius Sulpicius énumère à peu près tous les dérivés usités de *spondeō*; *spōnsiō* est usuel et classique, mais technique; *spōnsus* ne se rencontre qu'à l'ablatif; de *spōnsālia*, -ium dérive *spōnsālicius* (tardif, Sid.); un diminutif *spōnsiuncula* est dans Pétrone.*

Composés : *cōnspondeō* : s'engager ensemble (joint à *coniūrāre*, *compromittere* dans le S. C. Ba.); *dēspōndēre* : se séparer par engagement de (se dit du père qui promet sa fille, d. *filiam alicui*), par suite « abandonner, perdre », dans *dēspōndere animum, animōs* ou même simplement *dēspōndere* (Col.). Dans la langue courante a le sens de « s'engager à donner, promettre »; *dēspōnsiō*, -sor et *dēspōnsō*, -ās, -ātiō (époque impériale), M. L. 2602 a.

respondeō, -ēs : s'engager en retour, ou « répondre à un engagement solennellement pris ». Terme qui a appartenu d'abord à la langue religieuse et qui s'est dit des réponses des oracles, etc., obtenues contre un engagement précédemment pris; sens bien conservé dans le participe *responsum*, qui est resté un terme technique du droit ou de la religion; cf. Cic., de Or. 2, 27, 116; *res iudicatae, decreta, responsa*; Cat. 3, 4, 9, *haruspicum responsa*; T.-L. 7, 31, 8, *responsum senatus*. En passant dans la langue commune, le verbe a pris le sens général de « répondre à une question ». Panroman sous la forme *respondeōre*. M. L. 7247; B. W. s. u.

Dérivés : *responsiō* (rare, mais classique); *respon-sor* (Plt.); *responsiōria* (Ambr.); *responsius* (tardif); *responso*, -ās (d'abord dans Plaute, puis dans la langue de la poésie impériale; évité par la prose classique) : répondre à, répliquer, et par suite, dans Horace (Sat. et Épîtres), « tenir tête à, résister à », sens

peut-être familier; *respōnsiūs*, -ās, qui se dit surtout des juristes qui donnent les *respōnsa prudentium*.

Sur les sens pris par *respondeō* dans la langue de la chancellerie impériale et de l'Église, v. Souter et Blaise, s. u.

La parenté de *spondeō* et de gr. σπένδω, σπονδή a été vue des Latins, malgré l'étymologie populaire, qui associait *sponte*; cf. F. 440, 1 : *spondere Verrius putat dictum quod sponte sua, i. e. volutate, promittatur. Deinde obliuis inferiore capite sponsum et sponsum ex Graeco dicta ait, quod i σπονδᾶς interpositis diuinis rebus faciunt.*

Le rite de la libation est indiqué par gr. σπένδω; l'obligation résulte du rite. Ceci indique, évidemment, le sens indo-européen, disparu en latin, par suite de l'existence de *libāre*, qui a servi à désigner l'accomplissement de l'acte rituel. La racine n'était connue jusqu'ici qu'en grec et en latin; or, on la retrouve en hitite, où la racine* (*išpand-*), avec ses nombreux dérivés, désigne l'acte de la libation sacrificielle. Comme dans *mordeō* et *tondeō*, la valeur de la formation est « itérative », et non causative; en pareil cas, l'adjectif en -to- n'a pas l'élément -i- : *spōnsus*, et le parfait indo-européen fournit le perfectum : *sponpōdi*. Le cas est donc différent de celui de *monēō*, *monitus*, qui a entraîné *monui*.

Le sens de *spefa* dans le groupe ombrien *meffa spefa* (T. E. VI a 55) est peu sûr : *mensam* (= *libum*, Vetter), **spensam* (i.-e. *aspersam*) ? V. Devoto, *Tab. Igv.*, p. 209.

spongia (*spongea* et *spungia*, *sfungia*, Isid., Or. 20, 2, 16 et 12, 6, 60; *sfungidus*, Orib.), -īa f. : éponge. Serf aussi de cognomen. Emprunt ancien (Caton) au gr. σπυγγία, latinisé; d'où les dérivés : *spongiola*, -lus; *spongiōsus*, -a, -um; *spongius*, -a, -um; *spongiō*, -ās, tous d'époque impériale. M. L. 8173 et 8173 a. Celtique : irl. *sponc*; britt. *spwng*. Germanique : v. h. a. *spunga*, v. angl. *spynce*. Cf. *fungus*.

***spōns**, **spōntis** f. : substantif usité seulement au génitif *spōntis* et à l'ablatif *spōnte*; le nominatif *spōns* est seulement dans Charisius et dans Ausone, et *sponstem* est peut-être dans Varr., L. L. 6, 72, mais le texte est peu sûr. Le génitif et l'ablatif *spōntis*, *spōnte* sont accompagnés d'un adjectif possessif : *meae*, *meā*, *tuae*, *tuā*, *suae*, *suā*, etc., ou, quelquefois, à l'époque impériale, d'un génitif : *sponte ducum*, Luc. 1, 99; le génitif ne figure que dans l'expression *esse suae spōntis* « être maître de soi-même, agir de sa propre volonté ». *Meā spōnte* veut dire « de ma propre volonté, spontanément ».

Dérivés tardifs : *spōntāneus*, *spōntālis* (= ἐκούσιος).

Les Latins rattachent *sponte* à *spondeō*; cf. Varr., L. L. 5, 69, *spondere est dicere spondeo*, *a sponte : nam id ualet et a uoluntate*, et Fest. 440, 1, cité s. u. *spondeō*. L'ablatif *sponte* paraît exclure un ancien thème en *-ti-. On rapproche le verbe germanique occidental, v. h. a. *spanan* « pousser, attirer », mais ni le sens ni la forme ne sont clairement expliqués par là.

sporta, -aē f. : panier de paille ou de bois tressé, à fond plat et à double anse; cf. Rich. s. u. Emprunt au gr. σπορῆς sous sa forme d'accusatif σπορῆδα; la syncope de i et l'assourdissement du d en t dénoncent un

intermédiaire étrusque; l'o latin ne rend pas non plus l'o grec dans les emprunts directs au grec (cf. *grūma* et, inversement, *soccus*). Ancien (Plt.), populaire ou technique. M. L. 8179. Germanique : v. angl. *spyrte* (de *sportea*?).

Dérivés : *sportula* : petit panier; en particulier, à l'époque impériale : petit panier dans lequel les patrons offraient à leurs clients des cadeaux en nature, vivres, etc.; par métonymie, « présent, cadeau », M. L. 8181, et all. *Sporteln*; *sportulō*, -ās (Cypr.), d'où *sportō* (Caes. Ar.); *sportella*, M. L. 8180; britt. *ysporth*, *ysporthell*; *sportellarius*.

spūma, -aē f. : écume, mousse, hève (s'emploie au singulier et au pluriel; le pluriel semble plus usité, cf. *saliuae*, *medullae*); par extension, « écume de sel », s. *nitrī* = ἀρρόνιτρον; s. *argentī* « litharge »; sorte de savon ou de pommade, s. *caustica*, *Bataua*. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8189. V. B. W. *écume*.

Dérivés et composés : *spūmō*, -ās, M. L. 8190; *spūmātiō* (Cael. Aurel.); *spūmātus*, -ūs (Stace); *spūmābundus* (Apul.); *spūmēscō* (Ov.); *spūmeus* (époque impériale); *spūmidus* (Apul.); *spūmōsus* (= ἀρρόδης), M. L. 8191; **spūmula*, M. L. 8192; *spūmi-fer-ger*, -gena, épithète d'Apollonide, copie du gr. Ἀπολλογένης, -γενής (tous poétiques); *dē-spūmō* : 1° enlever l'écume; 2° répandre comme de l'écume; 3° cesser d'écumer; *exspūmō* : supprimer (Cels.); *inspūmo* (Tert.), faits d'après *espūō*, *inspūō*, auxquels le sentiment des Latins rattachait *spūma*.

Pour un dérivé sans s initial, v. *pūmez*. Mot originellement populaire de forme peu fixée. Formes en -n ordinairement à l'Est : skr. *pēnaḥ* « écume, impureté superficielle » (avec un ph. de caractère populaire), osète *fink'ā*, v. sl. *pēny* (féminin comme le mot latin, au pluriel en vieux slave; au singulier par la suite : serbe *pena*, *spjēna* à Raguse; russe *pēna*), lit. *spāinė* et v. pr. *spoayno* (Voc.). Formes à -m à l'Ouest : v. h. a. *feim* et v. angl. *fām* (masculin), et aussi en avest. *spāma* « crachat, écume » et dans un parler iranien, le sogdien, *pym'kh* « écume ». Inconnu au grec et à l'arménien.

spūō, -is, -ī, **spūtum**, -ere : cracher; *spūtus*, -ūs m. (Cael. Aur., etc.); *spūtum* : crachat, M. L. 8197; *spūtō*, -ās, qui tend à remplacer *spūō* dans la langue parlée, M. L. 8196, et ses dérivés, *spūtāmen*, -mentum, -tor; *spūtātilicus*, mot formé par Sisenna pour traduire le gr. χατάπυτρος. Ancien, assez rare dans les textes à cause de son sens.

Le crachat a, dans la croyance populaire, une valeur apotropaque; cf. Plin. 28, 35, *ueniam a deis petimus spuendo in sinum* (Pétr. 74, 13), et Plt., Cap. 550, *qui spatator morbus*; de là le sens physique et moral de *dēspūō* : détourner un mal en crachant; puis « rejeter avec mépris »; *exspūō* : chasser en crachant; *respūō* : rejeter en crachant, puis « repousser dédaigneusement », cf. gr. ἀποπτῶω, ἐκπτῶω; *cōnspūō* (*cōnspūtō*) : cracher dessus, couvrir de crachats, et « mépriser » (καταπτῶω). Sur v. fr. *escoupir*, v. B. W. sous *cracher*.

Inspūō, *inspūtō* ne sont attestés qu'au sens propre « cracher sur ». — Il y a une différence de sens entre *scroō* et *spūō*, comme on le voit par Plaute, Mi. 647 : *minime spatator, screator sum, item minime mucidus*.

Comme *sternuō*, le verbe *spūō* appartient à une racine expressive dont les formes étaient variables en indo-européen et différent d'une langue à l'autre (cf. *scroō*).

Lat. *spūō*, *spūtum* est à lit. *spidūju*, *spiduti* et à v. sl. *pljuje*, *plivati* « cracher » ce que *suō*, *sūtum* est à v. sl. *šūjo*, *šūti* « coudre » (v. ce mot). Le sanskrit a *sthī-vati* « il crache » et *sthīyātāh* « craché », comme il a *śyāti-vati* « il coud », *śyātāh* « cousu », en face de lit. *siūti* « coudre » (sur un type **stuppjo*, **suppjo* supposé par roum. *scuipa* et *stupi*, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 23). Une dentale se retrouve dans arm. *t'k'anem* « je crache » et *uk'* « il a craché »; ceci a conduit à tenir pour ancien, et non pour issu de **py-* (ce qui serait phonétiquement possible), le τ de gr. πτώω. Le gotique a *speiwan* « cracher » en face de la forme différente v. isl. *spýja*. L'ū de v. isl. *spýja* « cracher » et *spýja* n'a rien d'essentiel; car le grec a ἀπέπτυσεν « il a craché ». Il y a des formes à dentale dans gr. πτώω et ψύττει « πτώει (Hes.) », en face des formes germaniques. Cette variété de formes dans une racine expressive, à la fois vulgaire et comportant des valeurs actives, avec efficacité quasi magique, exclut la restitution d'un original indo-européen.

spureus, -a, -um : sale, impur. Classique et usuel. M. L. 8194 (avec u fermé, comme *murcus*?).

Dérivés et composés : *spurcō*, -ās, M. L. 8193, et *cōnspurcō*; *spurcitia*, -tiēs (rare); *spurcāmen* (Prud.); *spurcālia*, -ium (bas latin), conservé en germanique : m. néerl. *sporkelle*, nom du mois de février; *spurcādicus*, -ficus (tous deux plautiniens), -loquium.

Le sens premier de *spurus* était peut-être « mélangé, impur »; cf. F. 474, 31 : *-m inuim est quod sacris adhiberi non licet, ut ait Labeo Antistius lib. X commentarii iuris pontificii, cui aqua admixta est defrutumac, aut igne tactum est, mustumve antequam deferreturcat*. En ce cas, il est possible qu'il soit apparenté à *spurius* « bâtard », c'est-à-dire « de sang mêlé ». Ancien terme du vocabulaire religieux, où, d'ailleurs, il est toujours resté, jusque dans les représentants romans; cf. M. L., s. u.

V. *spurius*? Pour le suffixe, cf. *caecus*.

spurius, -a, -um : bâtard. Terme de la langue du droit; cf. Gaius, Inst. 1, 64 : *... solent spurii filii appellari, uel a graeca uoce quasi σποράδην concepti, uel quasi sine patre filii*. Par suite, « faux, inauthentique ». *Spurius* sert de cognomen en latin et en osque. Il y a un nom étrusque *Spurinna* (avec ū, cf. Havet, *Man.*, § 322); le neutre *spurium* a le sens de « *cunnus*, *pudendum muliebre* » (Isid., Or. 9, 5, 24) et serait d'origine sabinne d'après Plutarque, *Quaest. Rom.* 103. Peut-être mot d'origine étrusque, apparenté à *spurcus*; cf. Glotta, 15, 243. M. L. 8195.

squālus, -a, -um : couvert de croûtes ou de plaques de boue formant écailles, crasseux, sale (un exemple dans Enn., Sc. 311, *strata terrae lauere lacrumis uestem squalam et sordidam*).

Dérivés : *squāliūs* (Acc., Luc.); *squālō*, -ēs : être couvert de plaques ou d'écailles, cf. Vg., Ae. 10, 314, *per unicum squalentem auro*; G. 4, 13, *picti squalentia terga lacerti*, par suite « être rugueux, hérissé, couvert de saletés »; et « être en deuil » (cf. *sordēs*), *squālēs*, -is (Varr., Pac.), remplacé par *squālor* (que Lucrèce oppose à *lēuor*, 2, 425); *squālentia* (Tert.);

squālīdus, cf. Accius (517), *eius serpentis squamae squālido auro et purpura praetextae*, M. L. 8198; *squālīdūs* (Amm.); *squālīfaciō* (bas latin); **squāleus*, M. L. 8197 a.

Rapproché de *squāma* par les Anciens; cf. Gell. 2, 10, 19 sqq., Non. 452, 18 sqq.

Cf. peut-être dor. πάλος, ion.-att. πηλός (mais le π initial peut aussi représenter **p-*) et v. sl. *kalū* « boue » (mais on propose aussi d'autres rapprochements : v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 113 sqq.). Un **skwa-* initial n'est pas attesté, pour ce groupe, hors du latin.

squalus, -i m. : squal, chien de mer. Quantité de l'a inconnue; dans Ovide, Hal. 133, il faut lire *squatus*, non *squālus*.

Sans doute à rapprocher de *squatus* et peut-être de *squāma*. On rapproche aussi v. pr. *kalis* « wels (silure) » et v. isl. *hualr* « baleine »; avec στ- précédé de prothèse gr. ἀσπαλος « poisson indéterminé » (Hes.) et skr. *chāla* « poisson rouge d'eau douce » (J. Bloch); tout ceci assez vague.

squāma, -aē f. : écaille (sens propre et figuré). Ancien, technique, usuel. M. L. 8199.

Dérivés et composés : *squāmātus* (Tert., Vulg.), cf. λαπιδοτότος; *squāmātīm* (Plin.); *squāmeus*; *squāmōsus*, M. L. 8202; *squāmula* (Cels.), M. L. 8201; *dēsquāmō*, -ās : écaille, M. L. 2603, d'où **squāmāre*, M. L. 8200, avec le même sens; *squāmi-fer*, -ger, -cutis (poétique).

V. *squālus*.

squārōsus, -a, -um : -i ab eadem squamarum similitudine dicti, quorum cutis surgit ob assiduam inluuiem. Lucilius, (1121) : *e uarorum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, P. F. 443, 1. Sans doute corruption de **eschārōsus*, dérivé de ἐσχάρα, rapproché par étymologie populaire de *squāma*; ou noté *sku-*, au lieu de *esqu-*, par contrepêt, et avec gémisée expressive de type populaire. Le sl. *skvara* « sordēs » est loin pour le sens.

squatus, -i m. : ange, poisson de mer; glosé *genus piscis dictus quod sit squamis acutus et eius cute lignum politur*; correspond au gr. βήνη.

Dérivé : *squatina*, même sens. M. L. 8203, 8204. V. *squālus*?

squilla, -aē f. : squille, crustacé. Depuis Varron. Conservé en italien et en logoudorien. M. L. 8204 a. Souvent confondu avec *scilla*. Mais les sens sont bien différents.

stabilis, **stabulum** : v. *stō*.

stadium, -i n. : stade. Emprunt au gr. στάδιον, attesté dès Lucilius et latinisé, d'où *stadiātis* (*ager*), *stadiātus*; passé dans les langues romanes. M. L. 8210.

stāgnum (sur l'ā, v. Priscien, GLK II 63, 8), -i n. : étang. Ancien (Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8217 a; v. aussi B. W. *étancher*.

Dérivés : *stāgnō*, -ās, M. L. 8217 (et **restāgnō*, 7247 a); *stāgnōsus* (époque impériale); *stāgnālis* (-ris, -rius), *stāgnātīlis*, *stāgnēnsis*, *stāgnīnus*, *stāgnātor*, -ītorium, tous très tardifs. Aucun rapprochement clair.

stagnum (stannum), -i n. : 1° alliage d'argent et de plomb ; 2° étain (ce second sens plus tardif). Plin. dit plumbum album. M. L. 8217 b. Celtique : irl. stán, britt. ystaen. Cf. Plin. 34, 160 et la note de Le Bonniec-Gallet de Santerre, ad l.

Dérivés : *stagnus*; *stagnō*, -ās : étamer, souder (stann-); *stagnātiō*; *stagnātūra*; *stagnārius* (Gloss.); *stagnātōrium* (Gloss.).

Le mot n'apparaît pas avant Pline et Suétone ; et, d'après Pline, l'étamage serait une invention gauloise. Sans doute emprunt, mais d'origine incertaine. La forme *stagnum* est mieux attestée que *stannum* et confirmée par les formes romanes, it. *stagno*, etc. ; les gloses ne connaissent que *stagnum*, qui, du reste, est confondu avec *stagnum* « étang ». Peut-être étymologie populaire qui aurait assimilé à une eau stagnante l'étain en fusion servant à étamer ou à souder. V. Sofer, 158.

stāmen, -inis n. : 1° fil, composé de plusieurs filaments tirés du haut de la quenouille et qui, par conséquent, se tient droit (cf. gr. στῆμον et v. Rich, s. u.) ; 2° chaîne ou filets de chaîne dans un métier vertical, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8220 ; et britt. *ystof* ; 3° par analogie : cordes de la lyre ; 4° au pluriel : étamines.

Dérivés : *stāmineus* : couvert ou fait de fils, M. L. 8221 ; *stāminārius*, -a : fileur, fileuse ; tardifs : *stāminātus*, -tiō, -tūra.

V. *stō*. Peut-être influencé par *nēmen*, gr. νῆμα.

**staminātus* (stā-?), -a, -um : attesté seulement dans Pét., Sat. 41, *staminatas duzi* (scil. *potiones*) « j'ai bu à tire-larigot ». Sans doute dérivé de *stāmuos* « cruche ». L'étymologie qui fait dériver l'adjectif de *stāmen*, cf. Buecheler ap. Friedlaender, *Petronii Cena Trimalchionis*, p. 232, paraît moins vraisemblable. Cf., toutefois, le *deducat plena stamina longa colu* de Tibulle 1, 3, 86.

stannum : v. *stagnum*.

statōra, -ae f. : peson. Emprunt populaire fait sur l'accusatif du gr. στατήρ, στατήρα, conservé surtout dans les dialectes italiens. M. L. 8233.

statim, -tiō, -tuō, etc. : v. *stō*.

staurō, -ās : mettre en croix (Fulg., Gl.). Dérivé de σταυρός transcrit par *stauros*, comme *staurophoros* (Iren., Inscr.) Mot de la langue de l'Eglise, sans rapport avec *instaurō*.

stega, -ae f. : pont de navire, tillac. Emprunt au gr. στέγη (Plt.).

stēla, -ae f. : stèle. Emprunt au gr. στήλη (latin impérial), passé en germanique : m. néerl. *stil*.

stēllō, -ōnis (stēllō) m. : 1° lézard étoilé, stellion, M. L. 8243 ; 2° fourbe, imposteur (terme sans doute d'argot ; cf. Pétrone, Sat. 50, 5, et Plin. 30, 89). De là, dans la langue du droit, *stēllōiōnātus*, -ūs m., cf. Dig. 47, 20, 3 sqq., et Gloss., *stellionatus dicitur quando una res duobus uenditur*, CGL IV 284, 35 ; *stēllōiōnātor* (Gloss.) ; et sans doute *stēllātūra*, terme de l'argot des soldats désignant la retenue prélevée sur leurs rations par les tribuns militaires.

V. *stēlla*.

stēlla, -ae f. (stēlla d'après les langues romanes ; la graphie -ll- après voyelle longue indique la prononciation de *l exilis* ; elle n'était pas nécessaire devant -i- ; aussi trouve-t-on *stelio* e. g. dans le *Medicinus* de Vg. G. 4, 243, et dans le cod. Farnesianus de Festus, p. 412, 5 ; cf. *mille, argilla*) : étoile (souvent « étoile filante »). Par suite, objet ayant la forme ou l'éclat de l'étoile : étoile de mer, ver luisant, pupille de l'œil, etc. Noms propres : *Stēlla, lās, -lātīnus, -na tribus*. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8242 ; B. W. s. u. Celtique : irl. *stell*, britt. *ystayll*.

Stēlla est le terme de la langue courante. Depuis le 1^{er} siècle av. J.-C., la poésie et la prose savante ont beaucoup utilisé *sidera* (*sidus*), qui vient de la langue augurale, et *astra* (*astrum*), emprunté au grec.

Dérivés : *stellula*, traduction de ἀστρῆλος (St Jér.). ; *stellānus*, d'où *stellāns*, et *stellō*, -ās, usité aux formes personnelles seulement à l'époque impériale ; *stellāris* (Macr.) ; *stellātūra* (tardif, 1^{er} siècle, v. *stēllō*) ; *cōnstellātus* ; *cōnstellātiō* (sans doute *ē* dans tous ces mots, à en juger par *stēlla*). Composés poétiques : *stellifer, -ger, -micāns*.

stēlla, sans doute de **stēlna* (avec *ē* venant d'un ancien nominatif **stēl*), est à arm. *astl* (génitif *astel*) « astre, étoile » ce que got. *stairno* « ἀστήρ » est à gr. ἀστήρ (avec neutre dérivé ἀστρον) ; l'a initial résulte d'un développement de voyelle prothétique qu'on observe souvent en grec et en arménien ; il manque, même en grec, dans le composé gr. στεροτή « éclair » en face de ἀστεροτή, ἀστροτή, ἀστράπτω. La forme à -r se retrouve en britannique : corn. *stere*, et en tocharien : tokh. A. *s'ren*. pl. Le r de véd. *tārah* (nominatif pluriel), *stbhīh* et de av. *stāram* (accusatif singulier), *stārbōdy* (datif pluriel) est ambigu. Le slave et le balte ont un autre mot : lit. *žvaigždė*, pol. *gwiazda*, etc. Le *stellis fulgentibus* de Lucrèce, 6, 537, est sans doute une allusion à gr. ἀστεροτή, ἀστράπτω plutôt qu'une conservation d'usage indo-européen. — La formation de lat. *stēlla* et de got. *stairno* est parallèle à celle de got. *sunno* « soleil » (suffixe *-no-*) ; le nom des « étoiles » est souvent associé à ceux du soleil et de la lune ; on retrouve des formations en -n- dans v. sl. *slū-n-ice* « soleil » et *mēs-g-č* « lune » ; à côté de lit. *žvaigždė*, le lette a *zvaigzne* « étoile ». L'idée que *stēlla* repose sur **stērla* est arbitraire, malgré i.-ir. *stár*, et provient de ce que l'on ne pense pas à la forme arménienne. Comme on le voit par les noms du « soleil », les astres admettent le genre animé et le genre inanimé ; les noms du soleil et de la lune montrent que, ici, le genre animé se présente sous forme masculine ou féminine, ce qui semble répondre à des différences anciennes de conception. — La coexistence de **ster*- et de **stel*- justifie en quelque mesure un vieux rapprochement : **ster*- et **stel*- seraient les noms d'action des racines parallèles signifiant « étendre », **ster*- (v. sl. *stře*, *střeti* ; lat. *sternō*) et **stel*- (v. sl. *stělo*, *stěllati* « étendre » ; cf. lat. *lātus*, formé comme *strātus*). L'idée fondamentale serait celle du groupe d'étoiles semées dans le ciel. Pure hypothèse.

stemma, -atis n. : couronne ; tronc, arbre généalogique. Emprunt (depuis Sén.) au gr. στέμμα.

Dérivés tardifs : *stemmicō*, -cātūra.

**stenfinae*, -arum f. pl. : intestins. Contrépel de **ster-*

finae, forme vulgaire (Mul. Chir.) à double métathèse de i(n) *stestinae* ; v. W. Heraeus, Kl. Schr. 132. Cf. *intus* sous in.

stercus, -oris (doublet dialectal *stircus*, Lucérie) n. : fumier, excréments. Ancien (Caton, Lois), technique. M. L. 8245.

Dérivés : *stercorō*, -ās (et *stercerō*, Cat.) : fumer (un champ) ; M. L. 8244 a, *stercorātiō*, *stercorārius* ; *stercorus*, *stercorōsus* = *cacō*, Romul., fumer (Mul. Chir.) ; *stercētia* « torcheuse » (Tert.), *stercidium* « fumure » (Gl.) ; *Sterculus*, -lius ; *Sterciātus*, -tius ; *Stercenius* ; *stercilinum* (*stercu*, v. Plt., Per. 407, et Tér., Pho. 526), noté aussi *sterculium* (*sterculium*, Phédre 3, 12, 2) : tas de fumier. Sur l'origine de ce dernier, hypothèse aventurée dans Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 225. La forme la plus ancienne semble être *sterculinum*, cf. H. Keil, *Comment. in Catonis De agri cultura librum*, p. 11 ; sur la variante *-cui-* et *-qui-*, v. *Quiritēs*.

Aucun rapprochement sûr. Les mots qui désignent l'« ordure » diffèrent d'une langue à l'autre. Il en est quelques-uns qui, malgré des différences, font penser à *stercus* ; ainsi gr. σκῶπ, σκαρός et στεργάδος « κόπρον » (Hes.), et lat. *mu-scerda* ; germanique : v. isl. *prekkr*, all. *Dreck* ; celtique : bret. *stroñk*, gall. *troeth* (de **troeth* f.), etc. Pour la métathèse **sterk*/**skert-*, cf. *specio* et **skerp-*. Mot populaire de forme instable.

sterilis, -e (et archaïque *sterilus*, cf. P. F. 419, 4 ; et v. Lucrèce, comm. Enroul, ad 1, 340) : stérile (s'oppose à *fecundus*, *fertilis*, *sterilitās* à *fertilitās* ; cf. Cic., Diu. 1, 57, 131) ; et « qui rend stérile ». Le sens ancien de « animal qui ne produit pas de petit », soit qu'il s'agisse d'une femelle qui n'a pas encore eu ou n'a pas de petit, soit qu'il s'agisse d'un mâle, est conservé dans l'expression religieuse de Virgile (imitée d'Homère), Ae. 6, 251 : *sterilemque tibi, Proserpina, uaccam*. Les coqs sont qualifiés de *sterilis* par Varron, R. R. 3, 9, 6 ; la valeur propre est encore nette, par exemple dans Lucr. 4, 1235. C'est le latin qui, au cours du développement, a abouti au sens de « stérile » ; dans les emplois anciens, la valeur de « qui ne produit pas de petit » est encore présente, alors que le mot sert à des fins expressives, ainsi Plt., Tru. 97 : *neu qui manus atulerit sterilis intro ad nos, | grauidas foras exportet*. Usité de tout temps ; sens propre et figuré. M. L. 8246.

Dérivés : *sterilitās* (classique) ; *steriliscō*, -is (Plin.) ; *sterilicula* (= *uulua sterilis*) (Pétr. 35, 3) ; *sterilizō* (Ps.-Phil.) ; *sterillum* (*sti-*) (Gl.).

Le sens de « animal » sans petit » est net dans véd. *starih* (accusatif singulier *star(i)yam*), hom. στείρα (x522 = λ30, στείραον βοῦν... ἔξτειν « sacrifier une génisse » pour les morts, considérée comme pièce de choix), arm. *sterj* (même sens ; sans doute de **steryā*) ; got. *stairo* « στείρα » et m. h. a. *sterke* « génisse » et v. h. a. *stero* « bélier », v. angl. *styr* « veau ». Grec στερίφος « stérile » est une formation propre à cette langue.

sternō, -is, strāul, strātum, sternere : étendre, coucher à terre ; s. *herbās, harēnam*, etc., d'où *strātum* : couche (de feuillage), etc. ; ou « joncher de », s. *solum uita* ; fréquent dans *sternere uiam* (*lapidibus*), cf. gr. ὄδον στροπέωμι ; de là *strāta* (*uia*) « chaussée » ; cf.

M. L. 8248 et 8291, *strata* (fr. *estrée*, etc.) ; 8292, *stratum* « lit ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *sráth, srathar* « strātum, strātūra », britt. *ystrodur*. A *strāta* remontent les formes germaniques du type v. h. a. *strāzza*, v. angl. *stræt*.

Dérivés : *sternāx* : qui renverse son cavalier (Vg., Sil.) ; prosternē (Sid.) ; *-sternium*, second terme de composé dans *lecti-sternium, sellisternium*, termes du rituel ; la forme simple **sternium*, que supposent certaines formes dialectales italiennes, M. L. 8249, a dû être refaite tardivement sur *sternō* ; *sternum* : στρωμνῆ (Gl.) ; *sternāmen* ; *sternitium* : *lātrina* (Gl.).

strāmen et *strāmentum* : chaume ; paille étendue ; lit ou litière de paille ou de feuillage (cf. gr. στρώμα), M. L. 8287 ; *strāmineus*, M. L. 8288 ; *strāmenticius* ; *strāmenitārius* ; *strāmentor*, -āris (Hyy.).

strātor : palefrenier ; *strātūra*, -ae f. : pavement, matelas, lit ; *strātus*, -ūs m. : lit, litière.

Une forme avec élargissement en -g- est dans *strāgēs, -is* f. : fait d'étendre, de jeter à terre ; d'où « ruine, désastre » ; souvent joint à *caedēs*, dont il est synonyme comme de *clādēs*. M. L. 8282.

strāgulus : qu'on étend, *strāgula uestis* ; cf. Varr., L. L. 5, 187 : *hoc quicquid internebant ab sternendo stragulum appellabant* ; *strāgulum* n. : couverture, housse, garniture de lit, etc., M. L. 8284 ; passé en celtique : corn. *ystraill* « tapis », et en v. angl. *strægl* ; et *strāgulātus* (Vulg.) ; *obstrāgulum* : lanière de soulier (? confondu peut-être avec *obstrigillus*). Sur *strāgulāre*, v. M. L. 8282 a.

A *sternō*, -is correspond un intensif en -ā- attesté dans les composés *cōsternō*, -ās « abattre », qui s'emploie surtout au sens moral ; de là *cōsternātus, cōsternātiō*, et sans doute *ex(st)ernō*, -ās (poétique, attesté à partir de Catulle) « abattre » et « mettre hors de soi » (sens influencé par un rapprochement avec *externus* dû à l'étymologie populaire ; d'après *aliēnātus*) ; cf. Non. 108, 10, et Thea., s. u.

Composés de *sternō* : *ad-*, *cōn-* (d'où **cōnstrātum*, M. L. 2172, et irl. *consternaim*), *di-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *prō-*, *sub-sternō*, M. L. 8394 a. De *prōstrātum* a été tiré **prōstrāre*, représenté dans les langues romanes, M. L. 6789, et irl. savant *prostráit*, de *prostrātiō* ; britt. savant *ustarn*, de **substernium* ; de **substrātum*, M. L. 8396 ; **substrāre*, M. L. 8395. Sur l'existence d'un simple *strō* dans Isid., Or. 19, 26, 5, v. Sofer, 107.

Substernō rappelle skr. *upa-star-*, gr. ὑποστρώωμι, got. *ufstraujan*.

La racine **ster-* « étendre » est largement représentée dans plusieurs langues, avec ou sans élargissement.

La forme monosyllabique **ster-* fournissait un aoriste radical que conserve le védique : *dstar, astīta*, et un adjectif en *-to- : skr. *stīrāh* ; cf. le substantif gr. σπαρτός « troupe, foule, armée ». Comme v. h. a. *stirna* « front », le gr. στέρνον « devant de la poitrine » désigne une surface du corps. V. sl. *strana* (accusatif russe *stōronu*, serbe *strānu*) « région » repose sur **stornā*. Le latin n'a aucune forme sûre ; v. *stēlla*.

Il y avait une forme à élargissement **ā* d'où résulte un type de racine dissyllabique : l'infinifitif véd. *stīrītāce* (à côté de *stīrātāce*), l'adjectif en *-no-, véd. *stīrāh*, le substantif lit. *stīrta* « meule de foin ». Le présent véd.

stirndi, stirñite « il répand » doit être un ancien présent en **nā-* de cette racine à élargissement; l'irlandais *a*, du reste, conservé *sernaid* « il étend ». La forme de *irl. serna* et celle de *lat. sternō* ont été expliquées par M. Marstrand, *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée* (Oslo, 1924), p. 33 sqq. — Le latin a conservé le type de skr. *stirndh* dans *strāus*, qui a entraîné le perfectum *strāuī*. On a aussi *strāgēs*.

Le grec a un autre type d'élargissement à **ē/ō* qu'attestent l'aoriste *ἐστρόπεα*, le parfait *ἐστρούμαι*, l'adjectif *στρόπος*, etc. Le latin n'a rien de pareil.

Un élargissement en *-u-* est supposé par got. *straujan* « étendre, répandre » et v. bret. *strouis* « strāuī »; il rend compte du présent du type skr. *stirñōti*, gr. *στρόψυμι*. Le lat. *strūō* s'explique sans doute par cet élargissement (v. ce mot).

Une forme à *l*, **stlā-*, de la racine qui se retrouve dans v. sl. *stelojē, stlilati* « étendre » semble figurer dans *lātus* « large », *silatta*(?) et peut-être dans *stella*. V. aussi *tellūs*.

sternuō, -is, -ul, -ātum, -ere : éternuer; quelquefois transitif *sternuere omen, approbationem*; de *sternū-tum* (Gloss.), conservé dans les langues romanes, M. L. 8252; *sternūmen, -mentum*. Itératif : *sternūō, -ās*, attesté seulement à l'époque impériale (Pétr., Plin.), qui a remplacé *sternūō* dans les langues romanes, M. L. 8250 (et 8251, **sternūtiāre, sternūtiātō, -tāmentum; sternūtus*).

Comme celle de *spuō*, la racine de *sternuō* appartient à un groupe indo-européen dont les formes sont diverses, puisqu'il s'agit d'un mot expressif, non fixé. Le grec a un aoriste *ἐστράπευ* et, pour « éternuer », *στράπος* et *πρόπος* (cf. *spuō* et *πρόω*). La racine comporte une forme élargie par **eu-* dans *irl. sread* « éternuer », gall. *ystrew, trew* (même sens); cette forme explique le type du présent gr. *στράπυμαι*, ainsi que celle de *sternuō*. La forme **steru-*, **streu-* de la racine, indiquée par le celtique, se retrouve dans lat. *sternuō*, ancien présent en **nu-* passé au type thématique et où le vocalisme radical *-e-* s'explique par une forme non conservée du subjonctif, comme dans *sternō*. Toutes les formes latines sont faites sur le présent *sternuō* ainsi obtenu. L'arménien a *p'rneč* « éternuer » (Job XLII 9), où *p'r-* doit reposer sur un ancien **ph'r-*, le timbre *u* de *r* étant attendu dans une racine à élargissement **-eu-* (le **p'* arménien pourrait aussi reposer sur **pt-*).

Arm. *p'rneč* pose une question plus large; il traduit gr. *κρύψω*, Job. XXXIX 25; et, de la même racine, *p'rngal* (ou *p'rngal*) a un sens voisin. Dès lors, on doit rapprocher *irl. srennim* « je ronfle », qui ne se sépare, en effet, pas de *irl. sread* « éternuer ». Le latin lui-même a *stertō* « je ronfle », où **te/o* est un élément de formation rare en latin; cf. cependant le *nictū* d'Ennius. Le grec a *πέχωω* ou, avec un *χ* expressif, *πέχωω*, et, d'autre part, peut-être *βόβος* « bruit des vagues », v. *roncus*. Cf. aussi *strepō, stridō*.

Le sens de « éternuer » de lat. *sternuō*, gr. *στράπυμαι*, provient sans doute en grande partie de la valeur propre du présent à nasale, dont l'aspect déterminé se prête à indiquer un phénomène brusque tel que l'éternuement.

sterculinium : v. *stercus*.

stertō, -is, -ul, -ere : ronfler. Ancien, familier; *stertia* « ronfleur » (Pétr.); *dēstertō* (Pers. 6, 10) : cesser de ronfler ou de rêver. Supplanté à basse époque par *roncō, runcō*. Non roman. Cf. M. L. 7292 et 7447.

V. *sternuō, strepō*.

stibium, -i n. (*stibia*, Gloss.) : antimoine. Latinisation de *stibbi, stibmi*, transcription du gr. *στιβίς, στίβιον* (Plin.); d'où *stibiō, -ās* (= *στιβίου*); *stibinus* (Vulg.).

sticula, -ae f. : sorte de vigne (Colum. 3, 2, 27). Inexpliqué. Voir André, REL XXX, 152. Sans rapport avec *stic(h)a* « tunica » (Ed. de Diocl., Gl.), transcription du gr. *στίχην*.

stigma, -ae f. : marque au fer rouge. Latinisation de *στίγμα, -ατος*, rangé par la langue populaire dans la déclinaison des thèmes en *a* et devenu féminin (cf. *schema*).

Dérivés : *stigmōsus; stigmō, -ās* = *καταστῆσαι* (tardif), M. L. 8254 a.

stigō, -ās : v. *stingō*.

stilāgō (still-), -inis f. : trad. de *κορυμβόριος*, *Plantāgō corōnopis* (Diosc. 2, 157). Inexpliqué.

stilla, -ae f. : goutte (que les grammairiens essaient de différencier de *gutta*, ainsi « *gutta imbrium est, stilla olei uel aceti* », Suét.). Attesté depuis Varron. M. L. 8258.

Dérivés et composés : *stillō, -ās* : couler goutte à goutte, distiller (sens propre et figuré), M. L. 8258 a; d'où *stillāim* (Varr.), *stillatiō* (St Jér.), *stillanter* (Ambr.), *stillārium* (Sén.), *stillāticus* et *stillāticus* (Plin.), *stillāmentum* (Fulg.); *dē-*, M. L. 2604 a, *dis-, in-, re-stillō; substillus* : qui tombe goutte à goutte; se dit aussi du temps : *-m tempus ante pluuiam iam paene amīdum, et post pluuiam non persicium, quod iam stillaret, aut nondum desisset*, P. F. 399, 5, *stillicidium* : *-m eo quod stillatim cadat*, Varr., L. L. 5, 27. Dans la langue du droit, « écoulement des eaux de pluie », M. L. 8259.

Malgré l'affirmation de Festus (cité s. u., *stiria*), il n'est pas évident que *stilla* soit un diminutif de *stiria*. A en juger par *gutta*, on est plus tenté d'y voir une forme à gémée expressive en face de gr. *στῆλη* « goutte d'eau ». Quant à *stiria*, dont le sens ne correspond guère avec celui de *stilla*, les rapprochements proposés supposent une racine **stei-* avec suffixe à *-r-* constant : lit. *styro*s *akys* « yeux fixes », avec des verbes dérivés tels que *stireti, styrti* « se raidir, se congeler », v. *isl. stria* « se raidir » (M. Trautmann n'a pas cru devoir retenir ce rapprochement pour le lituanien).

stilus, -i m. : en général, tout instrument composé d'une tige pointue; spécialisés dans les diverses langues techniques : pointe de chausse-trape (Auct. B. Afr. 31, 5; cf. *stimuli*, Cés., B. G. 7, 73, 9); aiguille ou sonde usitée en arboriculture (Pall. 4, 10, 20; Col. 11, 3, 53); tige de cadran solaire. En particulier, « poinçon » de fer ou d'os, terminé par une lame plate et large à l'une de ses extrémités, dont la pointe servait à écrire sur la cire des tablettes et la surface plate à effacer (de là *uertere stilum*). En rhétorique, *stilus* est devenu synonyme de *scriptiō, scriptūra*, comme le fr. « plume », cf. Cic., Or. 150, *stilus exercitū*, et a pris le sens de « exercice

écrit », cf. Quint. 10, 7, 4, *multus stilus et assidua lectio*, et « façon d'écrire, style », et même, à l'époque impériale, à pu s'employer en parlant de l'éloquence, d'après *drāō*. La graphie du fr. *style* est due à un faux rapprochement avec *στυλος*. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8260, et v. h. a. *stil*. Dénominateur *stilō, -ās* « pousser une tige » dans Colum. 4, 33, 3; *stilōsus* : *quod stilo recto pedes similes habet* (Chir., Vég.) = *orthocolus*; **dēstiliāre*, M. L. 2604.

V. *stimulus*?

stimulus, -i m. : aiguillon (= *κέντρον*). Sens physique et moral. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes remontent à **stimulus* et *stumbulus* (cf. *stipula, *stupula*), M. L. 8261; de même britt. *swmml*; v. Graur, *Notes étym.*, p. 16.

Dérivés : *Stimula* : déesse qui aiguillonne, cf. Varr. ap. Aug., Ciu. D. 4, 11, etc., peut-être déformation populaire de Sémélé, cf. Ov., F. 6, 503, *dubium Seme-lae Stimulae uocetur; stimuleus* (Plt.); *stimulosus* (Cael. Aur.); *stimulō, -ās; stimulatō, -tor, -trix, et ex-* (= *excitō* dans la langue poétique et impériale), *in-stimulō* (synonyme poétique de *instigō*).

On pense à un élément **sti-* qui se retrouverait dans *stilus* et dans *stinguō*.

stinchus : v. *scincus*.

***stingō, -is; -stigō, -ās** : attesté seulement dans les gloses, où on lit *stigo* : *distinguo*, CGL V 526, 6 (à côté de *stingō* : *στῆω*, CGL II 437, 62), et *stigat* : *incendit, inflammat, distinguat* (ce dernier verbe ajouté par une seconde main), CGL V 515, 54. — *-stigō* doit avoir été extrait artificiellement du composé qui est seul employé *instigō, -ās* « piquer contre », « exciter, stimuler » (déjà dans Terence; joint à *stimuli*, Lucr. 4, 1082), d'où *instigatōr, -trix, -tiō, -tus, -ūs* (époque impériale), M. L. 4471.

A côté de cet intensif-duratif en *-ā-* (cf. *educāre*) existe un verbe thématique à nasale infixée : **stingō, -is*, non attesté lui non plus en dehors de la glose citée plus haut, mais qui figure dans une série de composés :

distingō (noté le plus souvent *distingui*, mais cf. Vel. Long., GLK VII 67, 20 : *inuenti sunt qui distinguere quoque sine u littera et scribere et dicere maluerunt, adiciētes et illam rationem, quod distinguere est interpositio puncto diuidere atque diducere*, ce qui indique que l'on avait, au moins partiellement, le sentiment d'une différence entre *stingō* « piquer » et *-stinguō* « éteindre »), *-is, -stincti, -stinctum, -sting(u)ere* (= *διαστῆσαι*) : distinguer, séparer par des marques; cf. *distinctus* : *κατά-στροχος* (Gloss.), par exemple dans Plin. 10, 144, *alia (oua sunt) punctis distincta*; Cic., N. D. 2, 95, *caelum... astris distinctum et ornatum*. Employé au sens moral de « distinguer (par l'esprit), séparer, définir », de là : *distinctioni* (Cic.), *-tor* (bas latin), *-tus, -ūs* (Tac., St.), *distinctum* (bas latin), *distinctiūs* (Prisc.); *indistinctus* (= *ἀδιά-στροχος*; époque impériale). *irl. distingaim* « distingō » (savant).

isting(u)ō, -is : attesté pour ainsi dire seulement au participe *instinctus* : aiguillonné, stimulé (sens moral); de là : *instinctus, -ūs m.* (Cic. = *ἐκθουσιασμός*); *instinctōr* (Tac., sens voisin de *auctor*); *instinctiō, -tura* (tardifs).

instersting(u)ō, usité au participe *insterstinctus*, synonyme de *distinctus, interpunctus* dans la langue impériale; *insterstinctiō* (Arn.). — V. sous *stinguō*.

† L'ombrien a(n)stintu impér. « instingitō TE III 18, 19, 20, se rattache à *stingō*, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 214.

stinguō, -is, -xl, -ctum, -ere : éteindre. Se trouve seulement dans Lucrèce (au sens propre et figuré; cf. 1, 666; 2, 828; 4, 1098), dans les fragments poétiques de Cicéron (Prisc., GLK II 564, 18 sqq.) et dans la glose *stinguo* : *ἀσθενώω*, CGL II 430, 13. Partout ailleurs le sens, « déterminé » par nature, appelle les formes à pré-verbe :

ex(stinguō) : éteindre (sens propre et figuré). Classique, mais non dans Plaute, qui emploie *restinguō*. Usuel. M. L. 3070 (mais cf. aussi *stinguer*, M. L. 8262; B. W. éteindre); *ex(st)inctiō; -tor* (Cic.), *-tus, -ūs* (Plin.); et *in-ex(st)inctus* (Ov.), *inex(st)inguibilis* (= *ἀσθεροσ*); *insterstinguō* (rare, Lucr. 5, 761; puis Mart. Cap. et Apul.) « éteindre ». Formé sous l'influence de *interficiō?*; *rest(i)nguō* : éteindre (sens propre et figuré). Ancien, classique, usuel. D'où *restinctiō* (Cic., Fin. 2, 3, 9); *irrestinctus (in-)* « non éteint » et « inextinguible » (Sil., Mart.), d'après *in-extinctus*.

Praestigiae se rattache plutôt à *stringō*.

Il est possible que *stinguō* ait été extrait secondairement des formes à pré-verbe par Lucrèce et Cicéron, conformément à l'usage poétique qui autorisait l'emploi du simple pour le composé, ainsi *dare* pour *edere*, *pellere* pour *expellere*, etc., et par suite de la confusion dans la prononciation de *stinguō, e(x)stinguō*. Il n'y a pas de parenté étymologique entre *disting(u)ō* et *extinguō*; mais la langue les a rapprochés : « piquer » et « brûler » sont des mots de sens voisins (cf. all. *ersticken* et *erstecken*); *instinctus* s'emploie avec une valeur comparable à celle de *incensus, inflammatus (instinctus amare, incensus amare)*; on a été amené ainsi à voir un couple antithétique dans *isting(u)ō* et *ex(st)inguō*, et les formes ont réagi l'une sur l'autre. C'est ce qui explique les graphies *distingūō* et *instinguō* (ce dernier, du reste, à peine attesté).

Les formes signifiant « piquer », à savoir *stingō* dans les gloses, *in-stigāre*, sont visiblement à rapprocher de gr. *στῆω* « je pique » (avec *στῆγών* « esclave marqué au fer », *στῆγός* « tatoueur »); v. sax. *stehan*, v. h. a. *stehan* « piquer », got. *in stika* « ἐν στῆγῆι », etc., sont douteux à cause de got. *stakins* (accusatif pluriel) « στῆγῆα »; cf. aussi le groupe indo-iranien de skr. *tejate* « il est pointu », skr. *tigmā* et v. perse *tigra* « pointu », etc. Mais les formes grecques ne justifient pas le *-gu-* de *distingūō*, quoique, par son sens, ce verbe appartienne à la famille de *instigāre*.

Quant à *extinguō, restinguō*, ce n'est pas seulement le *-gu-* qui fait difficulté; c'est, de plus, le sens qui ne s'explique pas par « piquer ». On pense naturellement au groupe, énigmatique et obscur, de lit. *gesti* (prétérit *gesaū*) « s'éteindre », v. sl. *gasiti* « éteindre », et de gr. *ἕσθη* « je me suis éteint », *ἔσθωω* (ionien) « éteindre », *ἔσθασαι/ἔσθαι* « éteindre », *ἕθανεν* « ἔσθωωμεν » (Hés.), où il y a un ancien **g**, le *ἕθασον* « ἔσθωω » d'Hésychius vient, d'ailleurs, tout compliquer en grec. Et l'on ne voit pas comment le rapprochement de ces formes pourrait rendre compte de *stinguō*. On retiendra

seulement que, s'il a existé un *-stinguō*, *-stinzi* au sens de « éteindre », on a pu faire *distinguō* au lieu de *distingō*, d'après *distinguō*. — Le rapprochement avec *tingō*, *tinguō*, où le *g* n'est pas constant, n'explique rien.

stingus : v. *scincus*.

stīpa f. : v. *stipula*.

stipendium : v. *stips*.

stīpes, -itīs m. : pieu rond fixé en terre, poteau, « *fustis terrae defixus* », P. F. 413, 4; tronc d'arbre. Sert de terme d'injure (cf. *caudex*). — Ancien (Enn.), technique ou familial. Dérivé : *stipidōsus* (Ps.-Apul., Herb. 68, 13; 75, 29). Une forme *stips* avec le même sens est dans Pétrone 43, 5 : *et ille stips...* « et cette bûche » (v. W. Heraeus, Kl. Schr., 139); c'est à *stips*, et non à *stīpes*, que remontent les formes romanes; cf. M. L. 8264; à *stīpārius*, les formes germaniques du type v. angl. *stīpēre*, etc. V. *stīpō* et, pour la forme, *caespes*.

stīpō, -ās, -āū, -ātum, -āre : serrer, presser, entasser, s. *mella, argentum*; en particulaire « entourer étroitement »; cf. Cic., Phil. 3, 12, 30, *qui senatum stiparūt armatis*; Sest. 44, 95, *qui stipatus semper sicariis, saepius armatis, munitus indicibus fuit*. Classique, usuel. M. L. 8263.

Dérivés et composés : *stīpātor* : garde du corps, satellite; *stīpātō* (classique); *stīpāmen* (tardif), -ticus (Gl.); *cōnstīpō* : serrer, presser, resserrer (dans la langue médicale, s'oppose à *laxare*); *cōnstīpātō*, cf. στύψω et συστύψω (Hipp.), M. L. 2171 et 2171 a; *obstīpus* : penché en avant, incliné; s'oppose à *rēctus* et, à basse époque, s'emploie pour *prāuus*. Rare, archaïque et postclassique; *obstīpātō* (latin ecclésiastique).

Pour *stīpa* (*stī*), v. *stipula*.

Le lituanien a *stīmpū*, *stīpti* « se raidir », *stīprūs* « fort » et le germanique, v. angl. *stif* « raide », etc., qui répondent exactement à la forme radicale latine; le φ de gr. στύψός « foulé, serré, compact » peut reposer sur un *ph* expressif. Mais il y a aussi des formes à b : gr. στύβω « je foule, j'endurcis en foulant », στύβρός « foulé, serré, compact », arm. *stīpas* « je constrains », lit. *stėbiūs* « je me dresse », *stėbas* « pilier ». V. aussi *stīps*, *stīpes* et *stipula*, *stīpolor*. — Pour le *st-* initial, cf. le groupe de *stīpō*, etc.

stīps, **stīpis** f. (le nominatif n'est attesté que chez les grammairiens; *stīpis*, Prud.) : petite pièce de monnaie; cf. Varr., L. L. 5, 82, et Fest. 379, 3, *stīpem esse nummum signatum, testimonio est et de eo quod datur in stipendium militi, et cum spondetur pecunia, quod stipulari dicitur*; et Dig. 50, 16, 27, *stipendium a stīpe appellatum est, quod per stīpes, i. e. modica aera colligatur*; par suite « petite offrande ou aumône ». Ancien (Enn., Plt.), assez rare. Non roman.

Le sens de « nummus signātus » autorise à rapprocher *stīpō*.

Composé : *stipendium* (issu par haplogie de **stīpīpendium*; cf. Varr., L. L. 5, 182, *militis stipendia ideo quod eam stīpem pendebant*; l'i dans Enn., A. 265, *Poeni stipendia pendunt*, et Cat. 64, 173, est dû à une nécessité métrique; on a t dans Anth. 649, 25 et Sidoine., Epist. 8, 9, 5; Carm. 47; et les formes épigraphiques tardives

stependia, stupendia (cf. *stipula, stupula*) supposent plutôt une prononciation avec t; cf. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., 132; Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁶, 85-86) : 1° tribut, impôt (payé en argent, différent de *uectigal*, contribution en nature); 2° solde payée aux soldats, *stipendium merēre*; puis, par métonymie, « année(s) de service » et « service », employé au sens figuré, e. g. Sén., Ep. 93, 4, *functus omnibus humanae uitae stipendiis*.

Dérivés : *stipendiārius* (Cic.); *stipendior*, -āris; *stīpendiōsus*, -diālīs.

stīpula, -ae f. : tige des céréales, chaume, paille, éteule. Ancien (Tér.), technique. Un doublet *stupula, stūpla* est attesté chez Varron et dans les inscriptions et conservé dans les dérivés romans; cf. M. L. 8265; B. W. sous *éteule*; celtique : britt. *soñ* (de **stūbla*); et germanique : v. h. a. *stūpala* « Stoppel ». Sur *stīpula* semble avoir été refait secondairement un simple *stīpa*, cf. Serv. in Ae. 1, 443 : *a nauibus in quibus stīpula interponitur uasis, quam stīpam dicunt* (cf. s. 4, 465); Fest. 478, 5 : *unde (sc. a stīpa) et stīpam, qual[m] amphorae cum extruduntur, firmari solent*. Toutefois, *stīpa* peut être un postverbal de *stīpō*. M. L. 7252 a, **restūculum*. Pour la racine, v. *stīpō*. Pour la forme, cf. russe *stėblō* « tige (de plante) », v. sl. *stėblje* « καλάμη », avec la forme en b de la racine.

stīpolor, -āris, -ātus sum, -ārī (et *stīpōlō*, employé surtout au passif, ainsi *stīpularī* = επρωτάσθαι) : faire contracter un engagement ferme, stipuler dans un contrat (en rapport avec *spondēō* « je m'engage »; cf. Varr., R. R. 2, 3, 5; Cic., Rosc. Com. 5, 13; Colum. 10 praef.); parfois employé pour *spondēō*, *promittō*. Ancien (Plt.), technique. Même verbe en ombrien *stīplo* « stipulāre » (impératif); *stīplatu*, *stēplatu* « stipulātor »; *anstīplatu* « contrā stipulātor ». Emprunt au latin?

Dérivés et composés : *stīpūlatiō* : est uerborum conceptio quibus is qui interrogatur, daturum facturumque se, quod interrogatus est, respondet, Dig. 45, 1, 5; *stīpūlatiūncula*; *stīpūlātor*, -tus, -ūs m.; *adstīpolor* « s'engager solidairement avec; donner son assentiment à »; *adstīpūlātor*, -tiō, -tus, -ūs; *instīpolor* (Plt., Rud. 1381); *restīpolor*; *restīpūlatiō*.

Varron, L. L. 5, 182, fait dériver *stīpūlō* de *stīps*; de même Fest. 379, 5 (v. *stips*) et 472, 11. D'autre part, les juristes du Bas-Empire affirment l'existence d'un adjectif *stīpulus* « ferme »; cf. Just., Inst. 3, 15, *stīpulum apud ueteres firmum affirmatur*, et Paul Sent. 5, 7, 1. Mais cet adjectif a peut-être été imaginé pour expliquer *stīpolor*, et il n'est nulle part attesté.

Comme l'usage de rompre une paille en signe de promesse existait déjà chez les anciens (Isid., Or. 5, 24, 30), on a expliqué *stīpolor* par *stīpula* « paille »; et le *sagmen* ou herbe sacrée, dans la scène entre Tullus Hostilius et le fétial (Tite-Live I 24, 4), serait un reste de ce symbolisme; v. G. Nencioni, *Lessico giuridico latino e tradizione mediev.*, dans Ann. d. R. Sc. Super. di Pisa, S. II, IX, 1940, p. 12 sqq., avec les notes. — Cf., toutefois, les restrictions de J. Girard, *Droit romain*, 2^e éd., p. 472, n. 5.

En somme, rien n'empêche absolument d'expliquer *stīpolor* par « je dresse, j'affermis »; cf. le sens de arm. *stīpem* « je constrains ». V. *stīpō*.

stīria, -ae (i; cf. Vg., G. 3, 366, *stīriaque impexis induruit horrida barbis*) f. : le mot est défini dans les gloses, évidemment d'après le passage de Virgile où il figure pour la première fois : « *pendens glacies* », « *gutta gelata* », et l'abrégié de Festus, 465, 7, a : *stīricidium* « *stīlicidium cum stillae concreta frigore cadunt*. *Stīria enim principale est, stilla deminutum*. Le rapport, réel ou imaginaire, entre *stīria* et *stīlla*, mentionné par Festus, est indiqué également dans la glose : *stīlicidium congelatum, et si naribus mucchi congelauerint, stīria dicitur*. Le composé *stīricidium*, qui est déjà dans Caton, semble-t-il (cf. F. 465, 33), est conservé, à côté de *stīlicidium*, dans quelques dialectes italiens et en sarde. M. L. 8266.

Dérivé : *stīriacus* (Sol.).

Pour l'étymologie, v. *stīlla*.

stīrips, **stīripis** f. (i; doublets *stīripēs*, *stīripis*; le genre masculin est également attesté; cf., entre autres, F. 412, 13 sqq.; Non. 226, 32 sqq.) : souche, tronc. Se dit, par extension, de toute espèce de plante; joint et opposé à *arbor* par Cic., Fin. 5, 11, 33, *cum arborum et stīripium eadem paene natura sit*. Désigne le « rejeton », la « greffe ». Par suite, au figuré : « souche d'une famille, branche »; et aussi « descendance, lignage »; et, en général, « origine ». Ancien (Liv. Andr.), classique, usuel. M. L. 8268.

Dérivés : *stīrpeus*, -a, -um; *stīrpetum* (Gloss.) M. L. 8267; *stīrpius* (cf. *rādīciūs*); *stīrpeō* (Plin.); *extīrpo*, -ās : extirper (propre et figuré), et ses dérivés *extīrpatiō*, -tor (d'où *stīrptōtor*, tardif), -trix; M. L. 3071 et 3072, **extīrpus*.

Aucun rapprochement sûr. Un radical **stīrp-* (s'il n'est pas dialectal, cf. *stīrucus*) surprendrait en indo-européen, autant que celui de *urbs*.

stīua, -ae f. : manche de charrue. Ancien (Cat.), technique. Un doublet sans doute dialectal *stēua* est supposé par la plupart des dérivés romans; cf. M. L. 8269; *Einf.*³, p. 148.

Dérivé : *sītuārius* (bas latin).

Sans étymologie connue.

stīlata, -ae f. : *genus nauigii latum magis quam altum, et a latitudine sic appellatum, sed a consuetudine qua nilocum pro locum et siliuem pro liuem dicebant*, P. F. 411, 12. Rare.

Dérivé : *stīlat(t)ārius*. Cf. *lātus*.

Mot technique, de type populaire, à -*tt-*.

***stīlembus** adj. (?) : *grauis, tardus, sicut Lucilius (1109) « pedibus stīlembus » dixit equum pigrum et tardum*, P. F. 413, 1. Sans autre exemple.

Cf. les formes germaniques du type norv. *stolpa* « avoir les jambes raides », all. *stolpern* « trébucher »? Mot d'emprunt?

stīlis : v. *lis*.

stīloppus, -i m. (scl-) : bruit produit en tirant contre la joue un doigt introduit dans la bouche (Perse, 5, 13). Onomatopée à consonne intérieure geminée. Cf. *stīloppum est genus uasis rotundum os habens*, CGL V 624, 12. M. L. 8270. Pour la forme, cf. *cloppus*.

stō, **stās**, **stetī** (de **ste-sti-ai* avec dissimilation du second groupe; cf. *scīcidī* de *scīndō*), **stētum** (*stātus*,

-ūs, dans Plt., Am. 266, Mi. 206, Ps. 1288, contre un exemple de *stātus*, Mi. 1389, qui peut être analogue des formes de 1^{re} conjugaison; cf., toutefois, Meillet, BSL 24, 2 (74), p. 66), participe futur *stātūrus*, *stāre* : 1° être debout (opposé à *sedēō*, *iaceō*, *cadō*), être dressé; 2° être immobile (opposé à *ēō*). S'emploie au propre et au figuré; de là les sens de « demeurer ferme (et, dans la langue militaire, « tenir », s. *in acie*, etc.), persister, persévérer, être maintenu »; *stāre in aliquā re*, *aliquā re* et même postclassique *alicui rei* (Dig.); *stat sententia*, *stāre cum* « être avec quelqu'un »; *stāre ab* (comme *esse ab*) « être du parti de ». Impersonnel : *per me stat* (ut, *quōminus*, *quin*) « il dépend de moi que ». Quelquefois, avec le sens de *cōnstāre*, « être au prix de, coûter »; cf. Vg., Ae. 10, 404, *haud illi stabunt Aeneia paruo/hospitia*. Dans la langue poétique, *stāre* apparaît comme synonyme fort de *esse*; ainsi Vg., Ae. 1, 646, *omnis in Ascanio cari stat cura parentis*, où *stat* = *posita* est ou simplement est; Lucr. 1, 746-748, *deinde quod omnino finem non esse secandis / corporibus faciunt neque pausam stare fragori* (où *finem esse* et *pausam stare* sont exactement semblables), / *nec prorum in rebus minimum consistere quicquam* (où *cōnsistere* = *esse*); de même, 5, 199, *tanta stat (naturali), praedia culpa*, où *stat* joue le rôle de la copule. Ce sens s'est conservé et développé dans les langues romanes, où *stō* est abondamment représenté, M. L. 8231, avec de nombreux dérivés. V. B. W. *être*.

A *stō* correspond une forme athématique de présent à redoublement, d'aspect « déterminé », indiquant le procès qui parvient à son terme (cf. *sīdō* en face de *sedēō* et *-cumbō* en face de *cubō*) :

sīstō, **sīstis** (le perfectum *stētī* sert en face de *sīstō* comme en face de *stō*; l'opposition des deux types n'est marquée qu'au présent; il en va de même de *sedī* et de *cubi*; l'emploi de *stīti* pour différencier le perfectum de *sīstō* est secondaire), **sīstere** : absolu et transitif : 1° s'arrêter, e. g. Varr., L. L. 6, 8, *solstitium, quod sol eo die sistere uidebatur*; Vg., G. 1, 479, *sistunt amnes terraeque dehiscunt* (l'emploi de *sīstō* et d'un inchoatif correspondant est caractéristique); 2° arrêter, s. *gradua*, s. *se*; s. *aliquem saluom, fāna sistere*, etc., cf. *lōrdvā rīvā*; de là, dans la langue poétique et impériale, « mettre un terme à ». Dans la langue juridique, *sīstō* a le sens de : 1° « comparatire (absolu), se présenter », 2° « faire comparatire, produire devant le tribunal » (transitif) : *uadimōnium sistere* (opposé à u. *dēserere*). Enfin, *sīstō* s'emploie impersonnellement dans l'expression *sīstī non potest*. Ne semble conservé que dans un dialecte italien. M. L. 7956.

Sīstō a un correspondant exact dans omb. *sestu* « *sīstō* »; la voyelle du redoublement est toujours notée e en ombrien; elle peut néanmoins représenter un i.

*-**stānō**. A *stō* correspond aussi une forme à suffixe nasal qui n'est attestée que dans des composés, sous la forme dérivée en -ā :

dēstīnō, -ās : fixer, attacher; cf. Caes., B. G. 3, 14, 6, *funes, qui antemas ad malos destinabant*, et *dēstīna* : appui, support (Vitr.). S'emploie au sens moral et absolulement « se fixer, se proposer fermement ». De là *dēstīnātus* « fixé, arrêté », e. g. T.-L. 21, 44, 9 : *si hoc bene fixum omnibus destinatumque animo est*; et *dēstīnātum* : dessein, résolution; *obstīnō* : s'obstiner (transitif et ab-

solu); obstinatus; obstinatio (classique); praestitio: fixer d'avance le prix d'une chose, marchander, acheter; mot de Plaute, cf. P. F. 249, 27 : -are apud Plautum praemere est, i. e. emendo tenere; repris par Apulée. Pour le sens, cf. constare « coûter ».

Formes nominales et dérivés : stabilis : qui se tient bien, stable, ferme (sens propre et figuré), M. L. 8207. De là : stabilitas (classique = βεβαιότης); stabilio, -is, M. L. 8206; stabilimen (rare, poétique); stabilimentum; stabilitor, qui semble être une création de Sén., Ben. 4, 7, 2 (sans doute à l'imitation du gr. βεβαιωτής); Deus, quod stant beneficium eius omnia, stator stabiliorque est; constabiliō, -is (archaïque et postclassique); restibilis; restibiliō, Pacuvius, v. Festus 432, 35.

stabulum : endroit où l'on s'arrête (= σταθμός); de là diverses acceptions : « étape, halte », « résidence, demeure », en particulier « auberge » et « lupanar » (cf. prostibulum); dans la langue rustique, « étable », pour toute espèce d'animaux (s. ovium, boum, pānum, piscium, apium, etc.), et « gîte » (s. ferarum), M. L. 8209; B. W. s. U. Celtique : irl. saball, stabla; britt. stal, ystaffel (de stabellum).

Dérivés et composés : stabulo, -ās et stabulo, -āris, M. L. 8208; stabularius; stabulatio.

Pour naustibulum, v. nāuis; prostibulum. v. prostō; pour uestibulum, v. ce mot; stāmen, -inis n. : v. ce mot.

status : qui se tient droit, dressé, immobile; arrêté; fixé (status dies, cf. statuere diem); cf. F. 416, 25, Statae Matris simulacrum in foro colebatur, où Stata Mater correspond à Iuppiter Stator, et aussi Stata Fortuna, Valētūdō Stata; de là Statānus, Statulinus, Statiha, divinités que l'on invoquait pour que l'enfant se tînt debout, cf. Varr. ap. Non. 532, 18; et statānum uinum (Pline, 14, 65). Stātus est l'adjectif verbal à la fois de stō et de sistō. Nom propre : Stātiūs; osq. Stāta.†

statārius : qui reste debout ou immobile; en particulier statāria comoedia (opposé à mōtōria) « comédie où il y a peu d'action ». Dérivé de stātus, comme primārius de primus, etc. Conservé en sarde. M. L. 8232.

stāticulus, -i m. : sorte de danse lente (Plt.); stāticulum : statuette (Plin.).

statim (stetim, condamné par Consentius 11, 25, éd. Niedermann, d'après steti, fait sur le modèle de cēssim, sēnsim : cēssi, sēnsi) adv. : sur place, sans bouger; ūa statim stant signa, Plt., Am. 276; par suite, comme illicō, « sur-le-champ, aussitôt »; d'où statim ac, atque, ubi, etc. Sur stetim, v. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., 16. La forme stātim attribuée par Non. 393, 5, à Térance, Ph. 790, est suspecte et contredite par le témoignage des manuscrits de Térance; cf. Lindsay, éd. de Térance, ad loc., et Early Lat. Verse, p. 218. A côté de isarō « aussitôt », l'Avesta a isarōstāitya, avec le même sens, sans doute plus appuyé, ce qui montre le rôle de stā- pour indiquer l'idée de « aussitôt » qui doit être rendue de manière sensible et dont, par suite, l'expression est sujette à beaucoup d'innovations. Le suffixe -tim a fourni de nombreux adverbess, notamment à la langue familière.

statio : 1° station, fait de demeurer droit et immobile « manère in statione », etc.; 2° station, résidence; dans la langue militaire, « poste, faction »; dans la langue nautique, « mouillage, port »; dans la langue officielle de l'Empire, « résidence d'un fonctionnaire im-

périal », puis la fonction elle-même; « position »; « station de poste »; « assemblée religieuse » et « jeûne » (sur ce sens, v. Svennung, Zeitsch. f. Neutest. Wiss., 1933, 294-308, et Blaise, Dict. du lat. chrét. V. Pass. passage au sens concret, cf. mānsio. Conservé surtout dans les dialectes italiens, M. L. 8234. Irl. staid. Dérivés : statiōnālis : fixe (s. stella, Plin. = στατικός); statiōnārius : qui appartient à un poste, s. milles; statinārius : officier de poste ou de police.

stator : esclave public chargé de la poste; cf. Rich. a. u. M. L. 8235; et, dans la langue tardive, stantor, stantia, stantārius « qui se tient en avant ».

Stator : épithète de Jupiter, cf. Stata; Statorius : nom propre.

A stator correspond un féminin attesté dans le composé obstetrīx; v. obstō.

statiuus : immobile. Usité surtout dans la langue militaire au sens de « fixe », statiua castra, d'où statiua n. pl. substantivé, et, dans la langue religieuse, statiuae (fēriae). Cf. aestiuius.

status, -ūs m. : façon de se tenir, attitude; endroit où se tiennent les hommes ou les choses (de statu moure, décider; stare in staitū « se tenir en garde », Plt., Mi. 1389); par suite, « façon d'être, état; condition, position ». Se dit en particulier de l'état de la cité, s. ciuitatis, s. reipublicae. Dans la langue de la rhétorique, « position d'une question » (cf. cōstitutiō causae), en particulier « réfutation d'une accusation » (gr. στάσις; cf. Cic., Top. 25, 93, et Isid., Or. 2, 5, 1 : status apud rhetores dicitur ea res in qua causa constitit, i. e. constituitio). Celtique : irl. stad, britt. ystad. Les formes française et germanique semblent récentes.

statūra : stature (classique, attesté depuis Pl.); statūrōsus (Aug.).

Peut-être stātūra dans Lucilius 794 : quare pro facie, pro statura Accius.

statua : statue (plus particulièrement statue d'un homme, par opposition à signum « statue d'un dieu »), M. L. 8236. Dérivés : statuālis, M. L. 8237; statuārius : statuaire; statuāria : sculpture; statunculum (Pétr. 50, 6); statuncula (Greg. T., Hist. I, 5), d'après homunculus. Statua semble être le postverbal de statuō.

statuō, -is : mettre debout, arbōrēs statuere; faire tenir droit ou ferme; d'où dresser, fixer, établir (sens propre et figuré, physique et moral), s. modum, s. finē, s. diem, s. poenam, etc.; par suite « décider, décréter », Irl. staitiūd, de statūum. Dérivés : statūmen, terme technique « support », « lit de maçonnerie », « varangue » (terme nautique); d'où statūminō, -ās; statūminūō (époque impériale); statuāle (Lex Sal.); Statulenus, -neius.

Composés : adstātūō « placer auprès »; cōstitūō « établir » (aspect déterminé), « poster, décider »; d'où cōstitūtum n. = σύνταγμα, cōstitutiō = σύνταξις et στάσις (cf. status), cōstitūtior.

destātūō : 1° établir, placer; 2° abandonner; d'où destātūō, -tor (rares); cf. dēsistō.

instātūō : placer dans ou sur, instituer, établir (sens physique et moral); former, instruire; instātūa n. pl. : principes établis, institutions; instātūō : disposition, arrangement, institution, instruction (i. δρῶντια, Quintil.); -tor (tardif).

praestātūō : établir d'avance, prescrire.

prōstitūō : placer devant, exposer, et « prostituer »; prōstitūta f. : prōstitutiō, -tor (époque impériale; cf. prōstitūlum, prōstō); restitūō : rétablir, restituer; restitutiō, -tor; substitūō : mettre dessous ou à la place, soumettre (rare), substituer; substitutiō; substitutiūus : conditionnel (Apul., cf. ὑποκατάστασις, ὑποκατάστατος).

A stō, sistō correspondent, enfin, des adjectifs en -stes et des substantifs en -stitium qui figurent seulement comme seconds éléments de composés (cf. obsses, compondans; iustitium : suspension des tribunaux, vacation légale (à ne pas confondre avec iustitia dérivé de iustus); inter-stitium (tardif); solstitium : solstice; quod sol eo die sistere uidebatur, Varr., L. L. 6, 8; cf. ita et sol. Cf. aussi peut-être caelestis).

Composés de stō : ab-stō : se tenir éloigné (= ἀποσταῖν), très rare; trois exemples : Plt., Tri. 263, abstandus : qui doit être tenu éloigné; Hor., A. P. 360, si propius stes... si longius abstes; Cypr. Gall., gen. 1440, abstare; se trouve dans les gloses. Dérivé : abstantia (un exemple de Vitruve). Abstō est à peine vivant; c'est absum ou absisto qui le remplace.

adstō, astō (ἀποσταῖν) : se tenir ou se dresser auprès; assister (sens moral rare, réservé à adstō). Synonyme de adsum; cf. Lucr. 3, 1879, certa quidem finis uitae mortalibus adstat (à côté de finem esse, I 747), M. L. 739. Dérivé : a(d)stantia : seulement dans les gloses, où il est traduit par παρουσία. Composé : *adastō, M. L. 148.

antistō (ante-) : se tenir en avant de; l'emporter sur. Rare, archaïque et postclassique; un seul exemple dans Cic., de Inu. 2. 2. La prose classique dit praestō ou antecēdō.

antistes, -itis m. : qui se tient en avant, chef. Usité surtout dans la langue religieuse, avec un féminin d'origine secondaire antistitia; sacrōrum antistes, qui désigne un prêtre d'ordre supérieur, a pu servir à traduire ἐπίσκοπος dans la langue de l'Eglise. Dérivés : antistitium (Mart. Cap.); antistatus, -ūs m. (Tert.).

circumstō = περισταῖν « se tenir autour, entourer »; circumstantēs et circumstantia, -ium; circumstantia, -ae : fait de se tenir autour. Rare au sens propre; usité surtout en rhétorique comme traduction de περιστασις; cf. Quint. 5, 10, 104, hoc genus argumentorum sane dicimus ex circumstantia, quia περιστασιον dicere aliter non possumus; circumstantiō, -ōnis.

cōnstō (= συνσταῖν) : 1° être arrêté, être fermement établi (d'où constat inter omnes « c'est une chose fermement reconnue entre tous »; cōnstāre sibi « être fidèle à soi-même, ne pas changer d'avis »; cōnstāns : ferme, inébranlable; cōnstanter; cōnstantia, et incōnstāns, -ter, -tia); 2° être composé de, consister en (= συνταχῆναι); 3° avec un ablatif instrumental de prix, « être mis en vente moyennant un prix », « coûter » (sens propre et figuré); cf. Cés., B. G. 7, 19, 14, edocet quanto detrimento et quot uirorum fortium morte necesse sui constare uictoriam, sens dans lequel cōnstāre est surtout représenté dans les langues romanes, M. L. 2170. Employé aussi par Lucrèce comme synonyme de esse, e. g. 1, 582 (corpora) quoniam fragili natura praedita constant.

distō (= διασταῖν) : être éloigné. Employé absolument, avec ab ou avec inter sēsē. Sens moral « différer ». Dérivé : distantia (= διάστασις).

eastō, eastō (= ἐξέστηκα, Arist.) : être élevé au-dessus, dépasser, être préminent; d'où « être en vue » et « exister, subsister ». Dérivé : exstantia (Col., Cael. Aur.).

instō : être dressé ou debout sur; être menaçant ou imminent; presser vivement (sens physique et moral), d'où « insister ». Dérivé : instantia.

interstō : se tenir entre (rare et tardif). Dérivés : interstes : intermédiaire (Tert.); interstitiō, interstitium, tous deux de basse époque; osq. Anterstatai, dat. « *Interstitae ».

obstō (*ostō, tardif) : se tenir devant, faire obstacle, M. L. 6023; B. W. ōter; obstaculum (époque impériale, attesté à partir de Sénèque); obstantia (Vitruve). A obstō se rattache obstetrīx, -icis (obstetrīx, inscriptions tardives et manuscrites) f. : « celle qui se tient devant l'accouchée pour recevoir l'enfant », « sage-femme »; mot ancien, attesté depuis Plaute; de là obstetricius; obstetricō, -ās (-cor), -cālis, tous d'époque impériale.

perstō : demeurer debout ou immobile; persister (sens physique et moral).

praestō : être en tête de, l'emporter sur; praestes, -itis, épithète appliquée aux dieux : Iuppiter praestes; praestantia; Praestana dans Arn. 4, 3 : P. est, ut perhibetis, dicta quod Quirinus in iaculi missione cunctorum praestierit uiribus. Semble différer de praestō « fournir, garantir », d'où proviennent praestatiō, praestator et les verbes romans du type « prêter », M. L. 6725.

prostō : se tenir en avant, faire saillie. Sens propre rare; usité surtout dans le sens de « être exposé en public, être offert en vente », « se prostituer »; prostibilis; prostibulum; prostibula, -lata, -lātrix (tardifs). Cf. prostitiō, M. L. 6788.

restō : demeurer en arrière; par suite « rester, demeurer »; impersonnel restat ut. Dans la langue militaire s'emploie au sens de resistere (non, toutefois, dans Cicéron et César). M. L. 7248 (et *arrestō, 673); celtique : irl. riast. Fréquentatif : restitiō, -ās : s'arrêter souvent (rare et archaïque).

substō (ὀπισταῖν) : se tenir dessous; et « résister, subsister ». M. L. 8394. Dérivés créés par la langue philosophique à l'imitation de termes grecs, tous d'époque impériale et employés surtout ou créés par les Pères de l'Eglise : substantia (= ὑπόστασις), d'où irl. substāint; cf. essentia; substantiola (St Jér.); substantiālis (= ὑποστατικός), substantiālūs et cōnsubstantiālis, traduction de ὑποούσιος; substantiūus, dont le n. substantiūum (sc. uerbum) traduit en grammaire le gr. ὑποκείμενον; substantiūālis (Tert.). Sur substantia, v. C. Arpe, Philol., XCIV, 1939, 65.

superstō : se dresser par-dessus, dominer, surmonter. Dérivés : superstes, -itis adj. : qui demeure au-dessus; par suite « qui survit » (sens le plus fréquent), joint à superesse, dont il est en quelque sorte l'adjectif, superstō ne signifiait pas « survivre », sauf à basse époque (Ennode), où ce sens a été refait sur superstes; de l'adjectif la langue archaïque a tiré un dénominatif superstitiō, -ās, transitif et absolu « préserver, faire durer » (Enn., Sc. 295) ou « être survivant » (Plt., Pe. 331). Dans la langue du droit, superstes a le sens de « témoin » (qui stat in iure super aliquā rē); cf. Fest. 394, 37, superstes testes praesentes significat; et Cic., Mur. 12, 26, suis utrisque superstitiibus praesentibus istam uiam dico : inire uiam; superstitiō : superstition (opposé à religio,

e. g. Cic., N. D. 1, 42, 117 ; 2, 28, 71, 72) ; *superstitiosus*, cf. Cic., N. D. 2, 28, 72, qui *itos dies precabantur et immolabant ut sibi sui liberi superstites essent, superstitionis sunt appellati, quod nomen patuit latius* (où il n'y a peut-être qu'une étymologie populaire). Dans la suite, c'est l'idée de « pratiques superflues » que l'on a vue dans *superstitio* ; de là les gloses du type *superflua observatio*. V., en dernier lieu, Benveniste, Rev. Ét. lat., 16 (1938), 35.

Sistō a fourni de même des composés correspondants aux composés de *stō* ; l'aspect déterminé y est souvent peu sensible ; toutefois, les formes à préverbes s'accroissent mieux de la valeur « déterminée » de *sistō* que de l'aspect « indéterminé » de *stō*, de sorte que beaucoup de composés se confondent presque pour le sens avec des composés de *stō* qu'ils ont tendu à remplacer. La valeur factitive qu'admettent les formes simples de l'inflectif, *sistō*, n'existe pas dans les formes pourvues de préverbe.

absistō : s'éloigner de, et « cesser de » ; *adistō* (as-) = *παρσταμα* : se tenir auprès de ; s'arrêter ; assister (sens propre et figuré) ; dans la langue de l'Église, *adistentia* « assistance, aide » ; *cōsistō* : transitif et absolu, « s'arrêter » et « arrêter » ; « se composer de, consister en » (glose *συνεστραμα*). A partir de Dioclétien apparaît *cōsistorium* : conseil du prince, consistoire ; *dēsistō* : s'éloigner, abandonner ; s'arrêter de, cesser de, se désister ; *easistō* (*existō*) : se dresser hors de ; s'élever ; sortir de terre, surgir ; par suite « exister, apparaître ». Quelquefois synonyme de *esse*, cf. Cic., Off. 1, 30, 107, *ut in corporibus magna dissimilitudines sunt, sic in animis existunt maiores etiam uarietates* ; et le participe *existens* a servi de participe à *esse*, cf. Thes. V², 1875, 33 sqq. ; *insistō* : s'arrêter (dans) ; s'appuyer sur ; presser (sens physique et moral) ; insister ; *intersistō* : s'arrêter entre ; s'interrompre (Quint.) : les composés *intersistō*, *stistō* se rapportent aussi bien à *interstō* qu'à *intersistō* ; *obsistō* : s'arrêter devant, s'opposer à ; *persistō* : persister ; **prosistō* (participle *prosisstēs* dans Apul.) : être proéminent ; *resistō* : 1° rester en arrière, s'arrêter ; 2° résister (d'où *resistentia* dans S¹ Aug.) ; 3° se dresser de nouveau (= *resurgō*) ; rare) ; *subsistō* : s'arrêter ; faire face à ; dans Apulée, synonyme de *succurrō*. Dérivé : *subsistentia* (Cassiod., Boèce) = *ὀνόστασις* ; *supersistō* : se tenir ou se placer sur (Apul., Amm.).

Pour *instaurō*, v. ce mot et ci-dessous.

La racine **st(h)ā-* « se tenir » fournissait en indo-européen un aoriste radical athématique : skr. *asthāt* « il s'est mis debout » = gr. *ἔστω* (ion.-att. *ἔστη*) ; cf. les infinitifs sl. *stati*, lit. *stoti* « se mettre debout ». Il y avait un parfait : skr. *tasthū* « je me suis mis debout » (résultat acquis), plur. *tasthīma*, gr. *ἔσταμεν*, plur. *ἔσταμεν* ; c'est ce parfait que représente *steti*. L'indo-iranien a un présent thématique à redoublement, forme qui en indo-européen indiquait le procès arrivant à son terme : skr. *stīḥati* (avec redoublement en -i-), mais av. *hiṣtāiti* (avec redoublement -s-) « il se tient debout, il reste debout » ; c'est à ce type qu'appartient lat. *sistō* (le type de *stōma*, propre au grec ; est autre) ; la même forme a fourni à l'irlandais des verbes tels que v. irl. *ar-a-siisur* glosant *innitēs*. Pour exprimer l'état d' « être debout »,

il a été fait des formes en -ē dans v. sl. *stojati* « être debout », lit. *stovėti* (même sens), v. h. a. *stēn* (*stēn*) d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stang*, *stati* « se mettre debout », le type *staje* ; et le lituanien a de même *-stōju* ; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que ombr. *stahu* « être debout » (v. H. Pedersen, V. Gr. d. Kelt. Spr., I, 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes des unes des autres ; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*) ; le grec a *ἵστάνω*, le slave *stanę* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *po-stānimai* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète » ; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de question. A cause du sens, on relèvera *stabulum* ; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stōðull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange » ; pour le sens, cf. véd. *go-stādh* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-strius* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewisti*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stōd* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *stafllatas* « statuitae » et pél. *pristafalaciriz*, n. pl. « *praestibulātrichs » (Vetter) ; le sens de ombr. *stafarem* est incertain : « consolidatum » (Devoto), « concrētum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *sthithā* « placé debout », gr. *στῆθος*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même d'apparaît dans le type de *superstitium* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *raiheshdh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de supin *statum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en *-tu*- auquel appartient le supin ; cf. skr. *sthidum* et, de même, lat. *genitum* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien ; cf. véd. *sthātram* « lieu où l'on se tient » ; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō* ; s'il y a préverbe, seulement avec *stiuō*. L'ombrien a *statita* « statuitae », *statitata* « statuitō » (impér.), *stakaz* « statūtus ». Par *stafllatas* « statuitae », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stināre* ; cf. gr. *στήμων* « chaîne du métier vertical du tisserand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvent dans d'autres langues : skr. *sthāman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὀνόστασι ». L'identité de sens du lat. *stināre* avec gr. *στήμων* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrien ne concordent qu'en partie avec les formes latines ; ainsi l'osque a *statif*

statua (ou « statio » ?), l'ombrien *stahmei* « statio », *statutio* « statūtum ».

Tandis que v. pruss. *stacle* désigne un montant sur lequel s'appuie une construction, lette *stakle* désigne spécialement le « montant du métier à tisser », et lit. *staklis* le « métier à tisser ».

Les verbes *in-staurāre*, *re-staurāre* posent un problème : le maintien de l'a ne semble pouvoir s'expliquer que par l'influence d'une forme sans préverbe **staurāre*, qui n'est pas attestée. L'u est un élargissement de la racine **st(h)ā-*, dont il y a des exemples dans d'autres racines importantes. Là où la voyelle est ā, elle se maintient, d'où gr. *σταυρός* « poteau, pieu », v. isl. *staur* (même sens), skr. *sthāvarāḥ* « ferme, immuable » ; c'est à ce type que doit se rattacher lat. *-staurā-* ; le dérivé *stavitō* « poser » et le lituanien *stovėti* « stāre ». Là où le vocalisme est au degré zéro, le a doit s'amuir devant u- ; on a ainsi gr. *στύλος* « colonne », skr. *sthū-rod-* « fort » ; et il a pu être fait un type **st(h)eu-* qui figure dans skr. *sthāviraḥ* « fort, solide », v. h. a. *stiuri* « fort » (v. sous *taurus*), etc.

stola, -ae f. : longue robe de femme. Emprunt (Barr.) au gr. *στόλη*, latinisé ; de là *stolānus*. Celtique : lit. *stol*, brit. *ystol*.

stolidus, -a, -um : sot, niais. Souvent joint à *stultus*, de même sens, dont il est sans doute parent. Attesté dès les plus anciens textes ; sans être absolument banni de la prose classique, il y est plus rare que *stultus*. Le dérivé *stoliditas* est tardif (Flor., Gell., Arn.), tandis que *stultitia* est ancien et classique.

Sans étymologie claire. V. *stolo* ? M. L. 8273 c. Mais la forme en *-idus* semble supposer un verbe en *-ed* ; cf. *pauid*, *pauidus*.

stolo, -ōnis m. : rejeton, bouture ; Varr., R. R. 1, 2, 9 : (C. Licinius Stolo) ... qui propter diligentiam culturae Stolonom confirmavit cognomen, quod nullus in eius fundo reperiri poterat stolo, quod effodiebat circum arborea radicipis quae nasceretur e solo, quos stolones appellabant ; cf. Plin. 17, 7. Y a-t-il parenté entre *stolidus* et *stolo* ? Cf. *caudez*, *stipes* comme termes d'injure (Térence, Heaut. 877). Mot technique. M. L. 8275.

Cf. arm. *steln* « tige, tronc », gr. *στάλεος* (même sens) et *σταλός* « plante parasite ». Pour des rapprochements plus vagues, v. gr. *σταλέα* « manche (de cognée) », etc.

stolus, -i m. : flotte. Emprunt tardif (Cod. Theod.) au gr. *στόλος*. Demeuré dans quelques langues romanes (lt. *stuoja*, prov. cat. *estol*). M. L. 8276.

stomachus, -i m. : tube digestif « oesophage » ou « estomac » ; en particulier « humeur », *bonus stomachus* ; employé seul « mauvais humeur, bile, colère » (fréquent dans Cicéron). Emprunt au gr. *στόμαχος* attesté depuis Plaute, latinisé. }

Dérivés : *stomachor*, -āris : être de mauvaise humeur, synonyme familier de *irascor* ; *stomachōsus* ; *stomachābundus* (Gell.) ; *stomachātio* (Cassiod.). M. L. 8276 a.

stora (*storia*), -ae f. : natte de jonc ou de cordes (Cés., B. C. 2, 9, 4 ; T.-L., Plin.). M. L. 8279. Sans doute grec ; cf. *στροφίον*.

strabus, -a, -um : aux yeux de travers, louche. Ancien, rare ; repris par Cassiodore au sens de « pervers ».

Dérivé expressif : *strabō*, -ōnis (*strabōnus*, Pétr. 68, 8), usité comme surnom (et *Strabōnilla*). Dans les gloses figure une forme *strambus* (cf. *sābūcus* et *samb-*, *sabbatum* et *samb-*), à laquelle remontent les représentants romans ; cf. M. L. 8281. Diminutifs : *strabulus*, *strambulus*.

Sans doute emprunt au gr. *στραβός*, *στράβων*.

strāgēs, *strāgulus*, -lum ; *strāmen* : v. *sternō*.

strangulō, -ās : étrangler, étouffer. Emprunt ancien et oral au gr. *στραγγαλάω* (cf. Varr., L. L. 6, 96). Le terme latin est *suffocō*. M. L. 8290.

Dérivés : *strangulātio*, -tor, -trix, -tus, -ūs m., -bilis (tous d'époque impériale).

strangūria, -ae f. : rétention d'urine. Emprunt au gr. *στραγγυρία* (Caton, R. R. 127, 1).

Dérivé : *stranguriōsus* (Marc. Emp.).

strana (*straba*) : 1° trophée (Lact. ad Stat. Theb. 12, 62) ; 2° tumulus, sepulcrum (Iord.). Mot de très basse latinité, germanique.

strebula (*stribula*), -ōrum n. pl. : mot plautinien, d'origine ombrienne d'après Fest. 410, 28, que Varron explique, L. L. 7, 67 : *stribula*, ut *Oppilius scribit, circum coenātes sunt bouis*. Cf. gr. *στρεβλός* « tordu » ?

strēna, -ae (et, dans les gloses et les inscriptions de basse époque, *strenua*, d'après *strēnuus*, forme blâmée par Consentius ; les formes romanes remontent à *strēna* ou à *strenna*) f. : (bon) présage ; et en particulier cadeau fait à titre d'heureux présage, « étreinte » : *strenam uocamus quae datur dei religioso ominis boni gratia*, Fest. 410, 21. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 9296.

Strēna (comme *scaeva*) semble être le féminin d'un adjectif *strēnus* encore utilisé par Plaute, e. g. St. 672, *bona scaeva strenaque obuiam accessit mihi*, et 461, *quam strena opscavaui, spectatum hoc mihi*. Le mot est donné comme sabin par Lydus, de Mens. IV 4 ; et ce témoignage est confirmé par celui de Symmaque, Epist. 10, 35, qui attribue au roi sabin Tatius l'introduction de l'usage des *strēnae* à Rome ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés : *Strēnia* (*Strēnuia*) : déesse des présages favorables (v. Deubner, Glotta, 3, 34 sqq.) ; *strēnuus* (souvent joint à *fortis*, opposé à *ignāuus*, *iners* ; *strēnuior* à *dēterior*) : vif, rapide, actif, courageux, brave ; turbulent (Tac.). Se dit des personnes et des choses. Attesté depuis Plaute, usuel en prose et classique. Les anciens ont vu la parenté entre *strēna* et *strēnuus*, e. g. Non. 16, 32, *strena dicta est a strenuitate*. L'adjectif a dû d'abord avoir un sens religieux, qu'il a perdu en pénétrant dans la langue commune. Dérivés : *strēnuē* ; *strēnuō*, -ās ? (leçon de P dans Plt., Pseud. 629 ; A a *sternuas*) ; *strēnuitās* (Varr., Ov.) ; *strēnuōsus* (Gl.). Composé : *instrēnuus* (archaïque et postclassique).

Le rapprochement de *στρηγής*, « aigu, perçant », *στρηγός* « orgueil, passion » est médiocre pour le sens. V. Walde-Pokorny, II, 628.

strōnuus : v. strēna.

strepō, -is, -ul, -itum, -ere : faire du bruit, gronder. Se dit surtout d'un bruit sourd et violent, strīdeō d'un bruit sifflant. Attesté depuis Ennius ; surtout poétique et de la prose impériale ; doublé de fremō. Conservé dans un dialecte italien, comme le fréquentatif (rare et poétique) strepiūtō, -ās, M. L. 8298, 8298 a. Dérivés : strepiūtus, -ūs (classique et usuel) ; strepor (Cassiod.) ; streperus : bruyant, querelleur (tardif). Composés : ad-, circum-, cōn-, in-, inter-, ob-, per-, sub-strepō ; à obstrepeō correspondent obstrepūtō, obstrepiūtāculum et un adjectif obstreperus, tous tardifs.

Verbe expressif pour indiquer un bruit, comme sternuō, steriō, stridō et crepō.

stretillō : v. stritābillae.

stria, -ae f. : raie, strie ; rainure, cannelure ; cf. Varr., R. R. 1, 29, 3, qua aratrum uomere striam facit, sulcus uocatur. Ancien, technique. M. L. 8300, stria.

Dérivés : striātus : strié (Plt., Rud. 298), sur lequel sans doute a été bâti striō, -ās (époque impériale, Vitr., Plin.), d'où striātūra f. Cf. striga. De *striga? v. stringō.

strib(i)llō, -inis f. : ancien nom latin du solécisme : soloecismus Latino uocabulo a Sinnio Capitone eiusdemque aetatis aliis imparilitas appellatus, uetustioribus Latinis sribilligo dicebatur, a uersura uidelicet et prauitate tortuosae orationis, tamquam strobiligo quaedam, Gell. 5, 20, 1 ; cf. Arn. 1, 36. — L'explication d'Aulu-Gelle montre qu'il faisait dériver le nom de gr. στρόβιλος. On pourrait plutôt songer à un adjectif correspondant à στρόβιλος, avec le suffixe -īgō(n), fréquent dans les mots qui désignent une difformité ou une infirmité ; cf. prūrigō, tenīgō, etc., Ernout, Philologica, I, p. 175 sqq.

Terme d'école sur lequel on ne peut faire que des hypothèses, faute de renseignements précis.

stridō, -is (strīdeō, -ēs) ; strīdī, -erō : grincer, faire entendre un bruit strident ou sifflant. — Strīdō et strīdeō sont également employés ; strīdō semble toutefois plus ancien (Ennius, Pacuuius, Lucrece et Virgile).

Dérivés et composés : strīdor, M. L. 8306 ; strīdulus, d'où *strīdūlare, M. L. 8307 ; instrīdens : qui siffle dans ou sur.

Onomatopée ; cf. Charisius, GLK I 274, 24 ; Diomède, ibid. 322, 18 et 460, 5 ; Isid., Or. 3, 22, 14.

Le grec α τράζω, parfait τέρτρα, à peu près dans le même sens ; cf. aussi στράψις, στράγγος, nom d'oiseau nocturne (v. striga II). Forme expressive comme strepō, steriō, etc. La voyelle i donne au mot son caractère. Il n'y a pas lieu de chercher ici un développement phonétique normal, comme le fait M. Otrebski, qui a étudié en détail strīdō, strīdeō dans la Księga Wergiljuszowa de l'Alma mater Vilnensis.

I. striga, -ae f. : rangée, ligne, sillon ; strigae appellabuntur ordines rerum inter se continuate conlocatarum, a stringendo dictae, P. F. 414, 20 ; cf. aussi CGL V 624, 8 : striga est ubi equi stringuntur, unde strigati homines dicuntur macilentii ; V 516, 11 : strigae interualla turmarum quo equi stringuntur. M. L. 8309.

Dérivés : strīgātus (terme de la langue des agrimensores : s. ager, par opposition à scamnātus ager ;

champ plus long que large dans la direction des raies, c'est-à-dire du nord au sud) ; strīgōsus (et strīgulus Gloss.) : ridé, décharné ; strīgō, -ās : tracer des sillons, et en particulier « faire halte en labourant » (Plin.), d'où, plus généralement, « s'arrêter » ; henustrigium (Hyg.).

Même racine que stringō, strīgulis, strīgumentum. Strigō doit reposer sur *strīgīa ; cf. aiōd de *agyō. Le grec στράψις, -γγος « série, ligne ».

V. obstringillō.

II. striga, -ae f. : 1° grand-duc, oiseau de nuit, 2° strige ou sorcière ; vampire. Forme populaire (Petrone, Gloss.) de strix, strigis, faite sur l'accusatif de gr. στράψις, στράγγος (cf. tomix). Les formes romanes remontent à striga et strīga, M. L. 8308, B. W. strīga et supposent aussi un dénominatif *strīgāre, M. L. 8310 Cf. aussi M. L. 8319, strīz. V. Sofer, 66, 172 ; Graug. Mél. ling., p. 22.

strīgulis, -is f. : étrille, racloir qui servait à enlever la sueur et les poussières sur la peau. Attesté depuis Plaute et usuel ; conservé dans les langues romanes, M. L. 8312 ; en britt. strail (de strīgha) et en v. h. a. strīgul. Par extension : instrument cannelé, de forme semblable à l'étrille, servant à introduire des liquides dans l'oreille (Celse, Pline) ; cannelure de colonne (Vitr. = στράψις). Il est douteux que strīgulis « pépite d'or » chez les Espagnols, Plin. 33, 62, soit le même mot. Comme la plupart des termes relatifs à la toilette, strīgulis pourrait être emprunté au grec ; on pense à gr. στράγγις, στράψις, etc. (cf. Schol. Pers. 5, 126, strīgules... a tergendō quae graece στράγγιζω dicitur), qui aurait été déformé par l'étymologie populaire et rapproché de striga, l'instrument traçant sur la peau des raies ou sillons (cf. le doublet strīgula dans le Schol. de Juvénal, 3, 243) ; l'idé de stil- n'avait pas chance de subsister, le latin évitant deux l dans un même mot. De même, strīgumentum « raclure » rappelle exactement pour la forme στρίγγιον (Aristote), dont il n'est sans doute qu'un calque.

Dérivés : strīgulicula, στρίγγλιον (Apul., Gloss. Philox.) ; strīgularius (Gl.).

Mais l'hypothèse d'un emprunt n'est pas nécessaire, car on peut rapprocher v. sl. strigo, strīsti « tondre » et le groupe germanique de v. angl. strican « froter », all. streichen.

*strigor, -ōris m.? : attesté seulement dans Plt., Ba. 280, où le sens et la forme sont incertains, dans la glose de l'abrégé de Festus, P. F. 415, 2 : strigores, i. e. densarum uirium homines, et dans le texte correspondant, très mutilé, de Festus 414, 17 : strigores in Ne(lei carmine (5) pro strigoris positum... (densarum uirium ha... (strigores exerciti). Sans doute à rattacher à stringō, striga. Lire peut-être strigones?

stringementum : v. strīgulis.

strīgō, strīgōsus : v. strīga I.

stringes : v. stringō.

stringō, -is, strinxī, strictum, stringere : serrer, étreindre, presser. De ce sens général sont dérivées des acceptions particulières et techniques « resserrer, contracter » (opposé à laxāre, didūcere) ; dans la langue

nautique, « pincer une branche », cf. Vg., G. 2, 367, ubi iam ualidis amplexae stirpibus ulmos | exierint, tum strige comas, tum braccia tonde, et en particulier « pincer l'olive pour la détacher de l'arbre, cueillir » ; G. Caton, Agr. 65, 1, olea ubi nigra erit, stringito ; G. Caton, Agr. 65, 1, olea ubi nigra erit, stringito ; distinct d'abord de legere « ramasser » (par terre), cf. legulus et strictor, et strictiūs, ou de demere (dans uindemia), puis s'est employé indistinctement de toute espèce de récolte : s. frondēs, folia, hordea (Vg., G. 1, 617) ; quernās glandēs (id., ibid. 1, 305). Dans la langue nautique, « serrer de près, raser, longer », cf. Vg., Ae. 5, 168, litus ama, et laeua stringat sine palmula cautes, qui a peut-être servi de modèle à l'expression legere qui a peut-être servi de modèle à l'expression legere uiam (v. legō) ; Ov., M. 14, 733, stringebat summas ales miserabilis undas ; de là le sens de « effleurer, toucher (légerement) » (sens physique et moral) ; « étriller, panacher » (cf. strīgulis). Dans la langue militaire, s. gladium « étreindre son épée (pour la tirer) », d'où « tirer l'épée, dégainer » (sens propre et figuré) ; de là, dans Ov., R. Am. 377, in hostes stringatur iambus. Participe : stricinus : serré, étroit et « bref, concis », « strict », M. L. 8315 Adv. 8305, strictus ; B. W. rétrécir. Brittonique : armor. strīz. Adv. strīctē, strīctim.

Formes nominales, dérivés et composés : stringor (Lucr. 3, 693, gelidai stringor aquai) : contraction ; (strīctiō, rare et tardif (Cael. Aurel.) ; strictor, M. L. 8303 ; strīctūra, M. L. 8304 ; strīctiūs (-a olea, Caton) ; strīctōria : vêtement serré (Ed. Diocl.) ; strīctūrium : cordon (Cass. Fel., Gl.). Cf. aussi striga, strīgulis, stringementum, stringor ; ad-, circum-, con-, M. L. 2173 ; de-, di(-), d'où districtus et *districtia « détresse », M. L. 2694-2695 a, B. W. s. u. ; in-, inter-, ob-, per-, prae-, re-, M. L. 7252 ; sub-, super-, avec les nuances ordinaires marquées par le préverbe et les dérivés attendus. Cf. aussi M. L. 8311, *strīgicāre, supposé par quelques dialectes italiens. Sur stringes, dans Isid., Or. 19, 23, 1, quibusdam nationibus sua cuique propria uestis ut... Gallis linnae, Hispanis stringes (vulg. striges ; cf. CGL V 631, 43, strīgulum, genus uestimentō ; V 610, 11, stigium, même sens) avec un doublet roman *stringa, v. Sofer, 45, et Emerita 17, 263 sqq. V. aussi obstringillō, -lus (-lum) : sorte de sandale. Peut-être strīctiūllae, Plt., frg. 100.

A stringō se rattache également praestīgiae « tours de passe-passe, jongleries, ruses », etc., issu de *praestīgiae par dissimilation (cf. praestīgere oculōs « éblouir » et les vers de Caecilius cités par Cic., N. D. 3, 29, 73, omnes meos dolos, fallacias | praestīgias praestīnxit commodiū patris (var. praestīnxit avec influence de -stīnguō)). Ancien, usuel et classique. De là praestīgiator, -trīz ; et, tardifs, praestīgiō, -ās (-giōr) ; -gium, -giosus.

V. strīgulis, strīga I ; et Walde-Pokorny, II 637.

*strittāuus, -I m. : -m antiqui dicebant pro tritāuo (qui et pater ai) aui et atāuiae, F. 414, 24 et P. F. 415. Vox nihīl, issue de la dittographie de l's final de atāuus qui précède tritāuus dans Plt., Pe. 57 : Pater, auos, proauos, abauos, atāuos, tritāuos. Le -tt- est une gémination expressive. V. auus.

*strittābillae : mot obscur de Plaute cité par Varon, L. L. 7, 65 (cf. scratītae), qui l'explique : strittābillas a stretillando ; strittare ab eo qui sistit aegre. — Stret-

tillāre n'est pas autrement attesté ; strittūre a peut-être un correspondant dans le siénois tretticāre, M. L. 8318 ; mais rien n'est moins sûr. Aulu-Gelle et Nonius donnent strittūllae, strīctiūllae. V. Hammarström, Eranos 23 (1925), 115 sqq.

*strittō, -as : v. le précédent.

strīx, -gis f. : v. strīga.

stro(n)gia, -ae f. : sorte de vase. Mot gallo-latin (graffito de La Graefesenque), qu'on rapproche de gr. στρωγγίλος « rond »?

strophā, -ae f. : 1° détour, ruse (surtout au pluriel), d'où strophārius « rusé » (Gl.) ; 2° strophe (Maec.). De στρωφή. Le premier sens semble le plus ancien (Phèdre, Sén.).

strophium, -I n. : est fascia breuis, quae uirginalem tumorem cohibet papillarum, Non. 538, 7. Emprunt au gr. στρόφιον, déjà dans Plaute.

Dérivés : strophārius ; strophiolūm.

stropus, -I m. : colique(s), tranchées. Emprunt savant au gr. στρόφος, latinisé (le mot latin est uermina) ; d'où strophōsus (Vég., Ven. Fort., Carm. 8, 9, 17, qui scande strophōsus).

stropus (stroppus), -I m. : stropus est, ut Ateius Philologus existimat, quod Graece στρόφιον uocatur, et quod sacerdotes pro insigni habent in capite. Quidam coronam esse dicunt, aut quod pro corona insigne in caput imponatur, quale sū strophium. Itaque apud Faliscos diem (idem codd.) festum esse qui uocetur Struppearia, quia coronati ambulant, et a Tusculanis, quod in puluinari imponatur Castoris, struppum uocari, F. 410, 6. Cf. P. F. 473, 4 : struppi uocabatur in puluinariibus fasciculi de uerbis facti qui pro deorum capitiibus ponebantur. Dans la langue commune : « courroie » qui sert à attacher la rame à son tolet ou le bâton à la chaise à porteur ; cf. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à stropus, M. L. 8321 ; de même le germanique : v. angl. stropp.

Dérivé : stropulus (Tert.).

Emprunt, sans doute par un intermédiaire étrusque, au gr. στρόφος, avec gémination expressive de la consonne intérieure (cf. brachium).

strūēs, strūix, strufertārius : v. strūō.

strūma, -ae f. : tumeur scrofuleuse, écrouelles et « ladrerie » (du porc ; cf. scrofa). Sert de surnom. Attesté depuis Cicéron. Non roman.

Dérivés : strūmōsus ; strūmāticus (rare et tardif) ; strūmae (sc. herba) : herbe aux écrouelles, grenouillette (Pline) ; strūmāria : serpenteaire (Diosc. 2, 193) ; strūmella (Marc. Empir.) ; strūmus m. : morelle à fruits noirs, solanée qui passait pour guérir les écrouelles.

Pas d'étymologie évidente.

*struntus, strundius : étرون. Mot de glossaire, non latin. L'origine germanique est douteuse, les formes de bas allemand strunt, stront pouvant être empruntées aux formes romanes. Cf. B. W. s. u. ; M. L. 8322.

strūō, -is, -xl, -ctum, -erē : disposer en piles, « em-

piler » (des matériaux), « entasser, dresser », *s. arbōres in pyram* (en particulier « dresser une table »), « construire, bâtir » (sens propre et figuré) : *templa saxo structa uetusto*, Vg. 3, 84; *sycophantias struere*, Plt., Asin. 71, « lever »; cf. Lex. XII Tab. 1, 2, *si caluūtur pedemue struūt*. Ancien, usuel, classique. Non roman. Celtique : gall. *ystryw*.

Dérivés et composés : *struēs*, -is f. : pile; en particulier, dans la langue religieuse, sorte de gâteau : *genera liborum erant, digitorum conuinctorum similia, qui continebantur in transuersum superiecta panicula*, P. F. 409, 2. JA ce sens se rattache le composé *stru-fertāriū*, cité par P. F. 337, 2 : *-os dicebant qui quaedam sacrificia ad arboreas fulguritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere; struēr, -icis f. : -es dicebant omnium rerum instructiones*, P. F. 409, 5. Rare et archaïque (Liv. Andr., Naev.).

structiō (postclassique); *structor* (classique, mais technique; ū d'après Gell. 12, 3, 4) : 1° constructeur (d'où « maçon, charpentier »); 2° celui qui dresse la table; *structilīs*, -itilīs (postclassique); *structōrius* (Tert.); *structus*, -ūs m. (Tert., Arn.); *structūra* : construction, structure (classique); maçonnerie; *strūmentum* (Tert.), refait sur *īnstrūmentum*.

ad-struō : construire à côté, bâtir en outre; d'où, à l'époque impériale, « ajouter ». A basse époque, employé pour *affirmō*; cf. Comm. Bern. Lucan. 7, 447, *adstruūt deos non curare terram; adstructiō, -tor; circum-, cōn-, dē-*, M. L. 2606; B. W. *détruire*; britt. *distryw*; *ex-, ob-, per-, praec-, sub-struō*, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale et qui peuvent à leur tour avoir des dérivés. Certains de ces dérivés ont servi à traduire des termes grecs; ainsi *construō* (Priscien) traduit *συνταξις*, et *construendum* a passé avec ce sens en britt. *cystrawen*. A noter le sens spécial pris par *Instruō*. D'expressions comme *i. mēnsās* « dresser des tables » on est passé à *i. conuūium* « garnir un banquet » et *instruere* est arrivé à signifier « fournir, équiper », d'où *i. alqm alqā rē* « instruire quelqu'un de quelque chose », M. L. 4472; *instruētus* « équipé, muni » et « instruit »; *instructiō*. Le substantif *īnstrūmentum* a désigné « ce qui sert à équiper, à garnir; agrès, équipement; mobilier; outil(s) », M. L. 4473. Celtique : britt. *ystryw*; irl. *instrumint*.

Pour *industrius*, v. ce mot.

Les formes *struō* et *struēs* montrent que la gutturale de *struēt*, *structus* est secondaire, comme dans *uicū, uictus*, en face de *uīuō*. On peut donc rapprocher le groupe de *sternō* (v. ce mot). Dans l'omb. *stručla* (*struhčla*), *strušla*, au sens de *struēs*, -gla-, est un suffixe (cf. lat. *strucula*).

struppus : v. *stroppus*.

strūthiō (*strūtiō*), -ōnis m. : autruche. Emprunt tardif au gr. *στρουθίων*, demeuré dans les langues romanes, sous cette forme ou dans le juxtaposé *auis strūthius*, M. L. 833, 8323. Celtique : irl. *struth*; germanique : all. *Strauss*, etc.

**stūbulum*, -I n. : = *σκόλυμος* (Diose. 3, 14), sorte de chardon, artichaut?

studeō, -ēs, -uī, -ēre : avoir du goût, du zèle ou de

l'attachement pour (datif, le complément d'objet pouvant être une personne, *s. Catilinae*, ou un abstrait, *rebus Cassii*); être désireux de (avec le génitif à l'époque archaïque : *studeō tuū*); s'appliquer à : *s. litteris*; d'où, à l'époque impériale, « étudier », e. g. Sén.; d'où 1, *duo qui apud Chaldaeos studuisse se dicunt*, Anan. (Enn.), classique, usuel (surtout en prose). Non roman (sauf quelques formes dialectales peu sûres, M. L. 8324).

Dérivés : *studium* : *est animi assidua et uehementia ad aliquam rem applicata magna cum uoluntate occupatio, ut philosophiae, poeticae, geometriae, litterarum*, Cic., Inu. 1, 25, correspondant au gr. *σπουδή* qu'il traduit, comme *studeō* traduit *σπουδάω*; « attachement »; « goût, zèle »; en particulier « goût pour l'étude », d'où *studia*, -ōrum « les études, et même « les fruits de l'étude », les « études, œuvres »; cf. *studiolum* : petite étude (M. Aurel.); *studiosus*, M. L. 8326 et 8325, **studiāre*, qui a remplacé *studere* dans les langues romanes. Celtique : irl. *estadh, esthadh*.

La racine de *studeō* doit être la même que celle de lat. *tundō*, à côté de quoi l'on a got. *stautan* « *τύπτειν, τυπέναι* ». La valeur affective de *studeō* rappelle celles de gr. *σπούδω* et de lat. *puer*, en face de gr. *σπουδάζειν* (Hes.) et de lit. *spūdūi* « je presse ». Il y a en indo-européen une série de mots à *(s)t- ou *(s)p- initial qui désignent des chocs et ce qui en résulte. V. *stupeō*.

stultus, -a, -um : sot, stupide. Synonyme de *stolidus*, mais semble davantage usité par la langue classique. M. L. 8328; v. h. a. *stolz*.

Dérivés et composés : *stultitia* (usuel et classique) sottise (abstrait et concret); *stultiloquus*, -loquium -loquētia, -uidus, mots plautiniens (cf. gr. *μαρλοτόχος, -λογία*); *stultificō*, -ās (St Jérôme).

V. *stolidus*. Peut-être dialectal.

stupa : v. *stuppa*.

stupeō, -ēs, -uī, -ēre : être frappé de stupeur; demeurer stupide. Ancien et classique; se dit du physique comme du moral.

Formes nominales, dérivés et composés : *stupor*, adj. *stuporātus* (Tert.); *stuporōsus* (Orib.); *stupidiū* d'où *stupidiūs* (rare, mais dans Cic.); *stupido*, -is (Mart. Cap.); *stupescō*, -is (rare, mais dans Cic.), M. L. 8330 b; *obstupescō* (*obstipescō*), *obstupidus*; *stupesciō*, -is et *obstupesciō*; *ad-, circum-, cōn-, in-ob-stupeō* (ces deux derniers attestés seulement aux participes *īnstupēns*, *obstupendus*). Celtique : irl. *stu par* « stupor », bret. armor. *souez* « stupēdō », *sebeza* (douteux).

Comme *studeō*, verbe exprimant un mouvement, un choc; cf. gr. *τύπτω* « je frappe », v. sl. *tūpūti* « grand bruit », *tūpūtiati* « pétierner »; skr. *tupati* et *prastumpati* « il heurte », et sans doute arm. *t'mbrim* « je suis dans l'engourdissement, dans la torpeur », etc.

V. *stuprum*.

stuppa, -ae f. : étope. Emprunt au gr. *στρούπη*, comme l'indique déjà Festus, 418, 18 : *stuppam linum inopitūm appellant Graeci Dorii*. Latinisé; de là : *stuppeus* (Vg.); *stuppārius* (Plin.); *stuppator* : calfat (Inscr.). A basse époque, *stuppa* désigne un bouchon, CGL II

639, 39, d'où germ. *stoppe*, v. h. a. *stopfōn*, all. *stopfen*. Celtique : britt. *stouf*. Sans rapport avec *stipa, stipula*; mais des confusions ont pu se faire.

M. L. 8332, *stūppa*, et 8333, **stūppāre*.

stuprum, -I n. : déshonneur, honte, d'abord au sens large du mot; cf. F. 418, 8 : *stuprum pro turpitudine antiquis dicitur apparet in Nelei carmine* (2) : « foede stuprum castigat cotidie ». Et in Appi sententis (1) : « qui animi copotem esse, nequid fraudis stuprique ferocia pariat ». Naenius (Bell. Pun. 42) : « Seseque (i. uī?) perire mauolunt ibidem, quam cum stupro redire ad suos popularis ». Item (43) : « Sin illos deserant fortissimos stuprum, magnum stuprum populo fieri per gentis ». Employé ensuite dans le sens spécial de « déshonneur résultant de la débauche ou du viol; commerce honteux; adultère; viol »; et « accouplement » (Col.). Irl. *stripach*.

Dérivés et composés : *stuprō*, -ās (rare), M. L. 8333 a; *stuprator* (époque impériale); *stuprōsus* (Val. Max.); *cōnstuprō*.

Sans doute du même groupe radical auquel appartient *stupeō*. Euphémisme?

sturiō : v. *acipenser*.

sturnus, -I m. : étourneau, oiseau (Plin.). M. L. 8339; *sturninus* : gris comme un étourneau (St Jér.); *sturnella*, -lus (Anthim.).

Cf. du même sens, v. isl. *stare* (et autres mots germaniques) et, avec prothèse : *ἀστραλόσ δ φαρός, ὄπρὸ θερταλῶν*, Hes. La forme même de gr. *φάρ* (ion. *φῆρ*) et *φάρός* « étourneau » est à noter. Le vocalisme -ur- est le même que dans lat. *turdus* en face de lit. *strādas*; noter le vocalisme de gr. *στρουθός* « moineau »; de même, en face de gr. *σπέργυλος* « *σπέργυριον ἔργιον* (Hes.), le vieil prussien a *spurglis* « *spurling* ».

Formes populaires qui comportent beaucoup de variations.

**suādē* : « sic ». Ancien adverbe, conservé dans un reste de formule augurale cité par Festus 476, 25 : « *suade* id. Messalla ait esse « sic te » ». Cf. sous *si*, *sic*, notamment osq. *svai*.

suādēō, -ēs, -uī, -sum, -ēre : conseiller (*alicū ali- quid*). Différencié de *iubeō*; e. g. Cic., Cat. 1, 5, 13 : *non iubeo, sed, si me consulis, suadeo*; de *persuādēō*, Cic., Phil. 2, 11, 27 : *an C. Trebonio persuasi? cui ne suadere quidem ausus essem*; de *dissuādēō*, Plt., Ci. 219 : *modo quod susiit (id) dissuadet*. Ancien, usuel, classique. A basse époque, *suādeor* = *πείθομαι*.

Dérivés et composés : *suādus* (rare, poétique), d'où *Suāda* (Enn.) : déesse correspondant au gr. *Παιδά*; *suādela* (archaïque); *suādibilis*; (*suāsibilis* : *εὐπειθής*, Aug. Vulg.); *suāsio*; *suāsor* (attesté dès Ennius); *suāsus*, -ūs; *suāsōrius* (surtout terme de rhétorique).

Composés : *cōnsuādēō* (plautinien), et surtout *dis-* et *persuādēō* avec les dérivés ordinaires : *dissuāsio*, -sor (tous deux dans Cic.); *persuāsio* (Cic.); -sor, -srix (Plt., Ba. 1167); -sus, -ūs (Plt., Cic.); -sibilis; *īnsuāsibilitās* (époque impériale).

V. *suāuis*.

La racine se retrouve dans gr. *ῥάδομαι* (béot. *ῥάδομαι*) dans le papyrus de Corinne), hom. (F) *ἄνδρα*

« je me plais », *ἔαδον* (*εὔαδον*), partic. parf. *ἔαδοντα*, et dans véd. *svādāte* « il se plaît à » (*ἔπαζ* isolé), *svādama* « douceur » (le rapport avec la racine *svad-*, courante en sanskrit, n'est pas clair). Le fait que, comme dans *mānsi* en face de *maneō*, le perfectum est en -sī suggère l'idée qu'il y aurait dans *suādēō* non un causatif, comme dans le type *maneō*, *monitus*, *monui*, mais un présent fait sur une forme en -s-; et, en effet, Hérodote a *ἀδήσω*, Hipponax *ἀδηξε*- et le locrien *Ῥεῖαδέστωρα*. Il y a un aoriste en -σ dans hom. (F) *ἦσαντο* « il a eu du plaisir ».

**suāsūm* : *colos* appellatur qui fit ex (s)tillicidio fumoso in uestimento albo. Plautus (Tru. 271) : « *Quia tibi suaso infestis propudiosa pallulam* ». *Quidam autem legunt insuaso*, F. 392, 25; cf. P. F. 99, 6 : *insuaso appellabant colorem similem luteo, qui fiebat ex fumoso stillicidio*. Sans autre exemple.

On rapproche *sordēs*; il y aurait ici une forme populaire à vocalisme a, et *suāsūm* reposerait sur **swart-*to-

suāuis (*sw-*; dissyllabique; la prononciation trisyllabique est plus récente), -e : doux. Se dit de toutes les sensations; doux au toucher, au goût, à l'odorat, à la vue, etc., et par extension des sentiments ou du caractère : *s. homō*. Ancien, classique, usuel; sur l'emploi par les poètes, v. B. Axelson, *Ūnpoet. Wörter*, p. 36. M. L. 8342. Celtique : irl. *suabh*.

Dérivés et composés : *suāuiter*; *suāuitās* (ancien et classique); *suāuitūdō* (archaïque), M. L. 8343; **suāuīāre*, M. L. 8341 a, et **assuāuīāre*, 735; *īnsuāuīs* (classique = *ἀνήθης*); *īnsuāuītās* (époque impériale); *suāuīus* (tardif); *suāuīfēcō* (id.). Composés poétiques en *suāuī-* : *suāue-olēns*, -tia; *suāuidicus*, -*fragrantia* (St Aug.); -*loquēns*, -*loquētia*, -*loquus*, -*quium*; *suāuīlūdus* (Tert., d'après *φλοκαλιμων*); *suāuīsonus*, traduisant ou imitant des composés grecs en *ἀδου-, ἦδου-*, du type *ἦδυστης*. Pour *suāuīum*, v. *sāuīum*.

Suāuis représente, comme *leuis*, *grauis*, etc., sans distinction de thèmes de masculin-neutre et de féminin, un ancien adjectif en -u- : skr. *svādūh*, *svādōvi*, gr. *ῥάδος* (ion.-att. ἦδός), *ῥάδετα* (ἦδετα), v. sax. *swōti*. Tandis que l'intensif skr. *svādīyān*, gr. ἦδίων, est radical, le latin a une forme secondaire *suāuitor* faite sur *suāuis*. La racine est la même que celle de *suadeō*; v. ce mot.

sub, *sub(s)* : préverbe et préposition : « sous » et « au fond (de) ». En tant que préverbe, *sub*, comme *ob*, *ab*, *ec-*, peut être renforcé de -s, **subs*, d'où *sus-* devant les explosives sourdes *c, t, p, q* : *subscūs*, *suscūtō*, *suspendō*, *sustollō*, *sustinēō* et sans doute devant *sp-* : *īnsupirō*, *suspiciō*. *Sub(s)* en tant que particule indépendante est conservé dans la locution proverbiale *susque dēque* « de bas en haut comme de haut en bas », c'est-à-dire « de toute façon », « indifféremment »; cf. Gell. 16, 9, 1 sqq., expression de la langue familière qui ne semble plus attestée après Cicéron, Att. 14, 6, 1. Le *b* de *sub* demeure devant voyelles et devant *b, d, i, l, n, s, t, u*; il s'assimile régulièrement devant *c, f, g, p* et souvent devant *m* et *r*.

Du sens général « sous » sont dérivées des acceptions particulières : dessous, au-dessous de (sens physique et moral), au pied de : *sub monte*, *sub colle*, *sub urbe* (ou avec mouvement, *sub montem*, *sub mūrūm*), e. g. Plt.,

Tri. 598, *est ager sub urbe hic nobis* (les villes étant dans un endroit élevé par rapport à la campagne; d'où *suburbānus ager*). Un sens dérivé est celui de « dans le voisinage de », « à l'approche de », « à portée de », où *sub* s'est dit de l'espace et du temps, e. g. Cés., B. C. 1, 27, 3, *ne sub ipsa projectione milites oppidum irumpeant*; de même, *sub noctem*, *sub uesperum*, *sub lucem*. De là « au moment de » et, par suite, « un moment après, immédiatement après »; e. g. Cic., Fam. 10, 16, 1, *sub eas (litteras) recitatae sunt tuae*. Au sens moral, *sub* marque souvent une idée d'infériorité, de soumission, de dépendance: *sub regnō*, *sub imperiō esse*, *sub manū*, *sub Marte* (Vg., Ae. 12, 410); *sub eā conditiōne*. En composition, outre l'idée de « sous, dessous » (comme dans *succubō*), *sub* exprime aussi l'idée soit de substitution: « à la place de » (cf. *supponō* et ses dérivés, *succēdō*, *succurrō*, *substitūō*, *sublegō*) et par suite de succession (*subolēs*), soit d'une action furtive (*rapiō*, *subripō*; cf. ὑποκλέπτω); il sert à former des diminutifs (*absurdus/subabsurdus*; *agrestis/subagrestis*; *accūsō/subaccūsō*, Cic., etc.), par opposition à *per* et *super*; ce type de formation est ancien, cf. gr. ὑποκλεως, v. irl. *fo-dord* « murmure » (en face de *dord* « vociférations »). La parenté avec *super* apparaît dans des composés comme *suspiciō*, qui ne veut pas dire « regarder en dessous », mais « regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous »; *subleuō* « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant »; *surgō* « se lever », c'est-à-dire « se dresser de bas en haut »; *sublātus*, qui sert de participe à *tollo*; ici *sub* marque un mouvement vers le haut, comme dans *susque deque*; cf. Vg., Ae. 12, 759, *sub moenia*; G. 4, 385, *subiecta*. Ainsi s'explique qu'on puisse rattacher, malgré les sens opposés, *sub* et *super*, *summus*, comme en grec ὑπο et ὑπερ, ὑπατός, et qu'on ait, d'une part, *sub-ter* et, de l'autre, *super*. Cf. aussi *supinus*, *suppus*. — *Sub* est peu représenté dans les langues romanes (roum. *su*, v. port. *so*, M. L. 8344), qui ont des représentants de la forme plus pleine *subtus*, M. L. 8402. Mais un grand nombre de composés en *sub-* sont demeurés ou ont été créés.

Formes dérivées ou composées: *dēsub* (latin impérial; forme renforcée de *sub*; cf. *super/desuper*): sous, dessous; *subter* adv. et prép. (avec l'ablatif ou l'accusatif, plus fréquent), préverbe: au-dessous, sous; *subtus* adv. (att. prép. depuis Vitruve): « en dessous, par dessous ». Attesté surtout à l'époque républicaine et, du reste, rare dans les textes, ignoré de Cicéron et César, mais a dû être courant dans la langue parlée, comme le montre l'extension du mot dans les langues romanes. M. L. 8402. Composé tardif: *dēsubtus*.

subinde: v. article.

susque deque: v. plus haut.

V. super.

Le groupe de *sub*, *super* est manifestement apparenté à skr. *ūpa* et *upāri*, got. *uf* et *ufar*, etc. Mais *s-* initial ne se trouve pas de manière sûre hors de l'italique, où l'on a osq. *osr*, ombr. *su* (et *sub*), *supu*, osq. *supruis* « superis » et ombr. *super*, *subra*. Car le celtique a irl. *fo*, v. gall. *guo-* « sous », de **upo*, et gaul. **wer-* (dans *uer-tragus*), de **uper* (irl. *for-*, v. bret. *guor-*). Sans doute l'initiale de gr. ὑπο, ὑπερ est ambiguë; mais on n'a pas de raison d'y soupçonner un ancien **s-* initial.

L'addition de *s-* ne paraît pas pouvoir s'expliquer à l'intérieur de l'italique. On est donc amené à chercher un fait de date indo-européenne que l'italique seul a conservé. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, la coexistence de formes avec et sans *s-*, **sen-* et **syn-* apparaît en italo-celtique, en germanique et en iranien. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen.

L'opposition de sens entre *sub* et *super* est de date indo-européenne. Car on la retrouve dans irl. *fo-estib-*, got. *uf* et *ufar*, gr. ὑπο et ὑπερ. Mais elle n'est pas isolée. Car, si le sens de « sur » est seul attesté dans l'italique (verbe comportant le suffixe qui marque opposition de deux notions, dans skr. *upāri*, gr. ὑπερ. got. *ufar*, lat. *super*, arm. *ver*, ceci n'est même pas vrai de l'adjectif correspondant: av. *uparō* répond pour le sens à lat. *superus* (*superior*) et gr. ὑπερος désigne le « pilon » (partie supérieure de l'appareil qui sert à écraser), mais skr. *ūparah* est rapproché pour le sens de *ūpa* et signifie plutôt « inférieur, voisin »; av. *uparātāt* signifie « supériorité », mais véd. *uparātāt* « voisinage »). En latin, si *sub* signifie plutôt « sous », on a vu que la forme pourvue de *-s* final, *sub-* (dans *subscipiō*, *substituō*, etc.) indique le mouvement de bas en haut, comme son correspondant sl. *vis-*, *vis-* dans v. sl. *vis-zoditi*, etc. « aller en haut, monter ». De même, *sub-* (*sub-* latin) « élevé, dressé ». L'adjectif *summus* est à *sub* (au sens de « sur ») ce que skr. *upamāh*, av. *upamō*, v. angl. *up-mest* sont à skr. *ūpa*, etc., avec une voyelle finale. Le celtique a de même v. irl. *joen* « supinus », bret. *hoenn* « à la renverse ». Le dérivé *supinus* se groupe pour le sens avec gr. ὑπίος « renversé en arrière » (hâti sur une forme sans voyelle finale, comme lat. *summus*) avec le suffixe *-ino- qui figure ici a joué en indo-européen un grand rôle pour former des adjectifs tirés d'adverbes. *Suppus* est une forme expressive, de type populaire, pour la gémisée, cf. v. isl. *upp*, v. angl. *upp* « sur »; l'ombrien a *supa*, *sopa* « supina ». Il y a un sens très vague de « vers, près de » qui demeure en indo-iranien; ainsi en vieux perse *kāra hya upā mān āha* « l'armet qui était près de moi »; pour rendre le temps, de même que le latin a *sub hoc tempus*, l'avestique a *upa uidišam* « vers l'aurore » et le grec ὑπο νόκτα « à la nuit ». Cet emploi d'un même radical avec des valeurs diverses n'est pas chose unique: le slave *na* signifie « sur », tandis que le groupe **ni-* (dans v. sl. *nič*; cf. lat. *nidus*) indique le mouvement de haut en bas; skr. *dāhi* signifie « sur » et *adhāh* « sous »; seulement, ici, à la différence de ce qui a lieu dans *super*, etc., la forme pourvue du suffixe marquant opposition sert à indiquer « sous »: av. *adairi*, got. *under*; cf. lat. *infra*. V. aussi *secus*.

Pour la finale, *s-sub* est à gr. ὑπο, skr. *ūpa* et irl. *fo-* ce que *ad* est à gr. ἀπο, skr. *āpa*. Il n'y a pas trace de voyelle finale en latin; et, en effet, le germanique a des formes qui indiquent aussi une ancienne consonne finale: got. *uf* (*ub-uh*), v. isl. *of*, v. h. a. *uf* comme got. *af*, etc. De même que le latin a *abs* à côté de *ab*, il a *sus-* à côté de *sub*; cf. v. sl. *vis-*, *vis-*. Le vocalisme de got. *iup* « άνω, άνω » n'a de correspondant nul dans d'autres germaniques. Le -p final de cette forme

germanique et de quelques autres repose sur un ancien alternant normalement avec -p en fin de mot. Le p de l'adjectif arm. *hup* « près » (i *hoy* « de près ») est seul à conserver. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, la coexistence de formes avec et sans *s-*, **sen-* et **syn-* apparaît en italo-celtique, en germanique et en iranien. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen.

Les correspondants de *super*, ombr. *super* ont été indiqués ci-dessus; *superne* a en face de lui ombr. *superne*. Pour *superbus*, cf. gr. ὑβρις (dont le b est remarquable), irl. *uall* « orgueil » et sans doute got. *uibilis* « mépris », v. h. a. *uppi* « maleficus ». A en juger par *superbus*, le -b de *superbus* doit reposer sur **bh-*. Le -s et la formation rappellent gr. ὑπερφύλακος. Le dérivé en -er- servant pour *super* « sur », le latin a fait *sub-ter*, qui est nouveau, et *sub-tus*, qui l'est aussi. D'autre part, en face de *susque deque*, on trouve *subinde* comme *deinde*.

Quant à la construction, le fait que *sub* et *super* (et de même ombr. *super*) se construisent avec l'accusatif et l'ablatif et avec l'ablatif pour indiquer une position concorde avec l'usage correspondant en grec et en germanique. Mais cette règle n'explique pas tout l'emploi: *sub* se construit avec l'accusatif au sens de « vers », ainsi *sub uesperum* « vers le soir », et *subter* se construit plus souvent avec l'accusatif qu'avec l'ablatif locatif, comme toutes les prépositions en -ter: *inter*, *extra*, *contra*, *praeter*, *propter*; Cicéron écrit, Tusc. I 10, 30, *iram in pectore*, *cupidiūatem subter praecordia locauit*; *subtus* ne se rencontre qu'avec l'accusatif (il est vrai qu'il n'est que tardivement attesté comme préposition et que *dē-subtus* est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif) et *super* se construit de même: Vg., Ae. I 295, *saeva sedens super arma*; ceci concorde avec l'usage grec: ὑπὸ νόκτα « vers la nuit »; ὑπὲρ μοῦσρον, etc.; et, en effet, d'une manière générale, les prépositions s'emploient avec l'accusatif pour marquer un rapport. D'autre part, gr. ὑπο s'emploie souvent avec le génitif (ancien ablatif), ainsi Platon, Phédr. 236 b, *πηγῆ... ὑπὸ τῆς πλατάνου βῆτ*. En slave, *podū* « sous » et *nadū* « sur » se combinent avec l'instrumental pour indiquer la position; et skr. *ūpa* se rencontre aussi quelquefois, avec l'instrumental; dans le même sens de « dessous », arm. *and* se construit aussi avec l'instrumental; et, si lit. *an* « sur » se construit avec le génitif-ablatif, *pō* « sous » se construit avec l'instrumental. Dès lors, on ne saurait dire quel cas représente l'ablatif en latin avec *sub*, et même avec *super*.

süber, -eris n.: fliège. M. L. 8357, *süber* et **sōber*.

Dérivés: *sūberizēs, -ei* f. (Lucil.); *sūbereus, -inus*, M. L. 8358.

On rapproche gr. σὑφαρ γήρας, τὸ ὑπέρτατον οἱ δὲ τὸ τοῦ θερεως καλ τὸ ἐρρυσιαόμενον οἶκον, καλ τὸ ἐπι τοῦ γλάκκος τροφῶδες, en somme une peau ridée, une pellicule inégale. Le rapprochement n'est possible que si le grec et le latin ont emprunté quelque mot; car le grec ne s'expliquerait pas avec un mot indo-européen commun.

**subidus, -a, -um*: adjectif de forme et de sens incertains, cité par Aulu-Gelle 19, 9, 11 d'après un vieux poète, Valerius Aedituus.

Composé (?): *insubidus* « sot », aussi dans Aulu-Gelle, *ibid.*, et 18, 8, 1; 6 (?), 1, 2.

Mots rares, sans étymologie, que l'on corrige en *stupidus, insipidus*, etc. Sans rapport visible avec *subāre*.

subigō, -igitō: v. *agō*.

subinde adv.: 1° immédiatement après; 2° par extension s'est dit d'actes qui se répètent fréquemment, coup sur coup; de là le sens de « souvent », e. g. Suét., Calig. 30, 3: *tragicum illud subinde inactabat*: *Oderint dum metuant*. Composé de *sub* + *inde* non attesté avant l'époque impériale et qui semble avoir d'abord appartenu à la langue familière (Hor., Sat., Epist.; Colum.); mot de la prose. Roman (français, provençal, catalan). M. L. 8363; B. W. s. u. Dans la basse latinité apparaissent *subindius* (d'après *frequentius*), CGL V 484, 25, et même *suventium* (Compos. Luc.).

**subis, -is* f.: oiseau inconnu qui passait pour briser les œufs de l'aigle (Nigid. ap. Plin. 10, 37). Texte incertain.

subitus: v. *subeo*, s. u. *ed.*

sublestus, -a, -um: -a *antiqui dicebant infir<ma et tenuia*. Plautus in *Persa* (347): *Ad paupertatem si immigrat infamiae, grauior paupertas fit, fides sublestior*, i. e. infirmior. *Idem in Nerualaria* (98) « *uinum ait sublestissimum, quia infirmos faciat uel corpore uel animo*, F. 478, 3. Semble uniquement du vocabulaire plautinien. Étymologie incertaine.

publica, -ae f.: pieu, pilotis. Mot technique (Naev., Cés.).

De là: *publicēs* défini: *καταπηγες οἱ ἐν τῷ ποταμῷ τῆν γέφυραν ὑποκατατόζοντες*, CGL II 185, 22, qu'on lit dans Sall., H., fragm. 4, 77; *publicius* (*pōns*) « bâti sur pilotis », nom d'un pont dont la fondation était attribuée à Ancus Martius. — Les traces de *publica* en roman sont douteuses, M. L. 8375.

Sans étymologie sûre. Souvent rapproché du groupe de *liquor*, etc., mais ceci n'explique pas *publica*.

sublimis, -e (doublet archaïque *sublimus*; cf. *sterilis, -us, proclivis, -uus, etc.*): qui va en s'élevant, qui se tient en l'air (*rapere alqm sublimem*); d'où « élevé, sublime » (sens physique et moral: *sublimia carmina*); *sublime* ou *sublimia, -ium* (*sublima*, Lucr. I 340) « les hauteurs de l'air, le ciel ». Ancien (Enn., Plt.), classique; mais tend à sortir de l'usage et à devenir un mot « noble ». Sur l'existence supposée de *sublimem*, v., entre autres, Heraeus, Phil. 55, 197 sqq.; Lindsay, Bursians Jahresber., 1906, p. 228; Hafter, Gl., 23, 251 sqq.

Dérivés: *sublimiās* (époque impériale); *sublimō, -ās* (archaïque); Ennius, Cato, repris par les archaïsants de l'époque impériale; *sublimiter* (Cat.); *sublimitus* (Front.).

L'étymologie de Festus, P. F. 401, 5, *sublimem... a limine superiore, quia supra nos est*, paraît être un calembour. Sans doute de *sub* + *limis* (*limus*) « qui monte en ligne oblique, qui s'élève en pente »: *sublime cacumen, sublime tectum*, etc.; Vg., G. 144: *apparet liquido sublimis in aere Nisus*. Autre étymologie de H. Jacobsohn, dans Glotta, 16, 48 sqq., qui l'explique par *is, sub quo limen est*. Cf. encore Language, 16, 93.

subō, -ās, -āre: être en chaleur (en parlant des fe-

melles, spécialement de la truie, par opposition à suriō). Semble avoir été mis en rapport, peut-être par étymologie populaire, avec sub; cf. subsidere dans Lucr. 4, 1198, subīre, submittere, et Hor., Epod. 12, 11, iamque subando tenta cubilia tectaque rumpit. Mot technique ou vulgaire. M. L. 8349.

Sans étymologie sûre.

subolēs : v. alō.

subrigō : v. regō.

subrdmō : v. rūma, rūmis.

subscūs : v. cūdō.

*substillēs : dicebantur quaedam lamellae sacrificiis necessariae, P. F. 399, 1. Sans autre exemple. Cf. ipsillēs. Inexpliqué l'un et l'autre.

*subtel : τὸ κοῖλον τοῦ ποδός, ap. Prisc., GLK II 147, 9. Cf. *subtilāre « soulier », M. L. 8397, et subtilārēs, sous tālus.

subtēmen : v. tezō.

subter : v. sub.

subtilis, -e : fin, mince : subtilis filum, Lucr. 4, 88; indui te subtilibus, Vulg. Ezech. 16, 10. Par suite « tenu, subtil (sens physique et moral), délié ». Classique, usuel.

Dérivés et composés : subtiliter; subtiliās f.; subtililoquus, -loquētia (Tert.); persubtilis.

Sans doute terme de tisserand; de *sub tela « qui passe sous la chaîne », cf. subtēmen, qui désigne les fils les plus fins de la trame; v. Rich, s. u. tela. M. L. 8399 et 8398, subtiliāre (attesté dans les gloses : attenuat, subtiliat, CGL V 437, 34); B. W. subtil.

subtus : v. sub.

subuas : v. uas, uadis.

subucula : v. exuō.

subucula, -ae f. : -m Aelius Stilo et Cloatius isdem fere uerbis demonstrant uocari quod dis detur ex alica et oleo et melle; nam de tunicae genere notum est omnibus, F. 402, 25. La glose de Festus confond deux mots différents. Sur subucula (cf. ex-, ind-uō) « vêtement de dessous », v. M. L. 8361, *subucula. Pour le sens de « gâteau », cf. peut-être gr. σουβέτολλος (Chrysipp. Tyan. ap. Athen. 14, 647).

sūbula, -ae f. : alène; par analogie « petit épieu », d'où sūbulō, -ōnis m. « daguet ». Attesté seulement depuis Sénèque; mais sans doute ancien. M. L. 8403, 8404. De *sū-dhl-ā, v. suō. Pour la formation, cf. fibula et palpebrae, palpetrae, pābulum; sibella, M. L. 8356. Composés : insubulum (avec ū?) « ensouple » (Isid.), M. L. 4474; insubulō, -ās.

subuleus : v. sūs.

sūbulō, -ōnis m. : joueur de flûte. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 7, 35 et F. 402, 2. Déjà dans Ennius. Cf. sibilus.

succēnsēō : v. cēnsēō.

succeldāneus : v. succidō sous caedō.

*succrotilla : tenuis diceba(tur et alta uoz). Titinius

in (171) ... {feminina} fabulare succro(tilla uocula. Afronius in Epistola (126) ... succro(tilla uoce serio; F. 390 1. Cf. croतालum « castagnette » (de κροτάλον)?

sūcerda, sūcēdia : v. sūs.

sūcidus : v. sūcus.

sūcinum (succ-, -i n. : ambre. Attesté à partir de Pline. Adj. sūcineus et sūcinus; succinacium utrum (Isid.). Sans doute emprunté; cf. lit. sākas « résine ». Influencé par sūcus?

sucula, -ae f. : cabestan (Caton, Vitr.); pressoir. Mis en rapport avec sūs par les anciens; cf. Fest. 390, 10. su(c)ula machinae <genus>... foratae... ut uber scrofae. Sans étymologie sûre.

Suculae, -ārum f. pl. : nom des Hyades, Tdēs, rapproché par l'étymologie populaire de gr. ὄς au lieu de ὠα; cf. Cic., N. D. 2, 11; Pline 18, 247. Cf. la substitution de Vergiliae à l'ancien Vergiliae, Havet, Man. § 264.

sūcus (succus, tardif), -i m. : suc, jus (= χυλόσ, χυμός et ὄρός). Par dérivation : suc en tant que symbole de la force intime, « vigueur » (souvent joint à sanguis). Ancien, usuel, classique. M. L. 8419. Celtique : iril, britt. sūg.

Dérivés : sūcidus : plein de sève, gras, épithète qui s'emploie surtout de la laine, cf. Varr., R. R. 2, 41, 6 : tonsurae tempus... cum sudare inceperunt oues, a quo sudore recens lana tonsa suicida appellata est. La quantité longue de l'ū est attestée par un septenaire trochaïque de Plt., Mi. 787, lautam uis an quae non dum sil lautae? sic consucidam (lire peut-être siccum, suicidam, ce qui, du reste, ne change rien à la quantité), M. L. 8414, sūcidus et lana suicida; cūcidus (Tert.); exsūc(c)ō (Cael. Aur.), M. L. 3073, 6407; exsūcus?, 3075.

sūcōsus, M. L. 8414 a; sūcōsiūs (époque impériale) sūculentus (id.; Apul.), M. L. 8418 a; sūcidō, -ō (Plin. Val. 2, 9); succō, -ōnis, dans Cic., Att. 7, 13 a est une conjecture de Bosius; les manuscrits ont saccones. Nombreuses formes à -cc- dans les manuscrits. Cf. mucuus.

On pense au synonyme slave sokū; mais on ne voit pas comment établir un rapport. Cf. sūgō? f

sudis, -is (et sudēs) f. : 1° pieu, épieu (à partir de César); 2° nom d'un poisson correspondant au gr. σφόρανα « argentine » où « spet, brochet de mer », d'après Pline 32, 154.

Dérivé (?) : sūduculum (ū dans Plt.) : genus fagelli dictum quod uapulantes sudantes facit, P. F. 453, 13. Mot de Plaute, Pers. 419 (sén. iamb.), scortorum liberator, sūduculum flagri. Le rattachement à sūdāre n'est sans doute qu'une étymologie populaire. Sans étymologie sûre.

sūdō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1° suer; par suite « exsuder ou transsuder, distiller »; 2° suer comme symbole de « se donner de la peine, se fatiguer, s'évertuer ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8421.

Formes nominales, dérivés et composés : sūdōr, suer; quelquefois synonyme poétique de liquor; la tigue, effort. S'emploie quelquefois au pluriel, comme

sidus « coutume ». V. mānsuēs (et soleō?), sodālis, soror.

sueris : v. sūs.

sūfēs, -etis (suffes) m. : suffète, « cōsul linguā Poenōriū », P. F. 405, 8. Mot punique, attesté depuis Tite-Live.

suffarcinō : v. farciō.

suffbulum, -i : v. figō, fibula.

sufficiō, -is, -fēci, -fectum, -ficeo : transitif et absolu : 1° a) placer dessous; mettre à la place de, substituer; et aussi « fournir, donner » (suppeditāre, ὑπέχω); b) mettre dedans, plonger dans, d'où teindre (cf. inficere), s. lanam medicamentis; 2° être suffisant, suffire (= suppetō). Sens premier « se placer sous, supporter », d'où « résister [à] », e. g. Vg., Ae. 9, 810, nec sufficit umbo/icitibus; 12, 739, iaque (= ferrum) diu... suffecit, par suite « être de taille à, suffire ». Dérivés tardifs : sufficienter, sufficientia et insufficientēs, -tia (Tert.). V. facio.

sufflō, -is, -firo : fumer, parfumer par des fumigations. Ancien (Caton), technique.

Dérivés : suffimen (Ov.); suffimentum (classique), d'où suffimentō, -ās (Vég.); suffillō, -tor, -tus, -ūs (Pline). Cf. aussi la glose obscure : exfir, purgamentum, unde adhuc manet suffitio, P. F. 69, 29.

On ne peut rapprocher fūmus — et c'est le seul rapprochement auquel on pense — qu'en posant un type *dha-w-, qui n'est, du reste, pas invraisemblable. Cf. peut-être finus?

suffiscus : v. fiscus.

sufflāmen, -inis n. : sabot de frein, enrayure; cf. Rich, s. u. Mot technique de l'époque impériale, attesté depuis Juvénal. De là sufflāminō, -ās (Sén.). Sans rapport, semble-t-il, avec sufflō, malgré l'homonymie. On rapproche le v. h. a. balco « poutre », etc.

sufflōcō : v. faux, faucēs.

suffragō, -inis f. : 1° jarret (opposé à armus); 2° provin, cf. Col. 4, 24, 4, suboles quam rustici suffraginem uocant. Mot technique (Plin., Col.). M. L. 8433 a.

Dérivés : suffraginōsus « qui a un éparvin »; suffraginātiō.

Expliqué généralement comme composé de sub + un nom *frāgō, de la même famille que frangō (pour l'ā, cf. indāgō, etc.), au sens de « courber, fléchir »; cf. Thes. VI 1244, 18 sqq.

suffragor, -āris, -ārī (et suffragō, Sisenna, Pomp., Vulg.) : donner son suffrage, voter (pour s. alicui); par suite « accorder son approbation ou son appui ».

Dérivés : suffragium : suffrage, vote. Ancien (Plt.), classique, usuel; suffragatiō, -frāgātōr, -trix, -tōrius (classiques).

A suffragor s'oppose refrāgor « faire de l'opposition à », qui appartient aussi à la langue du droit public. De là refrāgium (tardif), refrāgatiō, refrāgātōr; refractārius, -riolus (Sén.).

Il semble qu'il y ait un verbe en -ā-, *frāgāri, -frāgāre, correspondant à frangō, -is. Suffragor a dû désigner le fait de « voter avec » (au moyen d'une tessère,

le gr. ἰδρωτός « suées ». Ancien (Enn.); panroman. M. L. 8427 et 8426, *sūdolentus; celtique : gall. sudd; sūdōsus; sūdōrus (Apul.); sūdōrijer (Cael. Aur.); sūdārius; d'où sūdārium n. « mouchoir »; sūdāriolum, M. L. 8422 et 8423; sūdātōriū, -tor, -trix, -tōrius, et sūdāriolum, -i n. « salle de sudation »; sūdābundus (rare, tardif); sūdātūlis (Cassiod.); cōn-, dē-, ex-, M. L. 3076, In-prae-, re-sūdō. Un inchoatif est conservé dans le composé dēsūdāscō (Plt.). Pour sūdūculum, v. sudis.

Sūdōr repose sur *suidōis, contamination d'un thème masculin *suoido- (skr. svədəh, av. xʷəδəō, v. angl. swāt « sueur »), d'où sūdāre est dérivé, et d'un thème neutre *suoides- : le grec a dans la langue épique ἰδός (l. εἰ-δός?) avec c long; même mot chez Hippocrate au sens de « sueur ». Ailleurs il y a un thème en -r- : lette swidēri de « sueur », gr. (F.) ἰδρός et arm. k'irtn. Gall. chwys « sueur » semble reposer sur *swit-s-o- (cf. gr. ἰδός).

sūdus, -a, -um : sec, sans pluie. Se dit du temps; fréquent dans la locution cum sudum est (cf. Plt., Mi. 2) « quand il fait sec », ce qui explique l'étymologie de Festus : sudum siccum, quasi se udum, i. e. sine uāo, P. F. 377, 8. Ancien, classique. Pas de dérivés. Non roman.

A été remplacé par l'adjectif expressif, à géminée intérieure, siccus. Doit appartenir au groupe de av. hūšō (skr. çuṣkṣh), v. sl. suzŭ, lit. sausas, v. angl. sear « sec ». On pourrait de *suz-do-, et la formation serait à rapprocher du type lat. jorda, crūdus ou du type v. sl. torŭ-dŭ « ferme ». En somme, indo-iran. *suš-ka- et lat. *suz-do- (sūdus) seraient de formation semblable, avec des suffixes secondaires différents, à peu près comme lat. cascus et cānus, skr. nagnāh et lat. nūdus. — La spécialisation de sens tient à ce que siccus a pris les emplois principaux; sūdus n'est qu'une survivance.

sūscō (souvent dissyllabique avec u consonne), -is, sūsi, sūctum, sūscere : s'accoutumer à. Sueō, qu'on attribue parfois à Lucrèce, n'existe pas; Lucrèce n'a que suēmus, contraction de suēimus, comme suēstis, suēriunt; le verbe indiquant l'état qui correspond à l'inchoatif sūscō est soleō. Participe suētus : accoutumé à, d'où insuetus. Le simple sūscō est rare et surtout poétique; en prose il n'y a guère que Tacite qui l'emploie; par contre, les composés sont usuels et classiques.

Dérivés et composés : suētiō (très tardif et rare, relatif sur consuetiō); adsuēscō (as-) : s'habituer à; quelquefois transitif « habituer »; adsuētus : accoutumé (actif et passif); adsuētiō (rare, non classique); adsuēfāciō, -fiō; cōnsuēscō, d'où cōnsuēti = εἰσθα M. L. 2175; cōnsuētius; cōnsuētiō (usuel et classique), demeuré dans les langues romanes, M. L. 2176; B. W. coutume (et peut-être en ir. costad?), et cōnsuētiō (Plt.); cōnsuētiōnārius (Per. Aeth.); cōnsuēfāciō (Tert., Sall.); dēsūscō, dēsūetiū, dēsūetiō (usuel et classique); dissuētiō (bas latin); dēsūfiō; insuēscō.

Dérivé *swadh-skō du groupe du « réfléché » qui indique ce qui est propre à un individu, à un groupe d'hommes, etc. V. sui. Hors du latin, on ne trouve des formes de ce type qu'avec -dh- : skr. swadhā « caractère propre, habituel »; gr. εἰσθα (de *seswōdha), lesb. εἰσθα « usage »; gr. εἰσθα « coutume, usage » (lac. βέρορ εἰσθα, Hes.), ἴδός « coutume, caractère; lieu de séjour »; got.

etc.); cf. gr. σὺμβολον. Refrāgor a été formé secondai- rement d'après reclāmō, opposé à conclāmō, etc. Refrāc- tārius, -riolus « chicaneur » (Sén., Cic.) montrent que la parenté de refrāgor et de refringō était sentie par les Latins.

[subgrunda (sug-), -ae v. grunda.

sūgillō (sugg-), -ās, -āui, -ātum, -āre, meurtrir, cou- vrir de bleus (cf. la glosē suggillet (-lat?) : πῆσσει ὄστε δῆπνια ποτεῖ); d'où sūgillāta, -ōrum : bleus, meurtris- sures, cf. Plin. 20, 55, allium suggillata ad luentia ad colorem reduci; par suite « noircir, flétrir, insulter à »

Dérivés : sūgillatiō; sūgillatiuncula; sūgillātus, -ūs m. (Tert.).

Sūgillō ne semble pas attesté avant Varron, cité par Nonius 171, 10, qui ne paraît pas avoir compris le sens du verbe, si l'on en juge par sa glose : suggillare, obclu- dere. Varro Lege Maenia (238) : « contra lex Maenia est in pietate, ne filii patribus luci claro suggillent oculos ». Le verbe, de couleur populaire avec ses gémées, est peut-être apparenté à sūgō (cf. scribō et cōscribillo, stringō et obstringillo, sorbeō et sorbilō; le sens premier serait « faire un suçon »). Le sens de « faire prononcer, suggérer » qu'on trouve dans Prudence, Pe. 10, 999, est dû à un faux rapprochement avec suggerō, imaginé par les grammairiens de basse époque; cf. Consentius, GLK V 376, 25. Non roman.

sūgō, -is, -xi, -ctum, -ere : sucer. Depuis Varron, mais sūmen est dans Plt. M. L. 8438.

Dérivés et composés : sūctus, -ūs m.; sanguisūga : sangsue (v. sanguis), M. L. 7575; esūgō (archaïque) : épouser en suçant; esūctus, M. L. 3074; sūmen (de *sueg-s-men) n. : bout de sein, tétine; en cuisine « tétine de truie »; par dérivation « mamelle qui en- graisse », cf. Varr., R. R. 1, 7, 10, (Caesar Vopiscus) campos Roseae Italiae dicit esse sūmen. M. L. 8447. De là sūminādus; -ta (sūs) : truie. V. aussi sūcus et sūgillō. Les formes romanes attestent aussi sūctiare (fr. sucer, B. W. s. u., etc.) et *sūculāre, M. L. 8415, 8417.

Verbe propre à l'indo-européen occidental; cf. irl. sūgimfet le germanique, v. angl. sūcan; *sūk- dans v. isl. sūga, v. h. a. sūgan, (etc., de même sens. La guttu- rale du lette sūkt « sucer » (en parlant de la sangsue) ne concorde pas avec celle de sl. sūse, sūsati « sucer ». Mot populaire, comportant des variations; cf. sūcus?

sui, sibī, sē : pronom réfléchi de la 3^e personne sin- gulier et pluriel « de soi, à soi », etc. A l'époque archaïque, on trouve une forme d'accusatif-ablatif sēd. Le datif a la même désinence que le pronominal de 2^e personne tibi; le génitif sui, comme tui, est emprunté à l'adjectif possessif :

suus, -a, -um : « son » et « leur » (avec, à l'époque ar- chaïque, une ou deux formes du type sis, par exemple Enn., A. 149, postquam lumina sis oculis bonus Ancu' reliquit). Dérivés tardifs : suifcō, -ās (= obsecrōm) « s'approprier »; ficiūtiō (Rustic.); suipassus = īdco- παθής « réfléchi, réciproque » (Gramm.).

Sui, suus ne s'emploient généralement dans une phrase que pour renvoyer au sujet de cette phrase et, dans une complétive, pour renvoyer au sujet de la prin-

cipale. En outre cas, le latin recourait au génitif de la 3^e ou d'un démonstratif. Mais suus a tendu de bonne heure à s'étendre au delà de ces limites; et en roman suus est devenu presque partout l'adjectif possessif de la 3^e per- sonne du singulier, correspondant à meus, tuus. Par contre, au pluriel, suus avec valeur de réfléchi a été remplacé par le génitif de ille, illōrum; v. Stolz-Leu- mann-Hofmann, Lat. Gr.⁵, p. 470. M. L. 7761, sē (pan- roman), et 8493 a, euus.

Le réfléchi indo-européen a les formes des pronoms personnels et sē se comporte comme tē. Pour le sens, c'est un mot de valeur générale, indiquant ce qui existe de manière autonome, qui a une existence propre. Il pouvait s'appliquer à la 1^{re} ou à la 2^e personne, comme à la 3^e; cet état ancien est bien conservé notamment en slave. En latin, sē ne s'applique qu'à la 3^e personne, mais du pluriel comme du singulier. En vertu de ce sens général, *swe- se prêtait à indiquer soit un membre d'un groupe social, v. sodālis, soror, suescō, soit l'isole- ment, v. sēd. L'accusatif et ablatif est v. lat. sēd, où sēd est à osq. siom « sō » ce que tēd, tē est à osq. tiium; et sibi est à rapprocher de osq. sifei « sibi » (cf. v. pruss. sebbei). La forme *sē sur laquelle repose *sēd est à rap- procher de got. si-k et de v. sl. se, lit. si, v. pruss. sien, zin, tandis que le grec a été de *(F)ēt et le lituanien savē. Pour l'alternance *sw-/*s-, cf. le nom de nombre sex. — L'adjectif possessif dérivé suus a, sous forme vocalique, le radical; cf. osq. suveis « sui », suvam « suam », omb. sueso « suō? » (locatif; sens contesté); gr. (F)ός, skr. sodh, gāth. x'a-, v. perse (huca), lit. sāvās, v. pruss. swais, v. sl. svojt, et aussi got. sives « propre », partout avec w.

V. Benveniste, BSL, 50 (1954), p. 36.

sulcus, -i m. : sillon, -i appellatur quā aratrum ducit, uel satōnis faciendae causa, uel urbis condendae, uel fossura rectis latitudinibus ubi arbores serantur; fulmen quoque, quā eius uestigium, similiter appellatur. Quōd uocabulum quidam ex Graeco fictum, quia illi dicant δὲ σὺν, F. 392, 17. Ancien, classique, usuel. M. L. 8442

Dérivés et composés : sulcō, -ās (ni dans Cicéron ni dans César; appartient surtout à la poésie impériale qui l'emploie au figuré) : sillonner; sulcāmen n. (Apu- l.) sulcātor, -tōrius (époque impériale); sulcātilis; in sulcō (tardif), M. L. 4475 a. Composés en -sulcus (-sul- cis) : bi-, tri-sulcus; dissulcus porcus dicitur, cum in ceruice saetas diuidit, P. F. 63, 29; bisulci linguā Plt., Poet. 1034.

Le rapprochement avec gr. ἔλω « je tire », alb. hēllk « je tire » est évident; du reste, le vieil anglais a sulh « charrie ». Pour la forme, sulcus répond à gr. δὲ σὺν « traction, bride ». Si l'on admet une alternance *swelk-/*welk-, *selk-, on rapprochera lit. velkū, v. sl. vláky « je tire ».

*sulcus, -a, -um : adjectif usité seulement dans ficū sulca (Col. 5, 10, 11), sorte de figuier inconnu.

sullaturio, -is, -ire : verbe forgé plaisamment par Cic., Att. 9, 10, 6, qui le joint à proscripturi. Dérivé de Sulla, « avoir envie de faire son Sulla ».

sulphur (sulphur, sulfur), -uris n. : soufre. S'emploie aussi au pluriel : sulphura uiua (Vg.). Attesté depuis Ca-

fon; usuel. Panroman. La graphie la meilleure est sul- pur, par un p (manuscrits en capitale de Virgile); les manuscrits de Sénèque ont généralement la forme sul- phur, ceux de Pline sulphur et sulphur, v. index de Ian; la graphie, tardive avec f, indique la disparition de l'as- pirée. Les formes romanes remontent à sulphur et sulfur; cf. M. L. 8443, B. W. s. u.

Dérivés : sulphureus (déjà dans Ennius, A. 260); sulphurō (sulpho-), -ās (Mul. Chir. 673); sulph(h)urā- phur; sulph(h)urōsus, -rāns, -rāria, -ae f. « soufrière », -rānō, tous d'époque impériale.

Mot sans doute suditalique, comme mefitis, et sans étymologie connue; le germanique *sweblas, all. Schwe- fel, n'a sans doute rien de commun avec sulphur.

L'alternance p-/ph- rappelle celle qu'on a dans fun- gus, σφύγγι, σφύγγος, et suggère l'hypothèse d'un em- prunt à une langue où l'explosive était aspirée (étrus- que?, langue méditerranéenne?).

sultis : v. sis et uolō.

sum, sam, sōs : v. *so-.

sum (le esum de Varr., L. L. 9, 100, est sans exemple et paraît créé de toutes pièces), es(s), fui (ancien fūi, Enn.), esse : être. Verbe d'existence et copule à la fois, comme en grec εἶμι. Le parfait est emprunté à une autre racine; de même l'ancien subjunctif présent fuam (remplacé à l'époque classique par l'ancien optatif siem, sim), le subjunctif imparfait forem, doublé de essem, les formes d'infinifit et de participle futur fore, futurus; le participle, sans doute récent, -sēns n'est attesté que dans quelques composés (absēns, praesēns, cōsensēs, ce dernier dans une expression rituelle); sur *ēns, v. ce mot. Un participle ancien à vocalisme en o est peut- être dans sōns; v. ce mot. Pas de supin, pas de substan- tifs dérivés anciens; v. essentia. Comme son correspon- dant grec, sum s'emploie dans divers idiotismes, notam- ment dans des locutions impersonnelles : est cum, est ut, est suivi de l'infinifit; cf. εἶπεν ὅτε, ὅπως, ὡς. Avec le locatif ou avec in et l'ablatif, il marque la résidence, le séjour : Romae esse, etc., et par suite un état qui dure (esse in togā, etc.); ou avec in et l'accusatif marquant le terme d'un mouvement : in mentem esse (où esse ne diffère guère de uenire); de là, dans la langue populaire, in fūnis fui « j'ai été à un enterrement » (Pétr.). Il s'emploie aussi pour opposer la réalité à l'apparence (cf. εἶμαι et δοκεῖν); avec différents cas pour marquer un rapport d'origine, d'appartenance, de destination (esse usū alicui, etc.). La locution id est correspond, enfin, à gr. τοῦτ' ἐστὶ et sert à introduire une expli- cation. L'imperatif estō s'emploie comme affirmation concessive : « soit ». Enfin, esse, chez les auteurs chré- tiens, sert à traduire τὸ εἶμα « l'être ». Usité de tout temps. Conservé plus ou moins déformé dans les langues romanes, qui à esse ont substitué un infinitif essere, M. L. 2917, et ont aussi recouru à certaines formes de stare (q. u.).

A sum correspond un inchoatif escō, -is, qui n'est plus attesté que dans les textes archaïques aux 3^e personnes du singulier et du pluriel de l'indicatif présent escit, escunt, avec le sens de erit, erunt; cf. escit dans la loi des XII Tables. Il figure aussi dans les composés : obescit (obescet, cod.) : oberit uel aderit, P. F. 207, 4

(sans exemple); superescit... supererit, F. 394, 6 (exemples d'Enn., A. 494; Acc., Chrys. 266).

Composés : absum, -es, āfui (plus correct que abfui), ἄπειμι; être éloigné de (s'emploie au sens local et tem- porel); impersonnel : tantum abest ut. De absēns : absen- tia (= ἀπουσία), rare et non attesté avant Cicéron, qui est à l'origine du fr. sans, it. senza, M. L. 43, B. W. sans, et passé en celtique; gall. awssen; absentius (Pétr.); absentō, -ās (bas latin), M. L. 42 a; adsum (as-) : être auprès, assister, d'où : assister en justice (dē aduocātis), prêter assistance; *cōsum, usité seulement au partici- pe cōsensēs dans di cōsensēs (v. ce mot); quelques traces aussi de confuit, -fore, -futurus (v. ce mot); dē- sum, des, desse (et les formes étymologiques dees, deesse, mais le témoignage de la métrique est en faveur des formes contractes, sauf exceptions rarissimes et tar- dives : Stace, Cypr. Gall.; cf. Thes. s. u.) : manquer, faire défaut; *esum, attesté par P. F. 72, 10 : exesto, extra esto. Sic enim licet in quibusdam sacris clamita- bat : hostis, uinctus, mulier, uirgo exesto; scilicet inter- esse prohibebatur, sans autre exemple; insum : être dans; intersum : v. ce mot; obsum : être devant, faire obstacle à, être opposé à, nuire à; possum : v. ce mot; praesum : 1^o être à la tête de, 2^o être présent, sens seule- ment conservé dans praesēns, praesentia; prōsum, prōdes, prōfui, prōdesse : être utile (v. prōde); subsum : être sous ou au fond; supersum : 1^o être en plus; 2^o sur- vivre (cf. superstitio).

La racine i.e. *es- fournissait un présent d'aspect « indéterminé » et un parfait (qui, en grec, s'est confondu avec l'imparfait), mais pas d'aoriste, ce qui a conduit à des supplétives du type de lat. sum : fuam, fui. Le contraste du vocalisme de est : sunt se retrouve exacte- ment dans v. sl. jestū : setū, et, avec une différence de timbre pour la désinence, dans osq. est : sent, ombr. est : sent, v. isl. is : iū, got. ist : sind, gr. ἔστι : dor. ἔστι (ion.-att. εἶσι); vocalisme indéterminable dans skr. āsti : sānti. La 2^e personne du singulier v. lat. es(s), class. es, répond à hom. dor. ἔσσι, arm. es, et non à la forme skr. āsi, ion.-att. εἶ, où -ss- est simplifié. Pour *es, cf., de plus, hitt. ēsmi « je suis », āsanzi « ils sont », etc., sans trace d'alternance vocalique. Le subjunctif v. lat. siem, siēs, siet (formes emphatiques), sim, simus, etc., repose sur l'ancien optatif du type véd. s(i)ydmi, v. h. a. si; l'ombrien a, de même, sir, sei « sis », si, sei « sit », sins « sint ». Le futur erō, erit repose sur l'ancien subjunctif, cf. véd. āsat, āsati « qu'il soit ». L'imparfait eram est une forme nouvelle, obtenue au moyen de la caractéristique -ā- des imparfaits en -bam et des plus- que-parfaits en -eram.

Le supplétisme de *es- par la racine *bhewo-, *bhū-, d'aspect « déterminé », qui fournissait un aoriste radi- cal : skr. ābhū « il a été », gr. ἔπε « il a poussé », se trouve partout, sauf en grec et en arménien, où cette racine a gardé le sens concret de « croître, pousser ». De même que le latin a fuit et l'osque fuid « fuerit », le sanskrit a ābhū « il a été », en face de āsti « il est », le vieux slave by, bystū, en face de jestū, le lituanien būvo (avec -ā- pour caractériser le prétérit, comme dans lat. erat); l'irlandais a ba au prétérit en face de is du présent. — Ce n'est pas seulement pour le « perfectum » ou pour le prétérit que la racine *bhewo- apporte son concours; en vieil irlandais, biid signifie « il existe » en

face de la copule *is*; le germanique occidental a une flexion telle que v. h. a. *bim, biu* « je suis », *bist* « tu es », *birum* « nous sommes », *birut* « vous êtes », en face de *ist, sind*. En italo-celtique, le subjonctif en *-ā* est tiré de la racine **bheu-* : le vieux irlandais a *ba* en face de v. lat. *fuam*; sur le **bhū-* tiré de **bhuwā-* a été bâti l'imparfait du subjonctif italique : osq. *fusiā*, lat. *foret*; le futur osco-ombrien est de la forme *just* « erit ». L'imparfait *estō(d)* répond à osq. *est ud*, cf. gr. *ἔστω*, tandis que l'ombrien a *futu*.

Par une innovation singulière, la 1^{re} personne du singulier a pris en italique la forme osq. *sūm*, lat. *sum*, sous l'influence de la 1^{re} personne du pluriel, lat. *sumus*, elle-même bâtie sur *sunt*; d'une manière générale, le latin n'a gardé des formes athématiques que celles qui correspondent à des formes thématiques à vocalisme *e*, soit *edō, edimus, edunt*, en face de *ēs, est, estis*. En face de *eō, edō*, la 1^{re} personne du singulier *sum* est un compromis entre le type ancien de **esmi* et les formes nouvelles.

L'absence de formations nominales répond à l'usage indo-européen.

Le type en **-ske/o-* de *escit* rappelle gr. *ἔσχοι* et pali *acchatī* « rester »; la valeur de futur fait penser, en particulier, à un subjonctif arménien *içem* « que je sois », avec vocalisme à degré zéro et *i-* prothétique.

sūmen, -inis n. : v. *sūgō*.

summus, -a, -um : le plus haut, très haut. Sert de superlatif à *super*, avec *suprēmus*, pour lequel il est quelquefois employé, e. g. *summa diēs*, Vg., Ae. 2, 324 (cf. gr. *ὕψιστος*); *prīma* et *summa*, Quint. 6, 4, 22. Ancien, usuel. M. L. 8454. Celtique : irl. *sūimn*. Subst. *summum* n. : la partie la plus haute, le sommet, extrémité; *summa* : v. ce mot. Adverbes : *summum* « au plus »; *summē* « au plus haut degré »; *summōtenus* (Ps.-Ap.).

Dérivés : *summūās* (époque impériale) : sommet; *summās, -āis* adj. : du plus haut rang (archaïque et postclassique), d'où *summātus, -ūs* « principatus » (Lucr. 5, 1142); *summō, -ās* : porter à son apogée (tardif). — *Summārium, summātus, summātum* se rattachent plutôt à *summa*.

Cf. aussi **sūmmiō*, **sūmmūtāre*, M. L. 8452, 8453. V. sub.

summa, -ae f. : substantif tiré du féminin de *summus* : 1^o proprement « la chose la plus haute, la surface ». Usité presque uniquement au sens figuré soit « somme formée par la réunion ou l'addition des parties, total, ensemble » de *summa (linea)*, par suite de l'habitude des Romains, comme des Grecs, de compter de bas en haut (d'où *κεφάλαιον*); v. Max C. P. Schmidt, *Kulturhist. Beitr. z. Kennnt. d. gr. u. röm. Altert., I. H. : Z. Entstehung u. Terminol. d. element. Math.*, Leipzig, 1906, p. 107 sqq.; en particulier, « somme d'argent », s. *pecūnia* (d'où *summula* « petite somme »); 2^o partie la plus importante, point capital ou essentiel, e. g. Cic., Inu. 1, 20, 28, *cuius rei satis erit summam dixisse*. Locutions adverbiales : *ad, in summam* « à la fin, bref, en somme » (Sén., Pétr., Plin.). Celtique : irl. *suim*.

Dérivés et composés : *summārium* (neutre d'un adjectif inusité); *oratio, quae nunc uulgo breuiarium di-*

ciunt, olim, cum Latine loqueremur, summarium uocabatur, Sén., Ep. 39, 1; *summātum* « sommairement »; *summālis, -liar* (Tert.).

cōsummō, -ās : faire le total de; d'où « mener à sa fin, achever » (= *συντελέω*). Se rapproche ainsi de *cōsumō*, avec lequel il tend à se confondre à basse époque, notamment dans la langue de l'Église, e. g. Ital. Num. 32, 13, *consummata est natio*, là où la Vulgate a *consumeretur* (= *ἔκονοκόθη*); cf. M. L. 2178. Dérivés : *cōsummātē, -tiō, -tor, -trix*.

Summānus, -i : épithète de Jupiter, qu'on explique soit par *sub* + *mān-us* (v. *mānis*) « (dieu) de la lumière matinale », cf. Cic., N. D. 1, 10, 16, et la note de Pease; soit plutôt comme un dérivé de *summus*, cf. les caeli *summānia templa* de Lucr. 5, 521, et Frazer, *Fasti of Ov.*, 5, 731, n. Toutefois peut être d'origine étrusque, déjà indiquée par Pline, HN, 2, 138; cf. Boemer, Comment. des Fastes, l. 6, 731, comme pour *Sāturnus, Mercurius, Carmentis*, etc., et les étymologies latinisantes seraient secondaires.

Dérivé : *summānālia* : *liba farinacea in modum rotae facta*, P. F. 275, 7, gâteaux ronds offerts à *Summānus* en tant que dieu solaire.

sūmō, -is, sūmpsi, sūmptum, -ere (Festus signale des formes de parfait *sūremī* : *sūmpsi, sūrempsi*; *sustuleri*, P. F. 383, 15, qui se concilient difficilement avec *sūmō*, si ce dernier est issu de **su(b)s(e)mō*); cf. A. Götze, IF 46, 127, § 107, Anm. 1; aussi vaut-il mieux partir avec M. Niedermann, Philol. Woch., 1922, col. 296, de **sus-(e)mō* avec *sus-* tiré du synonyme *suscipio*, comme *Amīternus*, avec *am-* au lieu de *amb-*, a été fait sur *amfractus, amtermini*; pour la syncope, cf. *pōnō* de **po-sinō* : prendre (sur soi), se charger de; la composition du verbe explique que le sens soit voisin de *suscipio*, d'où « se charger de, entreprendre, assumer »; « prendre par choix ou par adoption »; s. *mītuum* « emprunter ». Sens particulier « dépenser ». Ancien, classique, usuel. Rares représentant dans les langues romanes. M. L. 8448.

Omb. *sumtu* « *sūmitō* ». Emprunté?

Dérivés et composés : *sumptus, -ūs (-i)* : charge, d'où « dépense, coût » et « prise (d'un médicament) »; technique *sumpta (pars)* : pincée; *sumptuārius, sumptuōsus* et, dans Sidoine, *sumptuōsius*; *sumptificus* (Plt.); *sumptiō* : prise (rare); sens propre dans Gal. et Varr.; sert à Cic. pour traduire *λήμμα* « mineure de syllogisme »; *sumptiō, -ās* (Pline); *sumptuō, -i* « fournir d'argent (pour le voyage) ».

Sūmō senti comme un verbe simple a fourni à son tour des composés : *absūmō* : consumer, épuiser, détruire. Se dit souvent du temps, a. *diem*; *absūmēdus, -inis* f., formation plaisante de Plaute en jeu de mots avec *sūmen* : *quanta sumini absūmedo*, Cap. 904; *sumptiō* (Dig.); *adsūmō (ass-)* : prendre en ajoutant s'adjoindre, ajouter; cf. Cic., de Or. 2, 39, 163, *omne quod sumatur in oratione... aut ex sua sumi ut atque natura aut adsumi foris*; Varr., L. L. 8, 69, *extrinsecus adsumi*; à basse époque, joint à un infinitif, « accepter de, assumer ». Fréquent dans la langue de l'Église, où *assūmō* traduit *ἀναλαμβάνω*; cf. Hil., in psalm. 68, *adsum alienum a natura sua corpus assumit*.

Dérivés : *assumptiō* : 1^o fait de s'adjoindre, emprunt; 2^o en dialectique, « mineure d'un raisonnement », traduisant *πρόσληψις*; cf. Cic., Diu. 2, 108 : *demus tibi ista duas sumptiones, ea, quae λήματα appellant dialectici*; ... *adsumptio tamen quam πρόσληψιν idem uocant, non dabitur*; 3^o assumption (langue de l'Église); *adsumptiūs*, terme de rhétorique, se dit d'une démonstration empruntée à des éléments extérieurs à la cause; *assumptor, -trix* (bas latin) : qui s'attribue; *assumptus, -ūs* (Boèce).

cōsumō (ancien, classique, usuel) : prendre ou employer entièrement, cf. Fest. 296, 22, *prodiguae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur*; de là « consumer, dévorer » (= *combūdere*); *cōsumptiō*, *cōsumptor*, rares; *incōsumptus* (Ov., d'après *ἐκστροφος*?); *dēsūmō* (époque impériale) : prendre pour soi, choisir; *insūmō* : employer, dépenser (classique); *insūmere sumptum*, Cic.); prendre; à basse époque, synonyme de *cōsumō* « épuiser »; *insumptiō* (bas latin); *praesūmō* (surtout d'époque impériale; non dans Cic.) : prendre d'avance (propre et figuré), par suite « prélever, anticiper, présumer »; *praesumptiō* : anticipation (= *πρόληψις*, cf. Quint. 9, 2, 16), présomption (dans tous les sens qu'a le mot français), d'où les dérivés tardifs *praesumptor, -tōrius, -tīōsus (-tūōsus), -tīus*; *resūmō* : reprendre (déjà dans Enn., repris à l'époque impériale; non dans Cic.), recouvrer; *resumptiō, -tīus, -tōrius* (Cael. Aur.).

suō, -is, -i, sūtum, suere : coudre; de là *sūta* n. pl. dans *aenea, ferrea sūta*. Ancien (Tér.), classique, mais assez rare.

Dérivés et composés : *sūtor* : couseur, spécialisé dans le sens de « celui qui coud les chaussures, cordonnier », M. L. 8493, et, avec suffixe *-āri*, germanique : v. isl. *sūtari* « Schuster », etc., sans suffixe dans v. angl. *sutere*; fém. *sūtāra*; *sūtō, -ōnis* f. (St Jér.); *sūtōrius et sūtōricius*; *sūtārinus*; *sūtārina* f. : échoppe de savetier; *sūtārinum*; *sūtēla* f. : mot de Plaute employé au figuré : *lae dolosae astutiae a similitudine sentium dictae*, P. F. 407, 11; *sūtīlis* (époque impériale); *sūtūra* f. (id.); *sūtūriballus* : savetier (Schol. Iuven. 3, 150); cf. aussi *sūbūla*. Varron a aussi *pellesuina* : boutique de pelletier, L. L. 8, 55, qui a passé dans les gloses.

Composés : *adsuō, d'où assumentum*; *circumsūtus, cōsuō*, qui a tendu à remplacer le simple *suō* et qui est panroman, M. L. 2174; B. W. sous *coudre*; **cōsūtūra*, M. L. 2179, et **accōnsūtūrāre* « accouturer »; **cōnsūtor*, M. L. 2178 a; *dēsūō* (archaïque); *insuō*; *insubulum* « enroule », M. L. 4474; *obsuō*; *persuō*; *praesuō* : coudre par devant, recouvrir en cousant; *resuō*, M. L. 7253; *subsūtus*; *transsuō*.

Pour « coudre », l'indo-européen avait une racine **sy-*, avec doublet **sū-* (la forme à vocalisme plein ne semble pas attestée) : skr. *syūtāh* « cousu » (avec un présent *siyati* « il coud » qu'on n'essaiera pas d'expliquer ici); v. sl. *šijō, šii* et got. *siujan* « coudre », lit. *siuō, siuti*; et, d'autre part, skr. *sūtram* « fil ». Dans le lat. *suō*, il n'y a pas trace de *-y-*; et l'on ne peut déterminer si la forme est du type de v. sl. *šijō* ou de lit. *siuō*, l'un et l'autre remplaçant un ancien présent

athématique. Il suffit de rappeler, de plus, gr. *κατῶν*. — Pour la forme, cf. le cas de lat. *spuō*.

Sūbula (v. ce mot) est à rapprocher de v. sl. *šilo* (tch. *šidlo*) « aène »; v. h. a. *siula* a le même sens; le latin et le germanique ont le genre féminin en partie parce qu'il s'agit d'un objet qui est un agent, qui est mobile, en partie parce qu'il comporte essentiellement un trou à passer le fil.

suouetaurilia, -ium n. pl. : sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau. Il existe aussi, attesté dans Festus 372, 22, un doublet *solitaurilia* de même sens, que le glossateur explique *quod omnes eae solidi integritae sint corporis*, rattachant le premier élément du composé à *sollus*, « quia sollum Osce totum et solidum significat ». Mais on attendrait en ce cas **sollitaurilia* et le sens d'un pareil composé ne pourrait être que « sacrifice composé d'un taureau entier », ce qui n'a pas de sens. *Solitaurilia* semble fait sur *suouetaurilia* et, si le mot a réellement existé, a dû signifier « sacrifice composé exclusivement d'un taureau ». Mais, en dehors de Quintilien qui le cite, I. O. I. 5, 67, les textes ne connaissent que *suouetaurilia* (lire « *suouī* »?).

Le sacrifice de trois animaux domestiques comporte dans l'Inde védique le cheval, le bœuf et le mouton; en latin, il s'agit d'un sacrifice fait non par des chefs de guerre, mais par des ruraux. f

supellex (supp-), -lectilis f. : mobilier, ustensiles de ménage. Term. de sens général, que la langue classique emploie seulement au singulier au sens propre ou figuré « instrument, matériel, appareil ». Ancien, classique et usuel.

Dérivé : *sup(p)ellecticārius* : chargé du soin du mobilier (Ulp.).

La flexion provient sans doute de la contamination de **sup(p)ellex*, **sup(p)ellectis*, avec un adjectif **supellectilis*. A basse époque apparaît une flexion normalisée *supellectilis, -lis*.

Pas d'étymologie claire; on pense à *super* et à la racine de *lectus*.

super : adverbe, préverbe et préposition, « sur, au-dessus, par-dessus »; s'emploie avec sens local ou temporel (cf. *dē*). Comme préposition, est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif, sans qu'une distinction de sens apparaisse, mais l'ablatif est surtout poétique : *super terrae tumulum noluit quid statui nisi columellam*, Cic., Leg. 2, 26, 66; *fronde super uiridi*, Vg., B. 1, 81. Du sens de « par-dessus », *super* a pris le sens de « au delà, par delà, outre; plus de » : *satis superque*; *super LX milia, super solitos honores, super omnia*; avec ablatif : *et paulum siluae super his*, Hor., S. 2, 6, 3. A l'époque républicaine, la langue familière l'emploie pour *dē* avec le sens de « au sujet de » (et l'ablatif); cet emploi, évité par les puristes (Cicéron n'en a d'exemples que dans sa correspondance), s'est étendu dans la langue impériale, *dē* tendant à se spécialiser dans le sens de « de »; cf. F. 394, 11 : *per se « super » significat quidem « supra », ut cum dicimus « super illum cedit ».* *Verum ponitur etiam pro « de »*, *Graeca consuetudine, ut illi dicunt ὑπέρ*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8456, *super* et *supra*; 200, *adsupra*.

Dérivés et composés : *dēsuper* adv. « d'en haut,

d'au-dessus », M. L. 2607 a; *insuper* adv. « au-dessus, en outre », et préposition, formes renforcées de *super*, cf. *abante*, *inante*, etc. Il y a aussi trace de *āsuper* et *ezsuper*.

superus : qui est au-dessus, opposé à *inferus*; de là [dī] *Superi* « les dieux d'en haut », par opposition à [dī] *Inferi*; *supera* n. pl. « les régions célestes ». L'ablatif féminin *suprā*, *superā* (et archaïque *suprād*, SC Ba., comme *extrād*; cf. *extrā*, *infrā*, etc.) a formé un adjectif et une préposition, construite avec l'accusatif, de même sens que *super*; il s'emploie, notamment, en parlant du temps, pour renvoyer à quelque chose qui a été dit ou fait « plus haut »; cf. Cat., Agr. 157, 2, *quae supra scripta est*. Comparatif de *superus* : *superior*, superlatif : *suprēmus* (sur *suprēmus*, v. Havet, *Man.*, § 943); d'où *suprēma* (scil. diēs) f. « la dernière heure du jour »; *suprēma* n. pl. (sc. officia) « les derniers devoirs ».

Dénominateur de *superus* : *superō*, -ās, absolu et transitif, « être au-dessus, surpasser, être de reste ou en surplus, survivre », M. L. 8458; *superatiō* (rare, époque impériale); *superātor*, -trix (Ov., époque impériale); *superantia* (Cael. Aurel.); *superamentum* (Dig.); *superabilis* adj. (époque impériale) et *insuperabilis* (cf. ἀνυπερβλητός); *exsuperō*, renforcement de *superō*, fait sans doute d'après *excellō*, *ēmineō*, ancien et usuel, qui a les mêmes dérivés que *superō*, dont *ezsuperatiō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit ὑπερβολή, et un composé *inezsuperabilis*.

supernus : qui se trouve par-dessus (cf. *infernus*); avec un adjectif *supernē*, toujours avec ε̄ final, ainsi que *infernē*, notamment dans Lucrèce 6, 544 et 597; Hor., Od. 2, 20, 11; cf. *pōnē*, M. L. 8461; *supernus*, attesté plus tard que *supernē*, a été bâti sur ce dernier (cf. *sedulus* d'après *sedulo*) et a servi de modèle d'abord à *infernus*, puis à *ex-* et *internus*, v. Leo, ALLG 10, 437; *supernās*, -ātis adj.; cf. *infernās*.

superbus : qui se trouve au-dessus; « altier, hautain »; presque uniquement employé au sens moral, d'où « orgueilleux » : *Tarquinius Superbus*, et aussi « magnifique, superbe » (poétique et époque impériale); de là *superbē*, *superbiter*; *superbia*, M. L. 8458 a, britt. *syberu* « superbus »; *superbiō*, -is (cf. *ferociō*, -is); *superbi-ficus*, -loquentia (rares et poétiques). Pour la formation de *superbus*, cf. *probus*. Substantif : *superba*, -ae f. : camomille (Ps.-Ap. 23, 11).

Super a servi, en outre, de premier terme à de nombreux composés, la plupart récents et issus d'anciens juxtaposés : *supergrēdiō*; *superiatiō*; *superseō*; *superlatiō*; *superlatius*, quelques du grec ὑπερθεός, -θετικός; irl. *superlati*; *superstes*, -iūs (v. *stō*); *superclium* (v. *clium*). A basse époque, il est joint à des adjectifs ou à des verbes, avec la valeur d'un superlatif : *superadmirō* (Facund.); *superadulus* (Vulg.); *supereminēns*, -glōriōsus, -glōrifici; *superstantiālis* (traduit à contre-sens de ἐπιόστος, Jér., Ambr.; v. Blaise), etc.

Dans la langue de l'Église, s'ajoute souvent à des verbes composés dont le préverbe a perdu sa valeur : *superabundō*, *superexuberō*, etc.; *superexcellō*, etc.

Les langues romanes attestent aussi **superānus*, M. L. 8457, et **superculus*, 8460.

V. sub.

superstes, -stitiō : v. *stō*.

supīnus, -a, -um : renversé en arrière, couché sur le dos (joint et opposé à *prōnus*, *obliquus* par Cic., *Dir.* 1, 53, 120). S'emploie aussi de choses en mouvement « qui refluent ». Comme l'adjectif s'emploie souvent de quelqu'un de couché, il est arrivé à signifier « mollement étendu ou incliné, étalé », e. g. Vg., G. 2, 276, *sīn (meta-bere) tumulis acclive solum collisique supīnos*; il a pris aussi, d'abord en poésie, puis dans la prose impériale, le sens de « paresseux, indolent » (notamment en parlant de l'estomac, dans Cael. Aur.). Dans la langue des grammairiens du Bas-Empire, le n. *supīnum* a désigné les formes de substantif verbal en -um, -ū. L'origine de cette désignation est obscure; l'image contenue dans *supīnum* est sans doute analogue à celle qui est dans *dēclīnō*; v. H. D. Naylor, *The derivation of the gramm. term « supine »*, *Class. Rev.*, 25, p. 206, et Benveniste, *Rev. Phil.*, 1932, p. 136. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8462.

Dérivés et composés : *supīnitās* (Quint.); *supīnō*, -ās : renverser en arrière; dans la langue rustique, « retourner de la terre »; *supīnatiō* « rejet des aliments, régurgitation » (Cael. Aur.); *Supīnālis*, épithète de Jupiter d'après St Aug.; *resupīnus*. V. sub.

**supō*, -ās : jeter. Attesté seulement dans la glose de Festus, P. F. 407, 9 : *supat*, *iacit*; *unde dissipat*, *disiciit*, et *obsipat*, *obicit*, et *insipat*, *h. e. inicit*; cf. 252, 10 : *supare significat iacere*; et 93, 17, où la forme thématique en -ere attendue est attestée à côté de la forme en -ā : *insipere far in olam, iacere pulvis*. Vnde *dissipare*, *obsipare*, *ut cum rustici dicunt : obsipa pullis escam*. — *Insipere* est extrêmement rare, de même *obsipare* (Plt., *Cist.* 579). Le seul composé est *dissupō* (*dissipō*), -ās, -āre : jeter de côté et d'autre, disperser, dissiper (classique). De là *dissipatiō* (Cic.), -tor, -trix (tardifs), M. L. 2689 a (formes savantes).

La voyelle comprise entre s et p est mal établie. Si c'est u, on peut rapprocher lit. *supū*, *sūpti* « bercer » et v. sl. *sūpa* (v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 293); si c'est i, on rapprochera skr. *kṣipati* « il jette ». Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne s'agirait d'un mot indo-européen bien établi.

suppa, -ae f. : soupe (Orib., *Syn.* 9, 16). Emprunt au germanique occidental. V. B. W. s. u.

supparus (*supparum*), -I m. : 1^o voile qui n'avait qu'une écoute, cf. Fest. 458, 14 et Rich. s. u.; 2^o bannière étendue sur une traverse fixée à un montant vertical; 3^o sorte de vêtement de femme : *vestmentum puellare lineum, quod et subucula, i. e. camisia, dicitur*, P. F. 407, 6 (On trouve aussi dans P. F. 459, 4 la forme *siparum* « *genus ueli minimum* » et « paravent » (cf. Rich. s. u.) et des graphies comme *sipharum* (-rus), *siparus*. Le grec a de même σίπαρος, σίπαρος avec le sens de « voile », mais seulement dans Arrien, ce qui rend peu probable un emprunt du latin au grec. *Supparus*, avec le sens de « vêtement de femme », est déjà dans Plaute. Varron, L. L. 5, 131, le rapporte à *suprā*, mais il ajoute « *nisi id quod item dicunt Osce* ». En effet, le vocalisme intérieur a de *supparus* s'explique mieux par la phonétique osque; en latin, la forme attendue

serait **supperus*. Mot technique ou populaire, susceptible d'altérations.

suppeditō, -ās, -āre : transitif et absolu « fournir en renfort » ou « arriver en renfort ». De *sub* + *pediō*, dénominateur de *pedes*, cf. *equus/equitō* et, pour le sens, *succurrō*, *suppetō*. Le verbe a appartenu d'abord à la langue militaire et a dû se dire de l'infanterie qui arrivait au secours des troupes engagées, ou du serviteur qui accompagnait le cavalier pour lui venir à pied (*pedes*) qui accompagnait le cavalier pour lui venir en aide (*subministrō*). Dans la langue commune, *suppeditō* s'est employé à la place de *sufficiō*, e. g. Plt., *As.* 423, *clamore ac stomacho non quo labori suppeditare*; T.-L. 30, 25, 7, (*nauis*) *defendebatur egregie quoad tela suppeditarunt*.

Dérivé : *suppeditatiō* (Cic.).

suppetō : v. *petō*.

suppilō, -ās, -āre : v. *pilō*, s. *pila*.

supplex, -icis (ablatif *supplicī*, -cō dans la poésie dactylique, génitif pluriel *supplicium*) adj. : qui se plie sur les genoux (se dit de l'attitude du suppliant); puis « qui se prosterne, suppliant ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8467; B. W. *souple*.

Dérivés : *suppliciter*; *supplicō* (-cor, tardif), -ās : s'agenouiller devant (suivi du datif, s. *alicui*, joint à *summissē* par Cic., *Planc.* 5, 12); par suite « supplier », M. L. 8468; de là *supplicatiō* (classique), -tor (tardif); *supplicanter*; *supplicue* (Apul.), de **supplicuus*?

supplicium : supplication adressée aux dieux soit pour en obtenir quelque chose, soit en action de grâces ou comme marque de soumission; cf. Sall., *Iu.* 55, 2 et 46, 2; acte par lequel on apaise la divinité; par suite « sacrifice », cf. P. F. 405, 4, *supplicia ueteres quaedam sacrificia a supplicando uocabant*. Le sens de « supplication » ayant été réservé à *supplicatiō* (ainsi dans Cicéron et César), *supplicium* a tendu à se spécialiser dans le sens de « sacrifice offert pour apaiser les dieux à la suite d'une faute commise », et, dans la langue commune, il a, sans doute d'abord par euphémisme, désigné le « châtement (capital) infligé », puis le « supplice », ainsi Vg., *Ae.* 6, 749-750 : *ergo exerceatur poenis ueterumque malorum | supplicia expendant*. C'est à ce sens que se rattachent *supplicialis* (Iul. Val., Aug.); *suppliciammentum* (Ital.) = *κόλασις*. Mais les deux sens « supplication » et « supplice » ont continué à coexister pour *supplicium* jusque dans la latinité impériale. Pour le développement de sens, v. R. Heinze, ALLG 15, 89 sqq.

On explique souvent *supplex* par **sub-plak-s*, en le rattachant à *plācō* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 25), mais l'a de l'adjectif fait, en ce cas, difficulté et, du reste, la formation elle-même s'expliquerait mal. Il est plus vraisemblable de supposer que l'adjectif est formé comme *duplex* (cf. s. u. *plectō*) et qu'il a désigné d'abord l'attitude physique du suppliant (cf. Cic., *Phil.* 2, 34, 86, *supplex te ad pedes abiciebas*; Vg., *Ae.* 10, 523, et *genua amplectens effatur talia supplex*). Mais, à mesure que le sens moral a prévalu, on a tendu à rapprocher de *plācō* l'adjectif *supplex* et ses dérivés; cf., par exemple, *Acc.*, *Trag.* 298, *supplicis placans*. C'est sans doute à ce rapprochement secondaire qu'est due la forme avec *m* tèse

sub uos placo (avec *ā?*) que cite Festus, 206, 18 et 402, 30 : *sub uos placo in precibus fere cum dicitur, significat id (l. idem?) quod supplico*.

suppus, -a, -um : *suppum* antiqui dicebant quem nunc *supinum* dicimus... *Eius uocabuli meminit Lucilius* (1297) : *si uero das quod rogat, et si suggeris suppus*, F. 370, 20; cf. aussi *Isid.*, *Or.* 18, 65 : (*iacunt*) *unionem canem, trinionem suppum, quaternionem planum uocabant*. Un exemple dans *Lucr.* 1, 1064. Dénominateur : *suppō*, -ās (Acc., R³ 375). Forme à gémée expressive, du type *lippus*; cf. v. *isl.* *uppe* « aufwärts », avec *-p-* gémée en germanique; l'ombrien a *sopam* « sup-pam ».

V. sub.

suprā, *suprēmus* : v. *super*.

sūra, -ae f. : 1^o mollet; 2^o petit foie, l'un des os de la jambe. Surnom romain, et *Sulla?* Attesté depuis Plaute et usuel; non roman. Dérivé tardif : *sūrōsus* : σούρηος. Cf. peut-être *surus*.

Sans correspondant sûr.

sureculus, -I m. : v. *surus*.

surdus, -a, -um (ū) : surd, c'est-à-dire « qui n'entend pas » ou « qu'on n'entend pas »; cf. le double sens de *gr. κωφός*, et Varr., L. L. 9, 58 : *ergo dicitur ut surdus uir, surda mulier, sic surdum theatrum, quod omnes tres ad auditum sunt comparatae*; « indistinct » (se dit non seulement de l'ouïe, mais de l'odeur, de la couleur, etc., surtout dans Pline : s. *colōs*, 37, 67; s. *materia*, 13, 98, etc.). S'emploie aussi par image au sens de « qui ne veut pas entendre, inattentif; inexorable », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8474.

Dérivés et composés : *surdaster*; *surdūās*; *surdēscō*, -is; *surdigō*, *surditiā*, ces trois derniers tardifs et rares; *obsurdēscō*, M. L. 6024 (*ab-*); *surdō*, -ās (Calpurn.), d'où *surdāns* « *surdus* » (Gl.); *obsurdātus*, *obsurdēfaciō* (tardifs); *absurdus* : v. ce mot; *ezsurdus*, *ezsurdare*, M. L. 3078-3079.

Pas d'explication sûre. La racine indiquée sous *surus* rend compte de la forme, mais mal du sens.

surem(ps)it : v. *sīmō*.

surena (?) : coquillage inconnu, cité par Varr., L. L. 5, 77, qui donne le nom comme indigène : (*uocabula piscium*) *uernacula ad similitudinem ut surenae, pectunculī, unguis*. Sans rapport avec le nom du grand ministre chez les Parthes, qui est un mot étranger (Tac., *Ann.*) [Peut-être corruption de *perna*; cf. R. G. Kent, Varr., de L. L., ad loc.

surgō : v. *regō*.

surio, -is, -ire : être en chaleur. Se dit des mâles, par opposition à *subō*. Très rare (Apul., Arn.). De *surus*?

surisculla, -ae f. : sorte de petit vase, synonyme de *gellunculus* (v. *gillō*). Un exemple dans Pelag., *Vit.* patr. 5, 4, 67. Origine inconnue.

sūrsum (*sūrsus* et, avec assimilation de l'r, *sūsum*, attesté depuis Caton) adv. : vers le haut, en montant. De **subs* + *uorsum* (cf. *uortō*, *uertō*); mais le second élément, n'apparaissant plus, a souvent été renforcé de *uorsum*, *uersus* par un pléonisme dont il y a de nom-

breux exemples ; cf. all. *heutzutage* (*heut* de v. h. a. *hiu tagu*), fr. popul. *au jour d'aujourd'hui*, ital. *con meco*, etc. : *sūsum uorsum*, e. g. Cat., Agr. 33, 1. Forme avec *deorsum* un couple antithétique, employé proverbialement, e. g. Sén., Ep. 44, 4, *omnia ista sursum deorsum fortuna uersauit*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8478. Dérivé : *su(r)ſālis* (Orib.). Composé : *dēsursum* = *δωθευ* (Conc., Rust.).

surus, -I (ū?, le texte d'Ennius est peu sûr) m. : pieu, piquet. Conservé seulement par P. F. 383, 11 : *surum dicebant, ex quo per deminutionem fit surculus*. Ennius (A. 525) : « *unus surus surum ferret, tamen defendere possent* » ; cf. id. 51, 21 : *crebrisuro apud Ennium* (inc. 35) *significat uallum crebris suris, i. e. palis, munitum*. Remplacé par le diminutif :

surculus, -I m. (-Ium n., Ven. Fort.) : rejeton, pousse, scion ; arbrisseau. Terme fréquent en agriculture et conservé en italien, M. L. 8473. Nombreux dérivés : *surc(u)lō*, -ās : émonder, ébrancher ; et aussi « embrocher » (Apic.) ; *surcula* : sorte de vigne (Plin. 14, 34) ; *surculāris* : qui produit des rejetons ; *surculārius* : planté d'arbrisseaux, s. *ager*, ou « qui vit sur les arbrisseaux », s. *cicada* ; *surculōsus*, *surculāceus* : ligneux ; cf. aussi *surcellus* (Apic., Plin. Val.), M. L. 8472 ; *surculāmen* (Gild. Chron.).

On rapproche véd. *svāruh* « long pieu planté en terre (pour le sacrifice) » et v. angl. *swear* « poteau », v. h. a. *swir* « pieu ». Le radical aurait en latin le vocalisme zéro. V. *surio*?

sūs, **suis** m. et f. (nom. *suis* dans Prudence ; dat.-abl. pl. *sūbus* et *suibus*. Il y a peut-être eu aussi un génitif *suēris*, cf. *bouerum* dans Varron) : 1° sanglier, laie ; et porc, truie ; 2° sorte de poisson dit aussi *suillus* d'après Isid., Or. 12, 6, 12 et 12, 2, 37, qui cite Dracontius, Laud. 1, 515 (cf. *porcus marinus*). Terme générique. Ancien et classique, mais s'est trouvé en concurrence, d'une part, avec *aper*, d'autre part avec *porcus*, mots plus pleins et de déclinaison plus régulière, qui s'y sont substitués. M. L. 8479.

Dérivés et composés : *suēris* (genre?), cité par Varr., L. L. 5, 110, parmi les parties du porc : *suēris u nomine eius ; offula ab offa, minima suere* ; cf. aussi Plt. ap. Fest. 444, 32 (v. *speciale*), v. Heraeus, ALLG 14, 124 ; *suile*, -is : porcherie, conservé en logoudorien, M. L. 8438 b ; *suīnus* (-a *carō*) (peut-être bret. *soin*, mais qui peut provenir de l'ags. *soin*) ; *suillus* (de **sui-no-lo-s*), M. L. 8439, 8440, s. *fungus* et *suillinus* (Cassiod., Greg. Tur.) ; *sūculus*, d'après *porculus* ; *sūcula* : jeune truie, M. L. 8416, 8418 b ; **suculāre*, M. L. 8418 ; fr. *souiller*.

sucēda, -ae f. « stercus suillum », P. F. 391, 4 (cf. *muscerda*) ; *suc(c)idia*, -ae f. « quartier de porc salé » ; cf. Varr., L. L. 5, 110 : *succidia ab suibus caedendis ; nam id pecus primum occidere coeperunt domini et, ut seruarent, sallere*. Sans doute de **su-caedia* ; la graphie *succidia* est due à l'influence de *succidō* ; *sūbulcus* : porcher (cf. *būbulcus*) ; *suouetaurilia* ; M. L. 8492, **sūtēgis*.

Mot indo-européen désignant le porc sauvage (sanglier) ou domestique (porc ; cf. *porcus*) ; gr. *ὄς*, *ὄος*, (avec doublet *ὄς*), v. h. a. *sū* (truie), alb. *θt*, av. *hū* (génitif

singulier ; lire *huō*), pers. *xūk* et skr. *sū-karāh* « porc ». Il y a un *u* bref dans le nom gallois *hwch* du « porc », de même que dans lat. *sū-bulcus* et gr. *ὄ-φορβός* « porcher ». L'*ū* du type *sūs* alternait donc avec *ū*, comme il arrive dans plusieurs mots surtout de caractère populaire ; il serait arbitraire de tirer tous les *ū* des formes telles que *suu*/**ūs*. Le lette a le dérivé *suuēns* « porcelet ». C'est sur une forme pareille à lat. *suīnus*, v. sl. *svinū* « de porc », que repose le got. *swēin* (neutre) « χοίρος » et le synonyme v. sl. *svonja*. — A l'accusatif singulier, le latin a fait *suem* d'après son usage de suivre pour ce cas l'analogie des formes autres que celle du nominatif (*patrem*, d'après *patris*, etc.) ; ce n'est pas ancien, car l'ombrien a acc. sg. *sim* « **sūm* » (d'où acc. pl. *sif* « **sūs* » de **sū*-ns), de même que le grec a *ῥν*.

sus : v. *sub*.

suscēnsēō : v. *cēnsēō*.

suscipiō : v. *capiō*.

suscitō : v. *ciō* sous *ciō*.

sūsinārius, -I m. : prunier (Orib.). Sans doute mot étranger, dérivé de **sūsina* représenté par it. *susina*, M. L. 8483.

suspiciō (*suspeiciō* dans le palimpseste du pro Font. 5, Cic.), -ōnis f. : soupçon, suspicion ; supposition (terme de rhétorique).

Dérivé : *suspiciōsus* : le rapport avec *suspicio* est mis en valeur dans ce vers de Plt., Ps. 562 (sén. iamb.), *suspicio est mi nunc uos suspicariet* ; mais l'i de *suspiciō* fait difficulté. Peut-être y a-t-il un allongement comparable à celui qu'on a dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*, *adāgiūm* (?) vis-à-vis de *aiō*, *contāgiō* vis-à-vis de *tangō*. Ancien, classique, usuel. Le fr. « soupçon » peut représenter *suspiciō* ou *suspitiō*. M. L. 8488 ; B. W. s. u.

suspirium : v. *spirō*.

susque dēque : v. *sub*.

sustentō : v. *sustineō*, sous *teneō*.

ſusurrus, -I m. : bourdonnement, murmure, chuchotement. Attesté depuis Plaute, classique ; à l'époque impériale, presque uniquement réservé à la langue poétique.

Dérivés et composés : *susurrō*, -ās, M. L. 8490 a, et *insusurrō* ; *susurrus*, -a, -um (très tardif, Sid., Vulg.) ; *susurrō* (-riō), -ōnis m. (id.), *susurrāmen*, *susurrātū* (= *ψθθροσμός*), -tor, -trix, -tim, *susurrum*, tous rares et tardifs.

Mot expressif comme *murmurillus* que rapproche Plt., Ru. 1404. Le redoublement et la gemination de *r* sont deux traits caractéristiques. Le mot se rattache, du reste, à un groupe indo-européen : skr. *svāratī* « il émet un son », lat. *absurdus*. — Cf. la remarque faite sur *sonō*.

suus, -a, -um : v. *suī*.

sybina, -ae f. (l. *sibyna*?) : -am appellant Illyri telum uenabuli simile. Ennius (A. 504) : « *Illyrii restant sicis sybinisque fodantes* », P. F. 453, 10. Mot illyrien. Le grec a *σῆβνη* (var. *σῆβνη*), *σῆβνης* et *σῆβνης*, *σῆβνης* (σῆ-

prôte selon Hérodote ; macédonien, thrace ou scythique selon d'autres). M. L. 8362 b. La graphie avec *y* est hellénisante.

ſycophanta, -ae m. (sū-) : sycophante. Emprunt fait par la langue des comiques au gr. *συκοφάντης* ; de là *ſycophantor*, -āri ; *ſycophantia*, -tiōs.

ſyllaba, -ae f. : syllabe. Emprunt, attesté dès Plaute, à gr. *σύλλαβή*. De là : *ſyllabātum* (Cic.) ; *ſyllabiō* (Prisc.) ; *ſyllabarū* (Rufin.) ; *ūnisyllabus*. Celtique : irl. *sillab*, britt. *sillaf*.

ſymbola (*sum*), -ae f. : écot, pique-nique. Emprunt de la langue des comiques à gr. *συμβολή*.

ſymbolus (-Ium n.), -I m. : signe de reconnaissance. Emprunt au gr. *σύμβολος* attesté dès Plaute et Caton. Celtique : irl. *symmul*, mot d'Église.

Dérivé : *ſymbolicē* (Gell.).

ſymphōnia (*simfōnia*, Ps.-Ap.), -ae f. : concert, symphonie ; *ſymphōniacus*, -a, -um (-a *herba* « hannebane », sorte de jusquiame, Ps.-Ap. 4, Pall., Vég.). Emprunts au gr. *συμφωνία*, *συμφωνιακός* attestés depuis Cicéron. Sur le sens de *ſymphōnia*, -nium (Ital.) « instrument de musique », v. Isid. 3, 22, 14 et Sofer, p. 91 sqq. M. L. 8495 *ſymphonia* et **sumponia*, 8496.

ſynagōga, -ae f. : synagogue (Tert.). Emprunt au gr.

συναγωγή, répandu par la langue de l'Église. M. L. 8497 a (formes rares) ; irl. *sinagoig*.

ſyngrapha, -ae f. ; **ſyngraphus**, -I m. : contrat écrit, traité. Emprunt au gr. *συγγραφή*, *σύγγραφος* (Plt., Cic.).

ſynodus, -I f. : confrérie, synode. Emprunt tardif au gr. *σύνδος* répandu par la langue de l'Église. M. L. 8500 ; v. fr. *sane*? ; irl. *senod*, britt. *senedd*.

Dérivés : *ſynodālis*, -līer.

Syria, -ae f. : Syrie = gr. *Συρία*, nom d'une contrée d'Asie Mineure dont le nom et les adjectifs dérivés *Syriacus*, *Syricus* ont servi à désigner certains produits originaires et importés de ce pays, e. g. *ſyrica māla* (Colum., Plin.) ; *ſyriaca (ſyrica) faba* (Isid. 17, 7, 9 ; Sofer, p. 55) ; *ſyriaci bouēs*, cf. M. L. 8501-8503 ; de *Syros* provient got. *Saur*. †

ſyringa (-gia, -giō), -ae f. (-gium n., Orib., Dynam.) : 1° seringue ; 2° fistule. Emprunt tardif fait sur l'accusatif de gr. *σύριγγη*. M. L. 8504. Panroman, sauf roumain, v. B. W. s. u.

Dérivés latinisés : *ſyringiātus*, -giōsus.

ſyrma, -ae f. : robe tragique. Adaptation populaire (Afran.) du gr. *σῆρμα*, -ατος ; it. *sirima*. M. L. 8505.